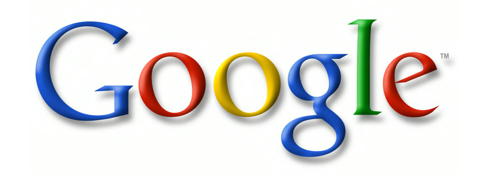
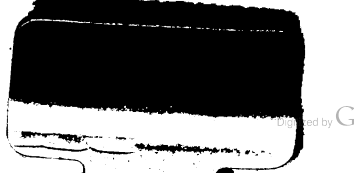
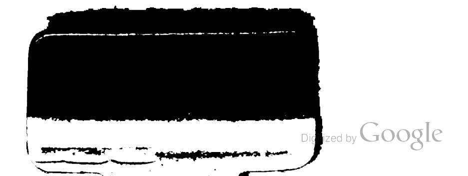








VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ,
GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME TROISIÉME.



A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le Chœur S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.
Avec Aprobation & Privilége du Roy.

TABLE DES LETTRES

Contenuës

Au Tome III. des Voïages de Pietro-della Vallé.

LETTRE III.

D'HISPAHAN.

LA diversité des matiéres curieuses, dont cette troisiéme lettre est remplie, doit satisfaire les esprits les plus bizarres. Les plus beaux endroits en sont marquez à la Table, sous les noms de Banians, de Gaures, de Mahométans & de Persans, dont les mœurs, les diférentes Religions, & les superstitions sont décrites dans toutes leurs circonstances, & avec assez d'exactitude pour piquer de curiosité un honnête homme. Le Sieur della Vallé, qui porte par tout le caractére d'un véritable homme d'honneur, & très-religieux, y paroît avec avantage l'épée à la main, & inséparable de sa chaste Maani, que les Amazônes de l'antiquité n'ont jamais égalées.

LETTRE IV.

DE FERHABAD

Des premiers du mois de Mai 1618. & de Cazuin, le 25. de Juillet de la même année.

Fin de la Table des Lettres du Tome III.

VOYAGES



VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ EN PERSE.

LETTRE III.

D'HISPAHAN.

La diversité des matiéres curieuses, dont cette troisiéme lettre est remplie, doit satisfaire les esprits les plus bizarres. Les plus beaux endroits en sont marquez à la table sous les noms de Banians, de Gaures, de Mahométans & de Persans, dont les mœurs, les diférentes religions, & les superstitions sont décrites dans toutes leurs circonstances, & avec assez d'exactitude pour piquer de curiosité un honnéte homme. Le Sieur della Vallé, qui porte par tout le caractere d'un véritable homme d'honneur, & très-religieux, y paroît avec avantage l'epée à la main, & inséparable de sa chaste Maani, que les Amazônes de l'antiquité n'ont jamais égalées.

ONSIEUR,

Je vous ai si particuliérement informé, dans les précédentes, que je vous écrivis de cette Ville, en date du mois de Mars

de l'année 1617. non-seulement de mon voïage de *Baghdad* ici, mais encor des beautez, & des curiositez d'*Hispahan*; & de plusieurs autres choses en général de la Perse, qu'à present même je ne pourrois pas vous en donner de plus belles lumiéres. Je me souviens seulement de deux choses, que je vous débitai alors fort succintement, parce que je n'en étois pas parfaitement informé, avec promesse néamoins, que je vous en ferois une plus juste & plus ample relation. C'est pourquoi, comme à present je n'ai rien autre chose à vous dire, je vous en entretiendrai dans toutes leurs circonstances, sur la parfaite connoissance que j'en ai; & si par hazard, en vous les écrivant, ma mémoire me fournit le détail de quelqu'autre curiosité, ma plume ne manquera pas de la seconder éficacement pour vôtre satisfaction.

Les Indiens idolâtres, s'apellent Banians.

L'une des deux choses, dont j'ai à vous entretenir, regarde les Indiens idolâtres, dont il y a grande quantité en cette Ville; plusieurs mêmes y demeurent actuellement, qui s'y sont établis à cause du négoce, & que nous apellons ordinairement Banians. L'autre est touchant les Gentils, qui sont anciens Persans, qui demeurent aussi dans *Hispahan*, mais hors la ville, dans un quartier séparé, qu'on peut apeller faubourg d'*Hispahan*, ou bien, nouvelle Ville, qui leur est particuliére, fort proche d'*Hispahan*; ou, si vous voulez, une partie de cette même ville d'*Hispahan*, qui en est séparée par une petite riviére; enfin on la peut nommer de la sorte, & avec quelque fondement. Commençant donc

donc par les premiers, vous saurez que l'Inde Orientale est un païs très-étendu, qui confine avec la Perse; non pas la Perse proprement dite, parce qu'elle est seulement une Province du Roïaume de Perse; mais avec une partie des plus Orientales de cét Empire; savoir, avec la Province de *Sablestan*, de laquelle la ville de *Candahar* a l'honneur d'être Métropolitaine; &, si je ne me trompe, avec l'Auteur de l'*Abregé Géographique*, que j'ai toûjours consulté, comme mon oracle & mon compagnon très-fidèle; je croi que c'est celle-là même que les anciens apelloient *Paropamisse*. Quoiqu'il en soit, l'Inde qui joint cette partie Orientale de Perse, s'apelle généralement en ces quartiers *Hindistan*: où vous remarquerez, s'il vous plaît, que *Istan* est une terminaison Persane, qui ne convient pas seulement à tous les noms de Province, & à tous les païs; comme *Franchistan*, qui signifie la Franchie; c'est-à-dire, l'Europe, le païs des Francs; *Gurgistan*, la Géorgie, ou païs des Géorgiens: *Arabistan*, l'Arabie, & mille autres semblables: mais encor en quelque nom que ce soit, qui signifie, ou lieu, ou multitude, ou assemblée, & union de quelques choses: comme de ce nom de rose, par exemple, nous formons rosier; de même aussi les Persans, de *Gul*,, qui signifie rose, forment *Gulistan*; c'est-à-dire, rosier; & ainsi de *Cabr*, qui signifie sépulture, ils apellent un cimetiére; qui est le lieu des sépultures, *Cabristan*; & cent autres noms de la même façon.

Situation de l'Inde Orientale.

Nomini Reg.

L'Inde s'apelle Indistan.

Cette terminaison Istan, convient à tous les païs.

Ces disgressions semblent être hors de

propos. Mais aïez un peu de patience, je vous prie; parce que la parfaite connoissance des noms est absolument nécessaire pour l'intelligence des choses, au défaut de laquelle ceux qui écrivent se trompent très-souvent. C'est pour cela que j'ai dessein de remarquer en quelques endroits certaines choses particuliéres, qui me semblent très-utiles pour parvenir à la connoissance de plusieurs autres. Si vous y prenez garde, j'écris toûjours les noms avec leurs propres lettres, afin de ne rien cacher à vôtre intelligence; & je prétends qu'ils vous servent d'original & de preuve de l'ortographe, dont je me sers ordinairement pour écrire les noms, étrangers & barbares, en nos caractéres : en quoi je me suis aperçû que presque tous ceux qui se mêlent d'écrire, se trompent très-souvent, par cette unique raison, qu'ils n'ont eû aucune connoissance des langues étrangéres.

Les Indiens suivent ordinairement la profession de leurs péres.

Je quite ces digressions, pour vous dire que tous les habitans de l'*Inde*, généralement parlant, s'apellent *Indi*; c'est-à-dire, *Indiens*. Mais néamoins, pour les distinguer les unes des autres, on les nomme diversement, selon les diférentes contrées qu'ils habitent, ou selon la qualité que la naissance leur donne de noblesse, ou de roturiers. Ils sont si jaloux du rang qu'ils tiennent, que non-seulement on n'entend jamais parler d'aucun changement de condition parmi eux, chacun se contentant de son sort, & d'imiter ses prédécesseurs dans la profession, & les exercices qu'ils faisoient : mais de

plus,

plus, ceux qui ſont nobles ſe conſidérent tellement au-deſſus de ceux qui ne le ſont pas, & les mépriſent ſi fort, qu'ils ſe croïent ſoüillez de les avoir ſeulement touchez. C'eſt pour cela, que quand un Gentilhomme paſſe par la ruë, ceux qui ne le ſont pas ſe détournent, de peur de le toucher & de le ſoüiller : &, malgré qu'ils en aïent, il faut qu'ils le faſſent, parce qu'autrement on les y contraindroit. Ainſi les nobles ſe conſervent en la poſſeſſion de cette ſévérité, envers ceux qui ne le ſont pas, pour en être diſtinguez.

L'une de ces races d'Indiens, eſt de ceux qui ſe nomment *Vantà*; mais que les Portugais, & nous autres Européens, apellent *Banians*. Ils ſont preſque tous Marchands, ou Courtiers. L'autre race eſt celle des *Naires*, qui ſont ſoldats & Gentilshommes; comme nous dirions Cavaliers. Dans *Malabar*, ils ſe nomment *Nairi*; mais en *Dacan*, & dans le Roïaume du grand *Moghòl*, on les apelle *Regiaputi*. Une autre eſt celle des *Brachmanes*, ou *Bramins*, qui ſont tous Philoſophes, & les ſeuls Prêtres des Idolâtres de ce païs-là, ou deſtinez au ſervice de leurs Temples, qui s'apellent, en leur langue, *Pagod*. Il ſe trouve encor pluſieurs autres familles de cette façon-là parmi eux, dont je ne ſuis pas fort particuliérement informé, & deſquels je ne ſuis point d'avis de vous entretenir davantage pour ne point perdre de tems. Vous remarquerez ſeulement ici, s'il vous plaît, que les anciens *Gymnoſophiſtes*, ſi célebres dans les Auteurs anciens & modernes, étoient une eſpéce de ces Indiens,

Il eſt de pluſieurs ſortes d'Indiens.

qui sont distinguez en tant de façons parmi eux : & peut-être même qu'il en est encor aujourd'hui.

Comment le Mahométisme s'est introduit dans l'Inde.

Les Indiens avoient autrefois plusieurs Rois, répandus en diférens endroits, tous idolâtres néamoins, & de leur nation. Mais le Mahométisme s'étant introduit peu à peu chez eux, la plus grande partie se vit gouvernée par des Princes Mahométans, qui étoient même étrangers d'origine. Comme ils étoient plusieurs, il arrivoit souvent que se faisant la guerre, ils se détruisoient les uns les autres; & que celui qui avoit été victorieux un jour, étoit vaincu le lendemain. Le plus grand de tous ceux qui commande aujourd'hui dans l'Inde, est un Roi, qui se nomme *Sciach Selim*; c'est-à-dire, le Roi Selim, Prince très-puissant, & duquel les Etats sont d'une prodigieuse étenduë. Il est Tartare de nation. Mais parce qu'il y en a une infinité, pour en faire une description plus particuliére, je vous dirai qu'il est de la race de ceux que les Orientaux apellent *Giaghatai*, & non pas *Zagatai*, comme on dit mal en Italie, sur le raport peut-être de Paul Venitien, ou de quelqu'autre Vénitien, ou Lombar, qui ne pouvans prononcer, ni écrire le G, que par Z, nous a infatuez de cette maniére d'écrire ce nom. Ce *Sciach Selim* décendoit en droite ligne de Tamerlan; mais d'un cadet de cette famille, comme on dit en France. N'aïant pas de quoi faire fortune, il quita son païs, & se retira dans l'Inde. Là il entra au service d'un des Rois du païs; & par son adresse, étant devenu peu à peu plus puissant que son

Maî-

Maître, & qu'aucun de ses décendans, il se rendit Souverain. Comme le peuple de ce Roïaume avoit déja reçû la loi de Mahomet, les successeurs de cét usurpateur reculérent de telle sorte les bornes de cette Monarchie, qu'à present ils sont maîtres de plus de deux tiers de l'Inde, & d'une si grande partie de l'Asie, que *Boterus*, & plusieurs autres Géographes, le nomment entre les plus puissans Princes du monde. C'est celui-là même que nous apellons grand *Moghòl*, & non pas *Mogor*, comme dit *Botérus*. Il est ainsi nommé; parce qu'il est d'une Tribu, parmi les Tartares *Giagatins*, qui s'apelle proprement *Moghòl*. Et de-là vient, que plusieurs de ses vassaux, & principalement des soldats Mahométans, qui sont à son service, quoiqu'ils soient Indiens de naissance, parce qu'ils sont originaires de Tartarie, & de la même Tribu; se nomment *Mogholins*.

Le grand Moghol, qui régne aujourd'hui, décend de Tamerlan.

Le grand *Moghol*, qui régne aujourd'hui, est le dernier de la postérité de *Tamerlan*. La famille de ce Prince a été très-nombreuse, & divisée en plusieurs & divers Potentats, tous ses enfans, ou ses neveux. Mais la mésintelligence, que l'ambition de lui succéder a fait naître entr'eux, l'a tellement détruite, que par tout ailleurs elle est presque éteinte aujourd'hui. Ce puissant Roi, dont je parle, ne possède rien dans le païs des Tartares, mais seulement au-delà des montagnes *Cerauniennes*. Entre toutes ces grandes possessions, que ses prédécesseurs se sont aquises dans l'*Inde*, il a choisi la ville d'*Agra*, ou *Lahor* pour sa demeure ordinaire, vers la

contrée qui formoit, selon moi, le Roïaume de *Porus*, du tems d'*Aléxandre le Grand*. Voilà ce que l'antiquité nous fournit de la valeur & du merveilleux progrès des Tartares. Ces peuples, depuis les extrémitez de l'Asie, à l'Orient, où ils sont leur véritable demeure, s'étant mis en possession de plusieurs grands Roïaumes, que les anciens apelloient l'une & l'autre *Scythie*, s'étendent à present au Couchant, jusques dans nôtre *Europe*, sur le *Pont Euxin*, & jusqu'aux frontiéres de la *Pologne* & de la *Moscovie*. Pour ce qui est de la Religion, les véritables & naturels Indiens n'en admétent que de deux sortes seulement, quoiqu'il s'en trouve plusieurs autres en ce païs, & qui sont particuliéres aux étrangers, qui viennent s'y établir de tous côtez. La plus ancienne & la plus ordinaire des Indiens, est celle des Gentils idolâtres. L'autre, qui s'est introduite depuis peu, & que plusieurs ont embrassée, est celle des Mahométans.

Religion des Indiens.

Le Roi d'aujourd'hui est Mahométan, comme ses prédécesseurs. Mais, dans le sentiment des autres, il n'est pas grand observateur de la loi, que le mélange contagieux de celle des Gentils, en laquelle ceux de ce païs ont été élevez, a peut être altéré. La Religion de son pere étoit inconnuë; & l'on croit, avec quelque fondement, qu'il n'en avoit point. Cependant ils disent que quand il mourut, il fut brûlé, selon la coûtume ancienne du païs. Mais parce que personne n'ignore ce que c'est que la Religion des Mahométans, je me contenterai seulement de vous dire quel-

quelque chose de celle des Indiens Idolâtres, que la plus grande partie de ces peuples a volontairement embrassée. Je vous ferai donc part de ce qu'un de ces Indiens mêmes, qui est aussi idolâtre m'en a raconté ici en *Hispahan*. Cét Indien se nomme *Natu*, & je ne doute point qu'il ne soit en quelque considération parmi eux. Il est riche Marchand, fort mon ami, & fort connu de tous les Européens qui ont trafiqué en ces quartiers-là. Ils croïent premiérement qu'il y a un seul Dieu, qui a créé toutes choses: néamoins ils ne le glorifient pas. Au contraire, pour marque de leur indiférence & de leur mépris envers cette souveraine bonté, ils prennent le change, & rendent leurs adorations, & dédient même leurs Temples, ou *Pagodi*, à certains Indigétes, qu'ils révérent comme les Dieux tutelaires. Ceux-ci ont été anciennement Rois du païs, ou personnes illustres, qui se sont signalées par leurs belles actions, & qui se sont aquis chez les anciens comme parmi les Païens, nos ancêtres, Jupiter, Mars, & autres semblables, les honneurs qui ne sont dûs qu'au vrai Dieu que nous adorons. D'où l'on peut juger, avec beaucoup de fondement, que l'exorbitante flaterie des Courtisans intéressez, & aveuglez de leurs espérances imaginaires, a donné lieu à la naissance de l'idolâtrie, qui est répanduë en toutes ces contrées.

Leur croïance.

La cause de l'Idolâtrie en cés quartiers.

Le nombre de ces anciens Héros, que les Indiens ont déïfiez, & qu'ils révérent comme des Dieux, est infini: l'un de ceux, qu'ils estiment beaucoup, s'apelle *Crusen*; mais le

plus grand de tous, chez les *Banians*, se nomme *Ramo*. Son nom leur est si précieux & vénérable, que quand ils se saluent réciproquement; au lieu de dire, bon jour, ou Dieu vous garde; ils ne prononcent que *Ramo, Ramo*, invoquant son nom par deux fois. Ils racontent de ce *Ramo* plusieurs belles histoires, & de grandes bravoures, qu'ils conservent manuscrites, & remplies de miracles fabuleux. Entr'autres choses, ils disent de lui, que sa femme aïant été enlevée, & transportée dans l'Isle de *Ceilan*, située au milieu de la mer; où elle étoit gardée avec toutes les précautions imaginables, & qu'aïant découvert, je ne sai si c'est par révélation des Dieux, ou de quelqu'autre de ses égaux, le lieu où elle étoit, il s'y en alla pour la délivrer de sa captivité. Il ne pût éxécuter son entreprise qu'avec des peines incroïables, & sans beaucoup de générosité & de prudence; s'étant même servi dans l'occasion de tous les stratagêmes, & les adresses dont il pût s'aviser. Le secours néamoins que lui donna le Roi des Singes, qui étoit un Singe aussi comme les autres, mais de bonne mine, & d'une grandeur extraordinaire, ne lui fut pas inutile. Ce souverain, avec tous ses Escardons de Singes, qui parloient en ce tems-là, & qui tenoient rang dans le monde, le servit avec beaucoup de ferveur & de zèle, combatant lui-même à la tête de ses troupes, & lui donnant des conseils & des avis salutaires.

Superstition de ce peuple.

Plaisante histoire de Ramo.

Natù me debita toutes ces impertinences, au sujet de son *Ramo*, & de *los Bugios*, qui signifient Singes en langue Portugaise,

se, que nous parlions ensemble. Mais je vous assure qu'il m'en fit presque pâmer de rire. Ce n'étoit pas tant l'extravagance de ces nouveautez qu'il racontoit, que de voir, que lui, qui d'ailleurs étoit sérieux & prudent, le croïoit fortement & avec respect, comme font tous les autres de sa nation. Pour moi je n'en dirai rien, comme chose ridicule & hors de propos. Vous saurez seulement, qu'entre les autres miracles de *Ramo*, ils débitent celui-ci. Comme il se mit en devoir de passer dans l'Isle, pour recouvrer sa femme, & n'y trouvant point de chaloupes pour s'en faciliter l'entrée, quoiqu'en cét endroit le détroit soit très-petit, & que la mer n'y soit pas fort profonde, tous les poissons à écaille parûrent incontinent sur l'eau; & s'étant unis ensemble, formérent un pont de leur dos, depuis la terre ferme, jusques dans l'Isle, sur lequel, *Ramo*, & son compagnon, ce fameux Roi des Singes, passérent généreusement. Et Ramo vint à bout de délivrer sa femme de captivité. En mémoire de ce bienheureux jour, du recouvrement de la femme de *Ramo*, les *Banians*; c'est-à-dire, les Indiens idolâtres, célébrent tous les ans une fête, l'espace de trois jours, vers le commencement du Printems, lorsque le soleil entre en Ariès, de laquelle il me souvient vous avoir écrit, dans quelqu'une de mes lettres précédentes. Mais parce que je ne l'avois pas vûë alors, je ne pûs pas vous en informer parfaitement. J'y supléerai à present, par le recit que je vous en ferai, dans toutes ses circonstances que j'ai observées très-exactement.

Ses Miracles.

Les Banians célébrent une fête l'espace de trois jours, en mémoire de la femme de Ramo.

Dans les cours de tous les *Chiervan-ſerai*, ou les *Banians* demeurent, ils avoient élevé pluſieurs belles tentes, ſous leſquelles, ſur de grands tapis de pié, très-riches, qu'ils avoient étendus, grand nombre des leurs ſe rendoient; tant le jour que la nuit, pour s'y entretenir agréablement. Afin qu'il ne manquât rien à ce divertiſſement, ils y invitoient de certaines femmes de leur nation, comme nous dirions, des Comédiennes, qui font métier de danſer & de chanter. Ces femmes étans vétuës, à la mode du païs, de leurs plus beaux habits, danſoient, & faiſoient des pantalonnades, ſelon la coûtume de l'Inde, qu'elles acompagnoient de certaines chanſons en langue Indienne, au ſon de quelques inſtrumens de formes extraordinaires, dont ils ont coûtume de ſe ſervir. Elles avoient, entr'autres, de certains tambours, qui ſont faits comme ces barils de poiſſon que l'on voit à la Doüane de Rome, qu'elles batoient des deux mains, deſſus & deſſous; je veux dire qu'elles batoient le deſſus d'une main, & de l'autre le deſſous. Elles avoient encor de certains petits morceaux de métail; l'un concave, preſque comme un timbre de ces montres ſonnantes à porter au col, qu'elles tenoient de la main gauche; & l'autre, d'une forme diférente, qu'elles avoient en la main droite. De l'union de ces inſtrumens, par l'adreſſe de ces femmes, qui ſavent leur donner le juſte tempérament de baterie, il naît un ſon, qui a tout-à-fait raport à celui de nos clochetes, que les perſonnes de condition ont acoûtumé de tenir ſur leurs ta-

Pendant cette fête le peuple se divertit.

Des femmes même y sont mandées pour danſer au ſon de quelques inſtrumens.

blettes, & dont ils se servent pour avertir les estafiers, ou valets de chambre, du départ de quelqu'un, & qu'il faut lever la portiére.

Les femmes Indiennes, de leur côté, ausquelles l'usage de cette sorte d'instrument n'est pas inconnu, donnoient si à propos, & en cadence, tantôt vîte, & tantôt lentement, selon le mouvement de la mesure qu'elles ont acoutûmé d'observer en leurs concerts, que les acords en étoient fort agréables. Elles joüoient encor de quelques autres instrumens extrémement bizarres, & qui sont fort diférens des nôtres. Et celles qui dansoient, portoient aussi plusieurs petites sonnettes, de la même forme de celles que je vous ai déja spécifiées, qu'elles avoient atachées en divers endroits de leurs habits. Quelques-unes de ces petites sonnettes étoient d'argent, & fort jolies, dont le bruit, joint aux postures que faisoient ces femmes, donnoit beaucoup de graces à leurs danses, qui ne consistent ordinairement qu'à faire plusieurs tours sur un pié, penchant la tête & le corps tout d'un côté, en forme de cercle : outre les crêpes de leurs turbans (vû que dans l'Inde il y a encor quelques femmes, principalement les *Mogholines*, qui en portent, mais fort petits, carez, d'une forme un peu plus haute que large, & tout-à-fait semblable à ceux des hommes de leur nation) faisoient un fort bel éfet en tournant ; & d'autant plus, que les turbans étoient d'une riche étofe de soïe, avec de l'or ; ou rouge, avec de l'or & de l'argent, ou d'autres

Façon de danser parmi les femmes Indiennes.

cou-

couleurs. Je vis aussi quelques autres de ces Comédiennes en cheveux, sans turban, qui est pourtant l'habillement de tête le plus ordinaire aux femmes idolâtres; lesquels, soit qu'elles les eussent déliez exprès, & qu'ils flotassent sur leurs épaules dès le commencement, ou qu'en dansant ils fussent déliez & épars de la sorte, faisoient néamoins par derriére une perspective très-agréable en tournant, dans la même posture que je vous l'ai marquée ci-dessus, & apuïant au commencement la tête de fort bonne grace, sur le bout des doigts de la main droite, comme si cette main eût donné le branle à la tête & à tout le corps en ce mouvement circulaire. Toutes ces femmes Indiennes sont d'un teint fort brun, mais délicat néamoins, avec les traits de visage parfaitement beaux; & j'en ai vû quelques-unes de bien faites véritablement, qui acompagnoient leurs danses & leurs postures de tant de graces, qu'elles paroissoient infiniment sur toutes les autres.

Elles sont toutes d'un teint fort brun.

Superstition des Banians.

Les *Banians* ont acoûtumé, pendant ces solemnitez, de se vétir tout de blanc, depuis la tête jusqu'aux piés; mais ils salissent leurs habits, principalement sur la poitrine & sur le dos, d'une couleur jaune faite avec du safran, dont ils se servent aussi quelquefois pour teindre les turbans. Pour relever l'éclat, outre le jaune, ils y apliquent en plusieurs endroits, comme autant de coups de pinceau, une certaine couleur rouge, qui se fait avec du sandal. Ces deux couleurs sont odoriférentes, & fort estimées des Indiens: plusieurs même s'en

s'en font auſſi de certaines marques ſur le front ; & quelquefois, par divertiſſement, ils ſe barboüillent l'un l'autre de ces couleurs détrempées. Je croi cependant que cette coûtume de ſe teindre & de ſallir de la ſorte, eſt une cérémonie de Religion parmi eux, quoique juſqu'à preſent je n'aïe encor pû ſavoir ce qu'elle ſignifie.

Les Indiens idolâtres ſont ſuperſtitieux.

Pour ce qui eſt des maximes & des cérémonies de la Religion, les Indiens idolâtres ſont fort diférens entr'eux ; parce que les plus religieux, & ceux qui s'en piquent davantage, ne mangent jamais, & ne tuënt pas même aucune choſe qui ait vie. Ils en font conſcience, & croiroient avoir commis un grand crime, s'ils avoient ſeulement tué des animaux immondes, comme des poux, & autres ſemblables. Au contraire, ils eſtiment une action ſi méritoire, de leur donner la vie & la liberté, que fort ſouvent ils achétent très-chérement les oiſeaux, que d'autres gens tiennent dans des cages, auſſi-bien que ceux que les chaſſeurs ont pris dans leurs filets, ſeulement pour les afranchir de la mort, & leur rendre la liberté pour l'amour de Dieu. Cette coûtume eſt ſi ordinaire parmi eux, qu'un jour dans *Ormuz*, il en arriva un plaiſant diférend.

Diférend, entre un Chrétien & un Indien.

Un Chrétien, qui s'y trouva pour lors, ſous l'habit d'un Indien, acheta d'un chaſſeur quelques oiſeaux pour manger ; mais le chaſſeur, le croïant Indien à l'habit, & qu'il voulut par charité rendre la liberté à ces petits oiſeaux ; incontinent qu'il en eut touché l'argent, dont il étoit convenu, il ouvrit la cage & les laiſſa aller. Le Chrétien commença incontinent à ſe plain-

plaindre hautement, & à faire grand bruit; mais la tromperie aïant été découverte, le chasseur perdit ses oiseaux, & fut contraint de rendre l'argent au Chrétien, en presence de ceux, que ce diférend avoit assemblez, & qui en firent mille railleries.

La charité des Indiens s'étend même envers les animaux.

Il s'y fait souvent une autre friponnerie, dont les auteurs sont gens de néant. Pour amasser un peu d'argent, ils prennent un oiseau, ou une poule vivante, qu'ils exposent en vente parmi ces pauvres Indiens, & crient comme des fols: *je le tuerai toute à l'heure; sans diférer je lui vas tordre le cou.* A ce bruit, ces bons Indiens courent incontinent; & à l'encan ils l'achetent bien chérement, pour lui donner la vie, avec la liberté. Ils se persuadent encor, que de donner à manger aux bêtes, est une action digne du Ciel; c'est pourquoi ils ont dans *Cambaye*, où ils vivent le plus exactement dans la pratique de la loi, des hôpitaux publics, fort grands & fort riches, pour des animaux de toute sorte, que l'on nourrit par charité. L'on y voit, entr'autres, plusieurs belles vaches; parce que de tous les animaux, comme je le dirai plus bas, elles sont le plus en vénération. Ils ont soin d'orner & d'enrichir leurs cornes, d'or & de pierreries, d'où l'on peut juger que c'est assurément quelque chose de curieux. J'en suis tellement persuadé; que pour les voir seulement, j'ai été souvent tenté d'y aller. Mais tout cela n'est rien, après ce que j'ai entendu dire & que j'ai lû, des nôces que l'on fait des vaches avec les taureaux, & ausquelles il y a de grandes réjoüissances: des personnes même, dignes de foi, m'ont

Ils estiment les vaches entre tous les autres animaux.

assuré

assuré qu'il n'y a pas long-tems que l'on dépensa dans une certaine Ville, dont le nom m'a échapé, seize mille écus, pour les nôces d'une vache. Comme, je vous ai déja dit, les plus religieux croïent que c'est un crime que de tuer quelque animal. Mais il y en a d'autres, qui sont moins scrupuleux sur ce point, principalement lorsque la nécessité l'éxige, envers ces animaux immondes, & qui sont importuns à l'homme. Il y en a d'autres encor parmi eux, qui en font si peu de dificulté, comme nôtre *Natù*, que non-seulement ils tuent, mais aussi ils mangent de bonnes poules, & de quelque sorte de viande que ce soit qu'on leur presente, tout le reste n'étant qu'une pure niaiserie dans leur sentiment. Néanmoins, en ce qui regarde la vache, ils sont tous d'acord; parce qu'aucun d'eux n'en mangeroit jamais, & ne la tueroit pas, quand il en dévroit mourir. Au contraire, ils apréhendent tellement, que quelque personne que ce soit n'en tuë, que dans leurs afaires, lorsqu'un de ces Indiens doit prêter serment, soit qu'ils contractent entr'eux, ou avec un Chrétien, ou avec d'autres, l'on ne fait point observer à l'Indien d'autre forme de jurer que celle-ci, de tenir un coûteau à la main en presénce d'une vache, & de dire, que si ce qu'il avance n'est vrai, ou qu'il manque aux clauses du contrat qu'il a passé, ce coûteau qu'il tient puisse égorger cette vache. Cette forme de jurer n'est pas en usage dans l'Inde seulement, mais encor ici en Perse, & par-tout, dans tous les contrats, où il s'agit des intérêts de quelque Indien. En

La forme de prêter serment parmi eux.

quel-

quelques Villes où commandent diférens Seigneurs, & dans lesquelles beaucoup de ces *Banians* se sont habituez, ils obtiennent, en vertu de grosses sommes d'argent, qu'ils païent tous les ans, qu'il ne se vendra point de chair de vache. Cependant il faut que les autres prennent patience, faisant punir de mort ceux qui en sont convaincus. Ils ne permettent pas même que dans leurs propres Villes, l'on tuë quelque animal que ce soit. Quelquefois nos marchands, qui y demeurent, & qui pour se réjoüir un peu, ont tué & mangé secretement dans leurs maisons quelque chévreau, ou chose semblable, se mettent en danger de perdre la vie; parce que pour peu que l'on s'en aperçût, soit à l'odeur, ou par les os qui en pourroient rester, ou par quelque autre indice, ce seroit fait d'eux, & il leur seroit impossible d'éviter la mort. Cette superstition, dont ils sont aveuglez, de vouloir conserver la vie aux animaux, naît assurément de ce qu'ils croïent, avec les Pithagoriciens, la transmigration des ames en divers animaux, selon les mérites diférens des hommes.

En quelques Villes de Perse, il est défendu de vendre de la vache.

Les Banians croïent la transmigration des ames.

Ils apuïent de trois raisons l'honneur qu'ils portent à la vache, & la vénération qu'ils ont pour elle. Je ne sai pas même si en quelque façon ils ne l'adorent point, & s'ils ne la tiennent pas pour une divinité, comme l'Apis en Égipte. La premiére, parce qu'ils croïent que les ames des gens de bien, qui ont vécu le plus légalement, passent dans les corps des vaches. La seconde, parce qu'ils se persuadent aussi, avec

Ils justifient, par quelques raisons, l'honneur qu'ils portent à la vache.

avec les Mahométans, que la machine du monde n'eſt ſoûtenuë que ſur les cornes d'une vache, ou d'un bœuf, que les Mahométans apellent *Behemot*, nom qu'ils ont tiré de Job. Ils diſent même, que quand cette vache ſe ſecouë, cauſe les tremblemens de terre qui arrivent quelquefois ; & que ſi elle ne ſoûtenoit le monde, il tomberoit infailliblement, & retourneroit en ſon premier chaos. Ils avancent, pour troiſiéme raiſon ; qu'un jour, Dieu étant irrité, à cauſe de tant de péchez que commettent les hommes, vouloit entiérement ruïner & anéantir le monde : mais que la vache l'apaiſa, en obtint le pardon, & délivra le monde du châtiment qu'il méritoit juſtement.

Job. 40

La plus grande partie de ces *Banians*, qui ne mangent pas de viande, comme je vous ai dit, ſe contentent de fruits, d'herbes, & de légumes ; & ſur-tout de ris, dont ils font leur principal mets, & qui nourrit davantage, lorſqu'il eſt aſſaiſonné avec le ſucre & le miel. Ils ont acoûtumé de ſe laver pluſieurs fois tous les jours, depuis les piés juſqu'à la tête ; ſavoir, quand ils mangent, & quand ils font leurs priéres ; ſi bien qu'en ces ocaſions, comme en beaucoup d'autres, ils obſervent des cérémonies, qui ſont tout-à-fait importunes & ridicules. En particulier, les priéres & les adorations qu'ils font en leur païs à cette grande quantité d'idoles qu'ils révérent, eſt quelque choſe de fort ennuïeux, & de pénible, ſur le recit qu'on m'en a fait. Car les Rois même, qui ſont ocupez en tant d'autres afaires importantes, qui les cap-

Le meilleur de leurs mets eſt le ris.

Leur façon de prier eſt fort incommode.

tivent beaucoup, ne peuvent pas emploïer moins de sept ou huit heures par jour en ces sortes d'adorations, avec tant d'inclinations, tant de prostrations, & tant d'autres cérémonies importunes, qu'il n'est point d'homme, quelque vigoureux & robuste qu'il soit, qui n'y succombe, & qui n'en soit incommodé. Mais il n'y a point de Chrétien qui ne doive rougir de honte, de se comporter avec tant de négligence & d'indévotion au service du vrai Dieu.

Quoique le bois soit bien cher à Hispahan, les Banians néamoins en consomment beaucoup pour brûler leurs morts.

Ils brûlent les corps après leur mort, selon l'ancienne coûtume; & par honneur, ils le font avec le plus de bois qu'ils peuvent; & d'autant plus, que le mort étoit riche & puissant. Ils estiment tellement l'éclát & la magnificence en cette ocasion, qu'en *Hispahan*, où le bois est très-rare, & cher extrémement, certains parens d'un *Banian* qui étoit mort, qui n'en pouvoient pas trouver, ou peut-être qui n'en pouvoient pas acheter davantage, pleuroient amérement, comme si une disgrace leur fût arrivée en la personne de leur parent, dont ils plaignoient le sort, d'être si malheuteux à sa mort, que de ne l'avoir pû brûler qu'avec six, ou sept charges de chameaux, quoique la moitié d'une eût été plus que sufisante pour le réduire en cendre. Je ne me suis pas trouvé à cette cérémonie, parce que je n'en ai pas encor eu la pensée: je la verrai pourtant quelque jour, pour satisfaire ma curiosité.

Outre les idoles de *Ramo*, & des autres Héros, que je vous ai spécifiées, ils s'en font encor une, au commencement de leur an-

année, de quelque chose que ce soit, ou animée, ou inanimée ; & chacun d'eux choisit celle, ou celles, dans lesquelles il lui semble avoir pris quelque bon augure, ou trouvé une bonne fortune dès les premiers jours de l'année. L'idole sera quelquefois un morceau de bois, une pierre, une espéce de monnoïe, un cloud, & d'autres semblables matiéres ridicules. Ils les conservent toute l'année dans la maison, comme Dieux penates & domestiques, ausquels ils se recommandent & adressent leurs priéres, leur demandant des graces ; & enfin à la providence desquels ils s'abandonnent entiérement, comme si leur bonne, ou mauvaise fortune en dépendoit. Sur la fin de l'année, ils se rendent, avec grande cérémonie, sur le bord du Gange, qu'ils apellent *Ganga*, dans lequel ils précipitent leurs vieilles idoles, pour en prendre d'autres nouvelles, comme ils avoient fait l'année précédente. Ils ont aussi, en plusieurs endroits, certaines figures d'idoles, qui rendent des oracles par l'adresse du démon, & qui répondent aux demandes qui leur sont faites, de la même façon qu'il y en avoit autrefois en nôtre païs. Mais voici comment ils les consultent. Celui qui va à l'oracle, aïant fait les priéres & les adorations convenables, met une fleur, ou une rose, ou chose semblable, en la main, ou dans le sein de l'idole ; & la prie, que si l'afaire en question doit avoir une issuë favorable, ou s'il en doit résulter telle chose, de jetter la fleur à la droite de l'orateur, sinon à la gauche : & incontinent après, l'idole jette la fleur de divers côtez, selon les diferens

Ils se forment tous les ans de nouvelles idoles.

Leur façon de les consulter.

rens

rens événemens qui doivent naître de l'afaire proposée, ou bons, ou mauvais: & lorsque l'idole difére quelquefois à jetter la fleur, ils la suplient de ne pas tarder davantage, & d'expédier promtement; mais plus elle retarde à la jetter, plus ils croïent que l'afaire qu'ils desirent aura de peine à réussir. Le susdit *Natù* m'assuroit qu'il avoit souvent expérimenté lui-même toutes ces choses, & qu'elles s'étoient toûjours trouvées véritables; ce qui n'est pas une grande merveille, puisque le diable, qui les trompe de cette façon, peut facilement prédire, par conjecture, quelques choses futures.

Exorbitante superstition des Banians.

Les *Banians* connoissoient le diablè pour tel qu'il est; mais ils ne s'imaginent pas, malheureux & misérables qu'ils sont, lui apartenir à si juste titre, & être si fort de sa dépendance. Je pourrois bien vous dire plusieurs autres choses de leurs superstitions; comme de ceux qui se font fouler au piés, & écraser par les rouës des chariots, sur lesquels ils portent leurs idoles en processions, certains jours de l'année qui leur sont solennels. De quelques autres, lesquels en presence des mêmes idoles, se blessent, & se tuent eux-mêmes, par un zèle de dévotion, & afin de mourir martirs, comme ils se le persuadent sotement. Il y en a d'autres encor, qui, pour se rendre dignes d'entrer en Paradis, se précipitent dans le Gange, ou le passent plusieurs fois à la nage, afin d'être dévorez par les crocodiles, qui sont en nombre infini, & d'une grandeur prodigieuse. Mais si par habard ils échapent de ce danger, qu'ils

qu'ils ne se noïent pas, & qu'il ne se trouve pas de crocodiles qui les mangent, ils s'estiment très-malheureux, & deviennent l'horreur & le rebut de tous leurs compatriotes, presque comme s'ils étoient excommuniez, se persuadant que Dieu les ait dédaignez, & qu'il ne les ait pas voulu recevoir, peut-être à cause de leurs crimes. Mais quoi qu'on ne doute pas de la vérité de ces choses, & que plusieurs personnes en aïent été témoins oculaires, je les passe néamoins ; tant parce qu'elles ne font rien au sujet de mon voïage, qu'à cause que je n'écris pas volontiers des choses qui sont si extraordinaires, à moins que je ne les aïe vûës. Outre que plusieurs Auteurs modernes ont parfaitement bien informé le public des particularitez de l'Inde, par les écrits qu'ils ont laissé de ce qu'ils ont vû de leurs propres yeux, & de ce qu'ils ont observé par leurs longues habitudes en ces mêmes païs. Il me sufit d'avoir fait mention des choses qui concernent les Indiens qui demeurent en Perse, que j'ai vûs & pratiqué très-souvent, & de quelques autres petites circonstances, de la vérité desquelles j'ai été sufisamment instruit, & que je vous ai debitées, selon qu'elles venoient à propos, & que l'ocasion s'en est presentée.

Pour conclusion, je vous dirai, selon l'expérience & les lumiéres que j'en ai, que les idoles, ou plûtôt ces anciens Héros que les Indiens ont adorez autrefois, & révérez comme Dieux, ne sont pas par tout les mêmes ; mais que comme il y en a plusieurs, ils sont aussi diférens. Les uns, dans le

Ils n'adorent pas tous les mêmes idoles.

le continent de l'Inde, de la dépendance du grand *Moghòl*: d'autres, dans les Roïaumes de *Cochin*, & dans ceux de tous ces autres petits Souverains, qui confinent du côté de la mer, avec les Portugais: quelques autres dans le *Pégu*; d'autres enfin dans la *Chine*, & au *Japon*. La plus grande partie de ces divinitez, selon moi, ont été des Princes, ou personnes tenuës faussement pour saintes, qui ont vécu dans les païs mêmes où ils sont adorez. Je l'infére de la diversité de leurs noms, fort diférens les uns des autres, que j'ai entendu publier en plusieurs endroits: & non-seulement des noms; mais encor des vies & mœurs. Il se pourroit bien faire néamoins, que la diversité des noms procédât de la diférence des langues, dont l'on se sert dans les diverses contrées où ils sont adorez, & qu'ils seroient tous les mêmes, sous de diférens noms; de même qu'anciennement, l'idole, qui étoit révérée en Egipte sous le nom d'Osiris, l'étoit aussi sous celui de Bachus, que les Grecs nomment Denis, selon Diodore Sicilien; & ainsi plusieurs autres.

Liv. 1. & liv. 3.

Quelques-uns parmi eux croïent que l'ame est mortelle; & plusieurs autres absurditez.

Outre la croïance de ces idolâtres, que je vous ai spécifiée ci-dessus, j'en trouve encor plusieurs parmi eux qui tiennent que l'ame est mortelle; que le monde est redevable de la conduite au hazard, ou à la nature simplement, sans admettre la providence d'aucun Dieu. Il y en a d'autres qui ne reconnoissent point de Dieu, que la matiére premiére; sentiment dont sont infectez aujourd'hui les plus éclairez, & les plus savans d'entre les Japonois, sur les assuran-

stances que m'en a donné le Sieur *Pierre Paulin Chibe* Japonois, qui passa par ici il n'y a pas long-tems. Si jamais ce même Sieur *Pierre Paulin Chibe*, qui est parti pour faire ses études à Rome, va à Naples, où je lui ai donné adresse, avec une lettre de ma part au Sieur André Pulice, par laquelle je le prie, conjointement avec vous, de le caresser, & de le pratiquer quelque-tems; je suis persuadé qu'il vous informera de mille belles choses curieuses du Japon, & des autres païs qui l'environnent, parce qu'il parle fort bien la langue latine; ainsi vous pourrez vous entretenir ensemble. Sur-tout vous prendrez plaisir de le voir écrire, non-seulement en Japonois, d'une façon extraordinaire, avec l'écritoire particulière, & un pinceau qui est fait d'une certaine pierre noire, qui sert d'encre & de plume en même-tems; mais encor ces caractéres confus & infinis de la Chine, marquez par colonnes, du haut en bas, comme ceux des piramides & obélisques, quoique pourtant d'une autre forme, que le susdit Sieur *Pierre* lit, & écrit parfaitement bien. Parlons maintenant des *Gaures*; c'est-à-dire, des Idolâtres infidèles de Perse, qui restent aujourd'hui dans le païs des anciens Persans.

Encre de la Chine.

Je fus voir ces jours passez leur nouvelle Ville, ou, si vous voulez, leur habitation séparée, laquelle, de même que la nouvelle *Ciolfa*, que les Arméniens Chrétiens habitent, comme le nouveau *Tauris*, ou *Abbas abad*, dans lequel les Mahométans, qui ont été amenez de *Tauris* demeurent, est contiguë à *Hispahan*, presque comme

Description de la ville des Gaures.

un faubourg. Quoi qu'à present elle en soit séparée par quelques jardins; néamoins avec le tems, parce que le nombre des habitans s'augmente prodigieusement tous les jours, *Hispahan*, & cette habitation des *Gaures*, avec les deux autres, ne seront qu'une même chose. C'est pour cela que je ne sai si je les dois apeller, ou citadelles séparées, ou fauxbourgs, ou plûtôt des parties considérables de cette même ville d'*Hispahan*, comme sont la région au-delà du Tibre, & le bourg de nôtre Rome. Cette habitation des *Gaures* n'a point d'autre nom, que je sache, que celui de *Gauristan*; c'est-à-dire, selon les Persans, le lieu des Infidèles, presque comme nous apellons celui des Juifs, la Juiverie. Ce lieu-là est fort bien bâti, les ruës en sont fort larges, bien droites, & beaucoup plus belles que celles de *Ciolfa*, parce qu'il a été fait depuis avec plus de dessein. Mais toutes les maisons en sont basses; elles n'ont qu'un plancher, sans aucun ornement, conformément à la pauvreté de ceux qui les habitent; en quoi elles diférent de celles de *Ciolfa*, qui sont fort magnifiques, & très-ajustées: parce que les Gaures sont pauvres & misérables, au moins ils én donnent toutes les marques possibles. En éfet, ils ne font aucun trafic; ce sont seulement des gens de campagne, comme des païsans, & des personnes qui gagnent leur vie avec beaucoup de peine & de fatigue. Ils sont tous vétus d'une même maniére, & d'une même couleur, qui tire un peu sur celle de ciment fait de brique.

Ils sont pauvres.

Ces hommes-là, presque comme les Per-

Persans d'aujourd'hui, sont de taille un peu grossiére : mais ils portent le bonnet tout rond, & ordinairement blanc, sans aucun mélange d'autres couleurs, & de forme bizarre, comme est celui des Persans modernes : mais ils ne se rasent pas, comme eux, les jouës ni le menton ; au contraire, ils laissent croître le poil en ces parties-là, comme font les Turcs. Ils portent aussi les cheveux longs comme les femmes, de la même façon qu'Hérodote assûre que les Persans les portoient anciennement. Toutes les femmes aussi sont vétuës les unes comme les autres ; mais il faut avouër que leur habit tient beaucoup plus de l'Arabe, & du Caldéen, que du Persan. Il est d'une couleur & d'une matiére fort semblable à cette soutanelle que je portai de Naples jusqu'en Jérusalem, & que presque tous les Pelerins ont acoûtumé de porter parmi nous ; mais sans aucune ceinture, de la même forme presque de celles dont les Peres Théatins sont revêtus à Naples, lorsqu'ils vont par la Ville, excepté qu'elles n'ont pas de collet. Ce qui donne de la grace à l'habit des femmes Gaures, est un voile qu'elles portent sur la tête, d'une couleur entre verte & jaune, tirant un peu plus sur le jaune. Il est fort long & fort large, de la même façon que le portent les femmes Arabes, & celles de Caldée, se contentans d'en entourer le visage, & de le faire floter par devant, jusqu'à la ceinture ; & par derriére, jusqu'à terre. Assûrément, c'est quelque chose de beau à voir. Par les ruës, elles vont toûjours la face découverte, à la différence des

Ils portent la barbe, & les cheveux fort longs.

Lib. 6.

Leurs femmes vont assez bien vétuës.

Mahométanes, qui ne se donnent pas cette liberté.

Les *Gaures*, à ce que m'a dit un des leurs, qui étoit tout simple & ignorant, & avec lequel je me suis quelquefois entretenu, ont entr'eux une langue particuliére & diférente de la Persane d'aujourd'hui; & des caractéres même d'une autre forme que ceux dont on se sert à present, dont quelques-uns sont marquez sur les portes de leurs maisons. Mais je ferai mon possible d'en voir un jour l'alphabet, & de savoir s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'ils écrivent à la façon des Latins, de la gauche à la droite. Ils n'ont pas de Temple en cét endroit, parce qu'ils ne l'ont pas encor bâti. Comme ils sont pauvres & ignorans, & que peut-être ils ne parlent pas volontiers de ces choses, je n'ai jamais pû tirer aucune lumiére de celui avec qui j'ai eu quelque conférence, touchant leur Religion, & leurs cérémonies; & principalement la vénération, ou conservation du feu, dont la pratique est encor en vigueur parmi eux, de la même façon que le gardoient soigneusement ces anciens Mages, du tems de Cyrus, & de Darius. Ils ne marchoient jamais, disent nos historiens, & particuliérement Quinte-Curce; non pas même à la guerre, sans les chariots sacrez, ornez & enrichis de quantité d'or, & sans que ce feu éternel fut de la partie, & conduit sur de riches & superbes autels d'argent. Il me dit néamoins, qu'ils font oraison trois fois le jour; savoir, au lever & coucher du soleil, & à midi; qu'ils croïent un seul DIEU, CREATEUR de toutes

Ils conservent le feu inextinguable, & le révérent.

Lib. 3.

Ils vont à la priére trois fois le jour.

toutes choses, invisible & tout-puissant. Mais parce que nous disions que l'on avoit d'autres sentimens d'eux, la femme de celui, avec lequel nous nous entretenions, qui étoit presente, s'en moquoit tout de bon, lui semblant étrange, qu'on pût s'imaginer, qu'ils ne connussent point DIEU, envers lequel elle faisoit en notre presence, par admiration, plusieurs exclamations, & priéres en langue Persane, & disoit; *Comment, mon DIEU, nous ne te connoissons pas: Que je sois ton sacrifice;* (phrase usitée dans l'Orient) *qui t'a jamais vû? Qui est celui qui peut dire comment tu existes?* Et choses semblables. D'où je puis penser que le nom d'Idolâtres qu'on leur donne, ne leur convient peut-être pas. Ils nous dirent aussi qu'ils révérent le soleil, presque comme un Ange qu'il est, de même que la lune, & les étoiles; mais comme des Anges inférieurs. Et peut-être qu'en cela il avoit honte de convenir avec nous, qu'ils tenoient ces astres pour des divinitez, comme Strabon, avec plusieurs autres auteurs, a assuré qu'anciennement ils les adoroient en cette qualité. Lui cependant, par respect, comme nous ferions en semblable ocasion, soûtenoit qu'ils ne les révéroient que sous le nom d'Anges.

Ils disent que le soleil, la lune, & les étoiles, sont des Anges.

Lib. 15.

Ils détestent *Mahomet*; le tiennent, & ses sectateurs, pour infidèles: & entr'eux ils ne s'apellent pas *Gaures*, laquelle parole signifie proprement infidèles, ou Païens; mais ils se nomment, en langue Persane, *Behen-din*; c'est-à-dire, de bonne foi. Sur toutes choses, ils ont en horreur les grenoüilles, les tortuës, les écrevisses,

visses, & les autres animaux, qui, selon eux, troublent & infectent l'eau; si bien qu'ils en tuent autant qu'ils en rencontrent : peut-être aussi qu'ils en font autant des autres insectes de la terre, comme serpents, fourmis, & autres semblables, conformément à la pratique des anciens Persans; c'est-à-dire, leurs Mages, selon Hérodote. Ils ne brûlent point les morts, ni ne les enterrent; mais, si ce que l'on m'en a dit est véritable, ils les conservent sur terre, dans un certain lieu, qu'ils ont fermé de murailles à cét éfet. Ils les dressent sur leurs piés, leur tiennent les ïeux ouverts, comme s'ils vivoient encor, les apuïent en cét état sur de certaines fourchettes, & demeurent ainsi jusqu'à ce que se consommant d'eux-mêmes, ils tombent par piéces, ou que les corbeaux les mangent. L'on ne peut pas douter que la même chose ne se soit faite par les anciens Persans, & par les Mages de leur tems, après les témoignages de Strabon, d'Hérodote, & de tous les autres qui en ont jamais écrit. J'ai vû par dehors le lieu où ils conservent les morts en cette posture; mais je n'y suis encor jamais entré. Peut-être que j'irai quelque jour; & si je le vois par dedans, je vous en ferai une plus juste & plus ample description. Je ferai la même chose de leur écriture, des cérémonies de leur Religion, & de toutes les autres choses qui les concernent. Je ne manquerai pas de m'en informer plus parfaitement, de celui d'entr'eux qui sera estimé le plus intelligent. Parce qu'il est impossible qu'il ne s'en rencontre quelqu'un : & si ce n'est de ceux qui sont

Ils ont plusieurs animaux en horreur.

Lib. 1.

Comment ils ensévelissent leurs morts.

Lib. 15.

Lib. 1.

ſont en *Hiſpahan*, ce ſera au moins en quelqu'autre Ville de celles où demeurent une infinité de ces Gaures, & dans leſquelles ils ont des Temples, des écoles, & des livres. Car où les richeſſes abondent, le nombre des ſavans eſt conſidérable, & la police fort bien établie. Mais c'eſt aſſez parler des *Gaures*.

Il me ſouvient à preſent de quatre choſes aſſez curieuſes que j'ai remarquées dans *Hiſpahan*, pendant le tems que j'y ai demeuré, & dont je vous veux faire part, quoi qu'elles ne ſoient pas de grande importance. La premiére eſt, qu'au ſujet de la grande éclipſe de lune, qui parut ici le ſoir du ſeize d'Août paſſé, ſur les dix heures, dans une grande obſcurité, l'eſpace de trois heures, ou environ; j'obſerverai qu'en ce quartier, les Mahométans faiſoient auſſi ces mêmes choſes, dont je croi vous avoir écrit une autrefois, & que j'avois vû pratiquer en Turquie, durant une autre éclipſe ſemblable qui avoit paru en Alep. Je veux dire qu'ici, comme en Turquie, le peuple qui s'étoit rendu en foule ſur les plates-formes des maiſons, parce que toutes celles de Perſe en ont, & qui ſont découvertes, faiſoit de grands bruits, ſe tuans de crier, & de chanter, parmi des ſons confus de certains baſſins, ou taſſes de métail, de la forme & de la grandeur de nos ſoûcoupes, qu'ils batoient de concert & à l'envi. Ils en tenoient une à chaque main, par un certain manche qui a beaucoup de raport au pié des ſoûcoupes, & les frapant enſemble avec violence, il ſe fait un tintamarre étrange de l'union de

Superſtition des Mahométans de ce quartier, touchant une écliſe de lune.

l'un de ces instrumens, contre l'autre; dont le milieu est un peu concave. Pour moi je croi que ce sont ceux-là mêmes, que

Æn. 3. nôtre Poëte (l'Auteur apelle ainsi Virgile, qui a fait son séjour à Rome, & dont le tombeau est à Naples) apelle *Corybantia-æra*, des instrumens d'airain, dont se servoient les Coribantes, qui acompagnoient la mere Cibèle. Je trouvai aussi qu'en Perse, le nombre des savans est plus grand qu'en Turquie; & qu'ainsi la cause véritable de tous ces tintamarres de sons, & de chants diférens, qui se font pour tenir les personnes alertes, & leurs sens plus éveillez & dispos, afin que les mauvaises influences de l'éclipse leur soient moins dommageables, étoit connuë à une bonne partie des habitans. Quoique néamoins il y ait grand nombre d'ignorans parmi la

Leur simplicité. canaille & le menu peuple, qui se persuadent que tous ces bruits se font pour intimider cét animal qui vouloit engloutir la lune; ou bien pour lui donner courage en ses soufrances, & dans les dificultez qu'elle a de passer par une porte, ou chemin fort étroit. Mais je m'imagine que par cette route, ils entendent, sans doute, la ligne écliptique; & par l'animal, la tête, ou la queuë du dragon, ou les éclipses se font.

Leurs docteurs leur déguisent les véritez, mais grossiérement. Les savans de ce païs, qui ne sont pas moins réservez dans la communication de leurs belles lumiéres, que l'étoient anciennement les Sages de l'Egypte, tâchent de les cacher au peuple par ces discours impertinens, & de ne leur parler que très-obscurément, & sous mille incidens de fables ridicules & grossiéres, selon leur coûtume.

Mais

Mais il s'en faut bien qu'ils ne soient doüez de cette haute intelligence, que possédoient autrefois les Egiptiens & les Grecs, qui déguisoient si adroitement leur doctrine, qu'en quelque façon ils en voiloient le fin; mais sous de si riches allégories, & des métaphores si justes, qu'ils en faisoient toucher la vérité au doigt.

La seconde que j'ai à vous debiter, est celle que je remarquai un jour, allant visiter un des principaux Seigneurs de Perse, qui s'apelle *Hussein-culi Mizzà*, qui est proche parent du Roi, & des décendans d'*Ali* & de *Mahomet*, en ligne plus droite, peut-être & plus certaine, selon ce que j'en ai entendu dire, que le Roi même. Mais avant que de passer outre, je vous expliquerai legérement ce qui concerne le nom de cét homme; parce que la connoissance de plusieurs choses, que je vous dirai dans la suite, dépend de l'intelligence que je vous en donnerai. Il se nomme *Hussein-culi Mizza*. La parole *Mizza*, est un titre, & signifie Prince; non-seulement à la mode de Naples, généralement parlant de certains Princes d'un Etat, que l'on respecte comme tels, quoique cette qualité ne leur convienne qu'improprement. Mais en ce cas, on l'acordera plûtôt à des Princes libres & indépendans, qui méritent moins le nom de Rois, que celui de Seigneurs feudataires & vassaux d'autrui, si l'on en considére la dépendance, & le peu de païs qu'ils possédent. Surtout, cette dignité est fort conforme à la coûtume de France, & de ses Princes du Sang; c'est-à-dire, de tous ceux qui sont

Curiosité remarquable de cette parole, Mizza.

du Sang Roïal, encor qu'ils ne soient pas Souverains. Les Infants d'Espagne même, & leur postérité, sont respectez sous cette dignité. Néamoins le nom de *Mizza* en Perse, est plus étendu & plus général; si bien qu'il ne se donne pas seulement à tous ceux que j'ai spécifiez, mais encor aux enfans du Roi. Le fils aîné même, qui doit succéder à la Couronne, n'en porte point d'autre; de la même maniére, que celui d'Espagne est apellé Prince. Mais une chose remarquable, & qui est fort ordinaire en ces langues Orientales; c'est que dans les noms des personnes, la dignité qu'elles méritent tient toûjours le dernier rang, contre nôtre usage; parce que nous la faisons toûjours précéder des noms propres. L'autre parole *Hussein-culi*, est le nom spécifique & particulier de ce Seigneur. Elle signifie, esclave, ou serviteur de *Hussein*. *Hussein* fut un enfant de cét *Ali*, gendre & cousin de Mahomet, duquel les Rois de Perse d'aujourd'hui disent qu'ils décendent. Et parce que cét *Hussein*, qui prétendoit être chef de leur secte, fut cruellement massacré par ceux du parti contraire, les Persans le croïant pour cela, & le publiant fotement martir & un grand saint: plusieurs, par dévotion envers lui, se donnent, outre leur nom propre, celui d'esclaves, ou de serviteur de *Hussein*. De cette façon encor il y en a d'autres, qui par un zéle de dévotion, indiscret & dissimulé, s'imposent le nom de serviteur, ou de Mahomet, ou de CRÉATEUR, ou de DIEU; ou d'autres semblables, qu'ils révérent davantage.

Le fils du Roi ne prend point d'autre qualité que celle de Mizza.

La plus grande partie des Persans, par dévotion envers un certain Hussein, en portent le nom.

Allant donc un jour visiter ce Seigneur, je remarquai en sa maison, que conformément à la coûtume de Perse, tous les Grands du Roïaume, sans même en excepter le Roi, au moins sur les assûrances que l'on m'en a données, font ordinairement des retranchemens dans leur *Divan-Chanè*; c'est-à-dire, dans les apartemens, où ils admettent ceux avec lesquels ils traitent d'afaires, où ils demeurent en conversation, & où ils mangent, principalement avec les étrangers. Ces salles, dont je parle, où ils donnent audience, sont ordinairement des lieux bas, qui ont vûë sur des jardins, ou sur des cours, & qui sont tout ouverts par le devant; de même que nos galeries, ou nos portiques. Or c'est dans un retranchement de ces mêmes salles que l'on fait la cuisine: je veux dire dans un lieu, où avec beaucoup de facilité, de politesse & de propreté, en presence de ceux qui mangent, l'on cuit & l'on aprête les viandes, sans y voir pour cela ni feu, ni fumée, ni les autres saletez & immondices inséparables des cuisines. La disposition est telle, que dans le fonds du *Divan-Chanè*, qui fait face à l'entrée, il y a un réduit, comme une grande & longue niche, presque semblable à une petite tribune de nos Eglises, qui est revêtu tout à l'entour, du haut en bas, de même que son plancher, sur lequel on marche, de briques vernies & luisantes, avec de la matiére de faïance de diverses couleurs, qui representent, par l'adresse & l'artifice des ouvriers, ou des figures, selon leur coûtume, ou des fleurs fort belles, & très-bien faites. Les murailles

Cuisines curieuses dans le Palais du Roi, & dans les maisons des grands.

Les ornemens en sont beaux.

En Perse les murailles des chambres ne sont point ornées de tapisseries.

de la salle sont aussi revétuës tout à l'entour de ces mêmes ouvrages de briques ; mais à la hauteur de quatre palmes seulement, ou environ, pour servir d'apui à ceux qui sont assis sur le plancher ; parce que dans l'Orient, comme je vous l'ai marqué autrefois, les murailles des chambres sont nuës, & sans aucun ornement : les propriétaires se contentans seulement d'en couvrir les planchers de tapis de pié, très-fins & très-exquis. Les murailles donc de ce retranchement, de même que celles de la salle, sont enrichies de semblables ornemens, aussi-bien que le plancher, sur lequel on marche. L'on y a laissé exprès quelques petites ouvertures rondes, pour y mettre, comme sur des trépieds, ou réchauts, les grands plats, ou d'autres vaisseaux convenables, dans lesquels on fait cuire les viandes. Le feu est sous terre ; mais de telle façon, que la fumée trouvant une issuë particuliére, elle est invisible dans la chambre, aussi-bien que la flâme : cependant les viandes se cuisent parfaitement bien dans ces vases, lorsqu'ils sont sur ces trous ; sans broche même, l'on y peut faire rôtir ce que l'on veut, comme dans un four, en l'atachant adroitement par-dessous. Parmi ces trous, il y a une petite fontaine d'eau vive, qui s'éleve en haut, & qui rejaillit sur le même plancher de la cuisine, dont on se sert pour laver les viandes, & ce qui est nécessaire.

Les cuisines y sont fort propres.

Après-quoi elle se perd de la même façon, par deux canaux, qui sont cachez & qui reçoivent toutes les immondices, sans qu'il en reste rien sur ce plancher, & qu'il s'y

voie

voïe quoi que ce soit qui puisse ofenser la vûë la plus délicate.

L'on prépare, & l'on cuit les viandes de cette façon, avec beaucoup de propreté & de facilité, en la presence même de ceux qui mangent : mais je croi que les grands ne vivent pas tant dans ces pratiques, à cause de la commodité qu'ils en retirent, que pour se précautionner contre les venins, & empêcher qu'on ne les empoisonne. C'est aussi par cette même raison, que le Roi d'aujourd'hui fait souvent des choses que les ignorans taxent de folie, & qu'ils croïent indignes de la majesté & de la gravité d'un Roi. Par éxemple, de faire la cuisine très-souvent en sa presence; & non content de cela, de la faire lui-même de ses propres mains. En ce cas, il est certain qu'il ne mange point de viandes plus volontiers, ni de meilleur apetit, que celles qu'il a lui-même aprêtées : surtout, si c'est du gibier, ou du poisson qu'il ait couru, pris & tué lui-même. Il y a du plaisir, à ce que l'on m'a dit, de le voir quelquefois familiérement avec ceux qui se rencontrent, sur une grande table, couverte d'un de ces beaux cuirs qui viennent de Bulgarie, avec ses gros coûteaux en main, écorcher les animaux qu'il a pris à la chasse, & en faire une si belle dissection, & une si précieuse anatomie, qu'il réduit, à ce qu'il dit, toute la substance d'un gros cerf, à moins d'une livre de chair, qu'il cherche & ramasse éxactement par petits morceaux, de toutes les parties du corps, en de certains endroits qu'il connoît parfaitement, & qu'il assaisonne

On y prépare les viandes en presence de ceux qui mangent.

Le Roi se plaît à aprêter lui-même le gibier qu'il a pris à la chasse.

sonne enfin avec de certains ingrédiens qui lui plaisent, & dont il se fait un régal des plus exquis & des plus délicieux. D'autres fois même il mangera par la ruë, au milieu du Bazar, s'arêtant à dessein devant quelque boutique, où l'odeur de quelque viande cuite, qui ne lui déplaira pas, l'aura atiré. Parce que dans les Villes de ce Roïaume, l'on voit beaucoup de maisons, comme des hôtelleries en France, ou bien comme des boutiques de rôtisseurs, ou de patissiers, dans lesquelles, pour la commodité du public, on vend de toute sorte de viande cuite & préparée, à tous ceux qui en veulent acheter. L'usage en est si ordinaire, que les personnes de condition, même jusqu'aux grands, & ceux qui ont chez eux des cuisiniers, lorsqu'ils veulent faire un bon repas, & manger quelque chose qui leur flâte le goût, envoïent franchement dans ces cuisines communes de la place. Ils enlevent delà après être convenus de prix, tout ce qu'il leur plaît davantage; parce qu'il est certain que les viandes y sont meilleures, & mieux aprêtées que dans les maisons particuliéres.

Il converse très-familiérement.

Il y a en Perse des cuisines publiques, dans lesquelles on vend de la viande de toute sorte, fort bien aprêtée.

Dans une autre rencontre, le Roi se rendra inopinément à la maison d'un bourgeois, où, sans autre cérémonie, il mangera seulement de ce qui étoit préparé pour cette famille. Enfin voilà à peu près comment le Roi coule l'année, touchant son boire & son manger. Il témoigne en aparence, que c'est par un esprit de soldat, & par une humeur bizarre, qu'il se comporte de la sorte; & en éfet, le peuple le croit ainsi: mais il est constant qu'il ne le fait que

que pour sa sûreté particuliére, & qu'il a grande raison de vivre dans cette défiance. Et par la même raison, je veux vous faire part d'une autre chose fort curieuse, & qui n'est pas hors de propos. C'est que dans les chambres, ou bien sous les tentes, où le Roi passe la nuit, l'on prépare toûjours, pour lui seul, huit ou dix lits, sur lesquels il puisse dormir; desorte que l'on ne sait jamais lequel il doit choisir; parce qu'il se met indiféremment, tantôt sur l'un, & tantôt sur l'autre. Souvent même, selon qu'il s'éveille, il en change de deux ou trois en une même nuit, pour se précautionner contre celui qui le voudroit assassiner. Dans l'apréhension où il est d'un semblable accident, qui arriva du vivant de son pere, à son frére aîné, qui fut égorgé au milieu de l'armée, par son barbier ordinaire, qui entroit & sortoit à toute heure de sa chambre. Il prétend, par cette quantité de lits, que si quelqu'un avoit quelque mauvais dessein sur lui, il ne se pourroit pas trouver si-tôt, ni le surprendre; & qu'en ce cas il auroit le loisir de courir aux armes pour se défendre. Enfin, que le monde en dise ce qu'il voudra, il faut avoüer, sur le recit que l'on m'a fait de ses actions, que c'est un Prince d'un grand esprit, d'un jugement solide, & d'une conduite admirable.

Le Roi se défie toûjours de ceux qui le servent.

Il a l'esprit fort bon.

Mais c'est assez parler des afaires du Roi, desquelles je serai plus parfaitement informé, après que je l'aurai vû. Il est tems que je vous debite la troisiéme curiosité que je vous ai promise, & qui consiste en une solennité, qui se fait tous les ans, en mémoire

Ils célébrent tous les ans le jour de la mort d'Ali.

moire du jour de la mort d'*Ali*, le quel entre tous les plus considérables de leur secte qui sont morts, est en très-grande vénération parmi eux. C'est pour cela qu'ils la célébrent le 21. du mois *Ramadhan*. Elle est néamoins si peu considérable, que c'est presque perdre le tems que de vous en faire une description. Toutefois, pour ne laisser rien passer de ce que j'ai vû, je vous dirai qu'il se fait deux Processions par deux de leurs Congrégations; chacune desquelles, une grande partie de la ville, & plusieurs Grands du Roïaume, acompagnent à l'envi. Le Roi même, quand il est en ville, se rend à celle des deux qu'il veut favoriser. A cette Procession, quelque chevaux que l'on conduit, tiennent le premier rang; mais sous des riches ornemens, selon la coûtume du païs. L'on voit sur leurs selles des trophées d'arcs, de fléches, d'épées, & de rondaches; & sur l'arçon un Turban, qui representent tous ensemble les armes du défunt *Ali*. Plusieurs drapeaux suivent aussi, avec quantité de piques, & des lances d'une longueur extraordinaire, ornées de banderolles, que des hommes portent à pié, avec bien de la peine. Elles sont si longues, que la pesanteur de la pointe les fait courber en arc; il y a aparence qu'elles sont aussi partie des armes du même *Ali*, & qu'ils les font peut-être de cette longueur, pour marquer qu'il avoit la taille d'un géant: au moins c'est ma pensée, parce qu'ils ne m'en ont rien dit. Après tout cela, on voit un cercueil, qui tient rang en cette cérémonie; quelquefois même l'on y en porte plusieurs

L'ordre de deux Processions qui se font ce jour-là.

Ils y portent plusieurs cercueils.

ſieurs, qui repreſentent toûjours celui d'*Ali*. Ils ſont de velours noir, & chargez d'un bout à l'autre, d'un trophée de diverſes armes ofenſives & défenſives, fort ample & fort élevé, avec d'autres ornemens de pennaches, & choſes ſemblables. Pluſieurs chantres acompagnent ces cercueils, avec des timbales, des baſſins & des fifres, qu'ils font retentir, ſautans inceſſaínent, & crians de toutes leurs forces, avec des hurlemens extraordinaires. Les perſonnes de condition y ſont à cheval; & le peuple, dont le nombre eſt infini, ſuit à pié.

Cette Proceſſion fait le tour du Meidan, ou de cette grande place, dont je vous ai parlé, & s'arrête un peu de tems, premiérement devant la porte du Palais Roïal; enſuite devant celle de la grande & principale *Moſquée*, qui fait face à cette Maiſon Roïale, où aprés quelques priéres, chacun retourne en ſa maiſon. Le Vizir d'Hiſpahan, d'un côté; & le Treſorier du Roi, d'un autre, paroiſſent dans la place, acompagnez de quantité de Cavaliers, qui font faire place par tout, & qui empêchent la foule du peuple, pour faciliter le chemin. Ils prennent le ſoin, ſur-tout, qu'à l'entrée des ruës, les Proceſſions n'en viennent pas aux mains l'une contre l'autre, comme il arrive ſouvent, par un point d'honneur, aux dépens quelquefois de la vie de pluſieurs perſonnes. Le Roi cependant a ſouvent pris plaiſir de ſe trouver dans ces mêlées, & de ſoûtenir vigoureuſement un parti; & aprés les avoir broüillez enſemble, de ſe retirer adroitement en quelque

Il y arrive ſouvent de grands deſordres.

que maison, & de se mettre à une fenêtre pour juger des coups, & considérer delà la funeste issuë du combat. Voilà, Monsieur, en quoi consiste toute la fête & la solemnité de la mort d'*Ali*.

La quatriéme chose, de laquelle je devois premiérement vous entretenir, selon l'ordre du tems que je les ai toutes vuës, est une autre solennité, qui se fait au printems, dans la saison des roses, qui se nomme la fête des roses, & qui dure aussi long-tems que les roses subsistent.

La fête des roses.

Cette fête consiste, non-seulement en des danses, au son de divers instrumens, & en des chants extraordinaires, qui se font tant le soir que la nuit, & le jour même en certains lieux publics, où l'on va boire le *Cahué*; mais encor en des promenades que font le soir certains jeunes enfans libertins & impudiques, qui demeurent ordinairement dans les maisons, où l'on boit le *Cahué*, pour danser & divertir les compagnies qui s'y rendent. Ces jeunes gens ne courent guéres que les ruës voisines, & la place qui est proche le *Meidan*; mais ils sont acompagnez de plusieurs autres, qui portent des flambeaux allumez, & des fanaux avec des bassins sur la tête, remplis de lumiéres, jétant des roses à poignées sur ceux qu'ils rencontrent, & desquels ils reçoivent de l'argent.

En quoi elle consiste.

En d'autres endroits aussi, des hommes ou des femmes se rendent le long du jour, principalement hors de la ville, où ils se régalent, & se divertissent d'importance, se jettant des roses les uns aux autres, & faisant mille autres petits jeux, comme dans le tems du Carna-

naval, mais qui sont inanimez en comparaison des nôtres. Il me semble qu'on peut dire, avec quelque fondement, que cette fête des roses, est un reste des anciennes fêtes de la Déesse Flora, qui se faisoit dans la même saison, si je ne me trompe, au raport de I. Rosinus dans ses Antiquitez Romaines, où il avouë avoir tiré cette curiosité de plusieurs anciens Auteurs, qu'il cite expressément.

Lib. 5. c. 15.

Outre ces quatre curiositez, que je vous ai spécifiées, permettez, je vous prie, que je vous en debite encor une autre. Car quoique je me souvienne fort bien que je vous mandois, il y a quelques mois, que l'on parloit communément la langue Turque en Perse, & qu'elle étoit presque plus en usage que la Persane, particuliérement à la Cour & parmi les Grands: je ne sai pas pourtant si alors je vous en debitai la raison. Maintenant que j'en suis parfaitement informé, il faut que vous sachiez que cela ne procéde pas de ce que les Persans estiment davantage la langue Turque que la leur naturelle; mais de ce que l'armée n'est composée que de *Qizilbasci*, qui sont Turcs originaires, & esclaves du Roi, de diférentes nations, dont la plus grande partie par le Turc, & ignore le Persan: cela fait que non-seulement les Grands, sous les enseignes desquels ils combatent; mais encor le Roi, qui passe presque tout son tems parmi eux, est obligé, s'il veut être entendu, & converser avec eux, de pratiquer cette langue. Voilà comment elle s'est répanduë ensuite par toute la Cour, parmi les Dames, & les au-

La Langue Turque est plus en usage en Perse, que la naturelle du païs.

autres personnes de condition. Le peuple même, en aparence, semble la chérir & l'estimer souverainement, à cause qu'elle est en usage parmi les gens de guerre, qui sont sans doute la plus noble partie de la République. Nonobstant cela, la langue Persane, comme la naturelle du païs, est si fort estimée, & en telle vénération, que non-seulement on s'en sert dans toutes les écritures, & dans tous les livres, qui sont fort curieux, principalement ceux qui traitent de Poësies, desquelles je conserve déja les plus exquises & les mieux faites; mais encor dans tous les contrats, en tous les actes publics, & dans tous les ordres du Roi que l'on expédie; & enfin dans toutes les afaires d'importance & qui concernent l'Etat. Je dois ici vous avertir, puisque l'ocasion s'en presente, que toutes les fois que vous vous apercevrez que je me contredis en quelques circonstances des relations que je vous fais, (ce qui pourroit facilement arriver en divers endroits, à cause de la diversité des tems ausquels je vous les ai debitées, sans que pour cela je fasse mention de la contradiction, par un défaut de ma mémoire) il faut vous tenir aux derniers avis que je vous donne, comme plus certains & mieux établis, sur mes longues expériences; & la parfaite connoissance que j'en ai. Mais à present que je n'ai plus rien à vous dire de la Perse, qui mérite votre curiosité, il ne sera pas hors de propos de vous informer un peu du climat & de la température de cette contrée d'*Hispahan*, où j'ai vécu si long-tems, que je puis dire

L'on ne se sert pourtant que de dialecte Persien dans tous les actes publics.

Description du climat d'Hispahan.

main-

maintenant y avoir éprouvé les douceurs & les disgraces des quatre saisons.

Pour ce qui est du chaud & du froid, je croi que s'il y avoit ici, comme en nôtre païs, dequoi se précautionner contre leurs impressions, elles seroient moins pénétrantes & moins sensibles qu'en Italie. La chaleur n'y est pas grande, quoiqu'en pleine campagne, les raions du soleil soient beaucoup plus ardens qu'en Italie; parce que tout le long de l'été, les Persans ne sont vêtus que de certaines jupes de basin, ou de toile de coton, sans être incommodez; quoiqu'ils marchent au soleil, & qu'ils y fassent tout ce qu'ils ont à faire; ce qui seroit, je croi, insupor-table en nôtre païs. Le froid n'y est pas plus fâcheux; tant parce que de lui-même, il n'est jamais violent ni excessif, quoiqu'il soit acompagné de néges, que parce qu'il n'est pas de durée, & qu'il ne se fait sentir que ces deux mois de l'année, de Janvier & de Févier. Il n'y pleut aussi que très-rarement; & depuis le commencement de l'année, jusqu'au mois de Décembre où nous sommes, je ne me suis encor aperçû qu'une seule fois qu'il soit tombé de pluïe, que trois ou quatre goutes, dans le commencement de l'autonne. De cette séchéresse, qui est grande assurément, tant de la part du Ciel, que de la terre; & des vents doux & bien conditionnez qui régnent quelquefois, il naît une pureté & une bonté d'air incomparable, laquelle, jointe avec la chaleur, est cause que personne ne couche pendant l'été dans la chambre, mais sur les planchez carrelez des mai-

Le froid ni le chaud, n'y sont pas insuportables.

L'air y est très-bon.

maisons, non pas avec ces précautions de pavillons, ou de nates de jonc, selon la coûtume de presque toute l'Asie, & de plusieurs endroits de l'Archipel; mais à découvert, & comme on dit, à la belle étoille. Mais ceux qui ne veulent pas s'éveiller si matin, & que le soleil interrompe leur repos à son lever, se retirent, comme moi, dans les *Divan-chane*, qui sont des lieux bas dont je vous ai déja informé, & au niveau des cours & des jardins, ouverts par le devant, & fort exhaussez, de même que nos portiques, ou nos galeries. L'on commence à dormir de la sorte, depuis le mois de Mai, jusqu'à la fin de Septembre tout au moins: mais je vous assûre qu'il n'est rien de plus charmant ni de plus délicieux.

L'on y dort une partie de l'été, sans en être incommodé.

La terre y est non-seulement seche & stérile, mais encor nitreuse; si bien que pour la rendre fertile, elle a grand besoin d'être souvent fumée. Pour cét éfet, vous remarquerez, qu'en cette ville on se sert indiféremment du fumier, que font les animaux, & de la fiente des hommes. De sorte que quand, par les maisons, les lieux de commodité sont comblez, non-seulement l'on ne débourse rien, comme en nôtre païs, pour les faire vider; mais il est certain que ceux qui vont chercher ces immondices, pour fumer & engraisser les champs, conviennent de quelque chose avec les serviteurs des maisons, afin qu'il leur soit permis de les enlever paisiblement. Avec tout cela, le soin des laboureurs à cultiver cette campagne, est tel, que par ce moïen, & celui des eaux qui se trouvent, en partie sur le lieu, en partie aussi,

La terre, qui y est séche naturellement, devient fertile par la diligence des laboureurs.

aussi de celles que l'on fait venir de loin par artifice, dont ils arrosent incessament ces terres, devient fertile, & abondante en toute sorte de choses. S'il y en manque quelques-unes; parce que, constament il ne s'y voit pas des fruits ni des herbages, comme dans nôtre Italie; ce ne peut être par un défaut de la terre, mais plûtôt par la négligence, & la sobriété des habitans, qui ne s'en soucient pas, se contentans des choses ordinaires, utiles & nécessaires, sans se mettre en peine des agréables & délicieuses, que nous recherchons nous autres, avec tant de soin & d'empressement. D'où vient que quoiqu'il y ait grande abondance de fruits par toutes les villes de l'Asie; cette Province pourtant n'est pas comparable ni à Rome, ni à Naples, tant en la durée de ces mêmes fruits, qu'en la quantité, & diversité d'espéces. J'ai trouvé un fruit d'un goût très-excellent, que je n'ai jamais remarqué en Italie, & qui est une espéce, entre quantité d'autres qui se voïent ici, de celles qui se nomment à Rome *Bricocole*, & à Naples, si je ne me trompe, *Grisomole*, qui ont le noïau fort uni. Je dis donc, qu'il se trouve ici une de ces especes, qu'ils apellent, pour les distinguer des autres, d'un nom, moitié Persan & moitié Arabe, *Tochm-escscems*; c'est-à-dire, semence, ou graine du soleil. Elles méritent certainement une estime particuliére entre les fruits les plus rares & les plus délicieux, pour l'agréable odeur qu'elles rendent, & un goût presque de sucre, & que quelque curieux en porte de la graine en nos quartiers.

Il y a quantité de fruits en toute l'Asie.

Je vous ai déja informé de la bonté des melons de ce païs, & que l'on y en mange neuf mois de l'année tout au moins. Il y a toûjours des raisins; mais sur-tout l'on y en voit d'une espéce, qui se nomme *Chiscmisc*, prononçant ces deux lettres, *sc*, comme celles de nôtre *Scipione*, le grain est sans pepins, un peu long, & de couleur qui tire sur le verd. Ce raisin étant frais & sec, est très-excellent, tant au goût que pour assaisonner les viandes, & principalement le Pilao. L'on y trouve, comme aussi en d'autres endroits de l'Asie, un certain légume, apellé *Masc*, inconnu en Italie, & qui est très-délicieux: sa couleur est presque verte, & n'est guéres plus grand que les lentilles; mais il n'est pas si plat: il a plûtôt la forme de pois, quoiqu'il ne soit pas si gros. Au reste, il n'y a rien autre chose de remarquable que je sache. Je croi bien, que pour ce qui est des drogues, qui viennent de l'Inde & des autres païs étrangers, il s'en voit de fort belles, très-curieuses & en grande abondance: mais pour moi, qui ne les connois point, je ne vous en puis rien dire. J'apelle souvent le Sieur *Mario*, lorsque je passe par les *Bazars* où elles se vendent; parce que je sai que vous prendriez grand plaisir à les manier les unes après les autres, à les considérer atentivement: & peut-être que vous y remarqueriez les *Amomes*, les *Cinnamomes*, les *Costi*, que vous souhaitez avec tant de passion, que j'ai plusieurs fois recherchez inutilement, & pour lesquels j'ai même fait écrire jusques dans l'Inde. Pour l'*Amome*, je m'en informerai, avec toute la diligence possible,

L'on y mange des raisins toute l'année.

Il se vend dans les Bazars d'Hispahan beaucoup de drogues diférentes & curieuses.

possible, dans la Médie, d'où l'on dit qu'il est originaire, conformément à ce que j'en ai lû dans un Dioscoride, commenté par Mathiole, en langue Françoise, qu'on aporta l'autre jour, par malheur, en ces quartiers : mais je crains fort de ne pas trouver cette plante, parce que toutes les choses aïant changé de noms, par la diversité des langues, jointes à mon insufisance dans la connoissance des simples, me rendent cette entreprise impossible.

Lib. 12. c. 14.

Le sieur della Vallé, entretient son ami de sa santé.

Comme je n'ai plus rien à vous mander des afaires de la Perse en général; je prétens vous entretenir desormais des miennes en particulier; parce que je sai, que comme je ne vous suis pas indiférent, elles ne vous seront pas moins agréables que les autres. Premiérement, pour ce qui est de la santé, je me porte parfaitement bien, & je ne me souviens point d'avoir été malade, par la grace de Dieu. Je vous avouë pourtant que je suis un peu plus maigre qu'à l'ordinaire, quoique l'air, ni la terre n'y aïent pas contribué; parce que, comme je vous ai dit, tout y est assez tempéré, si ce n'est que la trop grande séchéresse ne fut contraire à mon tempérament. Ce ne sont pas non plus les peines & les fatigues de mes voïages; car il y a à present dix mois que je ne fais rien, & que je méne une vie qui ne me plaît pas beaucoup. Ce n'est pas le travail d'esprit; parce que, Dieu merci, je m'en suis maintenant afranchi. Enfin ce n'est pas à cause que je suis marié, puisque je ne l'étois pas moins en d'autres endroits, sous un embonpoint plus juste & mieux conditionné : desorte que je conclus, que

Il est contraint de manger des viandes qui ne lui plaisent pas. ma maigreur n'est causée que par la privation des viandes que j'avois acoûtumé de manger ; car outre que je ne les puis espérer, c'est que je n'ai personne capab e de les aprêter comme je les desirerois. Car en éfet, que pourroit-on manger de délicieux, outre les salades, les aigrums, le poisson, les broccoli, les herbages; & mille autres choses, qui augmentent l'apétit, que la terre, à la vérité, ne refuse pas, mais la négligence plûtôt, & la fainéantise de ce peuple ? N'est-ce pas une chose surprenante, que dans toute l'Asie, je n'y ai encor pû trouver une personne qui connût la chicorée, pour m'en aporter, ni en sût même le nom en sa langue : enfin je vous jure, que sans le *Palao*, qui me plaît beaucoup, & le raisin, avec quelqu'autre fruit, dont le plus souvent je faits mes meilleurs repas, je mourrois de faim ; parce qu'en éfet, toûjours de la chair à l'étuvé, & de certains salmigondis, à la mode du païs, ne me plaisent nullement. Je n'étois pas dans cét embarras du vivant du pauvre Laurent ; mais maintenant que Dieu en a disposé, il faut que je prenne patience. Vous savez bien néamoins, pourvû que je vive, que je ne suis pas fort dificile en mon manger. Enfin il est certain que je ne m'en soucie pas beaucoup, & qu'avec tout cela je suis le plus content, & le plus satisfait du monde : & à present plus que jamais ; parce que dans les derniers paquets que j'ai reçus depuis peu, de Constantinople, j'ai trouvé toutes les lettres que j'atendois, pour m'éloigner d'ici, & cesser de demeurer plus long-tems en

Il prend patience néamoins & se contente de son sort.

cette

cette ville, où je vous jure que le séjour que j'y ai fait a été contre ma volonté. Il m'a été même ennuïeux & importun en sa durée. Car encor qu'Hispahan soit une très-grande ville, des plus belles, & des plus délicieuses, je vous avouë néamoins que dans le tems que la Cour, & la milice n'y sont pas, ce m'est une peine insuportable, pendant un si long espace de tems, de n'avoir de conversation qu'avec des Religieux & quelques marchands de nôtre nation qui sont ici. Et si parmi ces bons Peres, il ne s'en fût rencontré quelques-uns dont les qualitez de l'esprit sont extraordinaires, avec lesquels je me suis diverti, je croi certainement que j'y serois mort de mélancolie.

Il s'ennuïe dans Hispahan.

Néamoins, par la grace de Dieu, après tant d'inquiétudes, je me vis sur le point de partir d'ici, & de batre aux champs, pour me rendre auprès du Roi, en quelqu'endroit qu'il soit. J'ai déja acheté des pavillons, des chevaux, des chameaux, & les autres choses nécessaires: parce que, comme je serai obligé de suivre l'armée avec la Cour, il faut absolument en user de la sorte; & que je porte avec moi, non-seulement la maison, je veux dire les tentes; mais encor tout ce qui en dépend; que j'aïe des montures convenables pour moi, & pour ateler aux chariots, afin qu'à quelque heure de jour ou de nuit qu'on sonne inopinément le boute-selle, j'en puisse disposer en même-tems; parce qu'alors il seroit inutile d'aller chercher des voitures, & assurément l'on ne réussiroit pas d'en demander à ceux qui n'en voudroient pas don-

Il se prépare pour aller trouver le Roi.

Il achete des montures, & les autres choses nécessaires pour faire son voïage.

ner. Outre que quand on en a acheté, on ne débourse de l'argent qu'une seule fois, & l'on en fait ce que l'on veut. J'ai donc pris une chaîne de chameaux, que l'on nomme de la sorte en ces quartiers, & chaque chaîne est composée de sept; mais je doute s'ils me sufiront, parce que j'ai beaucoup de bagage. Je les ai choisis d'une race qui est en Perse, à cause qu'ils sont de fatigue, & capables de résister aux froids violens de l'Arménie, où l'armée a acoûtumé de camper ordinairement. Ces chameaux de Perse, sont fort diférens de ceux d'Egipte, d'Arabie, de Turquie, & de tous les autres chameaux. Constament ils sont les plus forts, les plus gros, & les plus chargez de poil sur le cou & les jambes; presque comme entre les chevaux de nos quartiers, ceux que nous apellons *Frigions*. J'en méne seulement quatre de selle, & je croi qu'ils sufiront pour moi, & pour ceux de ma compagnie, que je considére davantage; car pour des chevaux de bataille, & bien taillez, dont nous aurons besoin, j'en trouverai de meilleurs à l'armée, & qui nous coûteront beaucoup moins que si je les achetois ici; outre que ce seroit risquer des chevaux de cette conséquence sur des chemins si fâcheux. Toutes les autres choses nécessaires sont presque en état. J'atends seulement pour partir, que l'on ait fait provision de quelques vétemens nécessaires, avec des couvertures, & que l'on ait acheté les équipages pour les chevaux; parce qu'il faut nécessairement en porter d'ici, pour n'en pas manquer chaque jour que l'on va faire sa cour. Enfin
tout

tout mon bagage est prêt, toûjours sous mes couleurs ordinaires, de rouge & de jaune; & j'espére qu'à la Cour, il paroîtra un peu nouveau & extraordinaire; parce qu'en ces quartiers, on n'a pas acoûtumé de se servir de semblables livrées, ni d'habiller les serviteurs d'une même façon. Je ne doute point qu'avec le tems quelqu'un ne m'imite, vû que les Persans sont naturellement curieux & amateurs des choses nouvelles. Il y a déja quelque-tems que le Roi est informé de ma venuë; car le P. Augustin, Résident d'Espagne en cette Ville, & le Résident d'Angleterre, qui retournérent ces jours passez de la Cour, où ils étoient allez l'été dernier, pour y terminer un diférend qu'ils avoient entre eux, m'ont assuré que le Roi leur avoit plusieurs fois demandé de mes nouvelles, qu'il s'étoit informé particuliérement de mon âge, avec plusieurs autres circonstances, & qu'il leur avoit témoigné qu'il m'atendoit avec beaucoup d'impatience. Je sai bien que ce n'est qu'illusion & vanité de Cour, & qu'il faut néamoins estimer infiniment les témoignages d'amitié & de bienveillance que les Princes nous donnent.

Il fait son équipage.

Le Roi est informé de sa marche.

Ce n'est pas une grande merveille, que le Roi ait tant de passion de me voir; puisque la réputation de ses belles & généreuses actions m'en a inspiré une si forte de lui venir faire la révérence, & lui ofrir mes services; que dans cette pensée je me resolus de quiter mon païs, comme le témoignera le Sieur *F. Crescentio*, à qui je confiai le dessein que j'avois déja formé de passer en Perse; d'où j'infére que

Simpatie; ce que c'est.

ce desir qui m'a tellement fatigué,

Transil. c. 2. *Voguant sur tant de mers, courant tant de Provinces,*

Si elle doit être admise entre des personnes qui ne se sont jamais vûës.

comme dit ce Poëte, est peut-être un éfet de quelque simpatie secrette, qui m'a atiré vers ce Roi; desorte que s'il est vrai qu'il y en ait entre nous deux, il faut de nécessité qu'il n'ait pas moins de penchant pour moi, que j'ai eu de passion pour lui. Quoiqu'il en soit, je ne diférerai pas encor long-tems de combattre sous ses enseignes, l'épée à la main, contre les Turcs; je pourrai justifier facilement par-là le séjour que j'ai fait à *Hispahan*. Puisque l'été dernier, le dessein de faire la guerre n'étoit pas encor formé; parce que le nouveau Général des Turcs *Halil Bascia, le grand Nembrot, qui vouloit entasser montagne sur montagne*, qui sortit de Constantinople au mois de Mars dernier, ne pourra pas encor hiverner cette année sur les frontiéres; mais seulement à *Diarbechir;* c'est-à-dire, dans la ville d'*Amid*, ou *Carazemit*, qui est la même chose. Il s'y ocupe avec soin, à faire de grands préparatifs pour la campagne prochaine. Il ne sera pas néamoins fort redoutable; & les plus intelligens croïent avoir quelque fondement qu'il ne fera pas davantage que les autres Généraux qui l'ont précédé, & que cette aparence de guerre se dissipera facilement. L'on verra toutefois le train que prendront les afaires cét été prochain: parce que si l'on doit entreprendre quelque chose, on ne diférera pas plus long-tems.

Enfin, *mon cher Mario*, je vais joindre ce

ce Roi, dans la résolution de demeurer quelque-tems à sa Cour, & les deux principales raisons qui m'y engagent sont très-puissantes. La premiére, parce que j'ai un desir extrême de le servir un peu en cette guerre contre les Turcs. Je me persuade que si elle se doit faire, les commencemens seront violens, & les premieres aproches très-sanglantes. Je satisferai par ce moïen l'ardente passion qui est née, ce semble avec moi, & que j'ai toûjours conservée, de me signaler dans de semblables combats contre ces réprouvez. Mais je puis dire, sans mentir, qu'elle s'est infiniment augmentée depuis que j'ai parcouru leur païs, & que j'ai vû avec combien de cruauté, & de tirannie ils persécutent les pauvres Chrétiens, qu'ils tiennent en leurs fers, sans avoir pû donner, en Europe, des marques sensibles de cette sainte & légitime ardeur. Car, de mon tems, il ne s'est trouvé aucun Prince Chrétien qui ait entrepris de leur faire la guerre par terre. Vous savez que j'en ai souvent recherché les ocasions sur la mer, quoiqu'alors on y ait rien fait de considérable, que quelques courses en Barbarie & en d'autres endroits, dans lesquelles je me suis trouvé quelquefois sous les étendarts d'Espagne. Mais ce sont plûtôt des escarmouches, que de véritables combats. A present, que je suis dans un païs & dans un tems favorable, où je me souhaitois, pour l'acomplissement de mes desirs sur ce sujet, je vous donne ma parole que je ne négligerai jamais une si belle ocasion, & que je m'en servirai avec avantage. En éfet, ce seroit à ma

Raisons du sieur della Vallé, qui l'obligent d'aller à la Cour.

Le sieur de la Vallé, est dans les véritables sentimens qu'un Chrétien doit avoir touchant la Religion.

confusion, & à celle de toute ma nation, si étant sur le point d'aller faire la révérence à ce Roi, lequel quoi qu'infidèle, est néamoins grand ami des Chrétiens, de mon Prince en particulier, & qui s'est mis en peine plusieurs fois, depuis long-tems, d'inspirer la volonté à tous ce qu'il y a de Chrétiens, de faire une semblable guerre. Je serois, dis-je, coupable, si le trouvant les armes en main, à la veille de s'en servir généreusement, je m'en éloignois, comme feroit le plus lâche, & le plus poltron de tous les hommes. Au contraire, si je lui ofre mes services en cette ocasion, je ferai une action qui ne lui sera pas moins agréable, qu'à moi avantageuse, & conforme à mon inclination.

Quoiqu'il prenne les armes contre les Turcs, il justifie son procédé par de belles raisons.

Quelqu'un ici pourra dire, que j'ai bien peu de gratitude envers les Turcs, pour les faveurs & les civilitez que j'en ai reçu en leur païs, de souhaiter & de procurer leur perte. Je réponds à cette objection que je me suis faite, qu'on ne peut, sans injustice, m'acuser d'ingratitude & de méconnoissance; mais que comme personne zèlée que je suis, je considére moins mes intérêts en cette ocasion, que ceux de la cause commune & publique de la Chrétienté. Vous savez que *Brutus*, mon compatriote, fut fort chéri, & qu'il reçût de grandes faveurs de *César*; qu'à la fin il l'adopta pour son fils, & le laissa par testament légataire universel de tous ses biens; pour gagner peut-être par tant de bienfaits, comme remarque fort bien Boccal, l'esprit sincére de cét homme généreux & hardi, & l'engager par ce moïen dans ses intérêts. Parce qu'il ne dou-

Cent. I. Ragg. 71.

toit

toit pas qu'il ne fut affez courageux pour s'opofer à l'établiffement de fon gouvernement tyrannique. Mais *Brutus* s'y comporta en galant homme, & le fit tuër à coups de poignard en plein Sénat, fans que fon action fut blâmée. Au contraire, elle fut digne de loüange, dans le fentiment de plufieurs; parce qu'il préféra le bien public, & la liberté de fa patrie, à fon intérêt particulier. J'en dis autant de moi, & je mets en paralelle cette conduite à la mienne. J'avouë que voïageant par la Turquie, j'ai reçû des Turcs beaucoup de civilitez & de courtoifies; mais de vous dire de quel éfprit ils fe font comportez de la forte envers moi, je ne le puis pas. Il eft plus vrai-femblable que ce n'eft qu'en vûë de la penfée qu'ils avoient, que j'étois François, & parent de M. l'Ambaffadeur de France; parce que M. de Sanci a eu la bonté de me faire paffer pour tel parmi eux. Et je ne doute point, que s'ils euffent fçû que j'étois Italien, & Romain, ils fe feroient peut-être comportez autrement, & auroient fait tout le contraire. Mais quoiqu'il en foit, je fai bien que tel qui a vû la Turquie, & l'opreffion des Chrétiens fous laquelle ils gémiffent; que dis-je, tel, qui a vû comme moi, le faint fépulchre du Sauveur entre les mains de ces infâmes, & une infinité de pauvres Chrétiens efclaves, mourir fous la pefanteur de leurs coups; non-feulement n'eft pas Chrétien; mais j'ofe dire qu'il eft indigne de porter la qualité d'homme, s'il ne devient leur ennemi irréconciliable; & s'il ne fait les actions que fit autrefois le bon Pierre

M. de Sancy a toujours fait paffer le fieur della Vallé pour fon parent en Turquie.

Il se compare fort à propos à Pierre l'Hermite, dont parle le Tasse.

l'Hermite. Je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il me fasse la grace de pouvoir être son imitateur, & que je ne sois pas moins heureux que lui dans mes entreprises, comme je l'imite dans le nom que j'ai commun avec lui, à l'anéantissement peut-être & à la confusion des Turcs; en l'habit de pelerin, dont je me suis revétu comme lui; dans les voïages que j'ai faits comme lui dans la Terre-Sainte; dans la haine & l'aversion que j'ai conçû à son éxemple, contre cette nation; enfin dans les moïens de les afoiblir si je puis, & dans les sentimens de vengeance que je repasse, comme il faisoit cent fois le jour en mon esprit, & qui auront sans doute leur éfet, avec la grace de Dieu.

Les femmes du Roi se rendent au camp pour lui tenir compagnie.

Outre la consolation & la réputation que je vous ai marqué ci-dessus, ce me sera encor un grand avantage de me trouver en cette guerre; parce que, selon l'ancienne coûtume de la Perse, aujourd'hui même la Reine, ou pour mieux dire les Reines; parce qu'il y en a plusieurs que l'on revére sous cette qualité, que l'on nomme *Bégum* en Persan, vont à l'armée avec le Roi. Ce ne sont pas non-seulement ses femmes; c'est-à-dire, celles qu'il a épousées; les parentes, & tant d'autres, pour lui rendre service, qui suivent la Cour, se trouvent dans le camp : mais aussi celles de tous les grands, & presque chaque soldat de condition y a les siennes. Desorte que j'y pourrai conserver les miennes, avec tout l'honneur & la réputation qu'on peut s'imaginer. Car combien est-il avantageux d'avoir toûjours des femmes à son service, & qu'il

Le sieur della Vailé y avoit aussi les siennes.

est

est vrai qu'une maison est mieux réglée sous leur conduite ; je vous le laisse à penser. Outre que ce n'est pas une petite consolation, d'avoir dans le camp même des personnes qui vous reçoivent le soir avec des témoignages de joïe inconcevables, lorsque vous retournez victorieux du combat, avec tendresse & compassion, si vous êtes blessé : & enfin avec des gémissemens & des larmes en abondance, si Dieu permet que vous y perdiez la vie.

C'est presque une chose incompatible en Europe, au moins cela ne se peut faire sans de grands inconvéniens, de porter les armes, pour lesquelles j'ai toûjours eu une très-forte inclination, & en même-tems être marié, comme il étoit absolument nécessaire que je le fusse ; l'une & l'autre pourra me réüssir en ce païs avec beaucoup de facilité. Ce seroit donc une folie d'en perdre l'ocasion : & d'autant plus, que ma *Chanum*, comme on dit ici, je veux dire Mad. Maani, est si généreuse, que le sang répandu, ni le bruit des canons ne l'épouventent nullement. Au contraire, elle y prend plaisir, & souhaite ardemment de s'y rendre bien-tôt. Ce n'est pas qu'elle haïsse les Turcs ; au contraire, elle a plus d'inclination pour cette nation, que pour quelqu'autre que ce soit, à cause qu'elle y a été élevée toute jeune, & qu'elle a contracté amitié avec plusieurs grandes Dames, & femmes des plus qualifiées d'entr'eux, elle ne veut pas même que je lui témoigne l'aversion que j'en ai ; mais seulement par une certaine loüable générosité qu'elle a de se trouver en de grandes entreprises, & des

Madame Maani est une veritable Amazône.

Elle cherche à se vanger des Curdes, qui ont autrefois pillé sa Patrie.

afaires d'importance. Peut-être aussi qu'elle se voudroit bien voir vangée des *Curdes* ses ennemis, qui sont sur les frontiéres de l'Arménie, & alliez à present avec les Turcs: à cause que dans ces tendres années, ces mêmes Curdes pillérent & ruinérent *Mardin* sa patrie, avec une grande partie des biens qu'elle y possédoit: & il ne faut pas douter que les Persans ne déchargent leur colére sur ces sortes de gens-là, & qu'ils ne leur fassent sentir d'abord la pesanteur de leurs Cimeterres. Mad. Maani sera donc bien aise d'y aller en personne; & par toutes ces raisons, elle veut être de la partie, & vient volontiers à cette guerre. Elle me dit franchement, que dans tous les hazards, que même si elle se trouve jamais dans la mêlée, elle me précédera plûtôt que de demeurer derriére. C'est de quoi je rends mille fois graces au Ciel de m'avoir donné une si généreuse compagne.

Elle prend les livrées de son mari.

Elle a déja ordonné de ses armes & des harnois de ses chevaux: mais d'une forme bizarre, & galante tout ensemble, se servant en partie de mes livrées rouges & jaunes; parce qu'autrefois le jaune étoit son inclination: & lorsque j'eus l'honneur de la voir la premiére fois, elle étoit vétuë de cette couleur; & en partie d'autres couleurs, qui lui plaisent davantage; mais tout cela, avec beaucoup de grace & de gentillesse. Je la laisse faire absolument: souvent même, je lui ai abandonné le soin & la conduite de plusieurs choses dont j'avois besoin: parce qu'elle sait beaucoup mieux que moi les coûtumes de l'Orient, & ce qui est convenable à toutes sorte de

per-

personnes, & prend plaisir à faire chaque chose dans l'ordre. Enfin je souhaiterois en pouvoir autant expédier, qu'elle roule de projets en son esprit, & qu'elle est généreuse : mais parce qu'en écrivant, je me suis servi de deux paroles Persiennes, *Bégum*, & *Chanum*; soufrez, je vous prie, que par une petite disgression, je vous les explique toutes deux. Ce qui ne sera pas hors de propos, pour entendre quelques circonstances des coûtumes du païs.

Elle est fort intelligente.

La parole *Bégum*, qui est ordinaire & naturelle dans la langue Turque, signifie proprement, Madame; mais les Persans, qui s'en servent en leur idiôme, l'entendent communément pour Reine. Il faut cependant remarquer, que parmi eux, cette qualité ne se donne pas seulement aux Reines; c'est-à-dire, aux femmes du Roi, qu'il a épousées autentiquement par contrats, & dans les autres cérémonies acoutumées; & de cette façon, je croi que le Roi d'aujourd'hui en a bien quatre ou cinq; mais encor aux filles, aux sœurs, & aux tantes du Roi : enfin à toutes celles qui sont du Sang Roïal, principalement à celles qui demeurent dans le Palais, parce qu'il y en a toûjours plusieurs. Parmi ces femmes, il y a cette subordination & diférence, que toutes les autres ont un nom particulier, comme *Martam Bégum*, *Zeineb Bégum*; & ainsi du reste. Mais une seule, qui est comme la souveraine, & de laquelle les autres dépendent absolument, soit à cause de l'âge, de la faveur, ou de la naissance, s'apelle simplement *Bégum*, sans autre nom propre, presque com-

Les femmes du Roi de Perse, & les autres Dames, qui sont du Sang Roïal, s'apelent Bégum.

comme si nous disions, la Reine régnante.

Signification de cette parole *Chanum*, chez les Turcs & les Tartares.

Les Turcs, & les Tartares, se servent aussi de l'autre parole, *Chanum*, qui signifie proprement; & en son idiôme naturel, ma Reine. Mais chez les Persans, elle ne signifie seulement qu'une Dame principale; si bien que c'est le nom que portent ici les femmes, & les parentes des Gentilshommes qualifiez. Ceux-même de leurs parens, qui dans l'entretien qu'ils auroient avec elles à la maison, les apelleroient de leur nom propre, ou de celui de femme, ou de sœur, ou de quelqu'autre degré d'alliance, ne sauroient pas faire leur cour, & pécheroient contre la civilité. Mais lorsqu'il y a plus d'une *Chanum* dans la maison; savoir, une femme; une sœur, une mere, ou quelqu'autre; pour éviter la confusion, on les distingue seulement par l'âge, ou selon le rang qu'elles tiennent dans la famille; les apellant la grande *Chanum*, la petite *Chanum*, la seconde *Chanum*, & ainsi des autres: & quand il n'y en a qu'une seule, le mari ou le fils, ou qui que ce soit des parens, la nommera ma *Chanum*; les serviteurs diront nôtre *Chanum*, ou seulement la *Chanum*; & par-là on entend la maîtresse de la maison. Néamoins ceci ne se pratique que parmi des personnes de haute condition, ou qui sont élevées en dignité, ou que la naissance rend considérables; parce que vous devez vous persuader, qu'ils ne manquent pas d'autres termes propres & particuliers, pour nommer les maîtresses des maisons communes & ordinaires.

La seconde raison que je vous disois, qui

qui m'oblige de demeurer quelque-tems auprès de ce Roi, puiſque l'ocaſion s'en eſt preſentée, ſans l'avoir recherchée, eſt la ſeule paſſion que j'ai, après que je lui aurai rendu quelque ſervice, qui me fera légitimement préſumer de ſon amitié: de conférer avec Sa Majeſté de deux afaires d'importance, dont le ſuccès ſeroit glorieux, ce me ſemble, & que j'eſtimerois infiniment, puiſqu'il regarde le ſervice de Dieu, ſans parler de l'eſtime que j'en pourrois eſpérer ici de la part des hommes, qui n'eſt qu'illuſion & une vanité inſuportable. L'une concerne la paix, & Mad. Maani, touchant ſa nation des *Aſſiriens* & Caldéens, pour le ſervice deſquels, principalement en des choſes qui regardent la Religion, il eſt très-juſte que nous emploïions nos ſoins, avec d'autant plus d'ardeur & de promtitude, qu'ils ont de confiance en nous. L'autre afaire me regarde; & la paſſion que j'ai de faire la guerre, à la confuſion & aux dépens des Turcs, nos ennemis communs, deſquels pendant la nuit, même quand je dors, je minute la perte dans mes rêves, & des moïens de les exterminer, & de leur faire le plus de mal qu'il me ſera poſſible.

Raiſons qui obligent le ſieur della Vallé de joindre le Roi.

Comme vous ſavez, Monſieur, que je ne ſuis pas d'humeur à vous entretenir d'aucunes choſes, dans leurs circonſtances, ſans premiérement les avoir vûës, ou éxécutées, je vous ſuplie de ne vous pas impatienter, ſi je ne vous dis rien à preſent de plus précis de toutes ces belles entrepriſes: & de croire que je m'en aquiterai avec bien de la joïe, lorſque j'aurai

ſigna-

signalé mon courage, & mon zèle, si Dieu permet que nous aïons l'avantage, & que l'ennemi juré des Chrétiens succombe en cette guerre sous l'éfort de nos armes. Je vous assûre seulement à present, que par les dernières nouvelles que j'ai reçû du camp, l'on me mande que le Roi est dans une certaine disposition, qui me fait espérer que les deux propositions que je lui veux faire avec le tems, lui seront très-agréables. Nous savons néamoins qu'en matiére d'afaires d'importance, & principalement de celles qui concernent les Souverains, le tems est absolument nécessaire. C'est pourquoi si j'ai dessein de réüssir, & de faire quelque chose de glorieux, il ne faut pas que je pense à quiter si-tôt la partie, ni quand il me plaira: mais seulement lorsque je le pourrai, ni que je remette les résolutions que j'ai prises d'aller ou de demeurer à la discrétion d'autrui. Deux puissantes raisons m'y engagent indispensablement. La premiere, parce que le sujet, qui m'imposoit une certaine nécessité de retourner en Italie, pour me marier, & penser à l'établissement de ma maison, ne subsiste plus. J'ai une femme à present, Dieu merci. J'ai établi ma maison, autant qu'il m'a été possible: & si Dieu me fait la grace de me donner des enfans, je les puis aussi-tôt espérer en Perse, & les élever au camp, qu'en Italie dans ma maison. S'il faut qu'ils y naissent, ils pourront toûjours, quand il leur plaira, faire un tour au païs, ou en ma compagnie, si Dieu m'en fait jamais la grace, ou, au pis aller, sans moi, s'il lui plaît de disposer

Le sieur de la Vallé espére qu'il réüssira dans les afaires qu'il veut proposer au Roi de Perse.

autre

autrement de ma personne. Ainsi par cette raison, je n'ai plus rien qui m'oblige de retourner si-tôt. Au contraire, la seconde raison me persuade fort de rester; parce qu'après avoir parcouru tant de païs, & pénétré jusques ici, avec des peines inconcevables, il est juste, que je me procure quelque avantage de mes travaux, pour témoigner au moins que mes démarches n'ont pas été inutiles, & que je n'ai pas perdu mon tems. Que je ne dois pas cependant m'oposer aux ordres de la providence Divine, puisqu'il semble qu'elle m'ouvre le chemin à de si belles & de si glorieuses entreprises; ni par un desir éféminé de revoir si-tôt ma patrie, & mes amis, ou de joüir des douceurs de Naples & de Rome, quiter ce païs à contre-tems, sans avoir teint mes armes, pour ainsi dire, dans le sang des ennemis, & sans avoir légitimement aquis quelque réputation; mais plutôt surmonter la passion que m'inspire l'amour de mes proches, & me soustraire à la possession de mille choses curieuses, & persévérer généreusement dans le chemin de la vertu que j'ai commencé, lequel promet des récompenses, d'autant plus glorieuses, qu'il est fâcheux & dificile, n'aïant donc aucun sujet de partir si-tôt, & ne manquant point de raisons importantes, qui m'obligent de rester ici tant qu'il plaira à Dieu; je conclus qu'infailliblement les choses doivent aller de la sorte. Et si par hazard nôtre Horace Pagnani, élevant sa fumante & pesante tête, remplie d'une fureur divine, s'écrie à perte d'haleine, des lieux soûterrains de Bachus, & des pro-

Quelques raisons l'obligent de rester en Perse.

Le Sieur della Vallé ne se veut point charger des soins d'uuménage.

profondes cavernes des caves Romaines, comme il a acoûtumé de faire, que les afaires domestiques ne vont pas bien, qu'il faut y aller, pour y mettre l'ordre néceſſaire, & le reste. Je répondrai en peu de mots, que je ne ſuis point né pour le ménage, mais pour les afaires du monde & les belles entrepriſes, & qu'il m'eſt impoſſible d'abaiſſer mon eſprit à ces petites choſes. Le ſeul nom de Pere de famille, comme diſent nos Lombards, m'eſt inſuportable : la qualité même de Marquis, pour vous parler franchement, ou de Prince dépendant, que je pouvois peut-être eſpérer en mon païs, ne me plaît pas davantage, quoique pluſieurs à Naples en faſſent tant d'état. Pour moi je n'ambitionne que celle de Héros, ſi je puis jamais m'en rendre digne. Mais comme elle ne s'achete point à force d'argent ; qu'on ne la peut eſpérer de la faveur, & qu'elle ne s'aquiert jamais dans l'oiſiveté ; il en faut banir la lâcheté, ne pas s'endormir, & que je veille inceſſamment, ſi j'ai deſſein de l'emporter & de m'en rendre le maître. Que le Sieur Horace aïe un peu de patience, auſſi-bien que ceux qui me ſouhaitent en Italie, où en éfet je ne vois rien qui ne ſoit au-deſſous de mes prétentions & du prix que je me ſuis propoſé.

Il n'a que des penſées nobles & dignes de lui.

Je me ſuis engagé à tous ces grands diſcours, que vous n'aprouverez peut-être pas comme ſuperflus, pour des relations que j'ai acoûtumé de vous faire. Cependant, ſelon moi, ils ne feront pas inutiles ; parce que je prétens qu'ils ſervent de réponſe à la derniére que vous me fîtes la grace de m'écrire

crire en date du 8. de Janvier 1617. que je reçûs ces jours passez, avec quelques autres d'Alep & de Constantinople, & par laquelle vous m'exhortiez de retourner le plûtôt qu'il me seroit possible. J'ajoûte encor à cette réponse, que les festins du Duc d'Ossone, auxquels vous m'invitez, ne font aucune impression sur mon esprit, & que je préfére les danses à la Pirichienne, si nous les voulons apeller de la sorte, que j'espére de commencer cét été sous les baniéres de Perse, non pas avec les Dames, mais avec des cavaliers Turcs, au milieu d'une campagne: les caprioles seront les assauts; les cadences la chûte de ceux qui demeureront sur la place; les atouchemens de mains, les blessures; les révérences, les rencontres & les escarmouches; & au lieu de violons, ou de harpes; les trompettes, les timbales & les tambours, s'acorderont avec le bruit des mousquets & des canons. Cette sorte de danse sera beaucoup plus conforme à mon humeur, que celle qui se fait dans le Palais de Naples. Pour l'autre point de vôtre lettre, qui me persuade de ne plus cultiver de terres étrangéres, afin de n'être pas obligé de labourer les miennes avec une charuë rompuë, & sans espérance d'une heureuse & abondante récolte: il n'est pas nécessaire que j'y réponde par écrit, après y avoir déja satisfait éficacement, & obéi ponctuellement. Ainsi je m'imagine que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre: &, si je ne me trompe, il semble par cette même lettre, que j'ai reçûë, que vous m'en aïez écrit quelques autres auparavant; une particuliérement, par laquelle vous me

Il se moque des douceurs d'Italie, ausquelles il est invité.

Il est né pour la guerre.

me donniez avis que vous étiez déja informé de la résolution que j'avois prise de passer en Perse. Cependant je ne sai ce qu'elle est devenuë : & je vous assure que je n'ai point vû de lettre de vôtre part que celle-ci, depuis cette autre qui me fut renduë sur le chemin dans l'Arabie deserte, peu de tems après être sorti d'Alep, de la reception de laquelle je croi vous avoir déja écrit de Baghdad. Je dévrois avoir reçû, il y a long-tems, quelque réponse à plusieurs de mes lettres ; à la premiere, par exemple, que je vous envoïai d'Alep, dans laquelle je vous faisois une description de mon voïage de la Terre-Sainte : & peut-être à quelqu'autre encor, dont il ne me souvient point.

Si vous m'avez écrit, & que ces Lettres ne m'aïent pas été renduës, il n'importe : mais si vous ne m'avez pas écrit, sans doute je serois en peine : parce que cette preuve sufiroit pour me persuader que vous n'avez pas reçû les miennes, ce qui me déplairoit souverainement, à cause que ces lettres étoient fort amples, & qu'elles contenoient le détail de quantité de choses très-curieuses que j'avois observées, & dont il ne me reste point de copie, quoique je les aïe marquées sommairement dans mon agenda, ou journal, dont j'ai souvent eu la pensée de vous envoïer les feüilles, simplement ébauchées de la sorte. Mais deux raisons m'en ont empêché : la premiere, parce qu'il y avoit danger de les perdre, en leur faisant faire tant de chemin ; & comme je n'en conservois point de copie, j'ai cru que je ne devois rien hazarder :

Le sieur della Vallé n'a jamais conservé de copies des lettres qu'il a écrites à son ami.

la seconde, parce que comme j'écris toûjours à la hâte, avec précipitation, & le plus souvent, en continuant mes voïages, avançant chemin, principalement le soir, après avoir fatigué extrémement le long du jour, & que j'ai d'autres dispositions qu'à faire l'orateur : c'est pour cela que tout y est mal écrit, mal digéré, & dans la confusion. Il y a plusieurs autres choses que j'y ai marquées legérement, & qui sufisent pour m'en faire souvenir; mais assûrément un autre ne les entendroit pas. Il y en a d'autres encor qui ont besoin d'éclaircissement, ou d'être revûës pour leur donner le bien être. Enfin il est impossible, sans moi, qu'on les puisse mettre dans l'ordre & dans le rang qu'elles méritent. Je desirerois néamoins que vous les eussiez, si je pouvois vous les faire tenir en sûreté. Parce que vous y trouveriez beaucoup de choses, que je ne vous ai point spécifiées, comme le progrès de cette guerre de Perse que j'ai vû naître dans Constantinople, & plusieurs autres afaires d'Etat, desquelles j'ai négligé de faire mention dans mes lettres : outre cela, comme mon retour est encor diféré, si vous êtes toûjours dans le dessein, comme vous me le faisiez espérer par vôtre derniére, de faire imprimer les relations de mes voïages sous vôtre nom, avec ces beaux ornemens que vous savez donner à de semblables ouvrages, par des riches productions de vôtre beau génie, ces feüilles ne vous seront pas inutiles; & supléeront éficacement pour moi, qui ne puis pas me rendre auprès de vous. Ainsi, par leur moïen, il ne sera point nécessaire

Il a remarqué beaucoup de choses particuliéres dans son Journal.

pour

pour m'obliger parfaitement, d'atendre mon retour, qui ſera quand il plaira à Dieu.

A ce ſujet, je vous dirai deux choſes : l'une, que la penſée que j'avois de preſenter moi-même ce livre ſous votre nom, & de le faire agréer à l'Académie des Humoriſtes, par ce diſcours que j'aurois prononcé, & dont je vous ai envoïé une copie, s'eſt diſſipée, à cauſe de l'impoſſibilité où je me vois de retourner ſi-tôt ; ſi bien qu'il n'y faut plus penſer. Mais au lieu de cela, vous pourrez beaucoup mieux, que je n'aurois jamais fait, debiter dans une préface du livre, ou en quelque autre endroit qu'il vous plaira, ces mêmes penſées, dont je deſirois faire part à ces Meſſieurs les Académiciens, touchant les motifs qui m'engagérent autrefois à voïager de la ſorte ; mais ſous de plus belles & de plus riches expreſſions.

Il termine ici la premiére partie de ſes Relations.

L'autre choſe, que j'ai à vous dire, eſt qu'il ſeroit très à propos, ce me ſemble, de terminer ici, par ce voïage que j'entreprens à la Cour, s'il étoit poſſible, la premiére partie des relations ; parce que juſqu'à preſent, comme vous l'avez remarqué, elles peuvent paſſer, pour ainſi dire, pour des ſujets liriques. Et de ce qui ſe fera, après que j'aurai joint le Roi, il faudroit commencer une ſeconde partie de relations plus importantes & plus graves, à la perfection de laquelle j'eſpére que la matiére ne nous manquera pas, & qu'elle ne ſera peut-être pas indigne d'un ſtile plus relevé & plus pompeux. Parce que je ne prétens pas deſormais vous informer ſimplement

de mes voïages, ou des curiositez communes & ordinaires que j'aurai observées sur les chemins. Mais, s'il plaît à Dieu, je ne vous entretiendrai plus que du rang que je tiendrai auprès du Roi, & des caresses que j'en espére, des grandeurs & des magnificences de la Cour, des diférends des Princes, des afaires de guerres, des transmigrations des peuples, des fondations de Villes, des Ambassades extraordinaires; & de plusieurs autres événemens, grands & héroïques, desquels j'aurai été témoin oculaire, & desquels peut-être, avec l'aide de Dieu, je ferai la principale partie. Je remets néamoins tous mes intérêts entre vos mains; ce que vous ferez me sera toûjours très-agréable, & me plaira infiniment.

Pour ce qui est de la langue Arabe, j'ai cherché ici en Perse le canon d'Avicenne, & les autres livres, pour lesquels vous m'avez témoigné quelque curiosité. Mais tous les soins que j'y ai donnez, jusqu'à cette heure, ont été inutiles. Parce que les livres, qui traitent de sciences, sont très-rares en ces quartiers, à cause qu'il y a très-peu de gens qui s'en servent, & qui les entendent; & pour peu qu'il reste de ces livres-là dans le païs, ils sont entre les mains des savans, qui les conservent comme un trésor, qu'ils n'abandonneront jamais. Les livres que l'on vend ordinairement, sont, ou fables, ou poësies : il s'y en voit d'autres aussi, qui traitent des choses qui concernent leur loi; mais les uns & les autres nous sont inutiles; cependant parmi eux ils s'en servent communément. Pour d'autres bons livres, il n'y a en point; ou s'il

Les bons livres sont très-rares en Perse.

s'il y en a, on ne le sait pas. Parce qu'en ces quartiers, il se trouve peu de livres qui soient intitulés; & de-là vient que les marchands qui les vendent, ne savent jamais la valeur des livres, dont ils ne se servent pas ordinairement; & celui qui en veut acheter, lorsqu'il demande au marchand s'il n'a pas un tel livre; il lui répond, ou je ne l'ai pas, ou bien je ne le puis trouver; & si par hazard l'on en achete quelqu'un sans l'avoir spécifié, c'est une fortune qui n'est pas ordinaire, quand le livre est de quelque conséquence, & qu'il n'est pas commun. Je n'en demeurerai pas-là néanmoins; & lorsque je serai à la Cour, je m'en informerai plus particuliérement, par le moïen de l'Astrologue du Roi, qui s'apelle *Mullà Gelel*, qui est un des plus doctes de Perse, & que le Roi chérit uniquement. En éfet, il veut l'avoir toûjours auprès de lui, & n'entreprend quoi que ce soit, sans en avoir auparavant conféré ensemble, & que l'Astrologue n'ait premiérement consulté ses Ephémérides là-dessus, & qu'il n'en ait tiré une figure en forme d'horoscope. Tant que je demeurai en Hispahan, j'ai toûjours logé, par ordre du Roi, dans un grand logis, qui lui apartenoit autrefois; & je ne sai même, s'il ne lui apartient pas encor; au moins il porte son nom. Par ocasion, la femme de cêt Astrologue, & d'autres femmes de sa maison, qui demeuroient en cette ville, dans le voisinage, ont fait amitié avec les miennes; si bien que j'espére que nous irons de compagnie au camp. Parce que depuis peu, le Roi a mandé plusieurs personnes de confidé-

Le Roi de Perse n'entreprend jamais rien sans consulter un Astrologue qu'il tient auprès de lui.

ſidération, qui ſont ſur le point de partir pour ſe rendre à ſes ordres, comme quelques *Bégum & Chanum* de ſon Haram, qui ſont ici; le grand Treſorier, & d'autres perſonnes de condition, auſquelles les femmes du ſuſdit Aſtrologue ne manqueront pas de ſe joindre. Et moi, de mon côté, je m'éforcerai de continuer avec lui l'amitié que nous avons déja contractée; & peut-être que par ſes intrigues je pourrai trouver quelque beau livre, ſans quoi je n'en viendrois, je croi, jamais à bout. Touchant cette circonſtance, que vous m'avez ſi ſouvent recommandée ſur le ſujet des livres; ſavoir, que je fiſſe mon poſſible de les trouver, avec les points, ou les marques des voïelles, de la main de quelque ſavant homme. Je dis que les voïelles ſont inutiles dans la langue Arabe, & que vous n'y devez pas penſer; parce qu'excepté l'*Alcoran*, il ne ſe trouvera jamais de livres écrits de la ſorte, ou fort peu: quand même il s'en rencontreroit, ils ne ſont aucunement avantageux. Parce qu'en éfet, cette façon de lire, d'écrire, & de parler, n'eſt pas en uſage, au moins aujourd'hui. Et lorſque vous lirez, ou que vous parlerez cette langue, les Arabes à peine vous entendront; & ſi vous vous atachez à l'intelligence de cette langue, de cette façon-là ſeulement, aſſurément vous n'entendrez jamais un Arabe, ſoit qu'il parle ou qu'il liſe. Si bien qu'il faut que vous abandonniez toutes les voïelles, que vous emploïez vôtre tems plus utilement qu'en cette ſorte d'étude, & que vous vous acoûtumiez à écrire, à lire, & à prononcer les paroles

Sentiment de l'Auteur touchant les langues Orientales.

avec le ſeul accent des ſimples conſonnes, & le plus ſerrément que vous pourrez. Parce que c'eſt la véritable façon de parler Arabe, par le moïen de laquelle vous vous ferez beaucoup mieux entendre, & vous concevrez bien mieux tout ce que l'on dira ou ce qui ſera écrit. Je dis bien plus, que ſans voïelles vous ſurmonterez beaucoup plus facilement les dificultez de la langue Arabe, que ſi vous les obſerviez. C'eſt ce que je vous prie de croire, après l'expérience que j'en ai, quoique d'abord on ait peine à ſe rendre à cette vérité.

Sans l'uſage des points.

La connoiſſance, & l'uſage des voïelles, eſt ſeulement néceſſaire, pour une plus grande perfection, & un ornement de la langue à celui qui voudroit compoſer, & être Orateur ou Poëte : parce que dans les Poëſies ſur-tout, ils s'en ſervent pour régler & ranger les ſillabes. Mais peu de gens y arrivent, & parmi les Arabes mêmes ils ſont très-rares. Cette connoiſſance cependant en une perſonne, pour peu intelligente qu'elle ſeroit en la langue, eſt très-loüable, & paſſe pour une grande perfection. Mais comme nous n'en avons qu'une legére teinture, & de très-foibles lumiéres, il eſt néceſſaire de s'inſtruire parfaitement des premiers élémens ; il ne faut pas y emploïer inutilement notre tems. Parce que cela ne ſerviroit qu'à confondre les eſpéces que nous en aurions, ſans en tirer aucun avantage. De même qu'il ſeroit fort hors de propos, qu'un enfant, qui n'a encor aucune connoiſſance de la langue latine, & qui a beſoin d'étudier la grammaire, & de conſulter le Dictionnaire, vou-

L'uſage des voïelles n'eſt pas abſolument néceſſaire en la langue Arabe.

lût s'apliquer aux ornemens de la langue, & a savoir les figures des Orateurs & des Poëtes, lors qu une sincope est bien rangée, ou une élison, & choses semblables.

Je vous avouë que je n'ai pas fait les progrès en cette langue que je devois, & que je desirerois : & que ma négligence, jointe à quelque autre chose, en est la cause. Je n'aprends presque rien de Madame Maani, sous la conduite de laquelle je pourrois devenir savant. Parce que la langue Turque, que nous parlons facilement ensemble, & par le moïen de laquelle nous nous entendons parfaitement bien, empêche que je n'aprenne d'elle l'Arabe, & que je ne l'instruise de l'Italienne, comme sans doute nous serions obligez de nous y apliquer tout de bon, si cét autre idiôme nous manquoit pour nous faire entendre. Certainement c'est une chose bien étrange; & je ne sai pas si jamais elle s'est rencontrée entre un mari & une femme, que la langue de l'un soit inconnuë à l'autre. Néamoins nous nous entretenons quand nous voulons, & parlons fort bien ensemble, quoique l'idiôme dont nous nous servons, soit mitoïen, & qu'il ne soit naturel ni à l'un ni à l'autre. Je lui ai souvent parlé de vous, & lui en ai dit tout le mal qu'il m'a semblé : & entr'autres choses, je l'ai entretenuë de l'inclination que vous avez pour sa langue naturelle. Elle a une passion extrême de vous connoître, & de partager avec moi l'honneur de vôtre amitié ; & plusieurs fois elle m'a dit, que si jamais nous nous trouvions ensemble, qu'elle vous serviroit très-volontiers de

Le sieur della Vallé & Madame Maani se servent ordinairement de la langue Turque en leurs entretiens.

Madame Maani a grande passion de connoître le sieur Scipano.

Dictionnaire vivant. Sur-tout qu'elle vous informeroit des noms de plusieurs simples, que vous desirez peut-être savoir, comme de la *Naana*, que nous apellons Mente, si je ne me trompe, du *Richan*, qui n'est autre que nôtre Basilic; du *Chas*, qui est la laituë; & autres choses semblables, qui ne se trouvent pas dans les livres; ou s'ils en font mention, c'est avec beaucoup de confusion & peu de fidélité, comme celles que j'ai lûës dans Mathiole. Parce que, qui prononceroit ces noms parmi des Arabes, de la même façon qu'ils sont écrits en nos caractéres, on les croiroit propres à conjurer les Démons. Desorte qu'en vous promenant en quelque jardin avec Madame Maani, & lui montrant les simples, les uns après les autres, elle vous les nommeroit dans leur véritable prononciation; &, selon moi, c'est l'unique moïen de faire quelque progrès dans les langues étrangéres. Je croi même qu'elle vous satisferoit parfaitement, après les lumiéres que j'en ai tirées quelquefois, sur des dificultez que j'ai rencontrées dans de certaines Poësies que j'ai écrites; & en d'autres aussi, qu'elle sait par cœur, & qu'elle m'a expliquées si nétement, que je n'ai jamais rien entendu de semblable de ceux-mêmes qui font profession d'enseigner. Sur les interrogations que je lui ai faites, avec un certain ordre, selon les régles de nôtre Grammaire, qu'elle entend déja, elle m'a toûjours merveilleusement contenté. Dans l'occasion, elle s'est donné la patience de m'en expliquer les dificultez. Elle sait la racine des verbes, distingue fort bien les tems, les nom-

Madame Maani est savante en la connoissance des simples.

Elle est très-intelligente.

nombres, les personnes, & les cas. Surtout elle me satisfait beaucoup, touchant la pureté de la langue & la propriété des paroles, dont elle se sert pour s'énoncer, au moins autant que je le puis concevoir en langue Turque, selon lequel idiôme elle me les explique. Enfin il est certain que j'en tirerois de grandes connoissances si je m'y apliquois : mais je n'y pense presque point; en partie par ma négligence, que je vous ai déja avoüée, en partie aussi, parce que j'ai d'autres études qui m'en détournent. En éfet, je tâche toûjours d'avancer un peu dans l'intelligence de la langue Persane, de laquelle j'ai quelque petit commencement, & dont j'ai grand besoin en ces quartiers; & peut-être qu'ailleurs l'ocasion ne se presenteroit pas de l'aprendre. La Chaldée, en laquelle je m'exerce quelquefois, fait aussi une partie de mes études, de même que l'Hébraïque, de laquelle j'ai quelque legére connoissance, comme des lettres Géorgiennes, & d'autres semblables curiositez. Mais enfin, c'est entreprendre beaucoup : parce qu'il arrive souvent que celui qui veut connoître de tant de choses en même-tems, les ignore toutes également.

Entre les personnes que je vous ai spécifiées ci-dessus, que le Roi a apellées auprès de soi, & qui sont sur leur départ à cét éfet, je vous ai nommé les *Bégum* & les *Chanum* de l'*Haram* : & vous ai déja dit quelles personnes ce sont. Pour ce qui est de cette parole *Haram*, je la passai sous silence, afin de ne pas interrompre le discours que je faisois alors : mais parce que la signifi- *Explication curieuse de cette parole Haram.*

cation eſt curieuſe, que l'uſage en eſt fort ordinaire, & qu'en pluſieurs ocaſions il en ſera fait mention : je prétens vous en entretenir à preſent. *Haram* donc eſt une parole Arabe, qui ſignifie proprement une choſe défenduë, comme éxécration, malédiction, & que nous apellons excommunication dans l'Etat Ecléſiaſtique. Elle ſignifie auſſi une choſe ſacrée : peut-être ſous cette figure, dont les latins ſe ſervent quelquefois, quand ils diſent, *ſacrum*, pour *execrabile*, que nous interpretons ſacrilége ; c'eſt-à-dire, une choſe pour laquelle nous devons avoir de l'horreur, & qui eſt éxécrable. Ordinairement néamoins les Mahométans, les Perſans, & ceux qui habitent ces contrées de l'Aſie les plus Orientales, entendent, par *Haram*, la troupe des femmes ; le lieu de leur demeure ; & enfin tout ce qui eſt de leur dépendance, & ce qui les regarde. Deſorte que ſi quelqu'un vouloit dire, les femmes d'un tel Seigneur ont paſſé par ici ; il diroit l'*Haram* d'un tel a paſſé par ici. Pour dire un tel Prince, ou le Roi eſt dans l'apartement des Dames, on diroit le Roi eſt dans l'*Haram*. Les habits, les étofes, & ainſi tout autre ſervice de l'*Haram* : les ſerviteurs de l'*Haram*, & toute autre choſe de cette façon. L'on dit auſſi l'*Haram* du Roi ; l'*Haram* d'un tel Chan ; l'*Haram* d'un tel Sultan, l'*Haram* d'un tel Mizza : & ainſi de même de quelqu'homme que ce ſoit qui ait des femmes, on lui attribuë cette parole *Haram*, pourvû que les femmes ſoient de condition, ou qu'il en ait pluſieurs. Car pour une

Haram ne ſe dit que pour des perſonnes de conſidération.

une pauvre malheureuse femme, ou esclave d'un misérable fantassin, on ne diroit pas *Haram*; mais sa femme ou son esclave; tellement qu'*Haram* ne se dit que pour des personnes de considération, ou qui ont grand train. Parce qu'enfin, cette parole regarde simplement la noblesse ou la dignité des sujets, ou le grand nombre de personnes, lesquelles deux conditions sont ordinairement inséparables.

Il y a deux raisons pourquoi les femmes, leur maison, avec tout ce qu'il leur apartient, s'apellent *Haram*; mais je ne sai laquelle des deux est la meilleure. Quelques-uns soûtiennent que par cette parole *Haram*, on sous-entend une chose qui n'est pas permise, malédiction, ou péché, parce qu'ils disent que la femme est le péché de l'homme: comme si les hommes ne commettoient jamais de plus grands crimes qu'avec les femmes. Et, selon moi, ils taxent aussi de péché les pratiques légitimes avec les Dames, comme des femmes & des esclaves, desquelles l'usage leur est permis; peut-être, ou parce qu'ils se persuadent que c'est toûjours une chose defenduë, ou bien à cause qu'ils croïent que par l'action de la génération, l'on ne se peut pas dispenser de contracter le péché. Quoiqu'il en soit; ce sont des choses morales & qui concernent la Religion: mais je ne sai comme ils les entendent, & ne m'en veux pas mettre en peine. Je sai bien néamoins qu'ils sont des fous; & que chaque personne, quoique mariée dans les formes ordinaires &

Par *Haram*, à l'égard des femmes, ils entendent une chose défenduë.

acoûtumées, ne manquera jamais, après l'usage du droit que lui donne le mariage, d'entrer le matin dans le bain, ou au moins de se bien laver ; principalement les parties les plus secrettes & cachées, se purifiant de la sorte incontinent ; si bien qu'avec quatre goutes d'eau, ils croient que tous leurs péchez soient éfacez.

La réfléxion que j'ai faite, sur ce que nous traitons de coquins & de filous, certaines gens tristes, mélancoliques & de mauvaise mine, qu'ils nomment *Haram-rade*, me confirme un peu dans l'opinion, qui attribuë aux femmes cette parole *Haram*, dans sa signification de péché & de chose défenduë. De vrai, *Haram-zade*, est une parole composée, & qui est moitié Arabe & moitié Persane, de laquelle se servent aussi tous les Mahométans. Elle signifie proprement fils, ou enfant de péché & illégitime ; c'est-à-dire, bâtard ; mais il se prend ordinairement pour un fripon & un filoux, parce que le plus souvent les bâtards deviennent tels. *Halal-zade*, au contraire, signifie fils légitime : mais parlant communément ; par cette parole, on entend un homme de bien.

Cette parole Haram, bien entenduë, n'est pas desavantageuse au sexe.

L'autre raison pourquoi les femmes portent le nom d'*Haram*, & qui est celle-là même que je veux suivre, me semble plus belle & plus conforme à l'honneur que l'on doit au sexe. Ils disent que par *Haram*, il faut entendre une chose sacrée, & que ce nom leur convient fort bien ; parce qu'il les faut conserver & les révérer, comme quelque chose de précieux & de sacré. Ou bien

bien par *Haram*, ils entendent encor excommunication, éxécration & prohibition, parce que l'usage en est défendu à qui que ce soit, & qu'il n'est permis qu'à celui qui en est le maître, de converser avec elles & de les voir. En ce sens-là, qui est fort beau, cette parole *Haram* ne leur est pas desavantageuse: & à ce propos, je vous veux faire part d'une autre chose, qui se presente maintenant à ma pensée, dont je ne croi pas vous avoir encor informé: c'est pourquoi, si ma lettre vous semble un pot pourri, ou un hochepot, mêlé de toute sorte de viandes, assaisonnées d'une infinité d'ingrédiens diférens & peu convenables, je vous prie de prendre un peu de patience; puisque de semblables mets sont fort ordinaires à Naples, & que l'on y en mange souvent avec plaisir. Vous saurez donc, que la coûtume qu'ont les femmes d'Orient d'être toûjours voilées, & de ne se découvrir jamais la face, n'est pas tant un éfet de leur modestie, comme le croïent quelques-uns, ni de la jalousie de leurs maris; ou parce que parmi les Mahométans, c'est une loi établie qui n'est pas permis de violer, qu'une preuve invincible de leur vanité & de leur superbe, dans la pensée dont elles se flattent qu'un chacun ne mérite pas de les regarder & de voir leur face.

Pourquoi les Levantines vont toujours voilées.

Je conclus de plusieurs choses, que ce que je vous avance est très-véritable; premiérement des anciennes histoires, qui nous aprennent, qu'auparavant même le Mahométisme, les femmes idolâtres d'Arabie & de Mésopotamie, marchoient

toûjours la face couverte. Conformément
7. Maii. à cette pratique, le Cardinal Baronius,
6. dans ses notes sur le Martirologe, raporte, sous l'autorité de Tertullien & de S. Isidore, que les femmes Gréques n'alloient jamais aux banquets, qu'elles ne recevoient jamais de visites que de leurs proches parens, & qu'elles demeuroient dans les chambres, les plus reculées des maisons, apellées *Gynecées*, presque comme aujourd'hui les Mahometanes, selon Æmilius
Proem. Probus. Et P. Bizzarro, dans ses Curiositez
lib. 4. de Perse, qu'il a tirées de tous les anciens auteurs, fait mention de cette femme de Tyridate, qui vint à cheval en Italie avec son mari, la face couverte, selon la coûtume de son païs, avec un habillement de tête tout d'or. De plus, la pratique d'aujourd'hui me confirme cette vérité; parce qu'en presence d'un homme de très-haute condition, comme d'un Roi, ou de quelqu'autre Prince semblable, une grande Dame se découvrira par honneur, & pour lui témoigner l'estime qu'elle en fait. A un égal, ou bien à un inférieur, quoiqu'il ne soit pas de la lie du peuple, & qu'il ait de la naissance, il n'y a point de femme qui leve son voile, quoique celui-là soit familier dans sa maison, & qu'elle lui ait parlé mille fois. Au contraire, elle se montrera facilement à une personne de néant de sa famille, ou de dehors, parce qu'elle ne considére aucunement ces sortes de gens-là. De même aussi une femme de basse condition, ne fera jamais scrupule de se manifester à qui que ce soit, grands & petits, parce qu'elle n'a pas ce point-d'honneur

Elles se découvrent seulement devant des personnes de très-haute condition.

neur

neur en recommandation; mais les nobles s'en piquent si fort, que demandant un jour à Madame *Maani*, pourquoi elle se cachoit, à certaines gens de nos domestiques, qui demeurent & qui vivent ici, envers lesquels il me sembloit qu'elle auroit pû en user plus simplement & plus sobrement, à la façon des Européens; elle me répondit à demi en colére, en langue Turque, d'une certaine façon particuliére, usitée parmi eux, comme en m'interrogeant & s'étonnant tout ensemble. *Qui est celui à qui j'aïe jamais montré ma face?* A ces paroles je demeurai confus & muet; parce qu'elle ajoûta incontinent, qu'en matiére de coûtumes, si elle passe jamais en Europe; c'est-à-dire, dans la Chrétienté, elle se conformera à tout ce qu'il me plaira, & qu'elle exécutera ponctuellement les ordres que que je lui prescrirai, sans s'en écarter jamais; mais qu'en ce païs, il faut que je la laisse faire à sa mode, parce qu'elle en sait mieux les coûtumes que moi, & je trouve qu'elle a grande raison. Pour retourner maintenant au point d'où je me suis un peu éloigné, vous avoüerez avec moi, par les choses, que je vous ai spécifiées ci-dessus, que la coûtume qu'ont les Orientaux, & toutes les femmes, de quelque nation & de quelque religion qu'elles soient, de se couvrir la face, n'est pas tant simplement l'éfet d'une humeur retirée & mélancolique, comme se l'imaginent ceux qui en sont mal informez, qu'une cérémonie extravagante, qu'elles observent très-religieusement.

Madame Maani paroit fort raisonnable en toute sa conduite.

Les femmes ne se couvrent le visage que par un point d'honneur.

Il ne me reste plus à present que de satisfaire à cette autre partie de vôtre lettre, qui

qui me marque que vous avez achevé cette belle Prosopopée de Tite-Live, avec l'Epître dédicatoire, & que vous la faites déja copier par une personne intelligente, pour l'envoïer à M. le Baron de Sanci, Ambassadeur de France à Constantinople; cette nouvelle m'a donné bien de la joïe, & je sai qu'il n'en recevra pas moins sur la parole que je vous donne, qu'il est la personne du monde qui juge le mieux des belles & bonnes choses. Je me persuade que cette riche production est déja à Constantinople, & que j'en pourrois peut-être bien recevoir une copie de ce quartier-là par le premier courier, ou au moins par le second, ou le troisiéme. Je l'atends en éfet, avec toute l'impatience que vous pouvez croire. Je n'ai jamais parlé de vous, ni de vos rares qualitez, à M. l'Ambassadeur; parce que, s'il vous en souvient, vous ne m'avez témoigné de passion de faire amitié avec ce brave Gentilhomme, que depuis mon départ de Constantinople. J'ai toûjours eu dessein de la lier, & d'en être le médiateur; mais j'espérois m'aquiter de cét emploi de vive voix. Par ocasion néamoins, je ne manquerai pas de lui en écrire le plus avantageusement qu'il me sera possible. Je vous en donne ma parole, d'autant plus volontiers, que je n'ai presque plus d'espérance de lui parler au moins à Constantinople, sans m'exposer au danger d'être arrêté prisonnier dans les tours de la mer noire, comme ce Gentilhomme Polonois, qui y est mort à la fin, sans avoir jamais pû trouver les moïens d'en sortir. Si néamoins je retourne quelque jour à Rome, je

Le sieur della Vallé perd l'espérance de retourner à Constantinople.

je ne desespére pas de l'y revoir; parce qu'il se peut faire, qu'après avoir terminé son Ambassade de Constantinople, le Roi de France le destine à celle de Rome, de même que M. de Breves, où il ne pourroit pas demeurer moins de trois ans. Mais c'est une afaire qui est encor fort incertaine, & de laquelle on ne se peut assurer sitôt; cependant je ne suis point d'avis d'atendre si long-tems.

Nous nous visiterons souvent par Lettres, & dans la derniére, que j'ai reçûë de sa part avec la vôtre, il se plaint fort de mon silence à son égard, & de ce que je manquai de lui écrire il y a quelque-tems. Je le satisferai desormais; & enfin vous devez vous persuader que le courier ne partira pas, sans lui porter votre éloge de ma part. Quoique je ne doute point, que tout ce que l'estime que j'ai pour vous me pourra inspirer, ne soit toujours infiniment au-dessous de vos belles & savantes productions, qui parleront d'elles-mêmes, & que ce jeune Seigneur ne vous donne des preuves invincibles de toute la reconnoissance & de la civilité dont il sera capable. Je serois trop long-tems à vous raconter, avec quel soin & quelle diligence il me rend des services très-signalez & extraordinaires, dans tous les lieux, quelqu'éloignez qu'ils soient, où ma curiosité me porte, quelle tendresse, & quelle afection il a pour moi, & avec combien de zèle & d'ardeur il fait corespondre les éfets aux termes obligeans dont il se sert dans les lettres qu'il m'envoïe. Enfin c'est un Gentilhomme dont les qualitez sont rares.

Il promet à son ami d'écrire à M. l'Ambassadeur en sa faveur.

rares. En éfet, il s'en trouve peu comme lui. Je le mets en paralelle avec le Sieur F. Crescentio; & , selon moi, je ne sai rien de plus égal, ni qui ait plus de raport.

Je veux vous avertir d'une chose, afin que si elle arrive, vous ne vous en étonniez pas, & que vous n'acusiez pas M. le Baron de Sanci d'aucune indiférence à vôtre égard. Il est très-réservé dans toutes les lettres qu'il écrit à Naples & dans les autres lieux de la dépendance du Roi d'Espagne, afin de ne pas donner de jalousie au Roi son Maître, & de ne se pas rendre suspect de quelque intelligence contre ses intérêts, que vous pouvez vous imaginer. De mon tems il lui arriva deux plaisantes avantures. M. Zamet, que vous devez connoître, lui écrivit un jour une lettre de Naples, & le prioit de solliciter la liberté d'un esclave, & de le racheter : mais M. Zamet ne l'envoïa point, par l'ordinaire de Rome, dans le paquet de l'Ambassadeur de France. Il la fit tenir par le moïen du Sécretaire de Venise, qui est Résident à Naples, se persuadant peut-être, comme il étoit mal informé, que dans un païs si éloigné, tel que Constantinople, les lettres n'y peuvent être renduës fidèlement, que par l'intrigue des Vénitiens, qui y ont de grandes corespondances. Le Baïle de Venise, Résident à Constantinople, auquel cette lettre fut recommandée de la belle maniére, la rendit lui-même à M. l'Ambassadeur, & en sollicita plusieurs fois la réponse avec beaucoup de soin, témoignant qu'il savoit fort bien d'où elle venoit : & quoique tous ses empressemens fus-

Il se louë fort de M. l'Ambassadeur.

Belle politique de M. le Baron de Sanci.

fussent suspects à M. l'Ambassadeur, il satisfit néamoins à la teneur de la lettre de M. Zamet; il racheta l'esclave, païa sa rançon de son propre. Mais il ne fit point de réponse, & ne voulut point écrire à M. Zamet, ni solliciter le remboursement de son argent; & dit toûjours à M. le Baïle, qu'il n'écrivoit pas à Naples; qu'il ne vouloit point de corespondance dans des païs dépendans du Roi d'Espagne, quoiqu'en Turquie; conformément à l'ordre qu'il en avoit de son Roi, il emploïât dans l'ocasion tout son crédit, en faveur des Espagnols, & des sujets de cette Couronne.

Une autrefois le Duc d'Offone lui écrivit de Sicile, pour le rachat, je croi, de quelques esclaves, ou pour quelque semblable afaire. D'abord il se rendit à ses ordres, & lui donna tout le contentement qu'il pouvoit espérer: mais il ne fit point de réponse au Duc. Au contraire, il envoïa en France cette même lettre, qu'il lui avoit écrite; & rendit compte à la Cour de sa conduite en cette ocasion, de quelle façon il s'y étoit comporté, & comme il en avoit usé. Son procédé y fut aprouvé, & on lui fit savoir qu'il avoit parfaitement bien fait. Je dis donc, que si vous desirez lui écrire de Naples, il faut envoïer vos lettres à Rome, avec ordre de les faire tenir à Constantinople, dans le paquet de M. l'Ambassadeur résidant à Rome: parce que venant de la sorte, de la part des Agents de son Souverain, plûtôt de Rome que d'ailleurs, elles lui seront infiniment agréables. Mais si par hasard vous en avez usé autrement, & que M. l'Ambassa-

Belle conduite de M. l'Ambassadeur, aprouvée en France.

baſſadeur ne vous ait pas fait de réponſe, ne vous en étonnez pas, je vous prie, puiſque vous en ſavez maintenant la raiſon. Vous pourriez néamoins vous aſſurer, ſur ma parole, que quand bien il ne répondroit pas à vos civilitez; il vous chérira toûjours ſecretement, vous honorera parfaitement, & vous eſtimera autant que vous le méritez, & que vous le sauriez jamais deſirer.

Le ſieur della Vallé en inſtruit ſon ami.

Le meilleur m'étoit échapé de la penſée. Je ſuis fort aiſe, & infiniment redevable à nôtre M. le Docteur, des loüables & vertueuſes ocupations auſquelles il s'aplique, du diſcours qu'il a entrepris à la loüange de mes voïages. Mais je ne voudrois pas, que, charmé de ſon éloquence, & que ſe laiſſant vaincre au plaiſir d'haranguer *pro roſtris*, dans la place Pulciene, la nuit de Noël, & d'orner un diſcours en Proſe, *Rethorichesſcamen*, comme dit un de nos Européens, qui eſt ici à *Hiſpahan* avec nous, il négligeât de monter ſur le Parnaſſe, duquel il eſt au moins le Protecteur invincible, dans le ſentiment de tout le monde, ſi l'on peut dire qu'il n'en ſoit pas un parfait Courtiſan, & qu'il donnât un coup de pié aux pauvres Muſes. Non, non, je vous prie, qu'il s'ocupe à faire quelques vers; car tout le reſte n'eſt que bagatelle.

A preſent que nous ſommes ſur le diſcours des Muſes; je veux vous avoüer une vérité, que je vous ai diſſimulée dans ma lettre précédente. Pendant le voïage, que je fis l'année paſſée de Baghdad ici; ſoit que ce fuſſent les nouvelles amours, dont

je

je brûlois alors pour la belle Madame Maani, ou parce que j'alois seul sur le chemin, & qu'ordinairement l'imagination s'émeut & s'échaufe davantage dans la retraite, & dans les solitudes, je fus si furieusement ataqué sur la route d'une verve poëtique, qu'il sufira de vous dire, qu'en un seul jour, il me souvient d'avoir fait sept sonnets; & plusieurs fois en d'autres, trois ou quatres par jour. Comme les pensées que j'avois alors, étoient fort diférentes de celles qui ocupent à present mon esprit, je ne m'apliquois qu'à former quelque chose à à la loüange de Madame Maani, & de lui faire une guirlande, ou une couronne de trente-six sonnets, à l'imitation de celle de pierreries, que Bachus ôta de dessus la tête d'Ariadne son épouse, pour éterniser la mémoire de l'amour qu'il lui portoit, changeant ses pierreries en autant de brillantes étoiles qu'il plaça dans le Ciel. Et parce que la couronne, dont Bachus fit present à sa maîtresse, étoit composée, selon quelques-uns, de douze pierres précieuses, ou, selon d'autres, avec plus de fondement, de neuf étoiles seulement; par cette raison, j'ai choisi le nombre de trente-six pour mes sonnets, afin que si celle de Bachus étoit de neuf, la mienne fut quatre fois plus ample, ou trois fois, au moins, si la sienne étoit de douze.

Le sieur della Vallé est tout rempli des beautez de Madame Maani.

C'est ce que j'ai tâché aussi de montrer dans une emblême que j'y voulois ajoûter. Le corps étoit une couronne de laurier, de trois, ou quatre branches entrelassées ensemble, armées de trente-six feüilles seulement, qui representeroient les sonnets, avec

Il fait une couronne de trente-six sonnets à sa loüange, à l'imitation de celle d'Ariadne.

avec cette devise, *Quavis pretiosior aurea*; c'est-à-dire, beaucoup plus précieuse que si elle étoit d'or; d'où je voulois inférer, que cette guirlande de laurier de ma façon, seroit plus riche & plus précieuse que quelque couronne qu'on pût s'imaginer, d'or & de pierreries, dont les autres voudroient se servir pour l'ornement d'une tête glorieuse. Et de même que la couronne d'Ariadne fut surnommée *Gnosienne*, pour marquer, par ce present, que Bachus lui fit, l'amour qu'il avoit pour elle; je voulois aussi que celle que j'avois tissüe de sonnets, que je prétendois donner & consacrer à Madame Maani mon épouse, fut apellée de son surnom, *Gioeridiene*. J'avois dessein d'y décrire non-seulement nos amours, mais encor d'y joindre & d'y entrelasser les voïages que nous avons faits de compagnie, avec le dénombrement des choses les plus curieuses que nous aurions observées jusqu'en Italie, où je croïois alors que je me rendrois bien-tôt; & je présuposois qu'y étant arrivé, je composerois mes airs, & que je les ferois concerter. En vûë de cela, j'avois déja préparé le sonnet que je destinois pour le frontispice du livre, de la même façon qu'on en use ordinairement dans tous les livres de musique: savoir, le premier en ordre, quant à l'écriture; mais le dernier de tous, quant à la matière, & à la naissance que je lui donnois, comme si je l'eusse composée après mon retour à la maison paternelle: mais l'homme propose, & Dieu dispose.

Dans cette pensée donc, pendant mon voïage, je fis des sonnets, jusqu'au nombre

de

de trente, ou environ, ruminant le long du jour, & marmotant continuellement, sans que les néges, que nous traversons, m'en empêchassent : & pour lors la veine couloit avec tant d'impétuosité, que certainement je m'en étonnois, comme d'une chose qui m'étoit très-extraordinaire. Car je ne m'étois jamais avisé de faire des sonnets, depuis ceux que j'ai composé il y 13. ou 14. ans ; lorsque le Sieur Scipion Cajetan mon cousin, d'heureuse mémoire, m'enseignoit les premiéres démarches dans le chemin qui conduit à *Hélicon*. Alors j'en faisois à la vérité, & qui avoient beaucoup de raport à ceux de la *Chiarabottana*, & même quelquefois de plus défectueux. Enfin la Muse donnoit incessamment sur le chemin de Babilône & de Perse ; ainsi je courois la poste, sans être monté sur la mule de César Caporali. Je vous protéste que je n'eus jamais la pensée de les faire imprimer : parce que je connoissois fort bien la valeur de ces productions ; mais plûtôt de les reciter dans nos Académies de Posilipe, & de Niside, & de me divertir avec mes amis, sous une couronne de jeunes choux & de poirée. Mais d'abord que je fus arrivé à Hispahan, prévenu d'autres pensées plus importantes, je négligeai les Muses, que je n'ai pû depuis me rendre favorables. Il est vrai aussi que je ne m'en suis nullement mis en peine : parce que les premiers jours de nôtre mariage étant écoulez, je me persuadai que de composer quelque chose à la loüange d'une femme, passeroit aujourd'hui pour une chose ridicule. Quoique mon cher Rota s'en soit fort bien

Les Muses ont caressé le sieur della Vallé, sur le chemin de Babilône en la Perse.

aqui-

aquité, sans s'être mis en peine de ce que l'on en pourroit dire; & puis les relations de mes voïages, ont tellement changé de forme entre mes mains, que le premier projet que j'en avois formé s'est entiérement dissipé.

Il envoïe ses poësies au sieur Schipano.

Quoiqu'il en soit, je vous envoïe en ce paquet une copie de ces sonnets que j'ai faits, sans les avoir revûs, ni corrigez; mais simplement ébauchez, afin que vous me fassiez la grace de les montrer à M. le Docteur, qui connoîtra par-là, que quand je veux je suis encor capable de quelque chose. Les quatre premiers sont comme un avant-propos, ou une préface à tous les autres: le premier desquels a été composé le dernier de tous, depuis mon retour à Rome. Le second fait allusion au nom que je pris une fois dans un Tournoi, du tems de mes premiers emportemens amoureux de Carterasto, Chevalier de la sainte & solide foi. Dans le cinquiéme, je commence la narration; & en plusieurs autres, qui le suivent, je parle seulement de la naissance & du progrès de mes secondes amours. Dans le sixiéme, & les autres, je remarque le lieu où elles commencérent. Dans le huitiéme, je fais un abregé de tout mon voïage, jusqu'en Babilône. Dans le neuviéme, je décris ce qui m'inspira de l'amour. Dans le dixiéme, je fais voir que ce fut dans un banquet, que l'on me prépara en la maison de M. Maani, où, pour l'amour d'elle, je décendis, & fis connoissance d'abord que j'arrivai en cette Ville; & je puis dire même que ce fut devant que j'y arrivasse; puisque jusqu'au bourg d'*Iman Musa*, éloi-

éloigné de Babilône de quatre milles, son Pere vint au-devant de moi, acompagné de plusieurs de sa famille, & de ses domestiques, qui avoient été avertis de mon arrivée, & qui m'avoient même destiné une maison dans la Ville, en vûë d'une certaine amitié, que nous avions déja contractée par le commerce des lettres. Je fais donc une description du festin, auquel assista Mlle. Maani avec sa mere, & où je fus reçû en qualité d'hôte, ou de voïageur, avec tous les témoignages d'amitié, & toute la civilité dont les Chrétiens Assiriens & Chaldéens sont capables, parce qu'ils n'estiment pas moins un voïageur étranger, que si c'étoit leur propre frére. J'y remarque que ce fut en cette ocasion que je la vis la premiere fois, & que j'en devins amoureux; je dis dans un lieu obscur, pour faire allusion aux chambres basses de Baghdad, dont je vous ai écrit autrefois, qui sont destinées pour y prendre le frais, & y manger ordinairement.

Civilité du Pere de Mlle. Maani, envers le sieur della Vallé.

Dans l'onziéme, je parle d'une faveur que Mlle. Maani me fit en ce même festin, en me servant une pomme. Dans le douziéme, de même que dans les deux autres sonnets qui suivent, je commence à faire paroître ma passion, que je mets en paralelle avec celle de laquelle j'étois anciennement transporté, priant Dieu que ces secondes flâmes aïent un plus beau succès que les premieres. Dans le quinziéme, je commence à espérer une correspondance d'amitié; & je fais allusion au nom que je pris autrefois, pendant mes prémieres amours, de chevalier de bonne espérance. Dans le sei-

Il raconte les sujets de ses sonnets.

seiziéme, sur les assurances que j'ai de l'amitié de Mlle. Maani, j'invite les amans, les fleuves, le Ciel & la terre de Babilône, à se réjoüir avec moi du bonheur dont je me sens comblé. Vous verrez dans le dix-huitiéme, l'acomplissement de mes desirs; c'est-à-dire, lorsqu'elle me fut donnée en mariage, & que je la menai en la maison. Dans le dix-neuviéme, je la console sur la perte qu'elle fait de son païs, & lui en promets un meilleur & plus commode. Dans le vingtiéme, & dans les quatre autres qui suivent, je décris un petit voïage que nous fîmes ensemble sur le Tigre, pour y voir de certaines antiquitez. Dans le vingt-deuxiéme, je parle de quelques Arabes vagabons, que nous rencontrâmes sur le chemin. Dans le vingt-troisiéme & le vingt-quatriéme, je traite d'un certain soir que nous nous perdîmes, & que nous nous trouvâmes. Dans le vingt-cinquiéme, je raconte mon départ de Baghdad pour la Perse, l'adieu que fit Mlle. Maani à tous ses parens & amis, & avec combien de tendresse & de larmes cette séparation fut concluë. Je fis ce sonnet-là dans la Ville de *Giulpaigan*, pendant que l'on chargeoit les animaux un matin; parce que la nuit précédente, j'avois entretenu Mlle. Maani de certaines choses qui lui étoient insuportables, & qui me faisoient bien de la compassion.

Dans le vingt-sixiéme, je décris une insulte, & la fuite de quelques voleurs, que nous rencontrâmes un jour sur le chemin. Dans le vingt-septiéme, les incommoditez du froid, & les néges qui se trouvent sur

sur les montagnes du Curdistan ; & ainsi, l'un après l'autre, je devois spécifier toutes mes démarches, & les circonstances de tous mes voïages, jusqu'au nombre que je vous ai marqué de trente-six, si dans *Hispahan* la matiére & la veine ne m'eussent pas manqué. J'avois fait encor deux autres sonnets, avec lesquels je voulois tout conclure. Dans l'un ; savoir, dans le pénultiéme, je décrivois le païs, la beauté & la conduite de Mlle. Maani ; & dans le dernier, où je dis aussi quelque chose à sa loüange, je faisois un épilogue de tous les voïages que j'ai faits depuis que je l'ai épousée. Lisez donc à present ce qui suit ; & si vous n'en avez pas le loisir, il n'y faut plus penser, parce qu'il n'importe nullement, & puis il n'en vaut pas la peine.

Il fait amitié avec une Dame Gréque, qui demeuroit à Constantinople.

Puisque j'ai entrepris de vous envoïer une copie de mes poësies, j'y joindrai encor une ode, que je fis à Constantinople, presque semblable à celles de Ronsard, Poëte François, que nous y lisions quelquefois avec M. l'Ambassadeur, ou plûtôt à l'imitation des chansons Espagnoles. Et parce qu'alors je ne connoissois point de sujet qui méritât un éloge de ma part, & que je fisse quelque chose à sa loüange, je choisis pour cét éfet une Dame Gréque, qui étoit des plus nobles & des mieux faites du païs, & qui devint ma commére peu de tems après, feignant adroitement avoir de l'amour pour elle, quoiqu'à vous dire le vrai, je n'en aïe jamais été fort tourmenté. Je sai néamoins qu'en Italie quelques-uns ont voulu faire croire que je m'étois engagé : mais je ne m'en plaindrois pas, & ils n'auroient

roient rien avancé contre la vérité, s'ils avoient entendu d'une amour vertueuse, Platonicienne, honnête, & d'une amitié qui est permise entre des personnes d'une égale condition. Enfin j'ai prétendu composer cette ode à sa loüange; & je présuposai qu'après mon retour, je la ferois chanter en Italie, sur les écueils du Posilipe, parlant au zéphir, qui soufle ordinairement & très-agréablement pendant l'été sur cette délicieuse mer. L'ode disoit, ce que vous lirez dans la copie mentionnée ci-dessus.

Par ces compositions, que j'ai faites en divers tems, dans lesquelles j'ai présuposé en plusieurs endroits, que je les chanterois en Italie, vous pourrez juger, si j'ai toûjours conservé une passion extrême de retourner le plutôt qu'il me sera possible: & si par quelque raison d'honneur, & pour une fin glorieuse, je soufre avec impatience la peine à laquelle m'engage cette inclination naturelle; je vous prie de n'en pas tirer de mauvaises conséquences & de ne me pas condamner comme vous faites par vôtre derniére, de m'être oublié moi-même. Mais plûtôt je vous suplie de le prendre en bonne part, & de dire que pour servir une Dame vertueuse, apellée *Aréte*, de laquelle je proteste être éperduëment amoureux, & qui n'est pas moins aimable & précieuse que la *Logistilla* de l'Arioste. J'ai véritablement renoncé, non pas à moi-même, mais à toutes les choses que je chéris davantage; & non-seulement à tous les plaisirs sales & deshonnêtes, dont on joüit dans les maisons de ces trompeuses *Alcines*; mais encor

Αρετη est un mot grec, qui signifie vertu.

Orl. Fur. Cant. 6.

cor à tous les divertissemens honnêtes, qui sont permis, que l'on peut espérer, avec les amis & les parens, parmi les personnes que nous estimons le plus, & dans les païs que nous aimons davantage. Je me contente de changer, au moins, pour un tems, mon païs; & un tel païs, tel qu'est Rome, avec des contrées barbares; c'est-à-dire un paradis terrestre de la campagne, abondante & heureuse, en des deserts infructueux de l'Asie; & enfin une vie douce & tranquile, en une autre pénible & facheuse, remplie d'amertumes & d'inquiétudes à la vérité, mais vertueuse néamoins, & digne de loüanges. Il est tems de se soustraire à toutes ces choses, qui exigeroient de plus longues discussions, & de recevoir agréablement les caresses de la Muse Turque ou Scitique, puisqu'il a daigné commencer à m'honorer de ces visites. Je conclurai donc mes Poësies, par les prémices que cette Muse étrangére & barbare m'a dictées. Pour nous en faciliter la connoissance, je me servirai des caractéres Turcs, & des nôtres, pour les écrire, & les acompagnerai d'une interprétation très-éxacte, mot pour mot, afin que vous conceviez mieux la force & la beauté de la phrase Turque, quoiqu'en nôtre langue elle soit destituée des riches ornemens que vous saurez lui donner, par l'intelligence que vous en tirerez facilement.

Je voulois finir cette lettre, qui n'est déja que trop longue, par cette Poësie Turque. Mais pendant le tems que j'ai emploïé à l'écrire, plusieurs choses se sont passées, dont je veux vous faire part. Pre-

miérement, je me suis entretenu long-tems avec un autre Indien idolâtre, apellé *Dana*, qui est un marchand de bonne mine, fort nôtre ami, & qui a de très-belles qualitez. C'est lui qui m'a fait & qui fait encor toutes les choses, & les provisions nécessaires pour mon voïage. Enfin il m'a avoüé, qu'il est vrai qu'ils adorent & révérent une infinité de ces Indigétes, que je vous ai marquez ci-dessus, presque comme des hommes déïfiez: mais qu'entre ce grand nombre d'idoles, ils en ont dix qu'ils adorent, & qu'ils tiennent proprement pour des Dieux; deux desquelles se nomment *Ramo* & *Crusen*. Et à la replique que je lui fis, qu'il étoit impossible qu'il y eut dix Dieux: puisqu'ils confessoient eux-mêmes un seul Dieu, Créateur invisible, & le reste; il me répondit, qu'ils avoüoient l'unité d'un Dieu. Mais que comme nous autres Chrétiens disions, que Dieu s'est incarné une fois, qu'il est venu au monde, qu'il a voulu naître, qu'il y a vécu, & qu'il est mort homme; de même ils disent, qu'il a pris naissance, & qu'il est venu au monde, non pas une fois seulement, mais plus de dix. Que premiérement, long-tems auparavant, ce fut *Ramo*; comme aussi d'autres, en d'autres tems; que *Crusen*, qui est plus moderne, vint après; & qu'ils croïent qu'avec le tems il doit revenir, & renaître plusieurs autres fois. Après cela on ne peut pas, selon moi, s'imaginer une chose plus étrange ni plus absurde, que de se figurer & d'avouër un seul Dieu, en tant de diférens supôts, sans aucune nécessité. Mais c'est assez, & l'on ne peut dou-

Entre la quantité d'Indigétes, que les Indiens idolâtres adorent comme Dieux, ils nomment Ramo & Crusen.

Ils croïent l'unité d'un Dieu, d'une façon fort extraordinaire.

douter qu'ils ne ſoient véritablement idolâtres ; puiſqu'ils admettent pluſieurs Dieux, qui ont été hommes comme nous ; dont le crédit, ou la ſainteté de vie, feinte & diſſimulée, a fait aſſez d'impreſſion ſur les eſprits des ſimples, pour les obliger à les reconnoître pour tels.

Mais quoiqu'ils diſent, je me perſuade qu'ils ne croïent pas un ſeul Dieu dans le Ciel, comme ils l'avoüent ; peut-être pour s'acommoder à nôtre façon de parler, n'ignorans pas que tout le reſte du monde déteſte cette multiplicité de Dieux. Néamoins il eſt très-dificile de ſavoir au vrai leurs ſentimens, ſur ce point important de leur religion. Parce que ceux qui ſont ici, avec leſquels ſeuls nous pouvons conférer de toutes ces matiéres, ſont marchands, élevez dans le négoce, & idiots, qui n'en ſont pas fort inſtruits ; & s'ils en ſont informez, nous ne ſommes pas aſſurez, s'ils ne nous déguiſent point la vérité, & s'ils ne diſſimulent pas leurs ſentimens ; parce que, ou ils n'oſent, ou bien ils ne les veulent pas déclarer à ceux qui ne ſont pas de leur ſecte, ou bien ils craignent d'être moquez, & que l'on en faſſe des railleries. Mais enfin, il eſt certain que *Ramo*, *Cruſen*, & les autres, qu'ils ne nient pas avoir été des hommes ; & comme tels, les avoir vûs naître & mourir, ſont leurs Dieux ; & qu'ils les adorent comme tels dans leurs temples, qu'ils rempliſſent de leurs idoles.

Dana me fit rire, parce qu'il me diſoit que ces Indiens ne diféroient guéres de nous autres Chrétiens, & que c'étoit preſ-

que la même chose. Et que si les Chrétiens vouloient promettre solennellement de ne point manger de chair de vache, & de se laver principalement les parties inférieures après qu'ils ont été à leurs afaires, il n'y auroit aucune diférence, & qu'ils se rendroient sans scrupule dans nos Eglises; comme s'il m'eût dit, qu'ils ne nous tiendroient pas pour des excommuniez. Il me disoit aussi, qu'il croïoit que leur *Crusen* étoit le même que *Nôtre-Seigneur Jesus-Christ*, & apuïoit sa croïance d'une histoire, qu'ils atribuent à *Crusen*, semblable à celle de *Nôtre-Seigneur* avec Hérode, lorsqu'il fit massacrer tant de petits innocens. Il me dit donc qu'un Roi le voulut faire mourir, à cause que les Prophéties lui prométoient des grandeurs extraordinaires; mais que sa mere s'enfuit avec lui, le cacha; qu'enfin il évita cette persécution par ce moïen-là. Comme nous disons qu'il se retira en Judée; ils soûtiennent que c'est vers le Gange, où ils ont établi toutes leurs dévotions, & lorsque nous disons qu'il y a 1617. ans que cela s'est passé, ils comptent bien davantage. Pour mieux prouver ce qu'il me disoit, il me citoit la figure du crucifix que nous representons nuë, avec de grands cheveux; parce qu'ils dépeignent tous leurs faux-Dieux de la sorte: non pas crucifiez; mais, ou assis, qui est la posture la plus ordinaire, ou peut-être encor debout: mais tout nuds, & avec de grands cheveux, qui pendent sur les épaules.

Ils atribuent à leur Crusen, ce que nous disons de Jesus-Christ.

Ils peignent leurs Dieux tout nuds.

Parmi ces Indiens, il y a plusieurs sectes d'hommes, qui font profession de mener, selon

selon eux, une vie religieuse, dont les façons de faire sont assez diférentes, & les pénitences extraordinaires. Ceux d'une certaine secte, qu'ils estiment les plus religieux & les plus savans, ont acoûtumé d'aller toujours nuds, de la même façon qu'ils representent leurs Dieux : & ceux-là, selon moi, pourroient bien être les anciens Gimnosophistes. Quelque homme que ce soit, peut entrer parmi ces gens-là, pourvû qu'ils l'agréent, & qu'il fasse un espece de noviciat ; c'est-à-dire, pourvû qu'au préalable il subisse les épreuves qu'ils ont acoûtumé d'éxiger, en semblables ocasions. Mais les Brahmanes, que l'on doit nommer & écrire de la sorte, & non pas Brachmanes, comme nous les apellons ; parce que je l'ai vû, & l'ai apris à écrire en ces mêmes lettres Indiennes, ne reçoivent aucun parmi eux qu'il n'en décende en droite ligne ; à cause que c'est moins une profession, qu'une congrégation de personnes de même famille.

Ceux qui font profession parmi eux d'une vie particuliére, vont tout nuds.

Il ne leur est pas permis de tuer quelque animal que ce soit, pour leur nourriture. Néamoins plusieurs en mangent, comme je vous ai déja dit, pourvû que d'autres les aïent égorgez & aprêtez : mais pour de la chair de vache, personne n'en mange absolument, quand même il s'agiroit de leur vie. Lorsqu'ils vont à la chasse, il leur est permis de tuer quelque gibier pour se régaler dans l'ocasion. Je lui demandai comment ils pouvoient se défendre des souris, sans les tuer : il me dit qu'ils ont des chats à cét éfet ; & que là où ils sont, comme maîtres de la place, les souris n'en osent

aprocher, sans courir le même sort entre leurs pates, que celles de nos quartiers parmi nos chats : & que si elles perdent la vie en ses embuscades, les Indiens n'en sont pas coupables : mais que s'ils les prenoient toutes vives dans les souriciéres, ou autrement, ils leur rendroient la liberté. Il faut ici que je reproche à mon *Dana*, le mépris qu'il fait de sa Religion, & que je lui fasse naître quelque scrupule : parce que j'ai apris aujourd'hui fort à propos, qu'il a donné à quelqu'un de nos Chrétiens une certaine composition, pour faire mourir des souris qui le persécutent étrangement. Je ne sai si c'est de l'arsenic ; mais je lui en veux faire un grand cas de conscience : parce que je ne croi que, selon sa loi, il le puisse faire, ni procurer la mort à ces pauvres petits animaux, quoiqu'indirectement, par le ministére d'un tiers. Pour les poux, les punaises, qui sont inconnuës dans *Hispahan* ; & semblables autres animaux, qui font la guerre à l'homme ; ils les prennent avec deux doigts, le plus proprement qu'il leur est possible, & les mettent doucement à terre, de peur que s'ils les jettoient de haut, cette chûte ne leur fut fatale, & qu'ils ne se rompissent bras ou jambes. En éfet, nôtre *Dana* est si scrupuleux, qu'il n'en voudroit pas tuer un pour tout l'or du monde : cependant nous y prenons au logis un plaisir extraordinaire. Voilà ce que j'avois à vous mander des Indiens, desquels ceux qui auront parcouru l'Inde, pourront peut-être discourir amplement.

Superstition ridicule des Indiens idolatres.

Je vous entretiendrai à present du sacrifice

fice solennel du chameau, auquel j'assistai exprefsément, & par curiosité, il n'y a pas long-tems. Le premier jour du petit *Bairam*, ou Pâques des Mahométans, qu'ils apellent *Bairam del Curban*; c'est-à-dire, du sacrifice, qu'ils célébrent en mémoire du sacrifice d'Abraham, est échu cette année le 9. Décembre. Tous les Mahométans ont acoûtumé de faire plusieurs sacrifices ce jour-là, au quel ils comptent toujours le 10. de la Lune; c'est-à-dire, de leur douziéme mois, qu'ils nomment en Arabe *Di'lkagge*. Pour cét éfet, ils tuent chacun chez soi, un ou plusieurs agneaux, dont ils mangent une partie, & donnent l'autre par charité, & pour l'amour de Dieu. Ce sacrifice ne consiste en autre chose, qu'à le faire en cette vûë & à cette intention: puisqu'ils en excluent toute autre cérémonie. Un cuisinier, ou un autre, qui en a reçû l'ordre, tuë ces agneaux, les saigne jusqu'à la derniére goute, comme ils font ordinairement, quoique même ils ne les distinguent pas aux sacrifices. Cependant il se trouve ici en Perse une autre coûtume, fort diférente de celles qui se pratiquent en d'autres contrées des Mahométans Turcs & Arabes. C'est que dans toutes les villes principales, & en quelque endroit où se trouve le Roi, soit dans une ville, ou bien au camp, l'on immole un chameau avec beaucoup de solennité: parce qu'ils disent qu'Abraham, au lieu de son fils, qui étoit Ismaël, selon eux, & non pas Isaac, sacrifia un chameau, & non un agneau, comme dit la Sainte Ecriture. Les Turcs ne croïent pas cette circonstance

On sacrifie un chameau en Perse, avec beaucoup de solennité.

En quoi il consiste.

Gen. 22. 13.

du chameau : ils disent, avec nous, que ce fut un agneau. Cela fait qu'ils se moquent de ce chameau des Persans. Pour ce qui est de l'autre point de leur croïance, qu'Abraham ait voulu sacrifier Ismaël, je n'en suis pas bien assuré; mais je croi qu'ils en conviennent avec les Persans.

Ils proménent cette victime l'espace de trois jours.

Quoiqu'il en soit, le sacrifice du chameau, qui se fait dans la Perse, se passe de cette façon. Trois jours auparavant, ils proménent par toute la ville le chameau qui doit être immolé, ou plûtôt la femelle d'un chameau. Et en éfet, ils disent qu'ils en choisissent une tous les ans. Ils conduisent cette pauvre bête, qui est dédiée au sacrifice, toute couronnée de fleurs, comme de violette, & de plusieurs autres, qui se trouvent à present ici en quantité. Ils y mêlent aussi de plusieurs sortes d'herbes, entre lesquelles je remarquai une branche de Pin. Plusieurs l'acompagnoient, avec des Timbales & les fifres. Un *Mulla* suivoit aussi, que nous apellons un Docteur, ou un Prédicateur, & qui est fort savant, lequel chante de tems en tems leur confession de foi, avec d'autres priéres. Le peuple, par tout où elle passe, est curieux de lui arracher le poil, qu'ils conservent par dévotion, comme une chose sainte & précieuse. La foule s'augmente tellement pour en avoir, que sans de certaines gens qui y sont destinez, pour écarter le monde & empêcher qu'on ne lui en arrache trop, ce pauvre animal mourroit sans doute entre leurs mains superstitieuses, avant qu'il fut arrivé au lieu où il doit être immolé.

On proméne donc cette bête, comme je

je vous ai dit, l'eſpace de ces trois jours qui précede le *Bairam*, lequel aiant été ſolemniſé depuis la pointe du jour, au ſon des trompettes, des timbales & d'autres inſtrumens, acompagnez des priéres extraordinaires, & où il y a commodité, au bruit de pluſieurs ſalves rëïtérées, & choſes ſemblables. Après les oraiſons & priéres de la premiére heure, tous les Grands, & le Roi même, s'il y eſt, avec tout le peuple, & une infinité de perſonnes de toute ſorte; les uns à pié, & les autres à cheval, ſe rendent en un endroit hors de la ville. Vous remarquerez ici que celui d'Hiſpahan, où cette cérémonie ſe fait, eſt une grande place, ou une eſplanade, qui en eſt éloignée de deux bons milles, & là on fait un grand cercle, dans lequel les principaux tiennent le premier rang, vers le milieu du cercle tous bien montez, vétus extraordinairement de riches & de ſuperbes habits, & les autres le mieux qu'il leur eſt poſſible. Il s'en trouve auſſi pluſieurs autres de moindre condition. Ils atendent tous enſemble l'arrivée de cette pauvre victime, laquelle eſt conduite de la ville, dans l'ordre que je vous ai marqué ci-deſſus, avec la même eſcorte, & peut-être plus nombreuſe, par une grande ruë, qui eſt la principale, où toute la ville ſe rend pour la voir paſſer, tant hommes que femmes, ou ſur le pavé, ou aux portes des maiſons, & des boutiques, & juſques ſur les murailles des jardins; parce que les Orientaux n'ont point de fenêtres ſur les ruës. L'on porte devant le chameau une lance, ou pour mieux dire une zagaïe, ferrée par un bout fort joli-

Leur ſuperſtition.

Le lieu où l'on immole le chameau, eſt éloigné de deux milles d'Hiſpahan.

ment, de laquelle il doit être percé & blessé à mort. D'abord qu'ils l'ont conduit au lieu destiné, ils le poussent dans le cercle. Là, entr'autres, grand nombre de gens des environs d'Hispahan se métent à l'entour; les uns à pié, & les autres à cheval: lesquels paroissent tous là, armez de gros bâtons à la main, pour s'en servir dans l'ocasion, & être des premiers à faire leur provision de cette chair immolée; & en porter des quartiers entiers dans leur voisinage, selon la coûtume. Ceux qui environnent cette victime, au moins ceux qui en peuvent aprocher, la pélent entiérement, & ne lui laissent du poil, que celui qu'ils ne peuvent arracher. Ensuite ils l'acommodent à leur mode contre terre, & la lient, comme je croi: mais la foule du peuple m'empêcha de le voir.

Le plus considérable de ceux qui se trouvent à cette féte, a l'honneur de tuer le chameau.

Je remarquai seulement, qu'aïant réduit cette malheureuse victime dans la posture qu'ils la desiroient; celui de la troupe, qui s'y trouva le plus considérable; ce fut cette année-là, *Haider Sultan*, Capitaine de la Porte de l'*Haram* du Roi, qui parut à cette fête, monté à l'avantage, sous des habits magnifiques, & d'autres ornemens extraordinaires, prit la lance à la main; & comme le chameau étoit couché sur le côté droit, du fer de la lance, qu'il portoit en dehors, d'un revers de main; parce que c'est de la façon qu'on en use; il le blessa à la poitrine, & porta le coup jusqu'au cœur. Incontinent, grand nombre de gens se jettérent dessus, lesquels avec des haches-d'armes, d'autres avec des coûteaux & des épées, le divisérent d'abord en mille morceaux. Le menu peuple, qui étoit armé

armé de bâtons, comme je vous ai dit, survint à cette défaite & se jetta dessus pour diviser les quartiers. C'étoit à qui s'en rendroit le maître, à l'envi; celui-là se croïant heureux, qui en avoit la meilleure & la plus grande piéce.

Ces gens marchoient par escoüades, sous leurs Capitaines, chacun suivant celui de son quartier. Et après qu'ils eurent partagé cét animal, à grands coups de bâtons, qu'ils se donnent les uns autres; chaque compagnie se retira, en courant incessamment par le même chemin, jusques en son détroit de la ville, avec le morceau, ou le quartier qui lui étoit échu par hazard. Mais avec tant de tintamares, par le bruit des chevaux, les cris & hurlemens de ces troupes nombreuses, qui acompagnent, à l'envi & à la perte d'halaine, leur morceau de chair, que quoique nous fussions bien montez, nous n'eûmes pas peu à faire, pour nous conserver sur nos chevaux, & empêcher d'être renversez, par cette foule prodigieuse & importune. Pour ce qui est des quartiers de ce chameau immolé; ceux qui n'en pouvoient porter, le traînoient sur le chemin; d'autres en métoient sur des chevaux. Mais je ris de bon cœur, d'un plaisant accident qui termina cette fète, & dont on est redevable à un cheval, sur lequel quelques intéressez avoient chargé une partie de ce sacrifice. Parce que, comme ce cheval étoit ombrageaux extrémement, que tous ces bruits, & tous ces tintamares horribles, l'avoient nouvellement épouventé, il résistoit tout de bon à cette commission, & n'en vouloit

Plaisant incident.

pas être le porteur. Deſorte qu'il commença à regimber de la belle maniére ; & fit tant enfin, qu'en dépit de plus de cent perſonnes qui l'environnoient, & qui tenoient ce précieux morceau, il le jetta par terre. D'un côté, les Mulla ſe deſeſpéroient de l'inſolence de ce cheval, qui avoit profané le ſacrifice, & qui l'avoit renverſé par terre, d'où, comme ſuperſtitieux qu'ils ſont, ils tiroient peut-être de funeſtes préſages. De l'autre, les troupes avançoient toûjours avec beaucoup de précipitation : le cheval cependant réſiſtoit & ne vouloit point ſe laiſſer charger ; enfin ce fut quelque choſe de plaiſant à voir.

Ils conſervent de la chair de ce chameau, pour la donner aux malades, comme quelque choſe de ſacré.

On cuit une partie de cette chair de chameau ; on la mange par dévotion, & on ſale le reſte, que l'on conſerve toute l'année. On s'en ſert, comme d'une choſe ſainte & ſacrée, pour toute ſorte d'infirmitez, & en d'autres ſemblables ocaſions. La tête fût envoïée à la porte du Roi ; & peut-être que cela ſe pratique tous les ans : les quartiers furent diviſez, comme j'ai dit, à tous les quartiers de la ville ; l'on en diſtribuë auſſi une partie dans les villages d'Hiſpahan, dont le nombre de ceux qui n'en ſont éloignez que de quatre ou cinq lieuës, ſurpaſſe celui de mille. Le reſte fut enlevé par le peuple, avec tant de furie, qu'en moins d'un demi quart-d'heure, on ne vit plus rien ſur le lieu où cette victime avoit été égorgée, qu'un peu de ſang, que pluſieurs même enlevérent, avec les boïaux & toutes les autres entrailles. Le ſacrifice du chameau ſe paſſa

de

de la sorte, & se fait tous les ans; spectacle néamoins que je n'aurois pas voulu perdre pour beaucoup. Parce que la Cour n'est pas ici, il ne s'y est pas rencontré beaucoup de personnes de condition, comme on avoit acoûtumé d'en voir. Il n'y avoit que le *Vizir d'Hispahan*, premier Ministre, cét autre *Haider Sultan*, que j'ai déja nommé; & un autre, qui s'apelle *Melic Beig*, qui est *Melec-ettugiar*; c'est-à-dire, Roi des Marchands; sur lesquels il a commandement & exerce sa jurisdiction.

Vous ne devez pas vous étonner de cette qualité de Roi, parceque plusieurs la portent en cette Cour; mais selon l'idiôme des langues étrangéres, non pas selon le dialecte Persan; de la même façon que ces deux titres & qualitez de Chans & de Sultans, qui signifient Rois; l'un en Turc, & l'autre Arabe. Cela vient de ce que les Princes & les Monarques de la Perse, pour marquer d'avantage leur grandeur, veulent avoir des vassaux, qui portent le nom de Roi, & qu'ils puissent apeller de ce nom-là; mais dans un autre idiôme que le leur, afin qu'il y ait quelque diférence entre ces titres de Rois & celui de Souverain de Perse, qui s'apelle *Schiac*; c'est-à-dire Roi, selon leur dialecte, qu'ils estiment davantage. *Lala Beig*, grand Tresorier, devoit aussi se trouver à cette fête; mais il n'y parut point; parce que, sur les ordres du Roi, il étoit parti d'Hispahan quelques jours auparavant. Ce Tresorier m'avoit invité d'aller joindre le Roi avec lui. Mais pour me soustraire à beaucoup

Il est des vassaux en Perse qui portent le nom de Rois.

de

de cérémonies, dont je n'aurois pû me dispenser, sur le chemin, je m'en excusai adroitement sur ce que je ne pouvois pas être en état de partir si-tôt; comme en éfet, il étoit vrai. Au lieu de cela, je l'engageai à me laisser un de ses domestiques, qui m'escortera sur le chemin, qui me fera honneur, & qui me rendra de bons services.

Le Vizir d'Hispahan donne une lettre de créance au sieur de la Vallé.

Le Vizir m'a promis aussi une Lettre de créance, pour obliger les Gouverneurs, & les Oficiers des villes & des bourgades, par où je dois passer, de me recevoir avec civilité. Enfin j'espére faire ce voïage avec beaucoup de satisfaction; une seule chose me manque & me manquera toûjours en ces quartiers. Je veux dire que je souhaiterois avoir ici quelque honnête homme de ma nation, qui partageât avec moi le bien & le mal de mes avantures, & qui me tint bonne compagnie. Vous devez savoir que je n'ai plus personne auprès de moi, ni d'Italie, ni d'Europe. J'en avois deux seulement, qui étoient restez avec moi; un Venitien, que je pris en Alep, & le peintre Flamand, desquels j'ai été obligé de me défaire, à cause de leur peu de civilité & des insultes qu'ils m'ont faites; j'en remercie Dieu de tout mon cœur: mais j'ai presque fait une résolution de ne plus admettre d'Européens à mon service, à moins qu'ils ne soient de Rome ou de Naples, & que je ne connoisse bien; parce qu'en éfet, ils ont été cause de tous les déplaisirs que j'ai reçûs en ces voïages.

Tous mes domestiques à present sont Asia-

Asiatiques, & je m'en trouve beaucoup mieux; quoiqu'ils soient plus grossiers & plus mal adroits que ceux de nos quartiers, au moins ils ne me sont pas si incommodes, & ne m'importunent pas tant; ce qui n'est pas un petit avantage. J'ai prémierement un vieillard du païs de Madame Maani qui fait la charge de *Haram chiechaissi*; c'est-à-dire, de Majordôme, ou Intendant; ou, si vous voulez, de gardien des femmes. Dans toutes les maisons cét Oficier est de considération, & dont celui qui a des femmes ne se peut passer. Parce que c'est lui qui a soin de les servir en toutes les afaires qu'elles ont hors de la maison. Il peut même commander aux autres serviteurs en semblable ocasion. Il entre ordinairement dans leurs chambres; il les avertit lorsqu'on les va visiter, demeure à la porte; & enfin il rend lui-même tous ces services, dont les autres ne sont pas capables, parce qu'ils n'entrent point dans l'*Haram*. L'on choisit aussi, pour cét emploi, ou des vieillards, qui aïent la barbe blanche, ou des éunuques, ou des gens qui soient en quelque réputation. J'ai donc pris cét homme, qui est de fort bonne naissance, & qui avoit autrefois du bien. Mais aïant survécu à beaucoup de disgraces de la fortune, nous l'avons trouvé ici dans la nécessité. Si bien, que venant volontiers en nôtre maison, comme personne de connoissance & fidèle qu'il est, nous avons crû qu'il s'aquiteroit avec honneur de cette charge. J'ai un autre Chrétien, qui est Arménien de nation, & homme d'honneur, qui me sert de fourier. J'ai trois Cal-

Le sieur della Vallé commence à faire son train.

L'on ne choisit que des vieillards, ou des éunuques, pour Intendant de l'Haram.

Caldéens, dont l'un est cuisinier; un autre, son frére, est *Mether*, qui a soin des chevaux, qui doit tenir l'étrier à son Maître lorsqu'il monte à cheval, & qui va toûjours devant le cheval, en criant, pour faciliter le chemin, *Pesct*, *pesct*; c'est-à-dire, dos, dos; comme s'ils disoient, gare le dos; de même que les estafiers à Naples, qui crient incessament *Guardiano Signori*; comme à Paris les crocheteurs, & les porteurs de chaises, qui épouventent le monde, quand ils disent, gare le corps. Je n'ai pas encor emploïé le troisiéme; mais il aura aussi son ofice, & peut-être de pourvoïeur. J'espére qu'à la Cour je ne manquerai pas de quelque *Sciarer*, ou couriers, qui servent à porter des lettres où on les destine par la ville; ils vont aussi devant les chevaux, comme les estafiers, avec le bouquet de plume sur la tête, & à la ceinture, de petites clochettes qu'ils sonnent, afin que ceux qui se trouvent sur le même chemin leur fassent place quand ils les entendent. Ils vont ordinairement les jambes & les cuisses presque nuës; avec la veste pendante; mais toûjours le tot, ou pour mieux dire au galop; & si vîte, qu'à Rome on ne croiroit jamais le chemin qu'ils font par jour. Le Camelier tout seul est Mahometan, parce qu'il n'y a point de Chrétiens qui fassent ce métier. J'en aurai quelqu'autres encor avec le tems, mais qui seront Chrétiens, que je destine à des emplois plus vils, comme de charger des sommes, de lever les tentes, de panser les chevaux, & choses semblables. J'ai à present, selon la coû-

De la façon que vont les couriers en ce païs-là.

tume

tume du païs, dix ou douze femmes au logis : mais il n'y en aura que trois ou quatre qui feront le voïage avec nous; parce qu'on ne peut pas mener tant de suite à l'armée. Le Roi même s'en contente de peu; & très-souvent, quand il a quelque course, ou quelque chose à faire en diligence, il les fait conduire à loisir par un autre chemin. Ainsi elles abandonnent l'armée, ou bien il les fait demeurer dans de petites villes, ou bourgades voisines, de peur qu'à l'armée le soin qu'il faudroit avoir pour leur conservation, ne fut trop incommode & importun.

Le Roi a déja pris son quartier-d'hiver. Et quoi qu'on n'ait pas encor reçû de nouvelles certaines du lieu de sa retraite; nous espérons néamoins le rencontrer dans la Province de *Mazanderan*, qui fait je croi une partie de l'*Hircanie*, ou plûtôt de la *Médie*, dans une certaine ville, sur la Mer Caspienne, qu'il a nouvellement fait bâtir, & qui s'apelle *Ferhabad*, dont le nom, composé de moitié Arabe, & moitié Persan, signifie colonie d'allégresse. Le Roi d'aujourd'hui se plaît fort en cette Ville-là; & n'a presque de pensée que pour l'augmenter & l'embellir autant qu'il pourra. Il a déja tant fait, que *Ferhabad* a usurpé le nom de Métropolitaine de cette Province, par sa magnificence, à laquelle la réputation & la grandeur que les autres villes de cette même Province s'étoient aquises, ne sont pas comparables.

Le Roi de Perse d'aujourd'hui a fait bâtir sa ville de Ferhabad.

Nous irons donc en Hircanie, ou là auprès, & nous verrons la mer Caspienne, ou de la joïe que je recevrai, en voïant les eaux

eaux ſalées, parce qu'il y a déja deux ans qu'elles me ſont inviſibles (depuis que je les abandonnai dans les bords de Gaza en Paleſtine ſur la Méditerranée, après avoir trouvé une petite barque) je ne manquerai pas de reprendre mon ancien éxercice de pêcheur ſur la mer, avec les filets que j'y pourrai rencontrer, quelques groſſiers & extraordinaires qu'ils ſoient. Je ſuis fâché que les froids de l'hiver ne me permétront pas de me baigner comme je deſirerois. Mais quoiqu'il en ſoit, je ne laiſſerai pas d'écrire des rivages de cette mer Caſpienne, que je côtoïerai alors, quelque lettre Poëtique en proſe, à ma Béliſe, ou à Clerine pêcheuſe Néapolitaine, comme j'ai fait autrefois, de tous les plus fameux ports de mers, & des fleuves que j'ai découverts en mes voïages. Mais que me ſert de me rompre la tête à former de ſi beaux projets, ſi je ne les réduits ſur le papier? Je n'ai perſonne qui m'écrive, ni qui me copie ſeulement une ligne d'écriture. Pour moi, je n'ai pas la patience de mettre au net ce que je fais; & quand je la prendrois; bien ſouvent, ou je n'ai pas le loiſir, ou les yeux ne me permettent pas de continuer un ſi grand travail. Ainſi, faute d'être ſoulagé; outre que pluſieurs de mes productions, qui ne méritent pas le jour, périſſent en leur naiſſance, je perds tous les jours mille beaux manuſcrits qui me tombent entre les mains, touchant les affaires d'Etat, & d'autres matiéres curieuſes, dont je ſuis inconſolable. Mais je n'y vois point de remede: je ne puis eſpérer tout ſeul de venir à bout d'une ſi grande entrepri-

Mer Caſpienne.

prise, si je ne suis pas aidé. Lorsqu'il se rencontre de ces langues étrangéres, je me sers des *Mulla*. Mais quant il s'agit, ou de la Latine, ou Italienne, ou Espagnole, ou de quelqu'autre de la Chrétienté, les *Mulla* n'y entendent rien ; desorte que, contre ma volonté, je me vois privé de toutes ces curiositez.

Mulla, parmi les Persans, ce sont leurs Docteurs.

Enfin, pendant qu'il m'en souvient, je vous prie de dire à Me. Catherine, du Sieur Coletta, que je me recommande fort à elle, & que j'ai reçu ici une lettre de sa part; mais de très-vieille date. Je voudrois de tout mon cœur être à Constantinople, afin de la servir éficacement, comme je l'ai toujours désiré, & que j'en ai recherché les ocasions. C'est pour cela que j'ai conservé toutes les Lettres qu'elle m'a écrites. Mais à present, Constantinople est beaucoup plus éloignée de moi, que de Naples. Cependant j'ai très-peu d'espérance de revoir jamais ce païs-là. Toutefois je ne manquerai pas de lui rendre tout le service dont je serai capable, par le commerce des lettres, tout au moins, puisque je ne l'ose espérer de vive voix & en personne. J'ai donc écrit en sa faveur à Constantinople au Sieur Thomas Zaneti mon compére, auquel j'ai envoïé toutes les lettres qu'elle m'avoit fait tenir, jusqu'à celle qu'elle m'écrivit en Grec il y a quelques années, pour les envoïer en Amorgo, & à Calinnois. De plus, j'ai prié instamment mondit compére de s'interesser en cette afaire, & de la solliciter à ma considération, avec tout le soin & la diligence possible; je lui ai marqué, que pour toucher de l'argent,

Le sieur della Vallé, s'emploïe tout de bon pour les afaires de ses amis.

gent, il fasse intervenir, s'il est nécessaire, l'autorité & le crédit de M. le Baron de Sanci Ambassadeur de France; & que s'il en peut recevoir, puisqu'à present je ne suis pas sur les lieux, il le mette en dépôt entre les mains dudit Seigneur Ambassadeur. Cependant qu'il écrive chez moi à Rome; parce que je suis voisin du Sieur Coletta, & qu'après ils agissent ainsi, selon l'ordre qu'ils en recevront de Naples. J'ai recommandé cette afaire à Constantinople, avec beaucoup d'empressement & d'ardeur, où je suis assûré, pourvû que les lettres y soient renduës, qu'on fera autant pour elle, que si j'y étois en personne. Il faut à present que Me. Catherine prie Dieu que mes lettres aïent le succès que je me propose; qu'elles soient portées en diligence, & avec la sûreté nécessaire, à Constantinople. Selon moi, ce ne sera pas peu, vû la longueur du chemin qu'elles doivent faire parmi tant de bruits de guerre. Voilà tout ce que j'ai pû faire. Après tout, elle doit se persuader que si je pouvois davantage, je le ferois de tout mon cœur, & très-volontiers, pour l'amour d'elle.

Seid Nazir, fils de Mubarek Roi Arabe, est assassiné par ses sujets.

Ce *Mubarek*, petit Roi Arabe, duquel je vous ai écrit autrefois, qui demeuroit sur les frontiéres de Babilône & de la Perse, sur le Golfe Persique, est mort depuis peu. Son fils aîné, apellé *Seid Nazir*, & qui avoit été élevé à la Cour de Perse, avoit épousé la sœur du Roi de Perse; au service duquel il a toûjours demeuré depuis plusieurs années, en ce Roïaume. Après la mort de *Mubarek-Nazir*, se rendit incontinent sur les lieux, pour se mettre en pos-

session

ſeſſion de ce qu'il lui apartenoit. Mais les Arabes, qui ont toûjours été très-jaloux de leur liberté, non-ſeulement ne le reçûrent pas paiſiblement; mais comme ils craignoient de s'atirer en même-tems la domination des Perſans, en le reconnoiſſant pour leur ſouverain, ils ſuſcitérent mille révoltes pour le chaſſer du Roïaume, & mettre ſon cadet ſur le Trône, qui étoit fils auſſi de *Mubarec*, & qui avoit été nourri parmi eux. Enfin leur paſſion a été ſi violente, qu'ils ont fait mourir le pauvre *Nazir*; je ne ſai ſi c'eſt par le venin, ou par le fer, comme il eſt plus croïable. Depuis ils ont ſaccagé la ville, apellée *Haveiza*, que le Roi avoit choiſie pour ſa demeure ordinaire. Cette ville eſt toute bâtie de roſeaux, excepté le château; mais inacceſſible & très-forte, au milieu de certains marêts, dont ils ſe ſervent pour inonder, quand ils veulent, tout le païs circonvoiſin; ſi bien, qu'il n'y a perſonne qui oſe entreprendre de s'en rendre le maître. Ils ont même fait des courſes juſques dans les Etats du Roi de Perſe. Enfin on peut dire que le feu de la guerre eſt allumé ſur toutes les frontiéres. Le Château d'*Haveiza* eſt entre les mains de certains Vizirs, ou Oficiers de défunt *Mubarec*, qui le conſervent au Roi de Perſe, qui ne veut pas négliger l'ocaſion d'entrer en ce païs, parce qu'autrement ce ſeroit l'abandonner à la diſcrétion des Turcs. Pour ce ſujet, il a expédié promtement de ce côté-là le *Chan* de *Sciraz*, qui eſt Vice-Roi de toute la Perſe, proprement dite, que les Etats de *Mubarec* avoiſinent immédiatement,

Qui ruïnent Haveiza, ville Roïale.

ment, & qui est plus spacieuse, & de plus grande étenduë que n'est le Portugal, dans le sentiment des Portugais mêmes.

Ce Chan, qui se nomme *Iman-culi Chan*, étoit à l'*Ordu*, avec le Roi; c'est-à-dire, au camp. *Ordu* est cette même parole, que nos auteurs, lorsqu'ils parlent des Tartares, écrivent mal *Horda*, Horde, & qui signifie camp, & armée. Mais, comme je vous ai dit, il l'a dépêché en diligence vers *Sciraz*, & les lieux de sa dépendance: afin que de-là il fonde sur les Arabes, & qu'il se rende maître d'*Haneiza*, s'il est possible. Cét *Iman-culi Chan* est déja passé par ici, & avec tant de précipitation, qu'il n'a sejourné qu'une seule nuit en *Hispahan*, encor ne la passa-t'il pas en sa maison. Mais pour marquer une diligence extraordinaire, & la passion qu'il avoit d'avancer chemin, il voulut demeurer sous ses tentes, qu'il avoit fait dresser hors de la ville; & le lendemain il partit si matin, que ceux qui voulurent lui rendre visite, furent contraints de prendre la poste pour le joindre sur la route. Nous verrons cét été prochain ce que produiront tous ces bruits de guerre, pour laquelle on fait tant de préparatifs de tous côtez. Ils ont véritablement du raport au pronostic avantageux de l'année, qui prendra sa dénomination, selon les Astrologues Persans, de la figure du cheval, sur un cercle perpétuel, de la forme peut-être de nos Astrolabes, dont ils se servent l'espace de douze ans seulement, qu'ils atribuent, selon leur coûtume, à douze animaux diférens, chaque année à chacun de ces signes: c'est de leur propriété & nature qu'ils

Par le moïen d'un cercle, sur lesquelles Persans répréfentent 12. animaux, ils jugent du succès des années.

qu'ils prédisent les bons & mauvais succès, & les événemens des années. Ceci éxigeroit sans doute une plus grande discussion, & un plus long discours; mais je n'en ai pas à present le loisir. Pour conclusion, je vous prie de me faire la grace de presenter mes baise-mains à tous nos amis communs: particuliérement à Messieurs Spina, à M. mon Compére André, à M. le Docteur, à M. Arpino, à M. Coletta; & ainsi, de main en main, à toute la troupe; parce que je serois trop long-tems à les nommer les uns après les autres. Je prie Nôtre-Seigneur qu'il les conserve tous, qu'il les comble de ses bénédictions, & qu'il nous fasse la grace qu'un jour nous nous puissions revoir ensemble au Posilipe, où, en matiére des lieux, mon cœur demeure toûjours. Je vous baise les mains derechef.

D'Hispahan le 8. *Décembre* 1617.

J'ai été sensiblement afligé de la triste nouvelle que j'ai reçûë de la mort de M. Julie. J'attribuë le secret que vous m'en avez fait, dans vôtre derniére, à un éfet de vôtre prudence, de peur de me porter à l'extrémité, par le recit d'un si fâcheux & si déplorable accident.

Mais pourquoi faut-il que je finisse cette lettre, par des regrets & des larmes, si je puis vous entretenir de plusieurs autres choses indiférentes? Je vous ai mandé ci-dessus, que le Résident d'Angleterre, & le P. Augustin, Résident aussi pour le Roi d'Espagne, s'étoient tous deux ren-

dus

Différend entre un Résident d'Espagne & celui d'Angleterre qui demeuroient à Hispahan.

dus auprès du Roi, pour terminer un différend qu'ils ont ensemble. Mais comme je ne vous en ai point écrit le sujet : il ne sera pas hors de propos que je vous communique leur démêlé en peu de mots. Vous saurez donc que cette année, un vaisseau Anglois a moüillé l'ancre la premiére fois, précisément sur les côtes de la Perse, dans le Golfe Persique; proche d'Ormuz. Avec quelques marchandises très-considérables, il a déchargé quelques uns de leurs marchands; & entr'autres un certain Seigneur *Odouard Conac*, ou *Connoke*, qui porte la qualité d'Agent ou de Résident de leur Nation, & que les Persans même traitent d'Ambassadeur. Quoiqu'il en soit, il arriva à Hispahan le dernier jour du mois de Mars passé. Et parce qu'il n'y trouva pas le Roi; après avoir été reçû par les Officiers, & traité avec toutes les civilitez possibles, comme hôte de Sa Majesté, & après avoir séjourné ici quelques mois, tant pour se reposer, que pour penser aux choses qui lui étoient nécessaires; il s'en alla enfin trouver le Roi à l'armée, où il étoit cét été, sur les frontiéres.

Le Résident d'Angleterre va trouver le Roi sur les frontiéres du Roïaume.

Cét homme proposa au Roi de Perse, au nom de son Roi d'Angleterre, & de leur société de marchands qui négocient aux Indes, de faire aborder tous les ans en Perse des vaisseaux pour trafiquer; & surtout pour enlever sur les Ports du Golfe Persique, quantité de soïe, afin de la transporter par l'Ocean en Angleterre, sans se mettre en peine de la débiter en Turquie. Il y a long-tems que ce Roi le desire

pas-

passionément, pour priver les Turcs ses ennemis, du grand avantage qu'ils tirent du commerce de ces soïes, les transportans eux-mêmes jusques dans leurs Ports d'Alep, & ailleurs. Le P. Portugais, au contraire, qui veille sur les intérêts d'Espagne, alla aussi dans le même-tems trouver le Roi, seulement pour le suplier de ne point recevoir les Anglois en ses Etats, & de leur refuser la liberté du commerce. Sa raison étoit, que la guerre étant déclarée sur ces mers, entre les Portugais & les Anglois: les Portugais ont sujet de craindre, que les Anglois venant en la Perse, & s'unissant ici avec le Roi, ils ne leur soient quelque jour très-incommodes, soit à *Ormuz*, ou en quelqu'autre de ces contrées, qu'ils possédent proche de ce païs. De plus, les Portugais remontrent au Roi de Perse, que vû l'amitié qu'il a liée avec le Roi d'Espagne; il ne doit pas, par cette raison, recevoir les Anglois dans ses Etats, puisqu'ils sont les ennemis jurez du Roi d'Espagne. Je ne sai pas encor fort bien le succès de ces remontrances. Mais je croi assûrément que les Anglois en sortiront à leur honneur. Parce que ce Roi, outre la passion qu'il a de faire transporter ses soïes sur une autre route que celle de Turquie; affecte encor, autant qu'il peut, d'atirer sur ses terres toute sorte de nations pour le négoce: & d'en avoir même qui s'y habituent, pour les améliorer & y augmenter le commerce. D'ailleurs, quand ce ne feroit que pour réprimer un peu l'audace des Portugais sur ces frontiéres, & dont, quoi qu'il leur soit ami, il se défie, & peut-être

Remontrance des Portugais au Roi de Perse.

avec beaucoup de fondement; on ne doute point qu'il n'ambitionne de faire venir les Anglois dans la Perse : & quelqu'autre nation que ce soit de l'Europe, qui soit puissante sur la mer, & qui puisse résister aux Portugais, si l'ocasion se presentoit d'en venir aux mains sur cét élement; parce qu'en éfet le Roi de Perse n'a point de vaisseaux en mer.

Précautions des Catholiques d'Hispahan.

Lorsque le Résident d'Angleterre vint en Hispahan, nous consultâmes, entre nous autres Catholiques, si nous lui rendrions visite, & si nous ferions amitié avec lui. Quelques-uns étoient d'avis que nous devions le traiter dans l'indiférence : parce que, comme il étoit hérétique, ou au moins ministre d'un Prince, & d'une nation hérétique, il seroit honteux aux Catholiques de communiquer familiérement avec lui, d'autant plus, qu'on savoit qu'il venoit pour traiter avec le Roi, au préjudice des Portugais, ausquels, comme Catholiques qu'ils sont, & les Religieux Carmes-Déchaussez, qui demeurent ici, à l'instance du Pape; & moi, comme Romain, avec tous les autres Italiens, nous devions nous lier d'intérêts tous ensemble, & leur procurer tout le secours & toute l'assistance possible. D'autres néamoins, comme plus éclairez, furent d'un sentiment contraire, qui fut généralement aprouvé & suivi; savoir, qu'encor que les Portugais fussent fondez en raisons pertinentes pour lui refuser cét honneur; que nous devions, au moins, nous autres Italiens & Romains, lui aller faire la révérence, & traiter avec lui en des termes les plus

plus obligeans qu'il nous seroit possible. Le P. Portugais même, Résident pour le Roi d'Espagne, aprouvant cette opinion, nous en fit instance. Les raisons furent, parce que premiérement, lorsque nous nous rencontrerions ensemble auprès du Roi, comme la chose n'étoit pas impossible, nous serions obligez de donner des témoignages d'amitié & de bienveillance à ce Résident, de la même façon qu'on en use parmi tous les hôtes du Roi, qui s'assemblent alors assez souvent dans le Palais, ou de laisser des marques de nôtre désunion, & de nos querelles, en presence d'un Prince infidèle, au grand scandale du peuple, & à nôtre confusion, pour le peu d'honneur que nous devons espérer de la connoissance que nous donnerions aux étrangers de nos divisions : & qu'il étoit bien plus à propos, pour le bien commun, de témoigner au Roi de Perse, qu'encor que nous ne soïons pas d'acord des points de nôtre Religion : que dans tout le reste néamoins, & dans les afaires civiles, nous étions parfaitement unis, & en très-bonne intelligence. Et en particulier, je raportai à ce propos, un exemple que j'avois vû en pratique dans la Turquie, & principalement à la Cour de Constantinople. Pour de semblables raisons, toutes les nations de l'Europe, & Catholiques & Hérétiques, y vivent toûjours dans une si belle & si parfaite union, qu'une fois, dans le tems que j'y demeurois, je ne sai quelle disgrace étant survenuë aux Peres Jésuites, les Ambassadeurs hérétiques, des nations d'Angleterre & de Hollande, qui d'ailleurs sont or-

Leurs raisons, pour autoriser la visite qu'ils destinent au Résident d'Angleterre, arrivé depuis peu à Hispahan.

Belle politique.

dinairement leurs ennemis mortels, furent les premiers qui parlérent en leur faveur, & qui firent expédier leurs afaires, avec tout le bon succès qu'ils pouvoient desirer.

L'on ajoûtoit, à l'égard des Peres Carmes-Déchaussez, qu'aiant été envoïez de Rome dans la Perse, non pas pour traiter d'afaires séculiéres, mais pour procurer le salut des ames; non-seulement des Mahométans, mais de tous ceux qui en avoient besoin, avec obligation, conformément au Texte Sacré de l'Evangile, d'aller chercher les brebis les plus égarées. Que si ce Résident heureusement étoit Catholique, comme parmi les Anglois, il y en a encor qui en font profession secretement, & que nous ne connoissions pas, il n'étoit pas juste de le fuir de la sorte: & que s'il étoit hérétique, nous le devions considérer justement comme l'une de ces brebis égarées, que nos Religieux étoient particuliérement obligez de chercher. Mais qu'évitant sa conversation, c'étoit perdre espérance de faire aucun progrès, avec lui & avec sa famille, qui étoit fort nombreuse: & que traitant avec lui familiérement, & discourant à propos de la bonté de Dieu envers nous, & des choses nécessaires à une ame qui le cherche; on explique, & on découvre la vérité des mistéres de la Religion, avec grande espérance d'en tirer un notable avantage.

Raisonnement puissant du sieur della Vallé.

Nous avions encor de ceci d'autres exemples, en la personne de Dom *Robert Scherley*, qui étoit hérétique, quand il vint jeune enfant, la premiére fois dans la Perse, avec son frére aîné. Après y avoir

de-

demeuré plusieurs années, il se fit Catholique, par les longues habitudes qu'il contracta, & les belles & utiles conversations qu'il eut avec les Religieux Augustins. Et cette même année le Sieur *Albert de Schilling*, Gentilhomme Allemand de Silésie, mon intime ami, né de parens hérétiques en Allemagne, que la curiosité de voïager & de parcourir le monde, a porté jusqu'ici à Hispahan, où il est heureusement arrivé, plusieurs mois devant moi, aïant trouvé ici le P. Paul Marie Cittadini, de l'Ordre de S. Dominique, homme éminent en toutes sortes de sciences, & d'une conversation très-agréable, qui étoit venu visiter ses Convents de l'Arménie, aïant conféré ensemble de quelques points de la Religion; premiérement par forme d'entretien, puis de curiosité, qui se termina enfin par un zele & une passion d'aprofondir la vérité; le Sieur Albert, que le Saint-Esprit échaufoit puissamment, témoignant une ardeur extraordinaire d'en vouloir être parfaitement instruit, & de la chercher dans la force & la subtilité des argumens, & des disputes; & le Pere, au contraire, qui lui étoit en singuliére vénération, s'étant mis à lui expliquer, & à lui donner des écrits, comme on fait dans les écoles, de tout ce que la Théologie enseigne sur les matiéres controversées: l'a enfin instruit de telle façon, & est devenu si savant, que le bon Sieur Albert, après quelques mois d'études, au contentement de tous tant que nous sommes, & après avoir éxaminé toutes choses, pour une plus grande précaution, & convaincre davantage son esprit,

Il l'autorise d'un exemple considérable.

prit, s'eſt fait & eſt à preſent Catholique. Je dis donc à propos, pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer le ſemblable du Réſident d'Angleterre, ou de tant d'autres de ſa famille? Outre cela, en converſant familiérement avec eux, nous étions aſſurez de pouvoir aprendre & pénétrer pluſieurs circonſtances de leurs afaires, pour les intérêts mêmes des Portugais, dont nous n'euſſions jamais été informez, ſi nous ne les euſſions pratiquez. Ces raiſons aïant auſſi été aprouvées des Religieux Portugais, portérent l'aſſemblée à traiter avec lui, à l'aller ſaluer lorſqu'il ſeroit arrivé, & lui donner des preuves d'une ſincére amitié. En éfet, nous y fûmes enſemble, le P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes-Déchauſſez, & moi, dès le lendemain qu'il y fut arrivé. Et quelques jours après que le Réſident ſe fut repoſé, & qu'il eut fait ſon train, il nous rendit la viſite, tant au Pere, qu'à moi en particulier, de maniére que depuis nous vivons dans la meilleure intelligence du monde. D'autant plus, que nous croïons, avec quelque fondement, qu'il eſt Catholique, mais ſous les aparences d'un Calviniſte, ou d'un Luthérien. Il a même amené avec lui un jeune homme, qui eſt ſon neveu, qui fait profeſſion publiquement de la Religion Catholique, & qui ſe rend ordinairement en nos Egliſes.

La fête du S. Sacrement ſe célébre à Hiſpahan, avec beaucoup de ſolemnité.

Je ne vous dirai rien autre choſe de la fête du très-Saint Sacrement, que nous avons célébrée ici cette année, le propre jour que l'Egliſe la commande, dans l'Egliſe des Peres Auguſtins, où les Peres

Carmes-Déchauffez se rendirent pour faire l'ofice ; & le Dimanche suivant, dans celle des Peres Déchauffez, où les PP. Augustins se trouvérent aussi : je ne vous en dirai donc rien autre chose, sinon qu'encor que nous soïons sur des terres d'infidèles, l'ofice s'y fait parfaitement bien, avec grands préparatifs, & de belles processions, par les cours, & les jardins des Convents, avec grand concours de Chrétiens de diférentes nations; & dans l'Eglise des Peres Carmes-Déchauffez, on chanta deux Messes le Dimanche, que l'on acompagna de deux Prédications; savoir, une Messe haute en latin, avec la Prédication en Italien ; & une autre Messe, avec une autre Prédication en Arménien, que l'on fit expressément pour ceux de cette nation, parce qu'il y en avoit plusieurs. Ce furent de certains Religieux Arméniens de S. Dominique, qui s'en aquitérent, & qui ont plusieurs Eglises & Convens dans une petite Province de l'Arménie, apellée *Alingia*, où depuis plusieurs centaines d'années, ils vivent en langue Arménienne à la vérité : mais en bons Catholiques, sous l'obéïssance d'un Archevêque de la même Nation, que le Pape leur nomme, ou leur envoïe; & quelques-uns de ceux-là étoient logez le jour du Saint-Sacrement, chez les Péres Carmes-Déchauffez, où vous remarquerez, qu'ils s'étoient rendus ici à Hispahan pour leurs afaires particuliéres, comme souvent ils y sont obligez, à cause qu'ils sont vassaux & dépendans de cette Couronne.

J'aurois passé sous silence une fête, que

 les

Les Mahométans célébrent une fête, qu'ils nomment de la Fraternité.

les Mahométans font tous les ans, qui échut hier, & qu'ils nomment de la Fraternité, à cause qu'il ne s'y passe rien de remarquable. Mais comme c'est de-là que toutes les divisions, & les diférends de Religion, entre les Persans & les Turcs, ont pris leur naissance, & par conséquent toutes ces guerres, si longues & si fâcheuses, dont les peuples de ces deux Empires sont également & incessament tourmentez depuis tant d'années: j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos d'en faire mention. Cette fête se célébra, en mémoire du jour auquel le séducteur Mahomet, selon la doctrine des Persans, à laquelle contredisent les Turcs, nomma pour héritier & successeur Ali, qui étoit son gendre & son cousin.

Il me souvient fort bien, que la plus grande partie des choses que je vous ai écrites, sont dans le desordre & dans la confusion; mais je ne puis pas faire autrement. J'écris toûjours avec précipitation, & sans réfléxion, ce qui se presente à ma pensée. Je vous prie de le revoir à vôtre loisir, & de ne pas leur refuser quelques-uns de vos momens, pour les rendre suportables, & de leur donner pour cela toute la grace & le rang convenable; parce qu'en efet, je n'ai pas la patience de le faire. Et pour conclusion, je suis tout à vous.

LET-

LETTRE IV.

DE FERHABAD,

Des premiers jours du mois de Mai 1618. & de Cazuin, le 25. de Juillet de la même année.

L'illustre Pietro della Vallé, écrit cette quatriéme lettre de Ferhabad, ville située sur la mer Caspienne; & capitale de la Province de Mazanderan, qui fait partie de l'Hircanie, où il étoit allé joindre le Roi de Perse. Elle n'est remplie que de choses qui méritent la curiosité des honnêtes gens. Ceux qui la liront, seront contraints d'avoüer que le Sieur della Vallé étoit bon soldat, grand politique, & un parfait courtisan. Que Madame Maani, qui est toûjours généreuse, & par tout bienfaisante, étoit digne de lui; qu'elle n'avoit que de très-belles & très-loüables inclinations, & qu'elle étoit fort jeune lorsqu'il l'épousa. Mais parce que cette lettre étant achevée, le Sieur della Vallé perdit l'ocasion d'un courier; & qu'en même-tems l'armée décampa, pour suivre le Roi, qui partit inopinément pour Cazuin, ville Roïale de la Médie, où il se rendit aussi: il ne la put envoïer que de-là, aprés y avoir ajoûté plusieurs belles curiositez, qu'il remarqua sur cette nouvelle route; & dont il fait part à son ami.

MONSIEUR,

Le papier que j'avois aporté de nos quartiers me manque à present, sans en pouvoir

espérer ici de semblable ; c'est pourquoi je vous prie de ne pas vous étonner, si je me sers de ces grandes feüilles, mal faites & mal coupées, pour vous écrire. Un peu avant mon départ d'Hispahan, j'envoïai une lettre à vôtre adresse ordinaire, par laquelle je vous informois éxactement de tout ce qui m'étoit arrivé jusques-là. Comme je ne prétens pas m'écarter jamais des promesses que je vous ai faites, de vous confier le secret de mes avantures ; de vous faire part de mes progrès en ces contrées, & des curiositez qui s'y rencontrent ; vous saurez que le 30. du mois de Décembre dernier, dans le tems que j'étois encor à Hispahan, les Mahométans aïant vû la nouvelle lune, dès le soir auparavant, parce qu'ils ont acoûtumé de commencer les journées, depuis le coucher du soleil du jour précédent, ils célébrérent, à cause de cela, le premier jour du mois *Muharrem*, & en même-tems le commencement de leur année lunaire, qu'ils comptent à present 1027. de l'hégire ; c'est-à-dire, de la fuite ou de la sortie de Mahomet, & de la Mecque vers Médine ; lors qu'à cause des nouveautez de ses opinions, & de sa fausse Religion, qu'il commençoit à publier, il en fut honteusement chassé, & qu'il fut contraint de se retirer le plus promtement qu'il pût. Par conséquent ce même jour-là, fut le premier de l'*Asciur*, que nous nommerions dixaine ; c'est-à-dire, le premier des dix jours, pendant lesquels, commençant dès le premier jour du mois susdit, jusqu'au dixiéme, parce que l'accident arriva ce jour-là, les Persans donnent des marques publi-

Les Persans célébrent une Fête l'espace de dix jours, qu'ils nomment *Asciur*.

publiques & autentiques du regret qu'ils ont de la mort infortunée de *Hussein*, fils de leur Ali, & de Fatima, fille unique de Mahomet.

Ce Hussein, que les Mahométans ont sotement canonisé, qu'ils tiennent & révérent comme un grand saint; mais que les Persans reconnoissent pour le véritable & légitime *Iman*, & chef souverain de leur secte, duquel le Roi de Perse d'aujourd'hui se vante de tirer son origine, & de décendre en droite ligne, fut ataqué sur un grand chemin, par ceux de la faction contraire, que les Persans excommunient comme hérétiques, & fut cruellement massacré, avec 70. ou 80. personnes qui l'acompagnoient, en un endroit de l'Arabie deserte, apellé *Kierbula*, où il est enterré. Son sépulchre y est à present en grande vénération, & visité d'une infinité de Mahométans, qui s'y rendent en foule de tous côtez, & de païs fort éloignez. Ils célébrent l'*Asciur*, & pleurent cette mort, avec de certaines cérémonies que je vous spécifierai. Ils vivent tous dans la tristesse. Efectivement ils vont vétus, comme des gens que le déplaisir & la mélancolie ont rendus inconsolables. Plusieurs même en portent le deüil, & sont vétus de noir, qu'ils ne portent presque jamais en quelqu'autre tems que ce soit. Personne ne se rase la tête, ni la barbe; personne ne se baigne. Ils s'abstiennent, non-seulement de ce qu'il leur est défendu par la loi, & qu'ils croiroient criminel; mais encor de toute sorte de sensualitez, de plaisirs & de divertissemens. Plusieurs pauvres gens ont acoûtumé

Mort de Hussein, petit-fils de Mahomet.

Superstitions des Mahométans, en vuë de cette mort.

tumé de s'enterrer dans les ruës les plus fréquentées, s'enfonçant dans la terre jusqu'à la bouche, & se couvrant le reste de la tête de certains vases de terre cuite faits exprès, dont les bords sont fort larges par le bas, & l'entrée fort étroite, de la grosseur de la tête; & ces vases, qui sont aussi couverts de terre, la soûtiennent tout à l'entour, & empêchent qu'ils n'en soient acablez. Ils y sont tellement cachez, qu'on croiroit véritablement qu'ils y seroient ensévelis. Ils demeurent en cette posture tout le long du jour, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, que plusieurs encor passent, au moins, une grande partie, & toûjours de la même façon, dans ces sépulchres vivans; pendant qu'un autre pauvre, qui est assis auprès d'eux, demande la charité, & fait des priéres pour ceux qui passent.

D'autres demeurent debout dans la place, ou bien ils courent les autres ruës, & vont par les maisons qui sont habitées, mais tout nuds, excepté les parties honteuses, qu'ils couvrent d'un petit morceau de drap noir, ou bien d'un gros sac, de couleur fort obscure. Ils se barboüillent de noir, depuis la tête jusqu'aux piés, & se font si beaux garçons, qu'on les prendroit pour autant de diables. Cette couleur noire & luisante, presque comme celle que nos fourbisseurs savent donner, avec le vernis, aux gardes d'épées; & par-là ils témoignent la douleur qu'ils ont de la mort d'*Hussein*. Quelques autres les acompagnent aussi tout nuds, & teints, non pas en noir, mais en rouge, pour signifier le sang qu'*Hussein* a répandu, & la mort violen-

Etrange aveuglement de ce peuple.

lente qu'il a souferte : chantans tous ensemble, & de concert, d'un ton triste & lugubre, quelques vers à sa loüange, qui exposent les circonstances de son martire, & frapant de deux petites pieces de bois, l'une contre l'autre, ou plûtôt de deux petites côtes de quelque animal, qu'ils portent à la main, ils produisent un son triste & mélancolique, qu'ils acompagnent, en dansant au milieu d'un cercle, comme des bâteleurs, en presence de ceux qui en sont spectateurs, de certains gestes & mouvemens de corps, qui marquent, à leur mode, de la tristesse & de la mélancolie. Ils dansent publiquement & en presence du peuple, au milieu de certains cercles, de même que ces farceurs. Quelquefois aussi ils se joignent à ces charlatans qui divertissent le monde, en vendant leur thériaque, comme tabarin, ou gilles le niais ; & de cette façon ils amassent de l'argent, que leur donnent par aumône ceux qui sont spectateurs de leurs folies, & puis ils se retirent.

Un de leurs *Mulla*, & principalement de ceux qui sont de la race de Mahomet, se rend chaque jour sur l'heure de midi, en cette place, au même endroit où ces danses se sont faites ; où vous remarquerez, que ces *Mulla* ne s'apellent pas *Emir*, comme à Constantinople, ni *Scerifi*, comme en Egypte ; mais qu'ils se nomment dans la Perse, de cette parole Arabe, *Seidi* ; c'est-à-dire, Messieurs. Ce *Mulla* donc, avec son turban vert en tête, parce que personne n'en porte en ce quartier de cette couleur qu'en cette ocasion ; au contraire de la

Chaque jour de cette féte, il se fait une prédication publique, à la loüange de Hussein.

Tur-

Turquie, où ceux qui sont de cette race n'en portent point d'autres, monte en une chaire, qui est un peu élevée. Là étant assis, au milieu de quantité de gens, hommes & femmes qui l'environnent; les uns debout, & les autres assis à plate-terre, ou sur de certains petits bancs, & fort bas, il prononce le Panégyrique de *Hussein*, publie ses loüanges, raconte ses vertus, & son genre de mort. Et de tems en tems, il expose au peuple, qui est atentif à ses paroles, quelques figures dépeintes dans les circonstances du sujet qu'il traite. Enfin il n'oublie rien, pour tâcher d'émouvoir ses auditeurs, & les toucher, autant qu'il peut, jusqu'aux larmes. De semblables prédications se font tous les jours dans les Mosquées. Durant la nuit même il s'en fait dans les grandes ruës à de certains endroits signalez, comme des carfours, qui sont ornez exprès, & éclairez de plusieurs lumiéres, avec de grandes tentures de deüil, où les auditeurs acompagnent ces prédications de pleurs, de gémissemens, de cris languissans, & principalement les femmes, lesquelles, en se frapant la poitrine, & faisant des actions de grande compassion, répétent souvent, avec des marques d'une douleur extrême, ces derniers vers de quelques-uns de leurs airs. *Va Hussein! Seiach Hussein!* qui signifient, Ha *Hussein!* Roi Hussein!

Les femmes sont fort sensibles.

Le dixiéme jour du mois *Muharrem* étant échû, qu'ils apellent le jour du *Cail*; c'est-à-dire, du meurtre, & auquel nous comptons le 8. de Janvier, toutes les ruës, où tous les quartiers d'*Hispahan* forment des

des processions, comme ces deux qui se font le jour de la mort d'Ali, que je vous ai spécifiés dans ma précédente. Ils y portent les mêmes choses; savoir, ces longues piques, avec les banderoles, qu'ils nomment étendars; ces chevaux bardez, comme d'armes & de turbans; de plus on y voit quelque chameau qui porte des brancards, dans lesquels on a mis trois ou quatre jeunes enfans, qui representent ceux du défunt, qui furent conduits en prison. Ils chantent dans ces paniers, quelques vers tristes & touchans. Ils y acompagnent aussi ces cercuëils, couverts de velours noir, sur lesquels paroît le Turban, ou le *Tag*, à la Persane, duquel je vous ai entretenu autrefois. Sur quelques-uns mêmes, le turban est verd: l'épée y paroît aussi. Enfin ces grandes trophées d'armes, que je vous spécifiai alors, & que de certains hommes portent sur leurs têtes, en dansant incessamment, au son de leurs timbales, & de leurs bassins, qu'ils batent ensemble de concert: & dansant toûjours, en tournant, selon leur coûtume, ils font suivre en cadence les cercuëils & les trophées avec beaucoup de grace. Les gens du voisinage acompagnent toutes ces choses, avec de gros bâtons à la main, pour s'en servir dans l'ocasion, contre ceux des autres processions, s'ils se rencontrent en quelque ruë. Non-seulement pour avoir le devant & le pas sur les autres, mais pour representer, à ce que je croi, cette confusion de monde; & la mêlée en laquelle *Hussein* fut tué. Ils tiennent pour assuré, que celui qui mourroit pour Hussein en cette ocasion, iroit droit

L'ordre des processions qui se font le 10. jour de cette fête de la mort de Hussein.

droit en Paradis. Ils disent de plus, que tous les jours de l'*Asciur* les portes du Paradis sont toûjours ouvertes; & que tous les Mahométans, qui meurent ces jours-là, y sont incontinent transportez. Après cela, ne faut-il pas avoüer que ces gens-là sont bien fous.

Les Mahométans, qui meurent pendant les jours de l'*Asciur*, sont réputez bienheureux.

Enfin les cérémonies de la mort d'Hussein, sont entiérement semblables à celles que je vous ai debitées autrefois de la mort d'Ali. Il n'y a point de diférence, sinon que les cérémonies de celle d'Hussein se font avec plus de solemnité, plus de processions, plus grand nombre de personnes, & avec beaucoup plus de zèle & d'ardeur de combatre, à l'égard de ceux que je vous ai representez, armez de gros bâtons, & qui y paroissent bizarres & de mauvaise humeur, sous des habits pompeux & magnifiques, ornez de pennaches, & de plusieurs autres choses extraordinaires. Conformément aussi au jour de la mort d'Ali, plusieurs hommes à cheval, du Vizir, & d'autres Oficiers de la Ville, demeurent en la grande place, & gardent toutes les avenuës des ruës, pour séparer ceux qui en viendroient aux mains, ou pour empêcher cette petite guerre. Néamoins le jour que j'en fus spectateur à cheval, il leur fut impossible, avec tout leur crédit, de s'oposer à une bonne escarmouche, qui se fit dans la grande place, vis-à-vis la porte du Palais Roïal. L'on m'assura aussi qu'il s'en fit d'autres encor, en d'autres endroits de la ville, & que plusieurs retournérent chez eux avec la tête cassée. Et lorsque ce combat, que je vis, fut commencé; ceux du parti, qui se trouvérent

Diférence entre la fête de Hussein & de celle d'Ali.

rent les moins éloignez de la porte du Roi, portérent incontinent leurs trophées, & leurs étendars dans le Palais Roïal, de peur que les autres ne s'en rendissent les maîtres. Parce que quand ils peuvent, ils les emportent les uns sur les autres; & ceux qui les perdent en sont dans la derniére confusion. Ils disent encor, que la nuit qui précéde ce jour, ils brûlent publiquement dans la place, les statuës d'*Omar*, & de quelques autres principaux de la secte contraire, de ceux qui assassinérent *Hussein*; & qu'ils les maudissent & les excommunient publiquement, avec tous leurs sectateurs, tels que sont les Turcs, & la plus grande partie des autres Mahométans, qui s'apellent *Sonniti*. Mais parce que je n'ai point vû toutes ces choses, je les passe sous silence.

Ceux de la secte d'Hussein vangent sa mort, autant qu'ils peuvent.

Cependant, comme je m'étois mis en état de partir, avec un peu de précipitation & d'empressement, dans la résolution de joindre le Roi, sur les assûrances que je vous en avois données : je me vis alors acablé d'afaires. Entr'autres, je vous assûre que le soin de faire faire une litiére en ces quartiers, où les choses, qui sont à nôtre usage, ne se trouvent pas ordinairement; dans laquelle je crûs que Madame Maani seroit plus commodément, que dans les brancards des chameaux, dont toutes les autres femmes se servent communément, m'embarassa extrémement, parce que l'on n'avoit jamais vû de litiére dans la Perse. Outre qu'il n'y avoit pas même de charpentiers, ni d'autre artisans qui eussent voulu l'entreprendre. Si bien que je fus obligé

Les Mahométans, qui meurent pendant les jours là de l'*Asciur*, sont réputez bien-heureux.

droit en Paradis. Ils disent de plus, que
tous les jours de l'*Asciur* les portes du Pa-
radis sont toûjours ouvertes; & que tous
les Mahométans, qui meurent ces jours-
là, y sont incontinent transportez. Après
cela, ne faut-il pas avoüer que ces gens-là
sont bien fous.

Enfin les cérémonies de la mort d'Hus-
sein, sont entiérement semblables à celle
que je vous ai debitées autrefois de la mo
d'Ali. Il n'y a point de diférence, sinon q
les cérémonies de celle d'Hussein se f
avec plus de solemnité, plus de proc
sions, plus grand nombre de personnes,
avec beaucoup plus de zèle & d'ardeur
combattre, à l'égard de ceux que je vou
representez, armez de gros bâtons, &
y paroissent bizarres & de mauvaise
meur, sous des habits pompeux & m
fiques, ornez de pennaches, & de plu
autres choses extraordinaires. Con

Diférence entre la fête de Hussein & de celle d'Ali.

ment aussi au jour de la mort d'Ali
sieurs hommes à cheval, du Vizir, &
tres Oficiers de la Ville, demeuren
grande place, & gardent toutes les
des ruës, pour séparer ceux qui
droient aux mains, ou pour empê
ce petite guerre. Néamoins le jour
fus spectateur à cheval, il leur fu
ble, avec tout leur crédit, de
une bonne escarmouche, qui se
grande place, vis-à-vis la port
Roïal. L'on m'assura aussi qu'il
tres encor, en d'autre
que plusieurs re
tête cassée. Et lors
fut commencé

ſ-
er-
u'il
antà
iller
riére,
r paſſe
. atache
que les
. d'un fi-
ameaux,
e, quand
vir y au-
nême cho-
que l'on fait
, ou du ba-
; car quel-
re la litiére,
gnal de celui
llent tous deux
é la litiére à ter-
rtent avec beau-
dégage, &
nt à cau-
eſt beau-
on auroit
e certains
ais dans la
cam-

Les chameaux s'agenoüillent lorſqu'on les veut charger.

d'en faire un modèle de carte, & de rendre des assiduitez à cét ouvrage, tant pour la structure du fût, & pour la ferrure, que pour la garnir. On en vint néamoins à bout, comme il plût à Dieu; & je puis dire qu'on y réüssit assez bien.

Description d'une litié re que le sieur della Vallé fait faire pour Madame Maani.

Elle est si grande, qu'il faut deux chameaux pour la porter; & si spacieuse, que quatre personnes y peuvent trouver place pour s'asseoir; non pas sur des siéges élevez, comme parmi nous, mais fort bas, sur le plat-fonds de la même litiére, que l'on couvre d'un bon matelats de soïe: & si l'on veut s'y coucher, deux ou trois personnes le peuvent très-facilement, avec la liberté de s'étendre entiérement, apuïant la tête sur des coussins ou des careaux, que l'on y met pour cét éfet. Elle est garnie de satin jaune par dedans; mais de ces satins qui se font ici de coton & de soïe; les plus jolis & les plus fins qu'il se puisse dire, mouchetez & piquez, aux endroits qui le requiérent, avec des houpes de soïe rouge, & le tout ataché sur le bois avec des cloux dorez. Mais parce qu'en ces quartiers il ne se trouve point de bons cuirs de vache, je la couvris de feutre jaune par dehors, que j'ornai encor de découpures de feutre rouge, & d'autres couleurs taillées diversement, que l'on distinguoit parfaitement bien de loin. Les grandes selles aussi des chameaux qui la portent, sont de même façon & de semblable matiére. Cette litiére a sur les côtez ses quatre petites fenêtres vitrées, acompagnées de leurs jalousies d'ozier, pour se cacher quand on veut; de même aussi, dans le milieu de l'un & de l'au-

l'autre côté, il y a une portiére assez grande, que l'on peut lever & baisser, & par dehors des limons sont peints, par bandes rouges & jaunes entortillez ensemble. Mais quoique la litiére soit si grande, un homme seul néamoins qui la conduit, la peut facilement manier; parce que les chameaux sont dés animaux fort doux & fort traitables. Quand on les charge, ils s'agenoüillent en terre, & demeurent en cette posture, jusqu'à ce que celui qui les gouverne les ait chargez à sa discrétion & qu'il les fasse lever. Desorte que la litiére étant à terre sur son brancard, on fait agenoüiller le chameau de devant & celui de derriére, entre les limoniéres, que le muletier passe à même-tems dans les sangles, qu'il atache avec les cloux ordinaires; desorte que les choses étant dans l'ordre requis, d'un signal que le muletier donne aux chameaux, ils se levent chargez de la litiére, quand bien ceux qui doivent s'en servir y auroient déja pris leur place. La même chose se fait aussi à la retraite. Lorsque l'on fait la décharge des marchandises, ou du bagage que portent ces animaux; car quelques charges qu'ils aïent, outre la litiére, & ceux qui sont dedans, au signal de celui qui les conduit, ils s'agenoüillent tous deux en même-tems, & aïant posé la litiére à terre, ceux qui y sont, en sortent avec beaucoup de facilité; le muletier la dégage, & la range où il lui plaît. Seulement à cause de sa longueur, parce qu'elle est beaucoup plus grande que les nôtres, on auroit de la peine à la faire passer par de certains détours qui seroient étroits: mais dans la cam-

Les chameaux s'agenoüilent lorsqu'on les veut charger.

campagne, il ne s'en trouve que très-rarement; & lorsque par hazard il s'en rencontre quelqu'un, il n'est point de dificulté qu'on ne surmonte à la fin, avec un peu de précaution & de patience.

Le sieur della Vallé part d'Hispahan pour Ferhabad où étoit le Roi.

Cette litiére étant achevée, & toutes les autres choses nécessaires, dans l'état que je le pouvois desirer, le vendredi au soir, du 19. de Janvier, de la presente année 1618. je sortis d'*Hispahan*, escorté de tous les Peres Carmes-Déchaussez, des Peres Augustins, & de tous les autres Européens séculiers, qui se trouvérent alors dans la ville. Ils m'acompagnérent quelque espace de tems, jusques sur la route de *Ferhabad*, ville de la Province de *Mazanderan*, située sur la mer Caspienne, où l'on nous avoit assûré que le Roi passeroit l'hiver. J'entreprends donc ce voiage, pour tâcher de le joindre, lui faire la révérence, & pour lui offrir mes services contre les Turcs, comme je vous en écrivis amplement dans ma précédente. Nous ne fîmes qu'une lieuë cette premiére journée-là, parce qu'il étoit tard quand je quittai Hispahan. D'ailleurs je demeurai longtems en conversation avec mes amis, que je ne pouvois abandonner. Cela fut cause que nous ne pûmes arriver que fort tard, dans un petit village, qui se nomme *Bectabab*, autour duquel la campagne est stérile, sans herbe & toute blanche, de même que s'il y eut de la nége. Ce que j'attribuai au nitre dont cette terre est remplie.

Lib. 1. & 5. de Cyr. min. c. 6. 1.

Pour ne rien laisser passer, je vous dirai, que dans toute la Perse, ils mesurent la dis-

tance d'une ville à une autre, par lieuës. Elles s'apellent encor de cét ancien terme, *Parasanga*, dont Hérodote, Xénophon, & quelques autres, font mention, & qu'ils nomment aujourd'hui par corruption, *Ferseng*, à cause de l'écriture Arabe, qui n'admet point de P, ce qui confond beaucoup les voïelles, & dont la langue Persane a emprunté les mêmes caractéres pour s'énoncer sur le papier. Mais en langue Turque, que l'on parle également dans le païs, & dont je me sers le plus souvent, à cause que jusqu'à present, je n'ai fait aucun progrès en l'idiôme des Persans, les lieuës s'apellent *Agag*; c'est-à-dire, arbres, parceque cette parole *Agag*, prononçant le dernier G, comme lorsqu'en nôtre langue Italienne, il précéde les voïelles E, & I, signifie proprement arbre. Selon moi, l'origine de cette dénomination a beaucoup de raport à celle des anciens Latins, qui apelloient bien souvent leurs milles, *Lapides*; parce que de même qu'ils avoient acoûtumé de marquer leurs milles par pierres : ainsi peut-être ceux-ci se servent d'arbres pour terminer leurs lieuës. Pour ce qui est de la longueur, je mets en paralelle des lieuës de Perse, avec celle d'Espagne; je veux dire, que quatre milles d'Italie font une lieuë de ces quartiers-là. Hérodote même dit que de son tems, *una Parasanga*, contenoit trente stades, huit desquelles, selon Strabon, font un de nos milles.

Les Persans marquent leurs lieuës par des arbres.

Lib. 5.

Lib. 7.

Après cette petite digression, que je vous ai faite, vous ne vous étonnerez pas, si chaque jour nous faisons si peu de lieuës. Parce que quoique les chevaux avancent

bien davantage, & qu'allant seul, j'aurois laissé beaucoup plus de chemin derriére moi. Cependant lorsqu'on fait un voïage, de la façon que je l'entreprenois, avec l'*Haram*; c'est-à-dire, avec des femmes, & par conséquent avec *Carchana*, qui signifie le bagage & les provisions que portent les chameaux, il est impossible d'avancer davantage, parce que les chameaux vont fort lentement. Et afin que vous soïez parfaitement informé de la façon de voïager en ces quartiers; je vous dirai, qu'à cause de la dificulté & du tems que l'on consomme à charger les chameaux, on ne peut espérer de faire plus de deux postes le jour, comme il s'observe en nôtre païs, de même qu'en celui-ci, lorsqu'on se sert de chevaux seulement. Mais quand une fois les charges sont faites; soit que l'on chemine de jour ou de nuit, on ne s'arrête plus jusqu'au lieu de la retraite, & au terme de la journée, qui se fait tout d'une traite, & sans débrider, comme on dit.

Façon de voïager dans la Perse.

Mais voici à peu prés de la façon qu'on en use dans les voïages. L'*Haram* prend le devant, avec tous les chameaux & les chariots, avec lesquels on envoïe tous les domestiques pour servir d'escorte aux femmes. Ils vont à pié, & bien armez, sans néamoins se fatiguer beaucoup, parce que souvent ils montent sur les chameaux; & pour moi, qui en avois huit, je destinois toûjours à cét emploi quatre ou cinq de mes gens, tout au moins. Le gouverneur des femmes; c'est-à-dire, l'Intendant de l'Haram, les acompagne aussi à cheval. Ordinairement c'est un eunuque, ou un vieil-

Qualitez du gouverneur des femmes.

vieillard vénérable, qui a la barbe blanche. Il va comme les autres, armé de toutes piéces, & commande à tous tant qu'ils sont. Si parmiles serviteurs, il s'en trouve quelqu'un de considération, & qui ait emploi dans l'Haram, il leur fait aussi compagnie à cheval. Et ainsi marchoit, par mon ordre, le gouverneur de Madame Maani, qui est un bon vieillard, un peu simple, selon la coûtume des Chrétiens de ce païs; mais homme d'honneur & fidèle, qui l'aimoit d'un amour paternel, & qui avoit été dévoüé à son service, dès les premiers jours de sa naissance. Ce fut celui-là même, qui, à l'exemple de *Metabus*, avec *Camilla*, ne l'abandonna jamais, dans le tems qu'elle fut contrainte de fuïr, encor toute jeune, avec les siens, pour se soustraire à la violence des gens de guerre, qui pillérent & ruïnérent entiérement son païs. Il la porta toûjours devant lui à cheval, pendant tout le voïage, l'apaisant avec les craquelins & les petits gâteaux, & en lui presentant des fruits lors qu'elle pleuroit. Souvent aussi, principalement quand le passage étoit fâcheux & dificile, je commandois à un autre de mes cavaliers de se joïndre à lui : & ordinairement je donnois cette commission à un Marseillois, qui se nommoit en son surnom, *Manzanod*, qui s'étoit rendu depuis peu à mon service; c'est l'unique Européen qui soit maintenant avec moi. Comme tel, il a plus d'esprit, & est beaucoup plus adroit que les autres, pour surmonter la dificulté des chemins, & donner passage à la litiére, aux endroits dificiles.

Virgil. Æn. lib. 9.

Madame Maani a été transportée toute jeune de son païs en Babilône.

L'*Ha*-

L'*Haram* étant parti, dans l'ordre que je vous l'ai spécifié, le Maître monte à cheval une heure après, ou quand il lui plaît, avec ses autres oficiers domestiques, qui l'acompagnent aussi à cheval : parce qu'il en faut toûjours avoir quelques-uns de considération auprès de soi. Pour moi je ne marche jamais, sans en avoir trois ou quatre à ma suite. J'ai toûjours parmi, un *Mether*; c'est-à-dire, un écuïer, qui a soin des chevaux, & qui me sert de valet de chambre, portant en croupe deux grandes besaces, dans lesquelles il y a, d'un côté, un petit lit de repos; savoir, un tapis de pié, un petit matelas, un oreiller & une couverture, autant qu'il en faut pour une personne. Cela se fait, afin de s'en servir en quelqu'endroit que ce soit, où l'on desire se reposer, sans atendre les animaux de bagages, qui portent les grands lits, & toutes les autres choses nécessaires. Il y a, de l'autre côté des besaces, quelques habits pour changer dans l'ocasion, & pour se couvrir; comme une robe fourée, un feutre pour la pluïe, & choses semblables. L'on y met aussi quelque galanterie pour manger, soit confections, ou quelqu'autre chose, pour se rafraîchir sur le chemin.

Ce que c'est qu'un Mether parmi les Persans.

De cette façon on avance beaucoup. Je vous avouë que les chevaux de ce païs ont un si grand pas, qu'on peut dire qu'ils vont plûtôt l'amble. Ainsi, en très-peu de tems, aïant ateint l'*Haram*, on s'informe si les choses sont dans l'ordre; s'il n'y manque rien. On s'entretient; on fait quelque peu de chemin en conversation. S'il est tems de dîner, on mange ensemble; principalement

ment s'il n'y a personne sur la route : sinon, on prend quelque chose des sommes, qui agrée davantage, pour manger en particulier. Et d'un coup d'épéron on fait avancer les chevaux, laissant l'*Haram* derriére, pour préparer le logement, ou dans une maison particuliére, ou dans un *Carvanserai*, ou au milieu d'une campagne, si l'on se doit retirer sous les tentes, où l'on croit que les chameaux pourront arriver sur le soir.

Nous nous sommes avisez d'une autre chose, beaucoup plus commode & agréable, en ce voïage de *Ferhabad*; parce que nous l'avons fait seuls, & dans un tems qu'il n'y avoit pas grand monde sur le chemin, qui nous empêchât d'en user librement. Tous les jours, à l'heure de dîner, je joignois les chameaux, & Madame Maani quitant la litiére, montoit à cheval, & nous laissions aller tous les autres avec le bagage, lesquels cheminant à loisir, & sans se presser aucunement, mangeoient, comme on dit ordinairement, à grand hâte & avec précipitation. Nous deux seuls, avec deux de nos gens pour nous servir, lorsque nous nous trouvions en un lieu retiré, ou sur le bord de quelque belle fontaine, ou d'un petit ruisseau, ou à un abri agréable, nous nous arrêtions, pour manger des provisions que nous portions avec nous, & que nous avions préparées dès le soir. Après le dîné, nous nous reposions quelque-tems ; ou bien, étant remontez à cheval, nous traversions les campagnes hors des grands chemins, toûjours chassant avec l'arquebuse ; si nous rencontrions du gi-

Façon de voïager fort agréable.

bier, ou découvrant quelque curiosité. Enfin nous ne manquions point de divertissement chaque jour; de nous entretenir agréablement, & de charmer, ou plûtôt d'adoucir, autant qu'il nous étoit possible, les ennuis que l'on contracte ordinairement dans de si grandes solitudes, & sur des chemins de cette étenduë. Et lorsque nous n'étions plus d'humeur à nous promener de la sorte, en deux coups d'éperon, nous nous rendions à nôtre petit corps d'armée, & Madame Maani rentroit en sa litiére, si elle étoit fatiguée. Mais ordinairement elle l'étoit si peu, & prenoit tant de plaisir d'aller à cheval, qu'elle n'en décendoit que sur le soir, dans le lieu de la retraite.

Description d'un cheval, que montoit Madame Maani, en son voiage de Ferhabad.

Parmi mes chevaux, j'en ai un que je lui ai destiné, qui lui est le plus commode, & le mieux choisi qu'il se puisse dire. Il porte aussi un nom conforme à son emploi, à cause qu'il est doux & fort traitable. Ils l'apellent *Dervise*, parole qui signifie proprement, pauvre; mais elle se prend encor pour pacifique & traitable, tel qu'il faut que les pauvres soient. C'est aussi le nom de ceux qui font profession parmi les Mahométans, d'un certain genre de vie retirée & religieuse prétenduë. Nôtre bon *Dervise* est de race Arabe, la plus estimée dans l'Orient, de couleur baï-clair, avec la petite étoile au front, & les bonnes marques blanches aux piés; il est court de corsage, & ramassé, fort plein, avec une petite tête qu'il porte très-bien. Il a les crins noirs, fort longs, de même que la queuë, & avec cette douceur, il a encor de la vivacité quand il est nécessaire; un pas admi-

mirable. De plus, il fournit à toute bride, à quelque carriére que ce soit qu'on se propose; va le galop à merveille; & sur-tout, il a belle aparence. Desorte que, pour des Dames, on n'en pourroit pas desirer un meilleur. Madame Maani, comme bonne cavaliere, aime beaucoup les chevaux, & prend plaisir de les voir panser en sa presence. Et parce que naturellement elle a inclination pour toutes sortes d'animaux, elle a toûjours des chiens & des chats dans sa litiére, envers lesquels, les serviteurs qui la suivent, ne sont pas peu ocupez chaque jour, pour les porter à leurs petites nécessitez. Sur-tout elle fait des caresses extraordinaires à son *Dervise*; & il lui est si cher, & si précieux, que bien souvent elle-même lui donne à manger, soit pain ou confitures, ou de quelqu'autre galanterie qu'elle aura entre les mains.

Madame Maani aime les chevaux, sur tous les autres animaux.

Je suis dans une joïe parfaite de voir Madame Maani de cette humeur; parce que m'étant engagé à ce genre de vie que je mene, si j'avois eu pour femme une Dame *Melindrosa*, comme disent les Espagnols, & d'inclination à vetiller & filer, comme celles de l'Europe, elle m'auroit été sans doute très-incommode. Mais, Dieu merci, je n'ai pas sujet de m'en plaindre; que du trop grand soin qu'elle a quelquefois de me porter à ne pas tant rechercher mes aises, & de se soustraire elle-même à mille petites commoditez, dont nous pourrions nous servir paisiblement. Pour le boire & le manger, il sufit de vous dire que nous simpatisons tous deux merveilleusement. Elle ne craint point le serain,

ni le chaud, ni le froid. Elle préfére un logement sous des tentes, au milieu d'une campagne, à ceux que l'on peut espérer dans les lieux bien fermez de murailles. Elle n'affecte point de coucher délicieusement, sur des lits molets & délicats: & fort souvent elle tient mes draps sous la clef, afin que je m'acoûtume à me coucher tout vétu, & me lever plus matin. Elle se leve la premiére; elle est la premiére à me reprocher que je suis paresseux, & à invectiver contre les autres. Enfin on peut dire qu'elle a toutes les qualitez requises, soit pour les voïages, soit pour la guerre. Elle va à cheval, non pas en habit court; mais retroussé jusqu'à la ceinture, & en véritable cavaliére; c'est-à-dire, jambe deçà, & jambe delà, selon la coûtume de l'Orient: armée le plus souvent comme une amazône. Elle court, & galope toûjours à mes côtez, ou me suivant de près, par les montagnes & les vallées que nous traversons. Elle dit qu'agir de cette façon, c'est goûter & posséder la véritable vie. Au contraire, de demeurer dans les villes, ou renfermée entre quatre murailles, comme les Dames de ces quartiers, ou de la façon que je l'ai assurée qu'il se pratiquoit en nôtre païs, passant seulement par les ruës, & n'aïant que la liberté de visiter les boutiques, de parler aux personnes de connoissance, & que l'on a vûës autrefois, ce doit être la chose du monde la plus insuportable & la plus malheureuse.

Elle est une véritable amazône.

Et infatigable à cheval.

Mais pour terminer cette longue digression, qui n'a pas été hors de propos, pour vous informer de plusieurs choses en géné-

ral,

tal, que je particulariserai dans l'ocàsion, je retourne à *Bestabad*, d'où je me suis un peu écarté, pour vous dire, que la seconde journée nous ne fîmes que deux lieuës de chemin, sans en pouvoir rendre raison. Nous allâmes passer la nuit dans le *Carvanserai* à demi ruïné, d'un bourg qui s'apelle *Ric*. Je nommerai toûjours les villages, ou les bourgs, ou les villes, & la quantité de lieuës, afin que l'on puisse faire un journal éxact & assuré, des voïages de la Perse, dans toutes les circonstances nécessaires, à l'imitation de ceux que nous avons des voïages de l'Europe, qu'on intitule, le guide des chemins, ou les livres des postes. La troisiéme journée fut de huit lieuës, parce que nous commençâmes plus d'une heure devant le jour. Le soir, faute d'une meilleure retraite, nous logeâmes dans un *Carvanserai*, qui s'apelle *Serdehen*, & qui est seul au milieu d'une campagne, sans village, ni maisons, ni quelqu'autre habitation que ce soit. On y trouve néamoins dequoi manger, parce que le Maître du *Carvanserai*, a toûjours chez lui les provisions nécessaires pour ceux qui passent sur cette route.

L'Auteur divise les journées par lieuës.

Touchant les *Carvanserai*, qui sont des logemens publics, bâtis de la même façon que les Convents des Religieux; savoir, avec une grande cour au milieu, & plusieurs chambres tout à l'entour, presque comme des cellules. Il me semble que je vous en ai déjà écrit autrefois, & que pour y demeurer simplement, quand bien le séjour que l'on y feroit seroit d'un an, & plus, il n'en coûte rien. Dans ceux des villes, &

Logemens publics.

qui ont des chambres qui ferment à clef, dans lesquelles on peut serrer des marchandises, comme dans des magasins, l'on est quite pour très-peu de chose, que l'on emploïe à l'entretien des serrures des chambres. Mais on les donne toutes nuës, & sans aucun ornement : desorte que celui qui arrive le premier, en choisit autant qu'il en a besoin, pour tout le tems qu'il y veut séjourner, sans que d'autres le puissent obliger d'en sortir.

Depuis Hispahan jusqu'ici, nous avions traversé un païs toûjours plat & fort uni. Le quatriéme jour, nous fîmes cinq lieuës, par un chemin uni à la vérité, mais entre des montagnes & des colines desertes entiérement, sans arbres, & destituées de toutes sortes d'herbes, de même que tout le reste de la Province d'Arach, qui passe chez quelques-uns pour la Parthie ; c'est-à-dire, le Roïaume des Parthes. Cette Province, aux endroits seulement qui sont habitez, est renduë fertile, par l'abondance des eaux, la peine & le travail de ses habitans. Ce jour-là, Madame Maani, & moi, nous dînâmes à moitié chemin, dans un jardin qui apartient au Roi, que l'on trouve sur cette route, & qui se nomme *Tagiabad*; c'est-à-dire, colonie de Couronne. Il y a un petit pavillon sur la porte, de la même structure & de la même architecture, que celui dont je vous ai entretenu autrefois, & qui est bâti sur la porte du Palais Roïal d'*Hispahan*. Celui-ci néamoins, dont je vous parle, est beaucoup plus petit, moins beau, & dont la dépense n'a pas été si grande. Et par ocasion,

Epit. Géo graph. Phil. Fert. Vom. Reg. bi. P.

sion, je vous dirai que toutes les maisons du Roi de Perse, que j'ai vûës jusqu'à present, sont bâties sur un même dessein, & ornées d'une même façon. C'est-à-dire, petites, avec plusieurs chambres; mais fort serrées, détachées les unes des autres, avec une infinité de portes de tous les côtez. Les murailles, de même que les planchers, n'en sauroient être plus réguliers. Outre qu'elles sont enrichies d'or, & ornées de peintures, par compartimens, qui doivent leur éclat à la beauté & la vivacité des couleurs. Mais je vous avouë que l'ignorance des ouvriers est telle, que tout ce qu'ils font, est de caprice seulement, & sans aucun dessein. Au reste, le jardin étoit rempli d'arbres & de fruits. Mais je n'y vis rien autre chose de beau & de galant, qu'une grande allée, qui commence depuis la maison, jusques à l'extrémité du jardin. Cette allée, comme toutes les autres, que j'ai vûës dans les jardins du Roi, étoit toute garnie de ciprès sur les côtez, & pavée de pierres. Il couloit au milieu un gros ruisseau, qui formoit en divers endroits des viviers très-agréables, & de très-belles chutes d'eau, parmi ces pierres taillées diversement à cét éfet, afin qu'en les moüillant, elle ne s'écoule pas simplement; mais qu'à la façon de cascades, il s'y fasse un doux mumure; & cela, en de certains endroits, où l'allée, qui n'est pas de niveau par tout, forme des cascades par ses inégalitez.

Toutes les maisons du Roi de Perse sont faites sur un même modèle.

Description du jardin Roial.

Après avoir dîné sur cette eau, nous nous en allâmes, & arrivâmes le soir à un bourg, qu'ils nomment *Chaur*, & logeâ-

mes en la maison de quelques particuliers, parce qu'il n'y avoit d'abri dans le *Carvan-ſerai*, que pour le bétail. Le cinquiéme jour, après avoir fait quatre lieuës, nous fûmes loger dans un bourg, qui ſe nomme *Deh-abad*, qui eſt arroſé de certains petits courans d'eau, tellement remplis de poiſſon, que c'eſt une choſe étonnante; parce que la quantité en eſt ſi grande, qu'à tous momens, on en peut prendre une infinité avec les mains. Nous paſſâmes la nuit dans la maiſon de l'un des principaux du lieu, parce que le bourg eſt d'une grande étenduë. Cét homme étoit ſi civil, & ſi pôli, qu'il nous fit mille careſſes. Le ſixiéme jour, nous fîmes encor quatre lieuës; & à la moitié du chemin, ou environ, nous trouvâmes un grand réſervoir d'eau, qui avoit été fabriqué ſous terre, parce que l'on y décend par des degrez qui y ſont en quantité; & il eſt évident qu'il a été fait en cét endroit, pour la commodité des voïageurs, vû qu'il n'y a aucune ſource d'eau vive aux environs de ce païs-là. Vers le ſoir, nous trouvâmes encor, au milieu d'une campagne, dans un lieu écarté, une grande Moſquée, avec des jardins, des chambres & d'autres commoditez, pour pluſieurs perſonnes qui y demeurent, & qui la gardent ſoigneuſement. Ils apellent ce lieu, que les Perſans ont en ſinguliére vénération, *Saleh-i-Muſa-Cadhum*, du nom de celui qui y eſt enterré; & peut-être que c'eſt ce *Saleh* qui eſt fils, à ce qu'ils diſent, de *Muſa Cadhum*, qui fut autrefois un de leurs principaux Apôtres, & faux-Prophêtes de leur ſecte & religion. Aïant paſſé cet-

Moſquée où les Perſans vont en Pelerinage.

cette Mosquée, nous allâmes loger à *Buzabad*, qui signifie, si je ne met rompe, colonie de glace, en la maison de certains particuliers; mais nous y fûmes assez mal-traitez. Le septiéme jour, qui étoit jeudi vingt-cinquiéme de Janvier, après avoir fait cinq lieuës, nous arrivâmes à la ville de Cascian avant la nuit. Y aïant pris logement dans un *Carvanserai* du Roi, qui est fort beau & fort grand, & hors de la ville, dans un faubourg qui tient au Palais Roïal; nous y demeurâmes quelque-tems pour nous refaire un peu, & y prendre du repos.

D'Hispahan à Cascian il y a 29. lieuës, que le sieur de la Vallé fit en 7. jours.

Cascian est une ville des médiocres de la Perse; mais, selon moi, elle est plus grande & beaucoup plus peuplée que n'est Aversa, ou Capouë au Roïaume de Naples. Elle est fort marchande, & l'on peut dire qu'il s'y fait un grand négoce, à cause qu'elle est sur la route de *Cazuin*, de *Tebriz*, de Turquie vers le Couchant, & sur celle de la mer Caspienne, & de tout le Septentrion. Il s'y fait, entr'autres choses, de fort beaux ouvrages de soïe, & en grande quantité. Desorte que la plus grande partie des étofes, qui se consomment & qui s'emploïent dans la Perse, & que l'on transporte en d'autres contrées, se fait à *Cascian*. On en fabrique de toutes sortes; mais non pas dans cette perfection, comme parmi nous, particuliérement sous ces riches couleurs, & ces belles teintûres. En éfet, ils n'en vendent presque point de teinte en cramoisi, à cause de la rareté de la cochenille, & qu'elle y est très-chére. Les velours, sur-tout, & tous les satins

Il se fait de toute sorte d'étofes de soïe dans Cascian.

de soïe en général, n'y sont pas bons, parce qu'ils n'ont pas l'invention de les bien travailler. Il est certain que si quelque Chrétien des nôtres, bien entendu en ce métier, qui fût bon ouvrier, qu'il les sût faire, comme on les travaille en nos quartiers, & qu'il vint ici, il seroit fort estimé. Le Roi même lui feroit une pension, & il y seroit entretenu, afin qu'il travaillât & qu'il enseignât en son païs, le moïen de réüssir en cette manufacture.

Je sai que le Roi de Perse a dépêché des personnes jusqu'à Venise, pour chercher de ces ouvriers qui travaillent en satin. Mais jusqu'à present il n'y a qu'un Chrétien Grec, qui a eu le courage de passer jusqu'ici, que le Roi entretient aujourd'hui dans Hispahan. J'ai vû de ses ouvrages; mais, en comparaison de ceux de Naples, il n'est pas fort habile homme. J'ai bien voulu vous entretenir de ceci, afin que si par hazard il se rencontroit à Naples quelqu'un de ces ouvriers, qui n'y pût pas gagner sa vie, parmi tant de gens qui y travaillent, il n'ignorât pas au moins, que venant ici il y feroit fortune. Je pourrois lui promettre de le presenter au Roi, de le faire coucher sur l'Etat, de le faire aller à cheval par la ville; & que pour peu qu'il fut prudent & ménager, il ne manqueroit jamais d'argent.

La prudence est requise par tout.

Je vous avouë qu'il ne faudroit envoïer ici que des personnes fort raisonnables, qui eussent de la conduite, & qui fussent d'humeur acommodante; parce que des gens étourdis & capricieux ne doivent pas s'exposer parmi des infidèles. Il est vrai

vrai néamoins que les Persans sont assez politiques, nullement quérelleux, & qu'ils ne font jamais de violence à personne. Mais il y a toûjours sujet de craindre, qu'un homme d'un esprit médiocre ne vacille dans la foi, soit pour quelque somme d'argent, ou en vûë des caresses & de l'amitié du Roi qu'on lui feroit espérer, ou posséder quelque belle femme, & plus d'une, même, s'il en vouloit, qu'on lui acorderoit bien volontiers, ou pour d'autres semblables vanitez.

Les hommes sages & prudens peuvent venir franchement : parce que je suis assûré qu'ils n'auront pas demeuré un mois dans le païs ; que connoissant l'avantage qu'il y a de se conserver dans la dignité de Chrétiens, & de détester la qualité infame de renégats, une semblable pensée, non-seulement ne se presentera jamais à eux, mais qu'elle se dissipera incontinent, s'il est vrai qu'ils en soient ataquez. Et puisque nous sommes sur ce discours, je vous dirai encor, que s'il y avoit quelque jeune homme en vos quartiers, qui eut la volonté de se marier, & qui fût en quelque nécessité, dans la résolution de vivre, non pas comme un lâche & un faineant ; mais dans quelque emploi honorable, & dans l'exercice de la marchandise, qu'il me vienne trouver sur ma parole. Je lui promets, que dans *Ciolfa*, selon sa condition, je lui trouverai toûjours une femme Chrétienne, bien faite, & bien riche, quoiqu'il n'ait pas de bien. Il sufira, avec sa qualité d'Européen, qu'il soit sage & prudent. Et je m'obligerois encor, s'il

Dans le sentiment du sieur del la Vallé, un homme agissant pourroit faire fortune dans la Perse.

avoit de l'eſprit, de le faire ſubſiſter ici, d'une façon particuliére, dans un état plus relevé, & bien mieux conditionné, que celui qu'il poſſèdoit en ſon païs. Je vous confeſſe ingénument que je ſouhaiterois que quelques-uns des nôtres euſſent le courage de venir ici. Mais que ce fuſſent des gens de probité, & qui euſſent l'honneur en recommandation; parce que, juſqu'à preſent, l'on n'y a vû que de certains emportez & gens de néant, indignes des careſſes & de l'honneur, que le Roi & les autres leur ont fait.

Situation de la ville de Caſcian.

Mais pour retourner à Caſcian, vous ſaurez que cette ville eſt ſituée ſur l'extrémité d'une grande plaine, au pié de certaines montagnes fort élevées. La chaleur y eſt ſi grande, qu'en hiver le froid n'y eſt jamais ſenſible: mais il faut avoüer qu'il y a beaucoup a ſoufrir en été. Cette ardeur néamoins, quelque grande qu'elle ſoit, y eſt tempérée, par l'abondance des fruits de toutes ſortes, & principalement d'aigrums qui s'y trouvent. Pour des bâtimens, je n'ai rien vû de beau, que quelques bains, & les *Carvanſerai*, dont il y en a quantité, à cauſe des Caravanes qui y paſſent inceſſamment. Le Roi a un Palais dans le faubourg, comme je vous ai dit, vis-à-vis une des portes de la ville. Devant cette maiſon Roïale, il y a un beau *Meidan*; c'eſt-à-dire, une place, ou plûtôt une ruë fort longue & fort large, qui ſe termine à la porte de la ville: deſorte que le Palais du Roi eſt ſur l'un des côtez de la ruë. Au dedans de la ville, les ruës du *Bazar*, ou du marché, & celles où demeurent les mar-

marchands, sont voûtées à l'ordinaire, & au milieu du *Bazar*, il y a une petite place carée, faite depuis quelque-tems, blanchie, & fort ajustée, entourée de murailles, chargées de balcons & de fenêtres, dans une juste proportion & de même simétrie, de tous les côtez, qui est assurément quelque chose de fort beau; mais aussi c'est ce que j'ai vû de remarquable. Bazar de Cascian.

Dans le peu de tems que j'ai séjourné en cette ville; comme je cherche toûjours par tout des hommes savans, j'eus, par ocasion, la connoissance d'un Juif naturel de *Sciras*, mais originaire de *Safet*, qui est aujourd'hui dans la Palestine, le Séminaire des Juifs les plus doctes, & des plus religieux de leur secte. Celui-là se nomme *Mulla Messih*; *Mulla* est un nom, par lequel on entend un homme de lettre & qui sait bien écrire, que nous apellons un Docteur; & *Messih* est son propre nom, qui ne lui convient point du tout, puisqu'il ne croit pas au véritable Messie. Le Roi le mena autrefois à Cascian pour y exercer la Médecine. Il la pratique en éfet publiquement, & sans sortir de sa maison, dans les chambres de laquelle il donne audiance avec beaucoup de civilité. Au reste, il est en grande réputation, tant pour sa prudence, que pour sa profonde doctrine, & les belles lumiéres qu'il a aquises dans l'éxercice de la Médecine. Si le malade est tellement débile, qu'il ne puisse pas l'aller consulter en son logis; il envoïe un valet ignorant, ou quelque personne semblable, qui lui fait une description de la maladie. Sur ce recit, le Médecin, sans examiner Façon extraordinaire de pratiquer la Médecine.

ner les urines, sans voir le malade, sans toucher le pouls, & sans s'informer d'autres choses, ordonne incontinent, & écrit la recette, que le pauvre languissant ne chérit pas moins, que si un oracle avoit parlé en sa faveur. Je me suis entretenu souvent avec lui, & plusieurs fois j'ai pris plaisir à l'entendre discourir sur les simptômes des maladies qu'on lui proposoit. Je vous avouë que je n'entens rien dans la Médecine; mais conférant avec lui de plusieurs autres matiéres, & particuliérement de l'histoire, je connus qu'il n'en avoit presque point de connoissance, & qu'il n'étoit pas fort habile homme. Il me montra sa Bibliothéque, qui consistoit en fort peu de livres, & qui avoient presque tous été imprimez en la Chrétienté, comme des Bibles hébraïques & latines, quelques livres d'Avicenne; & autres semblables. Il avoit seulement de bon, un Avicenne, qui n'étoit pas entier, écrit à la main, en caractéres Arabes, que j'aurois acheté bien volontiers, s'il eut été d'humeur à s'en défaire. Il me fit voir aussi comme une chose rare, deux boulettes de mercure, qu'il conservoit dans une boëte sur du coton, & qu'il assuroit avoir fixé lui-même. Il s'offrit à m'en donner le secret, si je lui enseignois celui de faire des mirois, qui réfléchissent en dehors les objets qui sont oposez, dont je l'avois déja entretenu, & que j'en savois les justes proportions. Mais je lui témoignai que je me souciois fort peu de sa fixation de mercure; tant à cause que la Chimie n'est pas mon inclination, que je n'y entens rien, & que je n'en puis espérer aucune

Le sieur della Vallé a négligé le secret de fixer le Mercure.

cune satisfaction ; que parce qu'il n'y avoit point d'aparence qu'un Juif, dont le savoir est assez médiocre, par ma propre expérience, fut en possession d'un secret d'importance, ou d'une réalité ; mais plûtôt de quelque sophistique, & de quelque alliage impertinent, selon leur coûtume. Enfin nous fîmes amitié ensemble, & en demeurâmes à nous revoir, & à nous entretenir plus amplement, ou en cette ville ou ailleurs, si par hazard nous nous rencontrions jamais.

Descri-ption d'un accident qui arriva à Madame Maani.

Pendant que j'étois ocupé dans Cascian en ces conversations, il m'arriva une petite disgrace, que je vous raconterai bien volontiers, parce que nous la surmontâmes avec honneur. Madame Maani vouloit acheter quelques étofes de soïe, & d'autres gentillesses qui se font en cette ville, qui se vendent dans le *Bezazistan*, qui est un lieu dans le *Bazar*, fermé & entouré de murailles, presque semblable à ceux de Constantinople, & de plusieurs autres endroits de la Turquie, dont je vous ai écrit autrefois. Mais les femmes de qualité n'ont pas acoûtumé d'aller le long du jour par la ville, avec leur suite ordinaire qui les feroit reconnoître ; du moins, c'est ainsi qu'on en use en ces quartiers, outre que l'on ne pouvoit pas aller de nuit dans le *Bezazistan*, parce qu'il est fermé. Desorte que pour sauver, comme on dit, la chévre & les choux, elle crût bien faire d'y aller *incognito*, sous un méchant habit de servante ; parce que ces sortes de gens-là vont librement par tout, le long du jour. Elle y alla donc ainsi déguisée,

Sa prudence. sée, seulement avec une autre de ses suivantes, sous la conduite de son *Lala*, ou de son Intendant, & de deux autres serviteurs, qui la suivoient de loin. Passant par le Bazar, en un endroit où il y avoit beaucoup de monde, un insolent, qui, à l'habit, la prenoit pour quelque pauvre malheureuse esclave; la poussa un peu, en la touchant par le bras, comme des ivrognes ont acoûtumé de faire par les ruës, avec les femmes qu'ils rencontrent. Alors Madame Maani ne se souvenant plus qu'elle avoit pris la forme d'une servante, & qu'elle en portoit l'habit, sous lequel il est évident qu'elle s'étoit exposée aux insultes & aux petites disgraces dont les suivantes à peine se peuvent défendre, se mit tout de bon en colére. La bienséance néamoins l'empêcha de se plaindre: desorte que, sans parler & sans s'émouvoir davantage, ni témoigner d'impatience, elle se fit entendre par signe à ses hommes qui la suivoient, leur designant l'insolent qui l'avoit poussée un peu trop rudement, & qui continuoit son chemin. L'un des serviteurs de Madame Maani, qui l'entendit à demi mot, retourna sur ses pas, après cét incivil, sur lequel il déchargea d'abord sa colére. Cependant quelques-uns de ses camarades vinrent à son secours; parce que, selon les assurances qu'on nous en donna depuis, ils étoient tous deux d'une même maison de *Cascian*, & domestiques du gendre du Roi de Perse, que le crédit qu'ils avoient aquis parmi les oficiers, rendoit insolens & insuportables. Et comme ils étoient tous armez, mes gens se mirent incontinent en défen-

Hardiesse d'un de ses domestiques.

défense, & donnérent en cette ocasion de si belles marques de leur valeur, & du feu qui les animoit pour le service de Madame Maani leur souveraine, que le champ de bataille leur demeura, avec la gloire d'avoir triomphé de leurs ennemis; dont l'un, qui étoit le plus hardi & le plus insolent, demeura étendu sur la place, de la pesanteur d'un coup de Cimeterre, que le plus résolu des miens lui déchargea, avec tant de violence, qu'il lui sépara les deux épaules, sans deux autres coups mortels qu'il lui porta en même-tems. Tous les autres aussi furent mis en déroute par mes gens, qui leur donnérent cent coups de piés, & cent gourmades, pour terminer le combat, sans que pour cela aucun de mes gens en fut incommodé. Je n'eus pas plûtôt apris cét accident, que, sans diférer davantage, je me rendis au logis du *Daroga*; c'est-à-dire, du Gouverneur de la ville, avec ceux-là même de mes gens, qui s'étoient trouvez à cette mêlée. Je lui raportai l'afaire, dans toutes les circonstances qui l'avoient acompagnée; & je lui dis que je n'avois pas recours à lui, pour faire châtier cette canaille, puisque mes gens s'en étoient assez bien aquitez; mais plûtôt pour l'informer dans la vérité, de la façon que cette action s'étoit passée, & qu'il ne crût pas que mes domestiques eussent été assez insolens pour avoir fait naître cette quérelle, & donner sujet de se plaindre d'eux, dans un païs principalement où nous recevions tant de faveurs & de civilitez.

Adresse du sieur della Vallé.

Le *Daroga*, qui avoit déja été informé de tout, me traita fort civilement, & me parla

Le Gouverneur de la ville lui fait civilité.

parla en termes très-obligeants, me priant d'excuser tout ce qui s'étoit passé. Il me protesta que s'il avoit sû mon arrivée, il m'auroit donné un logis, avec toute la joïe imaginable, & choses semblables, dont je le remerciai très-afectueusement & du mieux qu'il me fut possible. Et en ma presence, il maltraita de paroles un certain des intéressez, qui m'avoit prévenu dans les plaintes qui lui avoit formées contre nous : il lui dit, entr'autres choses, qu'ils étoient une troupe de coquins, dont l'insolence devenoit insuportable ; qu'il en avoit déja écrit au Roi. Que, comme hôtes de Sa Majesté, nous marchions sous sa protection ; & que bien loin de nous insulter, ils devoient nous protéger & chercher l'ocasion de nous rendre service ; que si nous en eussions encor tué d'autres, il n'en seroit rien autre chose. Enfin, m'étant rendu leur intercesseur envers lui, je pris congé de M. le Gouverneur, & m'en retournai véritablement fort satisfait de lui, tant à cause que le diférend avoit été terminé glorieusement, pour nous & à nôtre avantage, que parce que j'admirai, non-seulement la conduite incroïable de Madame Maani en cette ocasion, qu'elle n'avoit pas prévûë, mais encor son intrépidité, à la vûë de cette sanglante mêlée, & d'avoir pû modérer ses passions à ce point, que de s'en rendre la souveraine, & de continuer son chemin, sans en être émuë, & sans s'en mettre en peine davantage.

La conduite de Madame Maani est incomparable.

Lorsque je vous ai entretenu de ces étofes de soïe, qui se font en cette ville de Cas-

Cascian, j'ai oublié de vous dire, qu'il s'y en fait de trois sortes dans la perfection, & peut-être beaucoup mieux qu'en Italie, où jusqu'à present, je n'en ai point encor vû de semblables. L'une sert à faire de ces ceintures que portent ordinairement les Persans; c'est une certaine façon d'étofes assez large & fort longue, dont ils se font trois ou quatre tours. L'ouvrage en est raïé, avec un mélange d'or, & quelquefois sans or, mais fort délicatement, avec des feüillages, & autres galanteries. Et entre ces raïes; parce que souvent on voit de ces ceintures qui sont doubles; c'est-à-dire, qui se divisent en deux étofes séparées, sans aucun autre ornement ou feüillages; d'un côté, le fond est d'une couleur simplement, & de l'autre, d'un autre couleur, de même que les raïes, quoique l'étofe soit toute simple; & de cette façon ces sortes d'étofes sont fort jolies & fort semblables à de certains hauts-de-chausses d'étofes bizarre, que porta un jour dans Naples le Sieur *Francesco Crescentio*, que vous avez vûs, comme je croi. Et il y a bien de l'aparence que cette étofe soit faite pour une de ces ceintures, qu'ils joignent l'une à l'autre, pour en former une piéce de chacune. Il se fait plusieurs sortes d'étofes dans Cascian.

La seconde sorte d'étofe de soïe, est celle qu'ils nomment *Milec*, qui a beaucoup de raport à celles qu'on apelle à Naples, toiles indiennes à deux envers; mais bien plus belles sans comparaison, & dont l'ouvrage & les couleurs sont bizarres extrêmement. On lit même, sur quelques-unes, plusieurs vers Persans, qui y sont inférez

&

& tissus, comme ceux justement que cette Sabine, dont Ausone a fait l'éloge, inséroit & entremêloit adroitement en ses ouvrages : mais on y remarque de plus de certaines petites figures d'hommes & de femmes, ou d'animaux, sous de si riches & si éclatantes couleurs, qu'il ne se peut rien voir de plus beau.

'Epigr. 36.

Ils dépensent beaucoup en habits.

La troisiéme sorte d'étofe s'apelle *Zerbaf*, où *Mileczerbaf*, qui ne difére point des précédentes, sinon que celles-là sont faites toutes de soïe, & que dans celles-ci, il y a de l'or & de l'argent, avec de la soïe. Ces étofes se font dans la Perse, de même que toutes les autres de soïe ou d'or, seulement pour l'ornement des Dames, ou pour couvrir des careaux, ou faire des courtepointes, & autres semblables meubles de chambre. Parce que les habits des hommes, comme je croi vous en avoir écrit autrefois, sont toûjours de toile, teinte d'une couleur seulement, mais extraordinaire & éclatante. Ils en changent tous les jours, & en aïans porté une trois ou quatre fois, ils la rebutent, & la donnent à quelqu'un de leurs valets. Desorte qu'encor que l'on s'habille de toile, dès le commencement de l'année, à cause de la quantité d'habits, que les particuliers se font faire, la dépense en est presqu'aussi grande que s'ils s'habilloient de soïe.

Le Roi d'aujourd'hui a introduit cette coûtume, afin, je croi, qu'il ne se consomme pas tant de soïe en son Roïaume, & qu'on la transporte toute dehors dans les païs étrangers ; & qu'en échange, l'argent soit plus commun dans la Perse. Les toiles,

toiles, dont se font les vêtemens, ne sont pas de lin, parce qu'il n'y en a pas ici, mais de coton, dont se font toutes les toiles, que nous apellons le menu linge, duquel nous nous servons ordinairement. Celles-là sont aussi de diférentes couleurs, très-fines, & beaucoup plus que quelques toiles que ce soit, de Flandre ou d'Hollande, & le plus souvent on les aporte de l'Inde, où on les façonne. Pour les chemises, il s'y fait d'une sorte de toile particuliére, avec un mélange de soïe en forme d'échiquier, qui est fort galante, & fort jolie; & d'autant plus, que chacune de ces grandes chemises se peut mettre dans la main: sur-tout elles sont fort commodes pour l'hiver; parce que le coton de soi est chaud; & quelque violent que soit le froid, on ne s'avise pas de chaufer la chemise. Mais l'été, quoiqu'elles ne me déplaisent pas, à cause de la fraîcheur de la soïe qu'elles conservent, je vous avouë néamoins que je desirerois cette plus grande fraîcheur que communiquent les chemises de lin de nôtre Europe, dont il ne me reste aucune à present. Il se fait aussi d'une certaine étofe très-fine, de coton & de soie, mêlez ensemble, comme du satin, qu'ils apèllent *Coroni*, du nom de *Coron*, qui n'est autre chose que de la toile de coton, presque comme du bazin. On s'en sert diversement; les uns pour s'en faire des habits, non pas les personnes de condition, au moins très-rarement; mais plûtôt les marchands, ou d'autres semblables gens, qui se veulent faire connoître de loin, sous des habits plus beaux & plus éclatans qu'à l'ordinaire.

Il se fait dans Cascian des toiles de coton très-fines.

Mais

Mais puiſque je me ſuis engagé à parler des habits, il eſt plus à propos que je faſſe une entiére deſcription de ceux que portent les habitans de ces quartiers, vû que l'ocaſion s'en preſente, qu'à preſent je n'ai plus de Peintre avec moi, qui m'en puiſſe tirer une copie pour l'envoïer en Italie.

Deſcri-ption des habits des Perſans.

Vous ſaurez donc que l'habit des Perſans eſt un peu diférent de celui des Turcs; c'eſt-à-dire, plus ſimple, plus étroit, & plus échancré par haut. La veſte de deſſous, qu'ils portent l'hiver ſeulement, ſur la chemiſe, & qui ne ſe voit pas, à cauſe qu'elle eſt courte, ſe fait ordinairement de ces toiles de coton des Indes, qui ſont fines extrémement, ſur leſquelles on a imprimé, ou des fleurs, ou des figures de diférentes couleurs, parfaitement belles, & piquées, avec un peu de coton dedans. Mais la veſte de deſſus, qui eſt plus longue, qui paroît ſeulement, & qu'ils portent ſeule en été, qui eſt auſſi un peu piquée & garnie de coton, eſt parfaitement juſte ſur celui qui s'en ſert, & fort étroite par la ceinture. Elle doit auſſi couvrir l'eſtomac, & puis on la lace par dehors, de quatre lacets ſur le côté droit. Elle a des manches longues, étroites & pliſſées, dans leſquelles on paſſe les bras; mais elles ſont toutes fermées, & ſans aucuns boutons aux poignets. De la ceinture en bas, elle va toûjours en s'élargiſſant, à la façon d'une cloche, & un peu tenduë, à cauſe du coton piqué dont elle eſt garnie, qui la ſoûtient, & ſe termine enfin au gras de la jambe, où elle eſt plus ample qu'en quelque endroit que ce ſoit.

Ordi-

Ordinairement ces sortes de vestes, qu'ils portent par dessus, se font comme je vous ai dit ci-devant, de ces toiles teintes des Indes, d'une couleur seulement, mais bizarre extrémement; & ils les portent d'autant plus volontiers, que les couleurs en sont extraordinaires & fantasques. Et lorsque ces toiles sont neuves, je vous assure qu'elles ne sont pas moins lustrées & éclatantes que le satin. Ils se ceignent fort bas, comme au-dessous du ventre, avec deux ceintures l'une sur l'autre. La plus longue des deux, de même que la seconde, est faite de ces étofes de soie, dont je vous ai parlé, d'un ouvrage fort délicat & galant; souvent même il y entre de l'or. Parce que leur vanité ne consiste presque qu'à posséder de riches & de superbes ceintures, & des turbans magnifiques, dont ils changent fort souvent, & dont la diversité fait toute leur étude. Par ces marques extérieures, on fait le discernement des personnes de condition, d'avec les gens du commun. L'autre ceinture est plus courte & plus étroite; c'est-à-dire, que sur cette grande, mentionnée ci-dessus, pour en relever l'éclat, & la faire remarquer davantage, ils en apliquent une moindre, & beaucoup plus simple, d'une seule couleur; & quoiqu'ordinairement elle ne soit pas faite de soïe, mais de coton, ou de poil de chameau, elle n'en est pas moins estimée. Parce que souvent ces sortes de ceintures sont plus précieuses & plus chéres que si elles étoient de soïe.

Ils sont fort curieux en ceintures & en turbans.

Les Persans se servent en hiver seulement d'un habit de dessus, qui est fait à

peu près comme une casaque, ou un juste-au-corps, & ordinairement fort court. Desorte qu'aux cavaliers, & aux gens de guerre, il bat simplement de son extrémité la croupe du cheval sur lequel on est monté, afin qu'ils soient plus promts à se mettre sur la défensive, & qu'ils puissent se servir de leurs armes avec plus de facilité. Le peuple le porte un peu plus long; mais il ne passe pas le genoüil à qui que ce soit. Et les uns & les autres s'en servent de deux sortes, qui sont fantasques & capricieuses, & dont l'invention est belle. On les fait ordinairement de drap; mais d'une couleur extraordinaire & diférente de celle de la veste; avec une garniture de certains cordons & de houpes de soïe, d'autres diférentes couleurs sur les côtez, qui a fort bonne grace, soit que ces cordons servent de lacets, ou qu'ils flotent, comme il arrive ordinairement. Quelques-uns, mais peu, & seulement en quelque solemnité, se font faire cét habit de dessus, de quelque étofe de soïe & d'or, & presque toûjours fourée de peaux, dont ils ont quantité. Car outre celles qui nous sont connuës, ils en ont encor d'autres fort jolies, blanches, noires & grises, d'une certaine sorte d'agneaux, qui naissent dans la Province de *Chorasan*, dont le poil est long, frisé & délié, tellement que les peaux en sont très-belles & très-fines, joint aussi qu'en ces quartiers elles sont à grand marché. Les bas-de-chausses, qu'ils portent tous, sont de drap, de quelque belle couleur; & pour cét éfet, le drap fin de Paris est le plus estimé. Cette sorte de chaussure n'est

Ils se font des robes fourées.

n'est que pour les hommes seulement : parce que les femmes n'y emploïent que du velours, de la toile d'or, & de ce qu'il leur plaît davantage.

Sur-tout, ils ont grand soin que toutes les choses qu'ils portent soient de diférentes couleurs, contre nôtre pratique, qui afecte le contraire. Cependant les couleurs communes & ordinaires n'y sont pas fort estimées, comme le bleu, le verd, & autres semblables. Mais plûtôt celles qui sont fantasques & bizares, comme la couleur d'eau de mer, de bronze, de chamois, de lie de vin, d'olive, & ainsi des autres. Mais de toutes leurs couleurs, qui sont les plus éclatantes & les plus gaïes, il n'y en a point qui me plaisent davantage, qu'un certain incarnat, qui semble être tout de feu, qu'ils apellent ici Al, auprès duquel tous les plus beaux incarnats, & les plus vives écarlates que nous aïons, sont tellement défectueuses, qu'elles semblent pâles & sans éclat. Je ne le puis mieux comparer qu'à de la braize allumée, ou bien à la fleur d'un grenadier : & entre toutes leurs couleurs, qui sont obscures, un certain gros verd, fort chargé & tirant sur le noir, me plaît assez, c'est aujourd'hui la couleur la plus nouvelle, & la plus à la mode qui soit dans l'Orient. Elle s'apelle *Negti*, de *Neft*, qui est le nom d'une certaine huile que la nature pousse hors de terre, en un endroit qui n'est pas éloigné de *Bachu*, ville d'Albanie, sur la mer Caspienne, de la dépendance aussi du Roi de Perse. Ils apellent cette couleur *Nefti*, parce qu'elle a beaucoup de raport à celle de cette huile, la-

Ils se plaisent fort à porter des habits de diférentes couleurs.

quelle, à la diférence des autres huiles, s'apelle proprement *Neft*, dont on se sert ici seulement pour brûler, & qui coute fort peu. Le débit néamoins en est si grand, que le Roi en tire tous les ans une somme d'argent très-considérable. De plus, elle est médecinale, & a plusieurs belles propriétez. Enfin, il est certain que cette sorte d'huile n'est pas inconnuë à nos Médecins, non plus qu'à nos anciens historiens, parce qu'il s'en trouve encor en quelques endroits de la Jurisdiction de Babilône, &
Dan. 3. que le Prophête Daniel en fait mention;
46. *Lib.* mais je n'ai vû ce merveilleux éfet, & que
2. *c.* 108. Pline lui attribuë, que de loin elle soit su-
& lib. 24. ceptible de feu.
c. 17.

Pour terminer cette déscription importune des vétemens, je vous dirai que les épées, dont on se sert ici, n'ont qu'un tranchant seulement, & qu'elles sont beaucoup plus courbées qu'en Turquie. Ceux qui s'en servent, les portent de telle sorte, qu'étant atachées à la ceinture, d'elles-mêmes, & par la pesanteur du côté qui est le plus large, elles se tournent à rebours d'une façon tout-à-fait bizarre: je veux dire, que le côté du tranchant du cimeterre, comme plus leger que l'autre, se tourne vers le Ciel. Et de cette façon une épée est fort commode, tant à ceux qui vont à piè, parce qu'elle joint & embrasse parfaitement la cuisse, qu'aux autres qui vont à cheval, à cause qu'elle n'embarasse nullement, & qu'elle s'unit fort bien à la cuisse & à la selle; & lorsque dans l'ocasion ils sont obligez de mettre la main à l'épée, le tranchant, qui a le dessus, se trouve tôûjours

jours en état de défendre son maître. Les gardes ne sont qu'une simple croix; mais elles sufisent pour couvrir & conserver la main, & les plus curieux ont acoûtumé de les porter damasquinées à la Persane. Les foureaux sont de chagrin, noirs ou rouge, comme je les porte ordinairement, avec le bout du foureau, de même ouvrage que la garde. Les baudriers, ou porte-épées, y sont très-jolis & étroits; mais tout unis, sans ornement, & dans la couleur naturelle des peaux de dains dont ils sont faits.

Ils portent toûjours un turban de couleur, raïé diversement, sur un fond blanc de toile de coton, & rarement un blanc tout uni. Les personnes de condition ont acoûtumé d'en porter de brodez d'or & d'argent, quoique souvent ils s'en servent de fort simples & fort communs, selon que l'humeur domine; mais ils sont toûjours fort amples, fort grands, & d'une forme assez bizare, si bien que le petit bonnet qui est au milieu ne paroît jamais. Parmi les Persans, au moins selon que je l'ai remarqué jusqu'à present, l'habillement de tête ne met point de diférence entre les personnes, comme parmi les Turcs, excepté ce bonnet rouge, qu'ils apellent *Tag*, ou couronne, qui est une marque particuliére & spécifique de noblesse, & du rang que l'on tient dans la milice, mais que l'on porte fort rarement, & seulement en de célébres occasions, dont je vous ai entretenu ailleurs. Pendant les grands froids de l'hiver, qui sont extrêmes en ces quartiers, plusieurs ont acoûtumé de porter, sous le turban, un grand bonnet long & pointu, fouré

Les turbans y sont beaux.

de peaux, dont l'extrémité paroît au-dessus, par le milieu des envelopes du turban; & de sa largeur, par en bas, il couvre entiérement la tête & les oreilles, pour les défendre de la rigueur du froid, de même façon que Xénophon assûre, que ceux de Thrace en portoient de son tems.

De Cyr. min. exp. l. 7.

Chez eux, ils portent ces bonnets sans turban. Quelques-uns mêmes les portent aussi sans turbans, hors de la maison; mais ce ne sont pas les personnes de condition. Les Géorgiens seulement, qui n'ont point d'autre habillement de tête, qui s'en servent d'ordinaire, & qui, comme Chrétiens, ont le turban en horreur, le portent indiféremment, & nobles & roturiers. En ces quartiers néamoins, on ne se met pas en peine de cette distinction entre les personnes; si bien que les Chrétiens, de même que les autres, peuvent librement se servir des habits, & de turbans semblables à ceux que portent les Persans. Il leur est permis de porter le verd, qui est si étroitement défendu en Turquie, non-seulement sur la tête, & en leurs habits, mais encor en leur chaussure: desorte qu'ordinairement leurs souliers sont verds, de chagrin, & d'autres couleurs encor; mais pour le chagrin, il n'y a que les personnes de condition qui s'en servent. Parce qu'ils sont trop durs, & qu'ils me sont incommodes, je me contente d'en porter de maroquin, comme le menu peuple. Leur forme est aussi fort diférente de celle des Turcs; le bout en est pointu, & le talon élevé, ce qui donne de la hauteur à celui qui en est chaussé. Enfin ils sont tous sembla-

De religion diférente.

On y en porte de verds.

blables à ces souliers des Médes, dont on se sert communément au grand Caire, pour se procurer le même avantage, & à ceux que les soldats de Xénophon portoient, sur les mémoires qu'il nous en a laissez. Cyropæd. lib. 8.

L'habillement des femmes est aussi très-simple, & sans ornement; quoique celles qui sont riches & de condition, n'y épargnent rien, pour en avoir de drap, de soïe & d'or, avec un tissu de diférens ouvrages, fort agréables & fort jolis. Il est plus étroit aussi que celui des femmes Turques; &, selon moi, la forme n'en est pas si belle. Elles se ceingnent aussi fort bas, presque au-dessous des fesses, ce qui a très-mauvaise grace. Le voile qu'elles portent sur la tête, est semblable à celui des femmes de Baghdad, dont je vous ai entretenu autrefois, si je ne me trompe, & ataché par-devant de la même façon; mais par derriére, il flote jusqu'à terre de tous les deux côtez, à la diférence de celui des femmes de Babilône, qui ne traîne que d'un côté seulement. Elles en ont de diverses couleurs, mais bizarres & fantasques extrémement. Elles sont coéfées fort simplement, & leurs ornemens de pierreries, ont tout-à-fait du raport à ceux des Babilôniennes. Elles portent seulement ici un rang de perles; non pas au col, comme nous, mais en divers endroits, de-çà & de-là sur les tempes, qui pend à la négligence, de la hauteur de quatre doigts, & peut-être davantage, au-dessous du visage, flotant devant & derriére, selon le mouvement de la tête. Elles vont aussi ordinairement avec deux grosses toufes de cheveux déliez,

Les femmes sont coéfées d'une façon extraordinaire.

qui naissent du sommet de la tête, & qui se répandent indiféremment de côté & d'autre, lesquels étant noirs, comme ils les aiment ici, & qu'ils le sont presque tous, ont autour d'un beau visage, toute la bonne grace qu'on peut s'imaginer. Lorsque les femmes vont par la ville, elles se couvrent le corps & le visage d'un linceul blanc, comme font les femmes Syriennes; & montent ordinairement à cheval, dont les unes abandonnent la conduite à un serviteur, qui le tient toûjours par les rénes, & que les autres conduisent elles-mêmes, comme bonnes cavaliéres.

La description que je vous ai faite de ces sortes d'habits, m'a trop écarté de la suite de mon discours. Mais je veux croire qu'elle n'aura peut-être pas été inutile, pour délasser votre esptit, que le simple recit des journées de mon voïage pouvoit ennuïer. Je crains néamoins que le tems que j'ai emploïé à observer, pour ainsi dire, plûtôt qu'à debiter des choses de si peu d'importance, ne m'ait rendu incommode & insuportable. S'il est donc vrai que cette description trop éxacte vous ait été importune, ne vous en prenez, comme je vous l'ai déja témoigné, qu'à la perte volontaire que j'ai faite de mon peintre; parce que, quand je l'avois, lui-même, sans me donner la peine de faire l'orateur, avec le pinceau ou le craïon, il me representoit sur un papier, & dans toutes les circonstances, & bien mieux que je n'aurois pu faire par mes paroles, les vétemens & les autres choses qui en dépendoient. J'ai un déplaisir extrême qu'il se soit retiré d'avec moi, sans

La perte que fit le sieur della Vallé a été préjudiciable aux curieux.

avoir

avoir premiérement achevé un portrait de Madame Maani, qu'il m'a laissé imparfait, & que je lui avois commandé de faire, sous l'habit qu'elle portoit en Mésopotamie, qui est fort beau, & dont la forme est fort jolie, selon moi. Elle s'en sert encor quelquefois, comme en d'autres rencontres, de celui des Dames de Perse, de Turquie, d'Arabie, de Géorgie, de l'Inde; enfin, de tous les endroits où elle a eu habitude, & de toutes les nations qu'elle a pratiquées. C'est tout vous dire, qu'elle les porte tous, les uns après les autres, par galanterie, & qu'elle en fait son divertissement. Tellement que si ce portrait eut été achevé, je l'aurois envoïé très-volontiers en Italie. Mais comme il n'est simplement qu'ébauché, il ne mérite pas de faire un si beau voïage. Et parceque,

Il me faut retourner à mon premier travail. Pet. m di Mort. 1.

Je dis donc qu'après avoir vû & observé dans *Cascian* les choses que je vous ai spécifiées ci-dessus, nous en partîmes le Dimanche au soir du 28. de Janvier, & selon la coûtume, comme il ne s'agit que de sortir de la ville & de se mettre sur la route, nous passâmes la nuit à une lieuë delà seulement, dans le *Carvanserai* d'un gros bourg, qui se nomme *Bidgul*. Le lundi nous nous trouvâmes en état de partir devant le jour, à cause que nous ne pouvions espérer de logement qu'à quelques lieuës d'ici. Nous en fîmes sept, toûjours par de certaines grandes plaines sablonneuses & stériles, où les animaux enfonçoient pres-

que jusqu'aux sangles. Nous y portâmes aussi de l'eau, parce qu'en ces quartiers il ne s'en trouve que de salée, à cause de la quantité de sel dont le territoire est rempli. Le soir nous ne trouvâmes point de village ni aucun lieu habité, parce qu'il est impossible que qui que ce soit puisse vivre en ce desert. Il y a seulement deux *Carvanserai*, qui ont été bâtis pour la commodité des voïageurs, dans l'un desquels, parce qu'ils sont tous ensemble, nous logeâmes; & ils apellent ce lieu, *Déchien*.

Campagnes stériles, à cause du sel dont elles sont remplies.

Le mardi, en six lieuës de chemin que nous fîmes, nous traversâmes ces fameuses plaines de sel; qui sont assurément quelque chose de très-remarquable, quoique nos livres de Géographie n'en fassent aucune mention. La campagne est unie, & toute blanche. En éfet, ce n'est que du sel tout pur, & par conséquent stérile; quoique dans le commencement, où elle ne paroît pas encor blanche, on y trouve, d'espace en espace, des racines d'une certaine herbe seche, & salée, de couleur jaunâtre; que je ne connois point, & que je négligeai aussi de cueïllir pour vous en faire part; parce que nous sommes trop éloignez. En été, ce quartier est sec extrêmement. Et l'on m'assura que la chaleur y est insuportable; & que pour se soustraire à ces sortes d'impressions, on prend, en ce tems-là, un autre chemin qui est un peu plus long. Pendant l'hiver, ce païs est ordinairement inondé des pluïes continuelles; dont les eaux deviennent salées & blanchâtres. Quelquefois elles y sont si hautes, que les chevaux en ont jusqu'aux sangles. On y

passe

passe néamoins, au grand préjudice des habits, qui demeurent tachez de l'impureté de ces eaux, qu'il faut nécessairement traverser. Outre l'incommodité de l'eau, le terrain perd sa solidité en ce tems-là, si bien qu'on n'y chemine qu'avec une peine inconcevable, & non sans risquer sa propre vie : parce que pour peu que l'on s'écartât du chemin fraïé & batu, on s'engageroit infailliblement dans des bourbiers, d'où on ne pourroit espérer de sortir que très-dificilement. De cette façon, non-seulement des hommes; mais encor des chevaux & des chameaux mêmes, quoique de taille avantageuse, y ont été submergez. Pour la sûreté des voïageurs, on y a dressé d'espace en espace de certains pilastres de pierres noires, qui marquent le chemin qu'on doit tenir. Mais pour moi, que la bonne fortune a toûjours acompagné en mes voïages, quoique j'aïe entrepris celui-ci pendant l'hiver, sous une fraîcheur, qui ne nous a incommodez en aucune façon, j'ai eu cét avantage de n'y point trouver d'eau, parce que l'année a été seche extraordinairement en ces quartiers. D'où vous pouvez juger que le terrain étoit solide, & que nous avons fait ce trajet le plus agréablement & le plus heureusement qu'il se puisse dire.

En hiver elles sont inondées.

Le sel qui s'y rencontre, & que j'y goûtai, est fort blanc & seroit bon à manger; mais les Persans ne s'en servent pas; parce qu'ils en ont grande quantité d'ailleurs, qu'ils apellent de montagne, & qu'ils estiment bien davantage. La terre, par une providence de Dieu, très-particuliére, leur

Le sel en est bon, & bien blanc.

communiquant avec profusion ce qu'ils n'auroient pû espérer de la mer qu'avec des dificultez incroïables, à cause que de tous les côtez elle est extrêmement éloignée de la Perse. Vers le milieu, ou environ, de ces plaines blanches de sel, je trouvai un petit espace de terre noire & seche, que ce Roi y fit transporter une fois. Parce que, pour satisfaire à sa dévotion, il alla à pié en pelerinage à une de leurs Mosquées, en *Chorazan*, qui est fort fréquentée. Et comme il étoit obligé de passer par ici, vû qu'il n'y a point d'autre chemin, & qu'il ne pouvoit pas traverser en un jour à pié toutes ces plaines salées, qui continuent l'espace de cinq lieuës, ou environ, il y fit porter cette terre, pour former un réduit qui fut plus sec; afin d'y passer une nuit, comme il fit, & s'afranchir par ce moïen de ces humiditez, qui inondoient peut-être ce détroit. Aujourd'hui les caravanes, qui y passent pendant l'hiver, se servent de cette même commodité.

Ces plaines salées durent l'espace de 5. lieuës.

Nous traversâmes ce jour-là toutes ces plaines de sel; mais nous ne pûmes pas joindre le soir aucun lieu de retraite. Parce qu'il n'y en avoit point, qu'il ne fut éloigné d'autant de chemin que nous en avions déja fait. Desorte qu'aïant parcouru cette carriére blanche, avec les eaux & les provisions de bouche que nous avions, jusqu'à du bois pour faire la cuisine, nous demeurâmes où la nuit nous furprit. Et pour ce soir-là, Madame Maani ne voulut pas qu'on levât la tente, ni dormir dans sa litiére, se contentant de passer la nuit au serain, avec moi, sous le pavillon du Ciel étoilé; mais

Générosité de Madame Maani.

néa-

néanmoins sous de bonnes couvertures, piquées de coton, selon l'usage & la coûtume du païs, & avec les bonnets fourrez en tête.

Le mécredi, qui étoit le dernier de Janvier, après cinq ou six lieuës de chemin, nous fûmes loger sur le soir dans un *Carvanserai*, qu'ils apellent *Sciah-cuh;* c'est-à-dire, montagne noire, en langue Persane, à cause d'une montagne voisine, qui paroît noire de loin. Pendant le jour, nous dînâmes auprès d'un réservoir d'eau douce, que nous trouvâmes sur le chemin, de laquelle nous fîmes provision pour le soir, & emplîmes nos outres: parce qu'il n'y en a que de salée dans le *Carvanserai* de Siah-cuh. C'est pour cela que le Roi a commandé, & fait faire déja un autre *Carvanserai* en cét endroit, quelque peu éloigné du premier, & tout auprès d'une certaine eau qui est très-excellente. Il a puni exemplairement l'Architecte qui a fabriqué le premier *Carvanserai*, qui est bâti depuis peu, & en un endroit où l'eau est très-mauvaise, le pouvant faire autrement. Parce que cette dépense est faite; dès que le second *Carvanserai* sera achevé, on desertera le premier.

Architecte puni exemplairement.

Je vous ai fait tout ce discours, afin que vous considériez la dépense que fait le Roi Abbas; combien de soin & de peine il se donne, pour embellir & enrichir son païs, sur-tout pour y entretenir le commerce, & le rendre fertile & abondant en toutes sortes de marchandises. Il m'arriva dans *Siah-cuh* une chose fort extraordinaire; savoir, qu'après m'être abstenu du vin si

long-tems, j'en goûtai quelque peu pendant le souper, pour la premiere fois. Et parce qu'entre mes avantures, dont vous êtes fort curieux, celle-ci est nouvelle, & que l'ocasion qui m'y porta est remarquable, je suis obligé de vous en entretenir. Si j'y emploïe un peu de tems, vous m'excuserez, s'il vous plaît, parce que je ne puis suprimer les circonstances nécessaires, que je vous prie de parcourir avec un peu de patience, & de soufrir cette digression hors de propos. Mais celui qui voudra seulement entendre parler de mes voïages, il peut, sans scrupule, obmettre le chapitre qui suit, parce qu'il ne hazardera rien, & que c'est pour cela que je l'ai marqué expressément.

Digression, marquée par l'Auteur, & pourquoi.

Madame Maani desire des enfans.

Madame Maani, selon la coûtume de toutes les femmes, a une extrême passion d'avoir des enfans, dont la privation la réduit dans un déplaisir & un chagrin extraordinaire. Elle ne manque pas assurément de ces gens qui lui prescrivent des remedes de Messire Grillon; parce que, selon moi, elle en consulte tout le monde, & en cherche de tous côtez. Je lui ai déja dit, qu'elle ne fit rien inconsidérément & avec précipitation, & qu'elle se donnât de garde de ne rien faire sans avis, & sans consulter les experts ailleurs qu'en ces quartiers, où le nombre en est très-rare; & où ceux qui s'en piquent, lui pourroient peut-être bien ordonner des remedes qui lui seroient contraires, & qui lui ruineroient absolument la santé. Que la fécondité en une femme dépend de Dieu, qui est l'auteur de la nature, & duquel toutes

choses

choses procédent ; & qu'enfin il se faut abandonner à sa providence, & le reste, à laquelle elle me dit qu'elle se soûmet entiérement, & qu'elle ne veut point avoir d'autre volonté que la sienne. Mais je m'en défie fort ; parce que le desir qu'elle a de se voir enceinte, est si puissant, que Dieu sait, si sans me communiquer sur ces petits desseins, elle peut s'empêcher de faire des expériences. Entr'autres choses, de certains Médecins ignorans, selon moi, lui ont persuadé que pour faire des enfans, il faut que je boive du vin ; & que ma boisson ordinaire, qui n'est que de l'eau toute pure, est l'unique & la seule raison pourquoi nous n'en avons point. Ils établissent leur sentiment, sur ce qu'ils assurent qu'il n'y en peut avoir d'autres : parce que nous sommes tous deux de familles très-fécondes, tant du côté du pere que de la mere, & d'où sont sortis quantité d'enfans ; Madame Maani particuliérement, dont la mere en a eu douze ; en éfet, en deux fois elle en a eu quatre ; & même, depuis que j'ai épousé sa fille, elle est acouchée encor une fois. Son pere, de même que sa mere, étoit aussi de bon tempérament, puisque de deux femmes qu'il a épousées, il en a eu dix-huit enfans.

Elle consulte les Médecins.

Pour ce qui est de nos personnes, nous sommes encor jeunes tous deux. Et quoique l'âge de Madame Maani ne me soit connu que par des indices ; parce qu'en tous ces païs ils ne tiennent point de registres bâtistéres, & qu'ils n'en écrivent presque rien sur le papier. Le peuple vit dans une igno-

ignorance invincible, & dans une indiférence criminelle, pour les livres & les écritures, se contentant de se conserver le souvenir des années de leur Roi, ou le tems des Gouverneurs de Provinces. Néamoins, après la recherche que j'en ai faite, le plus éxactement qu'il m'a été possible, bien que grossiérement néamoins, je trouve, en conciliant seulement les tems des guerres, & de certaines actions remarquables, avec nos années; que Madame Maani n'avoit que 18. ou 19. ans lorsque je l'épousai; desorte qu'à present elle va sur sa vingtiéme année, ou environ. Ainsi elle est encor jeune pour avoir des enfans. Outre que je ne suis pas dans un âge fort avancé, & qu'à peine j'ai ateint celui de trente-deux ans. Ils ajoûtent, & il est vrai, que nous nous portons bien tous deux, par la grace de Dieu, & que nos complexions, autant que l'on peut en juger, ne sont pas fort inégales, ni inhabiles à la génération. Desorte que s'il y a quelque empêchement, on ne le peut atribuer qu'à l'humidité extraordinaire, ou l'excessive froideur, que nous cause l'eau que nous bûvons, & moi particuliérement, en qui doit consilter la force & la vertu, qui en fait mon principal, & qui en bois incessamment.

Madame Maani n'avoit que 18. ou 19. ans quand elle fut mariée.

J'ai répondu à la force de ces raisonnemens, & dans la vérité, qu'il y a une infinité de personnes, principalement en ces contrées de l'Orient, qui ne boivent que de l'eau, & qui font quantité d'enfans. Et quoique l'exemple d'autrui ne fasse rien pour moi; je dis de plus, pour détruire ces puissans argumens, par ma propre expérien-

rience, qu'autrefois en Italie, où je ne bûvois que de l'eau, j'ai eu des enfans, & me suis aquis la qualité de Pere, avant que je fusse marié. Mon tempérament, ni ma constitution, ne sont point tellement débilitées, qu'elles puissent faire croire aucune altération de cette ancienne vertu. C'est pourquoi il en faut attribuer la cause à quelqu'autre défaut de nos complexions, qui péchent peut-être, si je ne me trompe, par un excès de chaleur étrangére; la mienne, au moins, par les preuves que j'en ai données autrefois; & la sienne, sans doute, par celle que nous en avons à present; ou bien à quelque influence céleste, si, ce que je ne crois pas, l'on peut ajoûter foi à de semblables choses, & à un horoscope, qui n'est peut-être pas mal fait, & qui a été vérifié en ma personne sur beaucoup d'autres choses, qu'un de mes amis me tira une fois, & que j'ai laissé à Rome dans mon cabinet de noier, si je ne me trompe, selon le pronostic duquel je ne puis pas espérer beaucoup d'enfans.

Le sieur della Vallé ne bûvoit que de l'eau.

Ces réponses font très-peu d'impression sur leurs esprits. Parce que, comme ils méprisent fort les exemples que j'ai cité, à cause que dans leur sentiment, elles ne me conviennent nullement; de même que les influences célestes qu'ils n'entendent peut-être pas, & dont ils ignorent les éfets. Ils repliquent, après avoir bien éxaminé mon afaire, que du premier enfant que je fis, dans le tems que je ne bûvois que de l'eau, on ne peut en tirer aucune conséquence, parce que je n'avois quité le vin absolument, que depuis un mois auparavant; & que

Les Médecins du païs blâment cette boisson.

que pour cette raiſon, il m'étoit encor reſ-té quelque étincelle de vigueur, de cette complexion vineuſe, ſi on la peut nommer ainſi. Et que du ſecond, qui me naquit une autrefois, après une habitude contractée de boire de l'eau depuis quelques années; ils diſent, que pour avoir été engendré en cette abondance d'humeurs froides & humides, il ne vécut que très-peu de jours, & mourut incontinent acablé de catharres.

Madame Maani ſollicite le ſieur della Vallé de boire du vin.

Madame Maani, que ces raiſonnemens ont bien plus fortement perſuadée que moi, m'a ſouvent ſollicité, & même avec importunité, de boire du vin: juſqu'à me promettre que ſi j'en bois, elle m'imitera de bon cœur, qu'elle en fera même ſon ordinaire, quoiqu'elle ne l'aime nullement, & que, ſelon moi, il ne lui ſoit pas fort profitable, & qu'elle n'en boive que rarement, & ſeulement par forme de médecine, lorſque par un principe de ſanté elle croit en avoir beſoin, parce qu'elle ſe pique fort ſouvent de poſſéder de grandes lumiéres, & d'être fort intelligente en l'art d'Hipocrate; & Dieu fait comment elle l'entend: ou bien quand elle ſe trouve à table, avec d'autres perſonnes de ſon païs qui en boivent, par complaiſance elle s'éforce de les ſeconder. Pour moi qui abhorre naturellement le vin, qui eſtime infiniment davantage, & qui chéris beaucoup plus, ſans comparaiſon, mes ſcerbets odiférans, ne ſachant comment me défendre des preſſantes ataques de Madame Maani; je l'ai enfin contentée, par cette réponſe, que je n'ai aucune confiance aux Médecins de ces

quar-

quartiers, & que je ne veux point m'abandonner à leur conduite; mais bien à celle des Médecins de mon païs, du ſentiment deſquels je ne m'écarterai jamais, parce que je ſai poſitivement, que rien n'eſt caché à leur intelligence; que je m'en raporte donc à eux; & outre l'avis des Médecins, au ſentiment particulier de deux autres perſonnes, que j'eſtime & honore également, entre leſquelles vous tenez le premier rang dans la ville de Naples, comme le plus éminent en doctrine, & que je chéris ſouverainement, comme tout le monde fait. L'autre eſt un Gentilhomme de mes anciens amis, qui demeure à Rome, & qui ſe nomme le Sieur *Franceſco Drago*, duquel les avis & les réſolutions me ſont autant d'oracles. Parce qu'outre que je ſuis aſſuré qu'il me fait l'honneur de m'aimer beaucoup, & qu'il ne me diſſimule jamais la vérité; il eſt tellement verſé dans la connoiſſance des choſes naturelles, que ſans faire tort à aucun Médecin, quelqu'excellent qu'il ſoit, il n'y en a point qui puiſſe raiſonner plus pertinemment que lui ſur ces matiéres. Deſorte que ſi tous deux ſoûtiennent, que pour avoir des enfans, il eſt néceſſaire que je boive du vin, j'obéïrai incontinent, quoique contre mon inclination, pour ne pas manquer, de mon côté, ſur une choſe de cette importance. Mais que je n'en veux point boire, s'ils ſont d'un ſentiment contraire; & qu'en l'atendant, je la prie de me laiſſer vivre à ma fantaiſie.

Il ſe défend d'en boire.

Cette défaite, jointe à la promeſſe que je fis à Madame Maani, la contenta merveilleuſement, & me pria inſtamment d'en

d'en écrire le plûtôt qu'il me seroit possible. Néamoins elle s'avisa encor d'une autre ruse pour me pousser à bout, ce fut dans le *Carvanserai*, que je vous ai marqué ci-dessus, de Siah-cuh où nous eûmes une longue conférence sur ce sujet. Elle me dit que nous devions être persuadez que le Roi *Abbas*, que nous allions trouver, m'obligeroit incontinent de boire du vin. Parce qu'il ne permet pas, & ne prend pas plaisir que dans ses festins, qui que ce soit boive de l'eau; & qu'aïant acoûtumé, pour régaler & favoriser ses hôtes, de boire avec eux, je n'aurois pas bonne grace de m'en dispenser, & de dire à Sa Majesté, que je ne puis boire de vin : c'est pourquoi, comme je ne doutois pas que dans peu je serois obligé d'en boire, à l'instance du Roi, j'aurois sans doute le déplaisir de n'en avoir point goûté auparavant à sa considération, & d'avoir été insensible à ses priéres. Je vous jure que je ne pus parer à ce dernier coup, & qu'il me fut impossible de m'en défendre. Si bien que pour lui complaire, & lui donner témoignage d'un bon mari, en aïant rempli une petite porcelaine, qui ne tenoit pas davantage que l'abreuvoir d'un oiseau, avec bien de la peine, & une infinité de grimaces & de simagrées ennuïeuses, à la mode de Naples, pendant qu'elle rioit de bon cœur, & qu'elle y prenoit grand plaisir, je l'avalai à la fin en grondant, comme si ç'eût été une medecine. Mais je lui dis que pour en boire desormais, il falloit atendre la consulte de Rome & de Naples. Mais retournons maintenant à nôtre voïage.

Belle invention de Madame Maani, dont il ne se pût défendre.

Le jeudi, qui étoit le premier jour de Février, nous nous levâmes deux heures devant le jour, parce que nous avions huit lieuës à faire ce jour-là, pour trouver un logement. Nous enfilâmes un chemin uni à la vérité, mais très-dificile à passer, comme celui qui en tout tems est tellement sale & boüeux, que les chevaux y enfoncent jusqu'aux sangles. A present néamoins, on y va fort commodément; parce que le Roi y a fait paver une route, qui à de longueur cinq lieuës, & davantage, autant que les bouës en ocupent. Et comme cette route est par tout égale, tirée à la ligne, large, belle, & qu'on la découvre d'une seule vûë, c'est assurément quelque chose de très-remarquable. Elle n'est pas encor achevée; mais on y travaille incessamment; & parce qu'en divers endroits cette chaussée est coupée, pour faciliter le passage à de petits ruisseaux qui y coulent, on y a fait des arcades en forme de ponts: mais entr'autres il y en a une vers le milieu qui est fort spacieuse, dans laquelle on a fait de petits départemens, pour la commodité de ceux qui s'y voudroient reposer. Celle-là est bâtie sur le plus grand fleuve, qu'ils nomment en leur idiôme Turc, *Aggi Ciai*; c'est-à-dire, fleuve amer, parce qu'éfectivement l'eau en est amere & salée, comme toutes les autres de ces quartiers, à cause de la quantité de sel, dont toutes ces plaines stériles sont remplies.

Chaussée de pierre, que le Roi de Perse a fait faire.

Aïant dont passé tous ces mauvais chemins, & trois autres lieuës de païs plus commode, qui s'y rencontrent devant & après,

après, nous fûmes loger, sur le soir, dans un *Carvanserai* d'une petite bourgade, qui se nomme *Refcmé.* Le vendredi, qui étoit le jour de la Purification, tant à cause qu'il étoit fête, que pour racommoder les sangles de la litiére qui dépérissoient un peu, nous restâmes dans Refcmé jusqu'au soir, que nous en partîmes. Mais nous ne marchâmes qu'une lieuë, tout au plus, jusqu'à un gros bourg, qui se nomme *Mehallébagh*; c'est-à-dire, vigne du voisinage, où pour nous rendre, nous n'avançâmes pas beaucoup, à cause qu'il est un peu éloigné du grand chemin; mais nous y allâmes; & plusieurs s'y rendent ordinairement, parce qu'il y fait bon, que les fruits, & quantité d'autres douceurs y abondent. Ce bourg est scitué sur l'extrêmité des plaines, qui sont au pié de certaines montagnes trés-hautes, qui traversent le païs, & qui font partie, selon moi, comme plusieurs autres qui se répandent en quantité d'endroits de l'Asie, de cette longue & haute montagne, laquelle prenant sa naissance dans la Sitie, si je ne me trompe, se divise en une infinité d'autres jusqu'à la Chine, sous de diférents noms, tantôt de Taurus, tantôt de Caucase, tantôt Imaüs; & cent autres, selon la diversité des contrées où elle se communique. Il est bien vrai que les noms vulgaires, que lui donnent les divers auteurs, & les modernes mêmes, sont inconnus ici; mais il ne s'en faut pas étonner; parce qu'outre qu'il est trés-dificile d'avoir une relation fidèle & certaine des choses qui sont si fort éloignées, ils ne donnent point de noms géneraux aux montagnes

Le Mont Taurus se communique en plusieurs endroits, sous de diférens noms.

gnes que je ſache. Mais elles ont toutes de diférents noms, ſelon ceux des villages, deſquelles ils ſont environnez de tous côtez. Il en eſt de même auſſi des noms communs & ordinaires de pluſieurs Provinces, dont on n'a jamais entendu parler en Italie, ſoit que nous les aïons citez trop corompus, ou de quelque façon que nos Géographes les aïent ſpécifiez. Comme, par exemple, jamais on a entendu dire en ces quartiers, que le nom de *Diargument* fut celui de l'*Hircanie* que l'Epitôme Géographique lui attribuë, & que l'ancienne *Gedrosie* ait jamais été apelée de celui de *Circan*.

Mais laiſſons-là les digreſſions. Nous logeâmes en *Mahalle-bagh*, dans la maiſon de l'un des puiſſants du païs, qui nous fit mille civilitez; & en reconnoiſſance, nous lui fîmes preſent, en lui diſant adjeu, d'une veſte, qu'ils eſtiment infiniment en ce païs. Nous entrâmes le ſamedi dans les montagnes, & les traverſâmes, par une valée très-profonde, très-étroite, & fort ſemblable à celle d'Italie, que vous avez vûë dans l'Ombrie, apelée *Valleſtreitura*; mais celle-ci d'Aſie eſt beaucoup plus longue, ſans comparaiſon, ſelon la deſcription que je vous en ferai. *N. m. Reg. lit. H. & lit. G.*

On chemine le long de cette valée, preſque toûjours par un chemin plat & uni, parce que rarement & très-peu, on y monte, ou l'on décend; mais les montagnes ſont toûjours très-hautes des deux côtez, & quelquefois la route eſt ſi étroite en des endroits où elle ſerpente, que l'on a beaucoup de peine à y faire paſſer la litiére; néamoins, avec un peu de patience, on ſurmonte tou- **Le ſieur della Vallé continuë ſon chemin, par des routes très-dificiles.**

tes

tes les dificultez ; enfin, c'est tout vous dire, qu'elle n'y est pas demeurée. Un petit fleuve, ou plûtôt un gros ruisseau, coule au fond de la valée, sur le bord duquel nous trouvâmes, entre ce peu d'espace de montagnes, un village ruiné, & entiérement abandonné, quoiqu'il eût été autrefois habité. Nous fûmes tellement charmez de la fraîcheur de cette eau, & de son agréable murmure, que comme il étoit environ midi, nous y dînâmes, Madame Maani, & moi, selon nôtre coûtume, laissant aller mes domestiques devant. Et aïant aperçu un petit ruisseau, qui couloit de plusieurs sources, assez près de celui dont je vous parle, & desquelles les eaux étoient fort claires, nous en voulûmes goûter ; mais elles nous semblérent aussi améres & salées, que celles de l'autre plus grand étoient douces & excellentes. Je cherchai la cause d'une si grande diversité dans un lieu si peu éloigné de l'autre, & en même-tems je connus que la qualité salée de ce petit ruisseau, ne procédoit pas de ce que les eaux fussent telles, mais d'une petite veine de terre salée, & fort blanche en quelques endroits, sur laquelle elles couloient en serpentant.

La cause de certaines eaux salées.

Nous joignîmes sur le soir un certain endroit de la même valée, où sur une grote fort spacieuse, que l'art ou la nature y ont fermée, les Caravanes ont acoûtumé de séjourner, parce qu'il n'y a point d'autre abri qui n'en soit fort éloigné. Madame Maani n'y voulut pas demeurer. En éfet, la grote étoit très-sale, à cause que le jour précédent, on y avoit retiré quantité de

porcs,

porcs, mouchetez de plusieurs couleurs, blancs & rouges, que le Roi, qui n'est pas des plus scrupuleux en sa religion; je ne sai si c'est pour sa satisfaction, ou pour donner aux chrétiens de *Ferrabad*, afin d'en conserver l'espéce chez eux, faisoit conduire vifs d'*Hispahan*. Certainement c'étoit une chose plaisante & curieuse; parce qu'ils conduisoient tous ces porcs en diligence, afin qu'ils soufrissent moins dans ces paniers couverts que portoient les chameaux, de même que si c'eussent été des femmes. Mais ces vilains animaux n'y voulant pas demeurer, faisoient une musique enragée; & chaque fois que l'on chargeoit, il les faloit lier; même sur le chemin, parce que souvent se faisant la guerre, ils n'étoient jamais d'acord ensemble. Le tintamarre en étoit si grand, que les Mahométans, ausquels le Roi avoit fait commandement de les conduire, contre leur sentiment, à cause que leur loi déteste ces sortes d'animaux sur tous les autres, en perdoient patience.

Le Roi de Perse fait conduire des porcs à Ferrabad.

Aïans donc trouvé cette grote, dans l'état que vous pouvez vous l'imaginer, après le séjour qu'y firent ces illustres voïageurs, nous passâmes par-devant, & continuâmes notre chemin jusqu'à la moitié de la nuit; mais avec beaucoup de peine, à cause de l'obscurité de la valée, & de l'air ofusqué, sous une petite pluïe froide de néges fonduës, qui nous acompagna incessament, & qu'il nous falut guéer plusieurs fois dans la nuit ce petit fleuve, que nous côtoïions toujours contre le courant de l'eau. Ce fut là le premier jour que nous trouvâmes de la nége sur les montagnes.

Curiosité loüable du sieur de la Vallé.

& que nous eûmes mauvais tems. Enfin, sur la minuit, aprés huit lieuës & plus de chemin, nous arrivâmes à une bourgade, qui se nomme *Heblé-rud*, si l'ortographe n'est pas défectueuse, au moins non-seulement les *Mulla* du même lieu, mais encor plusieurs autres qui sont en cette ville, m'ont tous écrit son nom de la sorte. Je vous spécifie cette circonstance, afin que vous considériez avec combien de soin & d'exactitude j'acompagne les avantures de mon voïage. Je ne me contente pas de debiter les paroles barbares & étrangéres seulement, selon mon jugement, comme je les entens prononcer; parce que j'ai remarqué que de cette façon il s'y glisse souvent une infinité d'erreurs : mais que je me les fais écrire par les païsans mêmes en leur idiôme, afin d'en connoître plus parfaitement les lettres; & non-seulement par un seul, & dans les villages que je parcours, où je présupose déja que les écrivains ne sont pas fort intelligens; mais par plusieurs, & dans les villes; & enfin par ceux-là mêmes que je croi les plus experimentez en cét art, afin d'en être plus parfaitement instruit, & d'en tirer des lumiéres plus certaines.

Curiosité touchant l'ortographe.

Puisque nous sommes sur le sujet de l'ortographe, je vous veux debiter une curiosité, qui m'est d'autrefois échapée de la pensée, dans le tems que je desirois vous en faire part; savoir, que dans tous les noms étrangers & barbares que j'écris, où vous trouverez cette lettre Z ouverte, il la faut prononcer comme *zina*; non pas fortement, à la façon de nos latins; mais dou-

cement,

cement, de même que tous les Orientaux & les Grecs, qui lui donnent un son, qui a beaucoup de raport à celui de nôtre S. C'est de-là je croi qu'il s'est glissé une erreur, à laquelle nos Septentrionaux n'ont pas fait réfléxion, & principalement ceux qui ont eu connoissance des langues étrangéres. Je veux dire que s'étans laissez surprendre, au raport & à la ressemblance du son en la prononciation, ils ont écrit en nôtre langue par S, tous les noms des lieux que les Orientaux écrivent par Z; comme, par exemple, au lieu de *Sciraz*, on trouve Sciras; & cent autres de cette façon, que l'on écrit, non-seulement par un Z, au lieu de l'S; mais souvent encor, ou par V consone, au lieu de B, ou, au contraire, le B, par V consone; lettres que les Persans, de même que les Espagnols, confondent parmi eux en leur prononciation. Il est évident aussi que nos Italiens écrivent & prononcent mal, ou l'A, pour E, ou l'E pour A, que les Persans & les Espagnols expriment sous un même caractére. Non-seulement le nom de *Sciraz*, que je vous ai marqué ci-dessus, en est une preuve évidente, mais ceux encor de deux autres villes fameuses, *Cazuin*, & *Tebriz*, qui s'écrivent, & se doivent prononcer de la sorte, & non pas comme parmi nous, *Casbin* & *Tauris*.

L'inconvénient qui nait de cette confusion de l'ortographe, & de la prononciation, est fort remarquable. Parce que plusieurs noms anciens de l'Orient, qui subsistent encor, & que nous prononçons néanmoins de la même façon que nous les avons écrits peu corectement en nos livres; quoi-

qu'ils soient toûjours les mêmes en ces quartiers, où ils persistent en leur pureté naturelle, ne se reconnoissent presque plus. D'où vous devez juger une grande altération dans l'Histoire, la Médecine, la Philosophie, la Cosmographie, & dans quelqu'autre science que ce soit. Ce n'est pas seulement le changement des lettres qui a causé ce desordre; mais bien plûtôt cette aplication impertinente des diférentes terminaisons des cas, que de petits Grammairiens; les Grecs premiérement, & puis les Latins, ont voulu donner, selon leur façon de parler, aux noms étrangers, qui étoient indéclinables & naturellement incapables d'une semblable variété de terminaisons. Mon Dieu, que cette façon afectée de traduire a causé d'embarras & de confusion! J'en produirai ici un exemple, afin que chacun y compatisse. Qui pourroit jamais reconnoître que le nom d'*Abante*, dont Virgile se sert en divers endroits, sur diférents sujets! Mais une fois particuliérement, sur celui où il represente Ænée, qui remporta les dépouilles au siége de Troïe, avec le bouclier qu'il apendit depuis, aux portes de la petite ville d'Apollon, lorsqu'il s'en alla, comme il se voit dans le troisiéme Livre de l'Ænéide.

La cause de beaucoup de confusion touchant l'ortographe.

J'atache à ces poteaux l'écu du grand Abas,
Et je le marque en vers, pour l'aprendre aux soldats.

Virg. Æneid. 3.

Qui, dis-je, se persuaderoit jamais qu'*Abas*, fut la même chose qu'Abas, dont le Roi de Perse, qui régne aujourd'hui, por-

te le nom, très-fameux & ordinaire jusqu'à present dans toutes les contrées de l'Orient. Constament la bévuë est telle, qu'il est impossible de rétablir facilement les choses en leur ancienne forme. Mais la voici, & je vous dirai même comme elle est faite.

Les Orientaux ne se servent jamais de doubles lettres.

Les Grecs lisoient *Abas*, qu'ils écrivoient à la façon des Asiatiques; mais comme ils n'entendoient pas, & qu'ils ne concevoient pas la force du *Tesedid*, dont on ne se sert pas ordinairement dans l'Ecriture; parce que les Arabes, (en éfet, ce nom est Arabe, & très-ancien avec son caractére) & les autres Orientaux aussi, écrivent toûjours toutes lettres simples, sans les répéter & redoubler jamais; des deux B, ils en retranchérent un, & formérent Abas, se servant par nécessité de l'A, au lieu de la lettre *Ain*, que nous autres Européens n'admétons point dans notre alphabet. Mais, selon les Grecs, Abas étoit au nominatif; & pour le confirmer, & ne point pécher contre les régles de la Grammaire, il faloit lui donner d'autres cas; & parce que cette terminaison en às, avec l'accent grave, ne quadroit pas bien; qu'en la cinquiéme déclinaison des bons Grammairiens, ils lui formérent des cas, ajoûtant une sillabe au nominatif, conformément à la régle; & par cette raison, ils déclinérent Αβὰς Αβὰντις; & les Latins, qui sont les singes des Grecs, *Abas Abantis*; & delà vient que nous disons *Abante* en nôtre langue, qui n'est pas moins éloigné du véritable *Abas*, que l'est de l'Italie, la Perse ou l'Arabie.

Qui croïoit que *Cosdroas*, auroit été formé de Chosroa ; que de *Darab*, on auroit tiré *Darius* ; & mille autres, que je passe sous silence, pour ne pas être ennuïeux ? Que le traducteur de la Bible soit beni mille fois, qui nous a laissé au moins les noms dans leur pureté essentielle, sans aucune altération, s'étant fort peu mis en peine de donner des cas en nos quartiers, à ce qui n'en avoit point dans le sien, & qui a écrit, par exemple, en latin, *secundum ordinem Melchisedéch*, & non pas *Melchisedechis*, comme auroit peut-être fait quelque petit pédant indiscret. Pour moi, suivant cette maxime, afin de ne me pas écarter davantage, je ne retrancherai que le moins qu'il me sera possible de la véritable & essentielle ortographie des païs, autant que l'alphabet latin me le permétra, à la réserve de l'*Ain*, & de plusieurs autres lettres Orientales. Enfin voilà une infinité de digressions, & toutes fort mal rangées ; mais lorsqu'il me souvient de quelque chose, je ne puis m'en empêcher. Prenez donc un peu de patience, je vous prie, & le mettez dans l'ordre que vous le jugerez le plus à propos.

Suite curieuse & remarquable.

Je disois que nous passâmes la nuit du du troisiéme de Février dans *Heblerud*, bourgade assez considérable, abondante en fruits, & en toutes autres sortes de provisions ; mais froide extrémement, à cause de sa situation. Parce qu'elle est sous terre, pour ainsi dire, & oprimée tout à l'entour de montagnes très-hautes, qui étoient alors chargées de néges ; le bourg étant extraordinairement serré, & comme bloqué dans le peu d'espace de la valée susdite, sur

Situation d'un petit bourg nommé Heblerud.

ce petit fleuve que je vous en ai spécifié, qui y coule incessament, & auquel ils ne donnent point d'autre nom que je sache, que celui de *Rud-chané-i-Heblerud*; c'est-à-dire, riviére d'*Heblerud*. Mais considérez, je vous prie, les allusions de la Langue Persienne. *Hiblerud*, est le nom du bourg; & *Rud-chané*, signifie fleuve, & ordinairement il s'apelle de la sorte. Mais proprement, *Rud-chané*, signifie maison du fleuve; parce que *Rud* veut dire fleuve; & *chané*, maison. Un canal néamoins est une maison de fleuve; & le canal pouvant légitimement passer pour le fleuve, ce nom-là lui conviendra fort bien.

Belle interprétation de Chané.

De ce même nom de *Chané*, qui signifie maison, ils forment & composent leur idiôme Persan, une infinité d'autres noms de la même façon; comme par *Bar-chané*, qui signifie maison des sommes ou des montures, ils entendent les chariots, ou des voitures. Par *Car-chané*, qui signifie maison des ouvrages, ils entendent deux choses, ou de certains lieux, dans lesquels les ouvrages de soïe se font, de même que de certains ouvrages, dont ils se servent particuliérement, & pour en tirer aussi de l'argent. En éfet, ils en exposent en vente à qui en veut acheter. Le Roi a de ces *Car-chané* dans toutes ses villes les plus considérables, & il n'y a que les personnes de condition qui en puissent légitimement posséder. Si bien que plusieurs en ont en divers endroits, d'où ils tirent leurs plus beaux revenus. Pour cét éfet, ils y entretiennent des métiers pour travailler en étofes de soïe, & de toutes sortes d'ou-

Les plus puissans de la Perse trafiquent comme les marchands.

 vriers

vriers excellens; mais sur-tout en cette soïe, qui est la plus grande richesse de la Perse. Enfin ils font faire eux-mêmes, ce qu'un grand nombre d'artisans & de marchands font en nos quartiers.

Car-chané, signifie aussi un magasin; parce qu'on y trouve des ouvrages de plusieurs sortes; & c'est en ce sens qu'il se doit entendre, lorsqu'on dit, en matiére de voïages, que l'on marche avec *Car-chané*. Ils se servent encor de *Ters-chané*, qui signifie maison des boucliers, pour dire l'Arsenal. Enfin ils apliquent cette parole à une infinité de choses, de même que celle de manger, dont ils se servent, non-seulement pour dire manger, mais encor pour boire, pour avoir, pour emporter, pour recevoir, pour entendre, & pour cent autres significations. Par éxemple, ils disent manger du vin, manger chaud & froid, manger de l'argent, des blessures, des coups de bâtons, & mille autres façons de parler extravagantes. J'ai remarqué la même chose en plusieurs autres paroles; d'où je conclus, avec la permission des Sieurs Vecchietti, qui ont tant vanté la Langue Persane en Italie, qu'elle est au moins pauvre aujourd'hui, stérile & destituée de cette éloquence & de cette emphase, que publient quelques-uns. Pour persuader, à ce que je croi, à ceux qui n'en ont aucune connoissance, que les choses rares & curieuses leur sont familiéres, & que leur intelligence les porte infiniment au-dessus des autres.

Par les lumiéres, que j'ai aquises jusqu'à present dans la langue Persane, je soûtiens que

que celle que l'on parle aujourd'hui, & qui est en usage, n'est ni ancienne, ni parfaite, ni pure : mais un mélange confus, que la diversité des nations, qui ont fait des courses dans le païs, & qui l'ont même habité, a introduite depuis la venuë de Mahomet. Le mélange est composé en partie de cette langue, dont les *Curdes* se servent aujourd'hui, & qui est peut-être l'ancien idiôme Persan, ou celui des Parthes; & en partie aussi de celle des Arabes, des Turcs, des Tartares, des Indiens, & des autres nations, qui environnent la Perse de tous les côtez. Je n'ai pas vû encor de leurs Poësies. Mais quelle beauté peuvent-elles avoir, si leur langue, comme je vous ai dit, est stérile & défectueuse, non plus que leurs compositions, & leurs productions d'esprit, si, comme il y a bien de l'aparence, elles ont du raport à toutes les autres des Orientaux que j'ai vûës ? En éfet, il n'y a ni invention ni gentillesse d'esprit. Ce sont seulement de simples narrations, ou des chansons insipides, comme celles de nos Musiciens, *Alle gioie*, *Allé gioie pasiori*; & choses semblables. Après tout, il faut avouër, que pour ce qui est de la Poësie, la Langue Toscane l'emporte, puisqu'elle n'a pas seulement égalé la Latine & la Gréque, auxquelles toutes les autres n'ont jamais contesté la qualité de souveraines & d'incomparables, tant pour les belles inventions, que pour la doctrine, & les expressions riches & pompeuses dont elles sont remplies; mais encor les a surpassées, & surpasse aujourd'hui toutes les Langues du monde, par

La langue Persane est stérile extrémement.

l'abondante variété des stances, & par la douceur des cadences infinies, agréablement disposées en une infinité de façons.

Je logeai donc la nuit du samedi dans *Heblerud*, & y demeurai tout le Dimanche, à cause de la fête, & que les montures avoient besoin de repos. Le lendemain, qui étoit le cinquiéme de Février, continuant nôtre chemin par la même valée, comme après le dîner nous allions seuls à cheval, Madame Maani & moi, pour joindre les chameaux qui avoient pris le devant; nous trouvâmes que la valée se divisoit en deux, & qu'une suite de montagnes, extrémement hautes, en faisoit la séparation. Et sur ce que la route, qui étoit à gauche, nous sembla plus batuë, sans autre réfléxion, nous nous y engageâmes; mais nous n'y avions pas fait un mille de chemin, lorsque de certains Pastres, qui gardoient leurs troupeaux sur la cime de l'une de ces montagnes, nous firent signe que nous nous écartions, & que nous ne tenions pas le véritable chemin; si bien, que retournans sur nos pas, nous prîmes celui qui étoit sur la droite de la valée, où nous trouvâmes de la nége, & des routes, très-mauvaises & très-dificiles, à cause des bourbiers, qui se formoient de toutes ces néges, qui commençoient à se fondre, & de certains glaçons, qui se détachoient de divers endroits, & qui rouloient jusqu'à nous, en danger de nous perdre. Ce fut-là que le cheval de Madame Maani broncha, & qu'il s'abatit sous elle, sans que pour cela, par la grace de Dieu, elle en fut incommodée; parce qu'au même mo-

Madame Maani va ordinairement à cheval.

Il s'abatit sous elle en un endroit fort dangereux.

moment, elle quita la ſelle, & mit pié à terre adroitement. A ſon exemple, je ne tombai pas, quoique je ne fuſſe pas éloigné d'elle; parce que j'étois décendu de cheval, que je menois par la bride: & alors je me ſouvins d'un proverbe de nôtre *Horatio Pagnano*, qui veut que l'on diſe dans les voïages, ici *Horatio* décendit; & non pas, *Horatio* s'eſt laiſſé cheoir.

Nous eûmes encor de la nége ſur le ſoir, l'eſpace d'une heure ſeulement; & enfin, après quatre lieuës de chemin, nous arrivâmes fort tard dans un bourg, qui s'apelle *Firuz-cuh*; c'eſt-à-dire, montagne victorieuſe. Ce bourg eſt ſitué ſur la cime des montagnes, en un endroit découvert, mais fort élevé, où l'on ſe rend néamoins, par un chemin fort uni & fort facile; parce que la route, qui y conduit, s'éleve peu-à-peu, & ſi doucement, qu'un homme à peine s'en peut apercevoir. Ce bourg eſt auſſi le dernier de la Province d'Arac. De-ſorte qu'à quelques lieuës de-là, la monnoïe de cuivre d'Hiſpahan ceſſe d'avoir cours, que pour la moitié moins. Remarquez ici cette curioſité de la Perſe, qu'encor que les eſpéces d'argent ſoient également reçuës par tout, & de même valeur, il n'en eſt pas de même de celles de cuivre d'une Province en une autre, où elles ne ſont reçûës réciproquement qu'à moitié de perte, comme je vous ai dit; quoiqu'elles fuſſent plus grandes & plus peſantes. Nous demeurâmes le mardi dans *Firuz-cuh*; mais je ne ſai pourquoi. Le mécredi nous continuâmes nôtre chemin, & toûjours en décendans vers *Mazanderan*; parce que cet-

Curioſité touchant la monnoïe de cuivre qui a cours dans la Perſe.

te Province est sur la mer, en un païs plat. Du haut des montagnes, où Firuz-cuh est situé, pour joindre la mer, il nous falut décendre une fois autant que nous avions monté pour traverser la montagne, de laquelle Firuz-cuh est la cime par ce chemin-là. Mais avant que de m'engager en quelqu'autre discours, je vous entretiendrai en général de la situation de *Mazanderan*, afin que vous la puissiez reconnoître dans les Cartes Géographiques, & que vous en portiez jugement, s'il est vrai qu'elle soit l'ancienne Hircanie, ou bien une partie de l'Hircanie, ou quelqu'autre Province voisine, comme il y a plus d'aparence.

Situation de la Province de Mazanderan.

Le *Mazanderan*, est situé, comme je vous ai dit, sur le bord de la mer Caspienne, presqu'au Midi, ou un peu plus au-dessus, vers l'Orient, à la partie Méridionale de cette mer, si je ne me trompe; de-sorte qu'au Couchant, il a la mer Caspienne; & au Levant, sur la même mer, les païs d'*Esterabad*, qui est de la dépendance d'un *Chan*, sujet au Roi, duquel je vous entretiendrai ailleurs. La ville principale, où le *Chan* fait son séjour ordinaire, s'apelle proprement Esterabad, & communique son nom à toute la région, selon la coûtume du païs, & n'est éloignée de *Ferhabad*, Métropolitaine de la Province de *Mazanderan*, que de cinq journées tout au plus: l'*Arac*, a Mazanderan, du Midi au Couchant. Elle a, au Couchant, la Province au Midi; & de la façon que nous allions, on va toûjours de Ghilan, le nom de laquelle signifie bouës en Persan; si bien que le païs se nomme de la sorte, à cause

que

que la terre en est grasse extrémement. Et afin que vous compreniez mieux les lieux, pour les confronter avec les anciens, je ferai le tour de la Mer Caspienne, & vous spécifierai les divisions & les noms modernes des païs qui l'environnent de tous les côtez.

Strabon se trompe, qui croit que la Mer Caspienne est un Golphe de l'Occean Septentrional, & par conséquent, que la terre ne l'environne pas entiérement de tous côtez; mais qu'en quelque endroit, elle a communication avec les mers du Septentrion. Je m'étonne certainement que ce grand homme ait fait cette bévûë, sur des choses qui concernent la Geographie, de laquelle il a eu tant de belles lumiéres, vû que Ptolomée, & Herodote, même le plus ancien de tous, qui en a écrit, dans le tems qu'on n'étoit pas encor parfaitement instruit de toutes ces choses, que l'expérience des voïageurs a renduës incontestables, n'ont pas ignoré tous deux, que la Mer Caspienne ne fut entiérement environnée de la terre, & qu'elle n'a aucune communication avec les autres mers. Je vous marquerai maintenant quelles sont les contrées qui l'environnent, & comment elles s'apellent. *Lib. 2. Lib. 1.* Erreur de Strabon, touchant la Mer Caspienne.

Je vous ai déja dit, que le Mazandaran a, au Couchant, la Province de Chilan; païs qu'un Prince particulier possédoit autrefois; mais que le Roi Abbas, après la mort de ce Souverain, aquit dès le commencement de son régne, par la force des armes, & qu'il unit à son Empire de Perse, dont il prétendoit que cette Province étoit *Lib. de urb. Ar. Al*

anciennement une dépendance. Le Prince, qui y commandoit, passoit pour rebelle, par le refus qu'il faisoit de la foi & hommage qu'il devoit à la Couronne de Perse. A present, c'est un Vizir qui en est Gouverneur, de même que de tous les autres lieux, qui dépendent immédiatement du Roi, & non pas un *Chan*. Avançant toûjours, du côté du Couchant, aux environs aussi de la Mer Caspienne, au-dessous de la Province de *Chilan*, on trouve l'Albanie, qui lui est unie; & premiérement la ville de Bachù, où, comme disent les Persans, Vachuh, qui est forte extrémement, & située sur des rochers escarpez au bord de la mer, qui en porte aussi le nom.

Si on s'en raporte à l'Epitôme Géographique, cette ville s'apelloit autrefois *Albana*, & aujourd'hui elle est la demeure d'un Sultan. Dans le même païs aussi, sur la côte Occidentale de la Mer Caspienne, on trouve *Derbend*, ou *Demir-Capi*; c'est-à-dire, les portes de fer, ou plûtôt, je croi, les Caucasiennes. L'Albanie se termine ici, où commence le Mont Caucase, qui est habité aujourd'hui de divers peuples; mais particuliérement sur la mer, de certains Mahométans, qu'on apelle *Lezghi*, qui ne reconnoissent point de Roi. Ils sont fort divisez entr'eux, sous la domination d'une infinité de petits Tirans, qu'ils nomment *Mizza*; c'est-à-dire, Princes, dont les uns n'auront pas vingt hommes de leur dépendance. Au reste, ce sont des gens grossiers, & qui demeurent plus volontiers dans des villages, & dans

Ceux qui habitent le Mont Caucase sont grossiers & barbares.

Virg. Æn. 7.

dans la campagne, que dans des villes murées. Ils sont farouches, & barbares extrémement, odieux & insuportables à tous leurs voisins, comme des gens,

Qui cherchent le butin, & vivent de rapines.

Au-delà des Lezghi on trouve le païs des Sarmates Asiatiques; c'est-à-dire, des Circassiens, qui suivent la croïance & la religion des Chrétiens Grecs; mais sans livres, sans Prêtres, & je croi sans Eglises; si bien qu'ils ne sont Chrétiens que de nom. Et divisez qu'ils sont sous diférents *Mizza*, d'avec les *Lezghi* d'un côté, & des Tartares de l'autre, ils se font incessamment la guerre, pour butiner les uns sur les autres. Delà vient ce grand nombre d'hommes & de femmes esclaves, Circassiens, Russiens, Tartares, & Lezghi de nation, que l'on vend par tout l'Orient. Mais il faut avouër que c'est un trafic honteux que celui des ames raisonnables, qui sont faites à l'image & à la ressemblance de Dieu, dont il est l'éternel prototipe.

Les Circassiens s'étendent sur la Mer Caspienne, jusqu'aux Russiens, que nous apellons Moscovites, où, vers l'emboucheure du fleuve Volga, la ville que nos Géographes nomment *Astraean* est située; mais que les Persans, qui y font grand commerce, apellent *Agitarcan*, & que ses véritables habitans nomment *Asctarchan*. Du côté Septentrional de la Mer Caspienne, les Russiens confinent avec les Tartares; & avec une certaine race de Tartares, qui

Situations des Circassiens, Moscovites, Tartares, & autres.

qui portent leurs limites, jusques sur les frontiéres de ces peuples, que l'on nomme aujourd'hui *Uzbeghi*, parole qui signifie, si je ne me trompe, Seigneurs libres & indépendans. Ces *Uzbeghi* habitent la contrée la plus orientale sur la Mer Caspienne, où ils possédent des païs de grande étenduë. Ils ont à l'Orient les Tartares de *Cathai*, & l'Inde au Midi. Entre les autres lieux plus considérables, ils ont *Samarcand*, que Tamerland, ou pour mieux dire, *Teimur-Lenc*, c'est-à-dire, *Teimur* le boiteux, avoit choisi pour sa demeure. Vers le Midi, ils ont *Balch* & *Buchara*, du côté de la mer, où l'un de leurs principaux Chans, qui est souvent en guerre avec le Roi de Perse, comme je le dirai ailleurs, fait sa demeure ordinaire.

Entre les *Uzbeghi*, de même que les *Giaghatai*, qui habitent de la Scithie Citérieure & qui comprennent sans doute la *Sogdiane*, la *Bactriane*, & le païs d'*Esterabad*, que je vous ai déja marqué dans la Perse, du côté de la mer; il n'y a absolument que des deserts, où les Turcomans faisoient autrefois leur demeure. Mais aujourd'hui ils se sont répandus en plusieurs Provinces de l'Empire des Perses & des Turcs, sans avoir de retraites fixes & assurées, se contentans de vivre sous des tentes, où le sort les conduit, comme il me souvient de vous en avoir déja écrit, & que je les ai vûs en Turquie. Mais leur demeure ancienne & ordinaire, étoit cette partie de la même Scithie, que nos Géographes apellent encor Turquestan; c'est-à-dire, païs, ou demeure des Turcs, d'où ils ont

Deserts qu'habitoient autrefois les Turcomans.

tous

tous tiré leur origine, & où d'abord ils furent nommez *Terchiman*, comme si on eût voulu dire *Terck-iman*, qui signifie, il a changé de loi; lorsque de Gentils qu'ils étoient, ils se firent Mahométans. Mais depuis, ce nom de Turchiman étant demeuré à ceux-là seulement qui restérent dans le païs, & à leurs Colonies qui se répandirent en divers endroits, comme je vous ai dit. Les autres, qui étoient devenus puissans, portérent leurs conquêtes plus loin, vers le Couchant, dans l'Asie & dans l'Europe; & aïant retranché ce *Man*, ou *Iman* de leur nom, ils furent apellez, & s'apellent simplement Turcs. Quelques-uns de ces gens-là, comme je vous ai dit, étoient restez entre *Esterabad*, & les *Uzbeghi*. Mais enfin le Roi Abas les a exterminez, parce qu'ils étoient infidèles, & qu'ils favorisoient les *Uzbeghi*, qui professent une religion contraire à la sienne, & qui sont semblables aux Turcs, pour endommager son païs. Néamoins il y a encor aujourd'hui grande quantité de ces Turcomans en d'autres endroits de son Empire, comme dans la Médie, dans l'Albanie, & ailleurs, dont les uns sont établis dans des villages & des villes; & les autres n'ont point de demeure arrêtées. Il y a aussi parmi eux des Sultans & des Chans, qui obéïssent & qui servent ce Roi avec toute la fidélité imaginable.

D'où les Turcs ont pris leur nom.

Il y en a plusieurs qui se sont établis en la Perse.

J'ai fait une description assez ample de la Mer Caspienne, & du *Mazanderan*, où j'ai observé, le plus exactement que j'ai pû, tout ce dont il m'est souvenu, & que j'ai crû nécessaire, pour la parfaite intelligen-

ce

ce de tous ces lieux. Mais pour y parvenir, il m'a été impossible de me dispenser de faire beaucoup de digressions superfluës & hors de propos. Vous en ferez, s'il vous plaît, le discernement; & pendant que vous confronterez la description que j'en ai faite, avec les bonnes Cartes anciennes & modernes, je continuerai mon voïage.

Etans partis de *Firuz-cüh*, nous fîmes trois lieuës dans des néges, qui étoient hautes extrémement, jusques sur les frontiéres, où se termine la Province d'Arac, où nous quitâmes les cimes des montagnes, & ces campagnes découvertes. Mais nous ne fûmes pas plûtôt entrez dans le Mazanderan, par la route des montagnes, comme par des précipices, que nous trouvâmes encor une fois une valée très-étroite, au pié de ces mêmes montagnes, que nous avions traversées. Mais ce païs, que nous avions passé, est stérile, sans arbres, & sans aucunes plantes; je trouvai celui-ci entouré de forêts, rempli d'eau de tous côtez, & borné de montagnes tout alentour, chargées de fort beaux arbres & très-hauts, qui me donnérent beaucoup de joïe, à cause du raport que ce païs me sembloit avoir avec celui de nôtre Europe; & tel, que je n'en avois point de semblable dans toutes les contrées de l'Asie & de l'Afrique, que j'avois parcouruës. Parce qu'en éfet, je n'avois point trouvé de bois, ni si grande abondance d'eau depuis que je quitai l'Italie.

Ce païs de Mazanderan a du raport à celui de nôtre Europe.

Après cinq lieuës de chemin, que nous fîmes ce jour-là, nous arrivâmes sur le soir, à plus d'une heure de nuit, au premier lieu habité

habité de *Mazanderan*, que nous rencontrâmes. Cette retraite, que le Roi a fait bâtir depuis quelque-tems sur le chemin, avec plusieurs autres, s'apelle *Sazchar-abad*, où, par son ordre, les montagnes des environs demeurent à present pour la commodité des voïageurs. Afin de les y engager, le Roi a fait ruiner les habitations qu'ils s'étoient fabriquées, dans la profondeur de ces montagnes stériles & sauvages, en des lieux inaccessibles. Je trouvai en cét endroit, le sieur R. Gifford Gentilhomme Anglois, que j'avois connu auparavant, avec le Truchement de cette nation, qui venoient de la Cour, & s'en retournoient à *Hispahan*. Ils me dirent, entr'autres choses, que depuis très-peu de jours, le Roi avoit reçû des nouvelles fort assûrées de la mort du Grand Seigneur *Sultan-Amed*, que j'avois vû à Constantinople; & qu'à l'exclusion de ses enfans, on lui avoit donné pour Successeur à l'Empire *Sultan Mustapha* son frére, qui vivoit depuis long-tems dans le Sérail, comme un prisonnier d'Etat, dans les pratiques d'un *Dervisc*, ou d'un Hermite; qu'en sa faveur, conformément à ce que j'en avois écrit autrefois, on avoit prédit en Turquie, il y a quelques années, qu'un jour il posséderoit l'Empire.

Le Roi Abbas y a fait bâtir des bourgs & des villages, pour la commodité des voïageurs.

Le jeudi, qui étoit le huitiéme de Février, nous fîmes trois lieuës par cette même valée; & comme en cét endroit elle s'élargit un peu, & qu'elle est arrosée d'un petit fleuve, qui coule agréablement vers la mer, nous la trouvâmes bien cultivée & toute chargée de ris, que l'on seme avec tant de

Le ris y croît abondament, dont ils font du pain.

de profusion par tout le *Mazanderan*, à cause de la quantité d'eau & de l'humidité de la terre, que l'on peut dire, qu'il est le seul mets, ou au moins la principale partie de la nourriture des habitans de ce païs. Ces peuples, soit qu'ils ne recueillent pas de froment, ou parce qu'ils ne s'en soucient pas, ou parce que la terre n'y est pas propre, à cause de sa trop grande humidité, n'ont point d'autre pain, que celui qu'ils font de ris. Et comme la viande leur est indifférente, de même que le laitage, quoiqu'ils en aïent à confusion, dans la pensée dont ils sont préocupez, qu'en ces quartiers la nourriture en est dangereuse & contraire à la santé, principalement le beurre, & toute sorte de graisse; ils se contentent ordinairement de ris, qu'ils font cuire avec de l'eau toute pure, & un peu de sel. Ils apellent ce manger là, *Cilao*; qu'ils mangent seul, & qu'ils assaisonnent dans l'estomac, de quelque cueillerée de sucs, aigres, comme de verjus, de grenades, de vinaigre, ou chose semblable, qu'ils avalent alternativement avec le *Cilao*. Ils vantent fort cette nourriture, & disent qu'il n'en est point qui flâte plus le goût, ni qui contribuë davantage à la santé. Je vous avouë que je ne l'ai pas trouvé mauvaise, pendant tout le Carême, que j'ai passé presque avec ce seul & unique mets, faute de quelqu'autre chose de meilleur. Mais je ne crois pas qu'il soit fort nourrissant; parceque le peuple de Mazanderan, qui n'a rien autre chose à manger, n'est pas ordinairement fort haut en couleur; soit que ce

' Ils l'assaisonnent d'une façon particuliére.

ce genre de vie, ou que la qualité de l'air y contribuent. Au contraire, les habitans y sont bruns, & un peu blêmes, avec les yeux, les sourcils, & les cheveux noirs extrémement.

Les femmes sur-tout me semblent parfaitement belles, & de bonne mine; & d'autant plus, que selon leur coûtume, fort diférente de celle de tous les autres Mahométans, elles ne se couvrent jamais le visage, & qu'elles ne fuïent pas la presence des hommes, avec lesquels elles s'entretiennent librement, le visage découvert. Enfin il faut avoüer qu'elles sont fort civiles, & fort afables dans la conversation. Les hommes, aussi-bien que les femmes, sont fort obligeants & fort civils; & ils afectent particuliérement même de loger les étrangers en leurs maisons, de les posséder, & de leur donner tous les témoignages d'amitié & de bienveillance dont ils sont capables. Je puis dire qu'il n'y a païs au monde, où les habitans, & la populace, même la plus grossiére, soient plus gracieux & plus généreux. De maniére que l'Hicarnie, dont les anciens n'ont parlé que comme d'une Province horrible, & remplie de tigres & de plusieurs autres bêtes farouches, si néamoins vous y comptenez le Mazanderan, est à present le plus beau païs que j'aïe vû jusqu'ici dans l'Asie, & celui du monde où les habitans sont les plus prévenans, les plus civils, les plus oficieux, & les plus fidèles.

Les femmes y sont fort civiles.

L'Hircanie est un fort beau païs.

Nous trouvâmes ce jour-là, sur la route, & sur le penchant des montagnes, quelques châteaux, qui étoient autrefois comme

me des forteresses. Certains petits Gentils-hommes, qui s'étoient élevez à la qualité de Souverains & indépendans, les avoient fait bâtir dans le tems de la minorité du Roi Abbas, & de l'extrême vieillesse du Roi *Choda-bendé* son pere, pendant lequel l'Empire des Perses soufrit quelque altération en ses parties. Mais à present, tous ces châteaux sont ruinez & desertez entiérement, par les soins du Roi Abbas, qui les fit raser de la sorte, aprés qu'il eut réduit cette contrée sous son obéissance. Nous vîmes aussi, sur le penchant d'une autre montagne, fort haute & fort rapide, qui sert de rampart à cette même valée, une grote, avec de certaines murailles de maçonnerie, de laquelle il est impossible d'aprocher qu'avec beaucoup de dificultez, à cause que le chemin y est inconnu, & que la montagne est extraordinairement escarpée & couverte de roches. Ils racontent qu'autrefois une Demoiselle qui avoit la hauteur d'un géant, demeuroit en cette grote, qu'elle ravageoit le païs circonvoisin, & qu'en cét endroit le passage étoit bloqué de sa part, sans qu'aucun osât lui en contester la liberté.

Où y voit des Sépultures de quelques géants.

Ils debitent mille histoires, non-seulement de cette Demoiselle, mais encor de plusieurs autres géants du païs, & disent que leurs sépultures demesurées se voïent en ces quartiers. Mais comme je n'ai aucune expérience de toutes ces belles choses, & que d'ailleurs je les croi fabuleuses, & des contes de vieilles, je les passe sous silence. Je vous dirai seulement qu'en ces mêmes endroits, sur le bord du fleuve, qui

coule

coule agréablement au fond de la valée, proche lequel nous prîmes plaisir à dîner, le matin je trouvai grande quantité de seleri, ou d'api, de chicorée sauvage, & de plusieurs autres bonnes herbes, qui se voïent en nos quartiers, comme aussi des violettes en abondance, & d'autres fleurs très-agréables, qui ornoient le chemin de tous côtez, & qui ne nous satisfaisoient pas moins, par les marques qu'elles nous donnoient du retour de cette belle saison printaniére, de laquelle elles tenoient leur éclat. Parmi ces charmantes diversitez, & ces odeurs naturelles, nous continuâmes nôtre chemin, & sur le soir nous nous rendîmes dans l'un de ces petits hameaux, que l'on avoit bâti nouvellement sur la route, & qui s'apelle *Mioni-ktellé*; c'est-à-dire, le milieu du Telt. Il y a quantité de ces hameaux sur la route; desorte que les voïageurs peuvent loger commodément où bon leur semble, de même qu'en nos quartiers, où à chaque poste, & plus souvent encor, nous trouvons une hôtellerie.

Le peuple de la Province de Mazanderan est fort civil.

Le Mazarderan n'a point de lieux destinez, où l'on puisse espérer de loger. Mais ordinairement la retraite se fait dans les maisons des particuliers, qui exercent l'hospitalité, avec tous les témoignages d'amitié qu'on peut s'imaginer, sans en rien exiger, principalement les plus civils; ils ne refusent pas néamoins ce qu'on leur veut donner, par forme de present. Le vendredi nous partîmes un peu tard; & outre cela nous trouvâmes le chemin fort mauvais à cause des bouës, & que le ter-

rain étoit glissant extrémement. Desorte que si en de certains endroits, où il nous faloit monter & décendre, il n'eût été taillé en forme d'escalier, jamais les montures n'auroient pû avancer. C'est pourquoi nous ne fîmes guéres que deux lieuës; sur le soir, nous nous rendîmes dans un petit village, qui se nomme *Giret*, & qui est situé sur le penchant d'une montagne, où parce que les hommes étoient ocupez proche de *Ferhabad*, pour le service du Roi, nous trouvâmes une hôtesse, nommée *Zohera*, aussi belle que civile, qui nous reçût en sa maison, avec toutes les caresses possibles, dans laquelle se rendirent aussi presque toutes les femmes du lieu, pour nous rendre visite, & nous faire des presens. En cette ocasion Madame Maani leur laissa des marques de sa gratitude, & de sa reconnoissance, par les civilitez, & le régal qu'elle leur fit de quelques galanteries, qu'elles estimérent infiniment; parce qu'elles sont rares extrémement en ces quartiers.

Générosité de Madame Maani.

Entr'autres choses, elle leur distribua une quantité de *Hanna*, ou *Alcanna*, comme disent nos Droguistes, pour teindre les mains; & le soir, aprés soupé, pour célébrer joieusement nôtre arrivée, elle voulut que toutes ensemble avec elle s'en servissent. Parce que dans l'Orient, cette cérémonie de se l'apliquer, de le lier le soir, & de se teindre les mains avec l'*Alcanna*, en conversation, est quelque chose de divertissant, & une espéce de bal usité dans les nôces, & en d'autres semblables réjoüissances. On dit lier l'*Alcanna*, qui

qui n'eſt autre choſe, comme il me ſouvient de vous en avoir écrit autrefois, que la poudre des feüilles ſéches, d'une certaine plante : parce que, quand elles veulent s'en teindre les mains, ou comme font quelques-unes qui s'en ſervent pour tracer des compartimens, & des fleurs ſur le blanc de la carnation ; ou, plus communément, pour les enduire entiérement de cette couleur, en forme d'un gand. Parce que cette teinture, de même que des gands, dont les femmes d'Orient ne ſe ſervent jamais, a la qualité d'embellir les mains, & de les conſerver contre les injures du tems. Enfin, lorſqu'elles ſe veulent teindre les cheveux, ou d'autres parties du corps, de cette même drogue, ce qui ſe fait au Levant, pour en augmenter la beauté ; & par divertiſſement, elles détrempent premiérement l'*Alcanna*, avec de l'eau, en conſiſtance de pâte, dont elles couvrent leurs mains, ou cette partie du corps qu'elles veulent teindre ; & afin qu'elle ne tombe pas ſi-tôt, qu'elle ait ſon éfet, & que cette couleur ſe communique mieux, on l'envelope d'un linge, puis on la lie. Et voilà ce que font ordinairement les femmes après ſoupé, & ſur le point de ſe mettre au lit, afin que la couleur, pendant tout le tems de la nuit, s'imprime & ſe communique mieux ; parce qu'en un autre tems, toutes ces envelopes ſeroient d'un trop grand embarras, principalement aux mains, outre qu'elles ſont liées ordinairement ſur le poignet ; ſi bien que de les garder le long du jour, elles ſeroient ſans doute trop importunes & incommodes. Les femmes aïans paſſé la nuit

Alcanna ce que c'eſt, & ſon uſage au Levant.

dans

dans ces liens volontaires; lors qu'elles se levent le matin, elles les rompent incontinent, & dégageant leurs mains, ou les autres parties du corps de cette pâte qui s'est dessechée, & réduite en poudre, elles demeurent teintes de cette belle couleur; tantôt orengé-clair, qui m'agrée davantage, quoi qu'elle ne soit pas fort chére; d'autrefois, s'ils la chargent davantage, elle tire sur le rouge; & quelquefois aussi, selon la coûtume de Perse, ils l'obscurcissent tant, qu'elle est presque noire; & de cette façon elle ne me plaît nullement; mais il leur semble que cette couleur contribuë à la blancheur des poignets & des mains, parce qu'en éfet elle se détache mieux. Ainsi donc, avec la fête de l'Alcanna, nous passâmes la nuit du vendredi dans *Giret*.

La teinture en est diférente.

Le samedi, nous quitâmes ce poste, & continuâmes nôtre chemin sur une route très-mauvaise & très-ennuïeuse. Sur le soir, nous logeâmes dans un petit village, qui se nomme *Tallarapescet*, où je trouvai des gens qui s'y étoient rendus des montagnes; mais si grossiers & si stupides, qu'aïant acheté de quelqu'un d'eux de l'avoine pour nos montures, pour faire concevoir à celui qui en étoit le marchand, combien je lui en donnois en certaine espéce de monnoïe, qui vaut deux liards parmi nous, il en falut faire le compte avec des fêves, & y emploïer plus d'une heure de tems. Le Dimanche, nous quitâmes les valées & les montagnes; ou plûtôt elles nous quitérent, où les plaines commencent. Et nous entrâmes dans une grande forêt, dont la route est fort belle & fort large,

Stupidité de quelques montagnards.

ge, tirée à la ligne, & toute ombragée des arbres, qui y sont épais & très-hauts, plusieurs desquels se trouvent encor chargez de vignes sauvages.

Nous fûmes extrêmement fatiguez sur cette route; parce que le terrain en est gras, & fort humide, à cause de quantité de petits ruisseaux qui le moüillent en plusieurs endroits; desorte que pendant l'hiver il devient si boüeux, que les chameaux, quoique de taille fort avantageuse, en ont souvent jusqu'aux sangles; jugez de-là, je vous prie, que peuvent devenir les chevaux, & les autres animaux plus petits. Pour remédier à cette incommodité, le Roi a déja commandé à quelqu'un de ses Oficiers de faire paver ce chemin, & pour cét éfet nous trouvâmes quantité de matéreaux qui y avoient été transportez, & d'espace en espace plusieurs petites hutes de terre & de bois, que l'on y a faites pour les ouvriers qui y travailleront. Cette entreprise néamoins n'est pas encor commencée, à cause peut-être de la rigueur de la saison; parce que tout le long de l'hiver il pleut incessamment dans le Mazanderan.

Le Roi de Perse fait paver les chemins dans le Mazanderan.

Nous surmontâmes donc ces mauvais chemins; mais avec tant de peine & d'ennui, que nous ne pûmes faire que deux lieuës ce jour-là; & la nuit nous surprit dans la forêt. Nous cherchâmes quelque retraite en plusieurs endroits, où le japement des chiens, & le cri des autres animaux nous apelloit. Mais enfin, n'en trouvant aucun habité, qu'il ne fut fort éloigné de nôtre chemin, nous passâmes la nuit dans la même forêt, au milieu des arbres,

ſous leſquels nous nous fîmes un rempart de nos montûres, en un endroit où nous trouvâmes une quantité de feüilles ſéches qui étoient tombées. Elles nous ſervirent de tapis de pié, & de lits molets tout enſemble, ſans autre tente que les branches de ces grands arbres, entre leſquelles la lune nous communiquoit ſes raïons, dont nous étions couverts, à la façon d'un pavillon de toile d'argent. Le bois ne nous manqua pas, pour faire grand feu, non plus que les proviſions pour le ſouper, que nous envoïâmes querir dans le village le plus proche, au milieu de la forêt, à côté du grand chemin, où après quelque conteſtation de ce peuple, ſauvage & ombrageux, avec mes gens, & ſur le point d'en venir aux mains, ſans ſavoir pourquoi, s'étant enfin parfaitement informé qui nous étions, il nous fit civilité, nous voulut loger, & nous faire des preſens; mais ſur le refus que nous en fîmes, à cauſe de la diſtance du lieu; le chef du bourg, avec les autres des principaux, ſe rendirent volontiers à nôtre camp, chargez de quantité de bonnes viandes, & de pluſieurs autres choſes pour manger, & paſſérent gaïement la nuit avec nous. Ils nous amenérent auſſi un Muſicien de village, qui nous régala durant le ſouper, & tout le long de la nuit, de certaines chanſons bocagéres, en la langue du païs, c'eſt-à-dire, du Mazanderan, où l'on parle un Perſan groſſier, au ſon d'un violon mal acordé, dont le divertiſſement ne me ſembla pas moins ridicule, qu'il me fut ennuïeux & importun. Le lundi ſuivant, nous fîmes deux autres lieuës,

Le ſieur de la Vallé paſſe la nuit dans un bois, où il eſt viſité.

lieuës, en partie dans le bois, parmi ces mêmes mauvais chemins, & en partie aussi par des campagnes bien cultivées, que les pluïes avoient renduës dificiles aux voïageurs, mais dont le chemin néamoins étoit un peu meilleur.

Nous arrivâmes sur le soir à *Saru*, qui est un lieu fort grand & fort peuplé, où même le Roi a un Palais. On lui donne le nom de ville; mais elle n'est pas fermée de murailles, & je n'y remarquai aucune maison, qui fût bien bâtie. Elles sont toutes couvertes de paille, à la réserve de quelques-unes qui le sont de tuile, & de canaux de terre cuite, comme à Rome. Ce lieu se nomme Saru, qui signifie jaune, à cause peut-être de la quantité d'Orangers, & de la diversité des fruits dont il est rempli. Nous y trouvâmes des hôtes fort civils, un frere & une sœur assez jeunes, qui nous reçûrent avec beaucoup d'humanité, & qui nous firent mille caresses; de même que quelques-uns de leurs parens; desorte que pour faire reposer nos animaux, nous y demeurâmes tout le mardi. Le mécredi, qui étoit le quatriéme de Février, nous partîmes de *Saru*, & continuâmes nôtre chemin, l'espace de quatre lieuës, par le milieu de certaines grandes plaines, qui n'étoient autrefois qu'une forêt; mais d'où les arbres ont été abatus depuis, si bien qu'à present elles sont très-fertiles, par les soins de ceux du païs qui les cultivent. Elles sont habitées en divers endroits d'une infinité de gens, dont la plus grande partie sont Chrétiens, que le Roi y envoïa, il n'y a pas long-tems, de plusieurs con-

Description de la ville de Saru.

Le Roi y transfére des peuples, qui y cultivent les terres.

trées ; mais particuliérement de l'Arménie & de la Géorgie.

Les routes y sont aussi très-fâcheuses, à cause des bourbiers qui s'y rencontrent; mais nous en trouvâmes le terrain un peu plus solide & plus sec, que dans la forêt que nous avions traversée, à cause que ces campagnes sont sans arbres, & mieux exposées au soleil. Mais j'espére que dans peu ces routes seront toutes pavées, & que les ouvriers, qui ont déja commencé cét ouvrage y travailleront incessamment. Elles seront droites, larges, & aussi longues que le chemin continuëra. Les maisons, qui se trouvent sur ces routes, ne sont faites que de bois & de terre ; savoir, de ces mêmes arbres, qu'ils abatent aux endroits où ils veulent bâtir leurs hameaux, & former les campagnes qu'ils cultivent. Mais je croi que cette sorte de bâtimens, qu'ils ont faits jusqu'à present avec tant de précipitation, ne subsistera pas; parce que la grande quantité de bois qu'ils ont, les obligera de se servir de briques cuites, en la fabrique de leurs édifices. Le grand nombre de fourneaux, qu'ils ont bâtis pour cét éfet aux environs de la ville de Ferhabad, & les piles de bois qu'ils ont destinées pour cuire leurs briques, dont la matiére est déja preparée, me confirment en cette opinion; & qu'ils sufiront pour fournir de matéreaux à la structure, non-seulement d'une ville, mais encor de plusieurs autres.

Le sieur della Vallé arrive a Ferhabad.

Enfin, après tant de fatigues, nous arrivâmes sur le soir ici à *Ferhabad*, que nous nous étions proposée dès *Hispahan*, & qui devoit borner le dessein de nôtre

voïa-

voïage. Il faut que je vous avouë, que je trouvai les quatre lieuës de chemin, que nous avions faites depuis *Saru*, tellement peuplées, que l'on peut dire qu'elles ne sont presque qu'une habitation continuelle. Le Roi n'étoit pas à *Ferhabad* lorsque j'y arrivai. Parce que, comme il est fort inconstant & qu'il ne demeure pas longtems en même endroit, il s'étoit rendu, depuis quelques jours, en un certain lieu, éloigné seulement de six lieuës d'ici, & avec très-peu de suite, puisque la Cour & les troupes, qui ont acoûtumé d'hiverner avec lui, se trouvoient alors à *Ferhabad*. Le Vizir, ou le Viceroi, qui est Gouverneur de cette ville, & de tout le Mazanderan, aïant été informé de mon arrivée, me destina d'abord une maison des meilleures de la ville, dans laquelle j'ai demeuré depuis plusieurs jours comme vous savez. Mais auparavant que je vous entretienne de mes avantures, j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos de vous faire un plan de la ville, & de vous dire quelque chose de sa situation.

Situation de la ville de Ferhabad.

Le Roi a commencé à bâtir cette ville de *Ferhabad*, depuis quelques années, en cét endroit, où la Province de *Mazanderan* joint la mer Caspienne du côté du Septentrion, dans une grande plaine, qui se répand jusques sur la mer; la ville néanmoins en est éloignée de deux milles, ou environ: mais je croi qu'avec le tems, les bords de cette même mer en feront les limites, parce qu'elle s'augmente tous les jours. Le Roi lui a donné le nom de *Ferhabad*, qui signifie colonie d'allégresse; & vous re-

marquerez que ce nom eſt compoſé de deux paroles, dont l'une eſt Arabe; ſavoir, *Ferh;* c'eſt-à-dire, allégreſſe; & l'autre Perſane, *Abad*, qui ſignifie colonie.

Raiſons qui ont obligé le Roi de Perſe à bâtir la ville de Ferhabad.

Deux motifs ont obligé le Roi de bâtir cette ville. J'établis le premier, ſur le deſir & la paſſion qu'il a toûjours eu d'embellir ſon Roïaume en général, & d'en porter les limites le plus loin qu'il lui ſeroit poſſible, puiſqu'en même-tems il fait inceſſamment bâtir en mille endroits diférens. Le ſecond motif eſt fondé ſur l'inclination particuliére qu'il a pour la Province de Mazanderan, tant à cauſe que ſa mere étoit native de ce païs, d'où il tire auſſi avantage d'être originaire, que parce qu'il n'en a point de plus forte en tout ſon Roïaume. Vû que le Mazanderan eſt environné, ou de la mer, que l'on ne court preſque point, & qui eſt très-peu navigable, comme je vous dirai; ou de montagnes ſtériles & ſauvages, que l'on ne peut traverſer que par des routes fort étroites & très-dificiles. Et outre que ce païs eſt le plus éloigné de tous les ennemis que le Roi aït ſur les bras, & principalement des Turcs, & des autres plus puiſſans, on peut ſe le conſerver très-facilement. Ainſi, il ſemble que le Roi, qui a toûjours eu des démêlez avec diférens ennemis, le conſidére avec quelque fondement comme un puiſſant rampart, pour ſe défendre de toutes leurs inſultes. Parce que, comme les armes ſont journaliéres, dans une diſgrace de la fortune, ce lieu ſeroit toûjours capable de lui conſerver ſon autorité avec la qualité de Souverain. Il s'éforce donc de peu-

peupler & d'embellir le Mazanderan autant qu'il peut. Je ne doute point qu'il ne le puisse faire avec beaucoup de facilité; parce que, comme je vous ai dit, le païs est bon & fertile; & si jusqu'à present il a été champêtre, en friche & stérile, le seul défaut d'habitans en est la cause. D'ailleurs le Roi Abbas, qui régne aujourd'hui, n'a point de prédécesseurs qui s'y soient apliquez sérieusement comme lui.

Il a désertè les frontiéres de ses habitans, pour peupler la Province de Mazanderan.

Il a commencé à bâtir *Ferhabad*, & la choisie pour Métropolitaine de la Province de *Mazanderan*, en cette situation que je vous ai marquée: & pour peupler non-seulement Ferhabad & ses environs, mais encor plusieurs autres villes, dont il médite les desseins dans le *Mazanderan*. Puisque les habitans du païs ne sufisoient pas, il y a fait conduire des colonies sans nombre, de diférentes nations, de religion, & de contrées étrangéres qui sont de deux sortes, ou de celle des ennemi, qu'il a pillées & saccagées; d'où il a enlevé les habitans, outre plusieurs autres endroits de la dépendance des Turcs, & le païs même des Géorgiens. D'où, lorsqu'il leur fit la guerre, il tira & conduisit dans le Mazanderan, de même que dans Hispahan, & en d'autres endroits de son Empire, un nombre infini de ces peuples Chrétiens, dont les uns se sont conservez en leur religion, sans qu'ils aïent jamais soufert aucune violence de sa part pour y renoncer, à la confusion des autres, qui ont mieux aimé, pour un malheureux intérêt, en punition de leurs crimes, donner des marques de leur infidélité, & se déclarer deserteurs in-

fames, de la milice Chrétienne. Il y a aussi envoïé de ses sujets, de ceux qui étoient sur les frontiéres, & en danger de se perdre, ou au moins de soufrir infiniment de la part des ennemis voisins, comme l'ont éprouvé les Arméniens Chrétiens, qui étoient trop exposez aux incursions des Turcs, de même que les Mahométans Médes, de la Province de *Scervan*, où la sûreté n'est pas fort grande; & ainsi de plusieurs autres endroits, qu'il a jugez le plus à propos, d'où il a tiré des troupes nombreuses pour les conduire dans le Mazanderan.

Ce païs est maintenant rempli de ces sortes de gens, de nation & de religion diférente; & afin qu'ils aïent la vie commodément, & qu'ils n'y vivent pas dans une oisiveté continuelle, le Roi leur a donné à tous des terres à cultiver, & les ocupe aux mêmes emplois qu'ils avoient chez eux. Il a introduit par ce moïen, dans le *Mazanderan*, plusieurs métiers qui n'y étoient pas. De maniére, que le païs en devient fertile & meilleur, outre que le Roi en tirera de grands avantages. Ceux donc qui étoient laboureurs, & qui cultivoient les vignes, comme les Arméniens, qui ont toûjours donné des marques de leur adresse, tant en exercice qu'en celui de bien boire, pour cét ne rien faire qui fut indigne des véritables successeurs & héritiers de ceux qui plantérent autrefois la vigne, & qui furent les inventeurs de cette divine liqueur, y sont ocupez aux mêmes emplois. Pour cét éfet, le Roi leur a donné des terres qui y sont propres; & à quelques-uns même il a acordé

Et leur a donné des terres à cultiver.

dé des troupeaux. Il veut aussi que ceux qui nourissoient des vers à soie, & qui la ramassoient, comme les Géorgiens Chrétiens & Juifs, continuent en ce même exercice. Et afin de leur en faciliter les moïens, il a fait planter un nombre infini de meuriers aux environs de *Ferhabad*, dont les terres sont incomparables, & les meilleures du monde pour ces sortes d'arbres. Pour les Médes de *Scervan*, qui vivent dans l'oisiveté, qui ne savent rien faire, & qui se contenteront, pour se soustraire au travail, de leur *Cilao* seulement; le Roi les contraint, malgré qu'ils en aïent, d'aprendre l'art de faire de la soïe. Afin de les y engager, il ne veut pas qu'ils trafiquent des feüilles de leurs arbres, dont ils ont quantité, sur les terres qui leur furent assignées dès le commencement.

Il veut que tous ses sujets travaillent.

Enfin, mon cher Mario, le Roi Abbas n'est pas seulement Roi de ses peuples: mais le pere, le tuteur, & le bienfaiteur incomparable. Non-seulement il leur donne des terres & des troupeaux; mais encor de l'argent en abondance, pour subvenir à leurs besoins; en prêtant volontiers à ceux qui le peuvent rendre; & le donnant généreusement aux autres, dont il connoît la nécessité, & dont la rigueur les dispense de s'aquiter jamais. De plus il prend soin de les marier, principalement ses domestiques, & de leur faire aprendre quelque métier. Il n'y a jamais eu de pere de famille plus soigneux de la conduite de cinq ou six qui lui apartiennent, que ce Roi l'est éfectivement des millions d'ames qui lui sont soûmises, & qui sont de sa dépendance. Il est bien vrai

Il en a un soin extraordinaire.

que le soin qu'il en a, & la libéralité qu'il exerce envers eux (chose qui lui concilie l'amitié de ses sujets) sont très-préjudiciables au service de Dieu, & à la religion Chrétienne. Parce que plusieurs se laissans vaincre à ces charmes, & à ces biens aparens & temporels, renoncent aux éternels & véritables, par le mépris qu'ils font de la foi de *Jesus-Christ* qu'ils ont reçûë au Bâtême. Ils la vendent & l'engagent librement, pour quelqu'argent qu'ils en touchent en cette ocasion; & en empruntant du Roi pour se donner bon tems, dans la résolution de ne le lui rendre jamais; mais de le païer à la fin, & même d'en recevoir bien davantage, en quitant *Jesus-Christ* pour suivre Mahomet.

Mais il est préjudiciable à l'Eglise.

Cette ruse eût son éfet, sur l'esprit de tant de pauvres misérables, en une seule ocasion, qu'en Europe on taxa ce Roi de cruauté insigne; parce qu'on disoit, qu'il les faisoit renier par force, lorsqu'ils n'avoient pas d'argent pour s'aquiter de leurs dettes. Mais il faut avoüer que les mauvais Chrétiens en étoient aussi coupables, parce qu'ils reçûrent l'argent du Roi & le dissipérent mal à propos à cette condition, comme il est évident, que premiérement ils en étoient convenus volontairement, qu'ils renieroient au lieu de païer, s'ils ne le restituoient dans le téms qui leur étoit prescrit. Les Peres Carmes-Déchaussez prirent de-là ocasion de dire librement à ces Chrétiens, que l'on ne devoit pas acheter la foi à force d'argent: & que pour eux, ils n'étoient pas en état d'en donner à qui que ce fut, pour empêcher ce malheu-

Les Peres Carmes-Déchaussez subviennent aux nécessitez des pauvres Chrétiens.

reux

reux trafic; & qu'au reste, s'ils étoient gens de bien, & curieux de leur salut éternel, ils devoient, comme véritables Chrétiens, soutenir la cause & la foi de leur maître, & mourir plûtôt mille fois que de la violer. Et de cette façon, quoique de peur d'ofenser le Roi, ils n'en témoignassent pas publiquement leurs ressentimens, se contentans seulement de subvenir secretement, & autant qu'ils le pouvoient, aux nécessitez des plus misérables, & qu'ils connoissoient les mieux intentionnez & les moins chancelans en la foi, le Roi même, comme je l'ai apris, loüa hautement leur procédé. Et il est sans doute, que s'ils s'étoient tous comportez de la sorte, & que ces Chrétiens eussent prouvé au Roi leur impuissance, il leur auroit sans doute acordé du délai, ou peut-être, comme il a fait beaucoup d'autres, il leur auroit remis la dette, sans les contraindre à violer leur foi.

Mais parce qu'un jour le Roi remarqua qu'on lui porta avec empressement plusieurs milliers d'écus, pour aquiter ses debiteurs envers lui, & que c'étoit de l'argent des Portugais, il les méprisa, & ne les voulut pas recevoir. Au contraire, il ordonna que, conformément au traité qu'ils avoient fait, ces Chrétiens renieroient faute de païement, alléguant pour ses raisons, que puisque pour de l'argent ils changeoient de religion, & que d'Arméniens qu'ils étoient, ils se faisoient Francs; c'est-à-dire, Latins, il aimoit mieux qu'ils prissent le sien, & qu'ils se fissent Mahométans. Parce qu'il n'étoit pas

juste ni raisonnable, que ses sujets fussent à la solde d'un peuple étranger, & principalement des Portugais ses voisins qui lui étoient suspects, & avec lesquels il avoit tous les jours des diférends : & que de donner tant d'argent à ses sujets, comme ils faisoient, c'étoit se faire des créatures pour apuïer & fortifier leur parti, & ne pas conserver la foi pour le salut des ames, comme ils le vouloient persuader.

Description de la ville de Ferhabad.

Mais retournant à *Ferhabad*, d'où je ne sai comment je me suis écarté pour m'engager à ces digressions, vous saurez que le circuit de ses murailles est très-grand, comme celui de Rome, ou de Constantinople, & peut être davantage; parce qu'il y a des ruës qui n'ont pas moins d'une lieuë de longueur. Le peuple, que l'on y a déja conduit, & que l'on y envoïe tous les jours pour y demeurer, est des diférentes nations que je vous ai spécifiées ci-dessus. Les Mahométans en font la moindre partie; & la plus considérable, est des Chrétiens de diférentes coûtumes & cérémonies, mais qui sont presque tous Arméniens & Géorgiens, auxquels il est permis de bâtir des maisons de même que des Eglises, autant qu'ils en veulent, où ils oficient publiquement. Chose non-seulement qui n'est pas permise en Turquie, & dans les autres lieux de la dépendance des Mahométans. Mais si quelque Eglise ancienne est ruïnée, l'on ne peut espérer d'en bâtir une autre, ni de la réparer, ni même d'y mettre seulement une pierre, s'ils n'en obtiennent la permission à force d'argent.

Les Chrétiens de Perse en élevent autant

tant qu'ils veulent; mais il faut avoüer qu'ils ont si peu de dévotion, que le Dimanche des Rameaux, qui est une de leurs principales fetes, visitant une Eglise des Arméniens, lesquels sont en grand nombre dans *Ferhabad*, & celui des Eglises fort médiocre; je ne trouvai néamoins, en celle où je me rendis, que vingt-cinq ou trente personnes tout au plus. Et par conséquent, c'est avec beaucoup de fondement que l'on peut attribuer les peines qu'ils ont soufert dans leurs transmigrations, en vûë de leurs Provinces désolées, pendant leur captivité, & dans les violences qu'on leur a faites pour renier leur foi, & choses semblables; que l'on peut, dis-je, atribuer avec raison la cause à tous ces malheurs, à leurs méchancetez, à une permission de Dieu, en punition de leurs crimes, & particuliérement de trois desordres insignes, fort ordinaires en ces quartiers, que Dieu a punis visiblement dans tous les siécles, par des châtimens, ou plûtôt des fleaux qu'il a répandus sur des Provinces & roïaumes entiers.

L'exercice de la religion Chrétienne y est libre.

Le premier concerne leurs erreurs en matiére de foi & de religion, & même parmi les Chrétiens, à cause des schismes, & de plusieurs opinions hérétiques, que plusieurs d'entr'eux soûtiennent, & apuïent avec chaleur. Le second est fondé sur les vices énormes, qui sont si communs & ordinaires, principalement parmi les Mahométans. Et le troisiéme regarde la tirannie, & l'opression des pauvres, que l'on avoit portées à cette extrémité chez les Géorgiens, selon les assurances que l'on

m'en-

m'en a données, que les pauvres d'entr'eux n'étoient plus maîtres de ce qu'ils possédoient, ni de leur vie, non plus que de leur honneur. Puisque les Gentilshommes & les cavaliers, qu'ils apellent *Asnauri*, enlevoient impunément, lorsqu'il leur plaisoit, leurs biens, leurs femmes, & leurs filles, & les massacroient même quelquefois, selon la coûtume barbare & impitoïable des Orientaux, qui n'ont jamais fait de scrupule de tremper injustement leurs mains homicides dans le sang de leur prochain.

Dieu y punit les mauvais Chrétiens.

C'est donc avec justice que Dieu les châtie de la sorte; & ceux d'entr'eux particuliérement, qui sont passez dans la Perse, sous le joug insuportable des barbares, dans une si rude captivité, que, si je ne me trompe, elle n'est pas inférieure à celle que les Juifs éprouvérent autrefois en Babilône. Sa Providence n'est pas moins adorable, s'il permet que ceux-là abandonnent facilement la foi qu'ils ont toûjours méprisée. Et si le châtiment s'étend seulement sur les Chrétiens (quoique les Mahométans soient coupables des mêmes crimes, & peut-être de plus grands) c'est à cause qu'ils dévroient avoir fait leur profit des lumiéres, & des graces qui leur ont été communiquées; & parce qu'ils en ont abusé, & qu'ils en ont fait un mauvais usage, ils en sont d'autant plus criminels devant Dieu. Mais comme les Mahométans sont aveuglez, & qu'ils sont privez des lumiéres de la foi, Dieu, dont les miséricordes sont infinies, & qui veut que tous les hommes soient sauvez, temporise avec eux,

Pieux sentimens du sieur della Vallé.

en

en atendant leur conversion, & qu'ils quitent leurs mauvaises pratiques. Il ne faut pas douter néamoins que s'ils y manquent, & qu'ils la négligent, ils n'en soient punis éternellement; & qu'à la fin, les Princes étrangers ne fassent une sainte ligue, pour les détruire & les exterminer entiérement. Mais ce sera quand les pleurs & les miséres des ames fidèles, qui gémissent sous la pesanteur de leurs fers, auront fléchi la bonté & la miséricorde de Dieu, qui suscitera alors de nouveaux Moïses, & de nouveaux Machabées, ou qui animera en divers endroits de l'Europe, non pas des infidèles Aléxandres, mais de pieux & dévots Godefrois, qui feront généreusement le trajet, pour vanger, à coups de cimeterres, les outrages & les persécutions que nôtre foi éprouve depuis si long-tems de ce peuple insolent.

Les Chrétiens d'Orient en sont persuadez, sur plusieurs Prophéties qu'ils en ont, & fondent leurs espérances sur la nation des Francs; puisque les latins, qui sont aujourd'hui les véritables serviteurs de Dieu, dans l'exercice de la Religion Catholique, qui exclud toutes les autres, ne sont pas de foibles instrumens de sa justice, pour entreprendre ces actions héroïques, & triompher de l'infidélité.

Les Catholiques d'Orient espérent beaucoup des Princes de l'Europe.

Pour ne me pas écarter davantage de mon sujet, je dis que les alignemens des ruës de Ferhabad sont déja pris, qu'elles sont très-longues, fort droites & plus larges que celles qu'on apelle à Rome *Giulia*. Elles ont, sur les côtez, un rang de maisons d'une même simétrie; & afin que les

eaux

eaux de pluïe se puissent facilement écouler, ils ont fait de certains fossez au-devant de ces mêmes maisons, avec des chaussées en forme de pont. Sans cela, les eaux croupiroient, & formeroient des bourbiers en ces quartiers, où le terrain est uni & humide. Jusqu'à present les maisons n'ont seulement qu'un étage, & ne sont couvertes que de roseaux de marais, qui résistent à la pluïe autant qu'on le peut desirer.

Nous lisons dans Hérodote, qu'anciennement les maisons étoient bâties de roseaux, qui servoient aussi pour les couvrir, & de même que l'étoient presque toutes les maisons de la ville Roïale de *Sardi*, dans le tems que les Rois de Lidie y faisoient leur demeure. Les gros murs des maisons de *Ferhabad*, se font d'une matiére fort commune en ces quartiers. Ils l'apellent *Culghil*; c'est-à-dire, terre, & paille. En éfet, elle ne se fait que de sable, que l'on détrempe comme de la chaux, avec un peu de paille batuë & brisée; & de cette façon je vous assure que, sans aucun mélange de pierres, cette sorte de mortier s'unit, & se fortifie merveilleusement. Il n'y a encor que le Palais du Roi qui soit bâti de briques. Il est d'une grandeur raisonnable; mais il n'est pas encor achevé. Je ne puis pas néamoins vous en faire la description, parce que je ne l'ai pas vû par dedans; mais les dehors me font croire qu'il n'est pas fort diférent des autres maisons du Roi, dont je vous entretiendrai. Il y a aussi un *Carvanserai*; c'est-à-dire, une hôtellerie publique, fort spacieuse, & qui est déja fréquentée des caravanes. Ce lieu-là est bâti

Lib. 5.

Les maisons n'y sont que de terre & de paille.

ti de briques; mais il n'est pas encor achevé. Le Vizir de Mazanderan me dit que, pour plaire au Roi, il l'avoit fait construire depuis très-peu de tems, & que c'étoit un ouvrage de quinze jours seulement. On voit aussi un bain public qui n'a rien que de commun, avec quelqu'autres maisons, qui apartiennent à des particuliers, qui font ordinairement leur résidence dans la ville; mais elles y sont rares.

Au reste cette nouvelle ville, & qui est encor pour ainsi dire dans son berceau, n'est bâtie que de terre, de bois, de roseaux & de paille, d'où il arrive souvent, comme de mon tems, une fois entr'autres, des incendies de ruës toutes entiéres, à la ruïne de ceux à qui les maisons apartiennent. Mais le Roi, qui travaille incessamment à l'ornement & à la perfection de cette ville, se servant de l'ocasion en vûë de ces accidens, défend ensuite de rétablir ces maisons comme elles étoient, à moins qu'on ne bâtisse plus solidement. Ainsi peu à peu elle se perfectionnera de la sorte; & je suis persuadé que dans peu d'années, elle sera, non-seulement une des plus grandes & des plus peuplées, mais encor des plus belles & des plus magnifiques villes de tout l'Orient, parce que le Roi s'y emploïe tout de bon. Et si depuis quelques années, il a pû donner à la ville d'*Hispahan*, la beauté & la grandeur qui la rend considérable sur toutes les autres de sa Province, quoique dans un endroit sec & stérile extrémement, & qui ne produit rien qu'à force d'eau & de fumier; que ne fera-il point ici où le païs est bon, fertile naturellement, & rem-

Avec le tems Ferhabad sera une belle ville.

rempli de toutes les commoditez, qui peuvent contribuer à la grandeur & à la beauté d'une ville ?

Il y a peu de villes dans la Perse, qui soient fermées de murailles.

Ferhabad n'est pas fermé de murailles, les alignemens même n'en sont pas pris encor ; & je croi qu'on n'y travaillera pas si-tôt, afin de lui laisser la liberté de porter ses limites plus loin, de s'augmenter tous les jours, vû principalement qu'en ces quartiers il y a plusieurs bonnes villes, & des plus estimées, qui n'ont point de murailles.

Un fleuve, beaucoup plus petit que le Tibre, arose *Ferhabad* par le milieu. Sa source est aux montagnes, que je traversai, & qui coule par cette valée de ris, dont je vous ai entretenu, où il s'enfle de telle façon des torrens qui s'y rendent de divers endroits, qu'elle est navigable dès la ville de *Saru*, non pas avec des barques de la forme ordinaire, mais fabriquées d'un gros morceau de bois seulement que l'on creuse, dont le fond est plat, à cause que l'eau y est basse, & avec de certains avirons, qui ont plûtôt la forme de pelles que de rames : on se sert néamoins fort heureusement de ces sortes de barques, non - seulement au gré de l'eau en décendant, mais aussi contre le courant de l'eau & fort promtement ; & il y en a tel qui porte dix & douze personnes, ou la quantité de marchandise à proportion.

On s'y sert de barques d'une forme particuliére.

Ils apellent ce fleuve *Teggine-rude*, qui signifie fleuve rapide. Dans Ferhabad, il n'y a qu'un pont qui est fort bien bâti, à l'endroit le plus fréquenté de la ville ; & parce qu'elle est fort grande, & que l'on abe-

a besoin de passer ce fleuve en mille endroits: lorsqu'on se trouve trop éloigné du pont en cette ocasion, les particuliers se servent de ces petites barques, qui sont faites d'une seule piéce de bois, dont il y a quantité. On ne s'en sert pas seulement pour faire le trajet; mais encor pour aller où l'on a afaire, & jusques sur la mer Caspienne, pour y pêcher par divertissement. Ce fleuve, qui coule du Midi au Septentrion, s'embouche dans la mer, deux milles, ou peu s'en faut, comme je vous ai dit, au-dessous de la ville; de maniére que *Ferhabad* est presque un port de cette mer, puisque les vaisseaux entrent dans la ville jusqu'au Pont, où ils moüillent l'ancre; non pas les grands, mais presque tous les vaisseaux qui trafiquent ordinairement de toute sorte de marchandise sur cette mer; savoir, dans la ville de *Ghilan*, en celle d'*Esterahad*, *de Bacuh*, *de Demir-capi*, & le plus souvent en *Astracan*, pour la Moscovie.

Les plus grands de ces vaisseaux, quoiqu'ils les apellent navires, me paroissent plus petits que nos tartanes. Ils sont fort hauts de bord, enfoncent peu dans l'eau, & ont le fonds plat. Ils donnent aussi cette forme à leurs vaisseaux; non-seulement à cause que la *mer Caspienne* n'est pas profonde à la rade & sur les côtes; mais encor parce qu'elle est remplie de bancs de sable, & que les eaux sont basses en plusieurs endroits; tellement que si les vaisseaux n'étoient fabriquez de cette façon, on ne pourroit pas s'en servir sur cette mer. Certainement je m'étonnois, & avec quelque fon-

Description de la mer Caspienne.

fondement, ce me semble, pourquoi ils ne pêchoient à *Ferhabad* que des saulmons, qui se trouvent à l'embouchûre du fleuve, & de certains éturgeons très-mal conditionnez, de même que de plusieurs autres sortes de poissons, qui se rendent à l'eau douce, & qui ne valent rien. Et comme j'en attribuois la cause à leur insufisance, en l'art de naviger & de pêcher, ou à la crainte qu'ils avoient de se perdre s'ils pêchoient en haute mer; parce que je sai d'ailleurs que les Persans ne sont pas fort habiles gens sur cét élément, & qu'ils n'entendent presque point la navigation; le *Chan d'Esterabad*, qui fait sa résidence sur ce port de mer, & à qui par conséquent les raisons n'en sont pas inconnuës, par l'expérience qu'il en a, m'en debita une. Savoir, que les eaux sont si basses à vingt & trente milles dans la mer, qu'il est impossible d'y jetter de filets qui aillent au fonds, & d'y faire aucune pêche qui soit de la conséquence de celles de nos tartanes. Desorte que c'est par cette raison, qu'ils donnent à leurs vaisseaux la forme que je vous ai marquée ci-dessus, & qu'ils ne les montent d'aucune piéce de canon, parce qu'il se trouve fort peu de Corsaires & de Pirates qui courent cette mer; à l'exception de quelques Moscovites ou Russiens, qui se pourroient rencontrer vers l'embouchûre de leurs riviéres, tant sur la mer, que le plus souvent sur le *Volga*. Mais sur toutes chose, ils faut se donner de garde de prendre terre à la montagne des *Lezghi*, ou dans le païs des *Circassiens*, entre l'Albanie & la Moscovie: parce qu'on s'exposeroit infaillible-

Le poisson n'en vaut rien.

blement à la perte de ses biens & de sa liberté.

La température de l'air de *Ferhabad* a beaucoup de raport, ce me semble, à celle de Rome. C'est-à-dire, que l'hiver y est humide, pluvieux, & chargé de broüillards, de même qu'à Rome; & que l'on y éprouve les mêmes degrez de chaud & de froid. Mais je ne m'en étonne pas; puisque, si je ne me trompe, c'est le même climat, avec la même élevation de pôle, ou peu s'en faut. La qualité de la terre y est aussi fort semblable. En éfet, elle y est grasse, marécageuse, & environnée de la riviére & de la mer; quoique leurs situations soient diamétralement oposées; parce que Rome a la mer au Midi; & que son fleuve coule de l'Occident au Midi : *Ferhabad*, au contraire, a la mer au Septentrion, & sa riviére coule du Midi au Septentrion.

Compaaraison de la ville de Ferhabad à celle de Rome

Ce raport, entre ces deux villes, me donna sujet de mettre Ferhabad en paralelle avec Rome, dans la lettre amoureuse que j'écrivis de Ferhabad, à la loüange de ma maîtresse, de Toscane, comme j'ai fait de tous les ports de mer, ou de tous les fameux fleuves que j'ai parcourus. J'ai déja satisfait à toutes ces Lettres Poëtiques, que j'ai écrites en prose,& que j'ai concluës par celle de la mer Caspienne; parce qu'à present je n'ai pas d'espérance de parcourir d'autres mers, ni d'autres écueils; mais je ne les puis pas corriger, ni leur donner la forme que je desirerois, à cause que de vingt, & peut-être davantage que j'ai écrites, j'en ai laissé environ la moitié à Constantinople, qui

qui ne font. fimplement qu'ébauchées, & qui font déja fans doute en Italie avec d'autres manufcrits, fi on a fuivi les ordres que j'ai prefcrits à quelques particuliers de Conftantinople, d'envoïer à Rome les hardes que j'avois laiffées.

J'entrai dans *Ferhabad*, par la partie Occidentale du fleuve. Mais la maifon, qui me fut affignée, étoit de l'autre côté à l'Orient du même fleuve, deforte que pour y aller, il me le falut paffer. Et quoiqu'elle foit des mieux conditionnées, & des plus logeables; elle eft néamoins fi baffe, qu'encor que je ne fois que d'une taille médiocre, de la main je puis facilement toucher le toit. Ce logement me fit fouvenir des premieres cabanes de Romulus; & enfin de toutes les chofes qui fe prefentent à mon efprit, je me forme un fujet de divertiffement pour me les rendre agréables.

Le fieur della Vallé eft logé dans Ferhabad.

Mais je ne trouvai rien de plus beau en cette maifon, & de plus conforme à mon humeur, qu'un jardin qui en dépend, ou plûtôt une grande efpace de terre, que l'on a rempli d'une infinité de meuriers blancs fur le bord de la riviére. A l'ombre de ces arbres, tantôt affis, & tantôt en me promenant, j'ai paffé une bonne, ou au moins la plus agréable partie de mon tems, en la converfation des Mufes, ou tout feul, ou en la compagnie, tantôt d'*Actius Sincerus*, tantôt *d'un Marc-Aurelle Empereur*, qui m'eft tombé entre les mains en Langue Françoife, & tantôt avec *Ferrari*, au défaut d'autres livres, en parcourant les villes, les Provinces & les fleuves de fon Epitôme, que j'ai vû tant de fois.

Ces

Ces jours passez, ne sachant à quoi passer le tems, je composai en ce même endroit un grand discours, ou plûtôt une lettre en rimes tiercées, que j'ai mise au net, & que j'ai déja envoïée à Rome au sieur *Claudio Decio* mon ancien ami, neveu de ce fameux *Antonio Decio*, auteur de la Tragédie, intitulée *Acripanda*, duquel le sieur Claudio n'a pas moins hérité les vertus & les qualitez intellectuelles, qu'il s'est rendu digne de porter le célébre nom des Deciens. J'en écrivis donc jusqu'au nombre de cinquante-sept, déguisant, selon ma coûtume, la vérité de mes avantures, sous des fictions & des inventions Poëtiques. J'ai négligé de vous faire part de cette nouvelle production; parce qu'en éfet elle ne méritoit pas d'être copiée. Néamoins si vous en desirez la communication, Horatio Pagnani pourra satisfaire vôtre curiosité, en vous en envoïant de Rome une copie sur l'original défectueux, rempli de fautes, & de doutes, que je fis tenir au sieur *Claudio Decio*. Et comme jusqu'à present, je croi vous avoir sufisament instruit de la situation des habitans & du païs de Ferhabad, je vous entretiendrai desormais de mes afaires particuliéres; c'est-à-dire, de ce que j'ai fait en ces quartiers.

Son ocupation.

Il étoit bon Poëte.

J'avois une si forte passion de voir cette mer Caspienne, qu'aussi-tôt après que je fus arrivé, & dès le lendemain, qui étoit le quinziéme de Février, je me rendis sur ses bords, pour satisfaire mes ïeux sur un objet que j'avois tant desiré, afin de lui donner, par ces démarches précipitées, des

marques de mes civilitez, & de l'estime que j'ai pour elle, pour ne pas dégénérer de la qualité de pêcheur très-fidèle.

Il va se promener sur la mer Caspienne.

Je m'embarquai au-dessous de mon logis, non pas sur ces petits vaisseaux faits d'une seule piéce de bois; mais sur une bonne grosse barque de la forme d'une felouque, fort mal équipée, avec des rames faites en façon de pêle, & avec un grand timon disproportionné, dont on a acoûtumé de se servir sur cette mer; de maniére que, selon l'expérience que j'en ai, si le vent ne donne de concert avec les rames, quoique souvent il n'ait pas grand éfet, à cause que les voiles n'en valent rien, qu'elles sont rapetassées, & dignes certainement de mariniers d'eau douce, je croi qu'elles n'avancent pas beaucoup. Les cartes & les boussoles y sont inconnuës; mais parce qu'ils courent ordinairement cette mer, ils n'en ignorent pas les lieux, ni ces bancs de sables, qui font, comme je vous ai dit ci-dessus, que la mer Caspienne n'est presque pas navigable qu'à de petits vaisseaux. Je voudrois bien avoir ici un cadran ou un astrolabe, afin de prendre la hauteur du pôle, & du soleil. Mais je desirerois une frégate bien montée; une felouque seulement du petit mole me sufiroit; parce que si je l'avois ici, avec le pilote *Gio Piètro* mon bon ami, ou d'autres semblables mariniers, je courrois par plaisir cette mer, & j'en ferois une carte marine très-exacte, telle que je croi assurément qu'il ne s'en trouve pas même en Europe.

Enfin nous allâmes sur mer, dans ce vaisseau que je vous ai spécifié; mais ce fut
après

après y avoir dressé une tente, sous laquelle nous étendîmes quelques tapis de pié, le mieux qu'il nous fut possible. Nous y entrâmes par l'embouchûre de la riviére, sans aucune dificulté, parce que l'eau y est basse, & que son lit est petit. Néamoins nous n'avançâmes pas beaucoup sur cette mer; quoiqu'alors elle fût fort calme, à cause que nôtre barque, dont le fond étoit plat, commença tout de bon de certains branles, dont les cadences ne plûrent pas à Madame Maani, qui n'avoit pas encor vû la mer, ni éprouvé de semblables agitations; desorte qu'elle ne voulut pas aller plus avant, soit que le cœur lui fît mal, comme elle me l'assuroit, ou qu'une secrette apréhension, qu'elle n'osât jamais avoüer, se fut emparée de son ame, comme il y a plus d'aparence. Quoiqu'il en soit, nous retournâmes sur nos pas, & allâmes dîner sur le bord de la mer, en un endroit, d'où l'on ne voit qu'une plaine à perte de vûë, stérile & destituée de la beauté ordinaire des montagnes & des écueils. Quoiqu'il fût jour de viande, on nous servit du poisson, que l'on avoit pêché un moment auparavant dans la riviére, & que mes gens acommodérent sur le lieu; parce qu'il y avoit long-tems que je desirois d'en manger, & que je m'étois toûjours persuadé que j'y en trouverois d'excellent, pour satisfaire mon apétit. Mais je fus entiérement frustré de mes espérances. En éfet, je puis dire, quoique pour la premiére fois, il ne me sembla pas tout-à-fait mauvais, que je n'ai jamais mangé en ces quartiers de poisson qui me plaise, ni qu'une person-

Madame Maani n'y prend pas plaisir.

ne, qui auroit acoûtumé de manger de celui de nos mets, pût goûter avec quelque satisfaction.

Raisons pourquoi le poisson n'y est pas bon.

Je croi vous en avoir dit la raison ci-dessus, & ce n'est pas qu'il n'y ait constament de bon poisson en cette mer; en éfet, je ne puis me le persuader autrement; mais plûtôt comme les eaux sont extraordinairement basses, il est évident que le poisson ne se peut pas rendre au bord, & qu'ainsi la pêche n'y vaut rien. Les meilleures pêches se font à l'embouchûre des riviéres; cependant on n'y prend que des saumons, encor je vous proteste que tous frais qu'ils sont ici, ils ne me semblent pas si bons que ceux qui sont salez en nos quartiers. Néamoins c'est le meilleur, & le plus délicieux qu'on y pêche, quelquefois aussi des éturgeons; mais d'un goût si mauvais, & si diférent des nôtres, que l'on n'en peut pas manger; & de certains autres poissons, que je ne connois pas, de trois ou quatre espéces seulement, dont l'une a du raport à ceux que nous apellons meûniers.

Les poissons y sont gros; mais de mauvais goût.

J'observai particuliérement, que tous les poissons que l'on y pêche sont fort gros, & qu'il ne s'y en voit presque point de petits, sans vous en pouvoir dire la raison; enfin il n'y en a point d'autres, ou bien ils n'ont pas l'adresse, ou ils ne les peuvent pas prendre. Mais les uns & les autres n'y valent rien, & sont d'un très-mauvais goût. De sorte qu'il est indubitable, que non-seulement les poissons de nos quartiers; mais encor ceux que l'on pêche dans la Mésopotamie & dans l'Arabie deserte, dans l'Euphrate & dans le Tigre, sont incompara-

ble-

blement meilleurs. Vous n'aurez pas de peine à vous le persuader, puisque par une merveille, je fus obligé de passer le Carême dernier sans manger de poisson : parce qu'il me sembloit si mauvais, quoiqu'il fut tout frais, qu'il nous fut presque impossible d'en goûter. Je ne doute point que comme il est trop gras, il ne soit dégoûtant, & que cette graisse superfluë & extraordinaire, ne procéde de ce que le fond de la mer Caspienne, de même que ces côtes, au lieu d'être pierreux, se trouve bourbeux, peut-être à cause de cette grande quantité de riviéres d'eau douce qui s'y rendent de tous les côtez. Venons maintenant aux afaires d'Etat & de plus haute importance.

Le vendredi, qui étoit le seiziéme de Février, j'envoïai deux de mes domestiques en *Escref*, à six lieuës seulement de Ferhabad, où le Roi étoit alors, & où il a déja commencé de bâtir une autre nouvelle ville. Je chargeai ces hommes de deux lettres ; l'une pour l'*Agamir*, qui est le premier Secretaire du Roi ; & que nous apellerions Secretaire d'Etat ; & l'autre à *Hussein Beig*, qui est *Mehimandar* ; c'est-à-dire, qui a soin de ses hôtes, comme en Espagne l'*Apposentador Maïor*, ou chose semblable : mais de plus grande autorité, & dont le crédit & les fonctions de sa charge s'étendent davantage. Parce que non-seulement il a soin, comme celui d'Espagne, d'assigner des maisons aux hôtes du Roi : mais encor de les régaler, de les acompagner toûjours, & d'entretenir le Roi de leurs afaires ; si bien qu'il en est le

Le sieur della Vallé envoïe deux de ses domestiques où étoit le Roi.

premier informé. En éfet, de quelque nature qu'elles soient, il faut qu'elles passent par ses mains, quand même les hôtes seroient des Ambassadeurs des Princes, & qu'ils ne seroient en cette Cour que pour traiter des afaires d'Etat. Enfin c'est un Oficier d'importance. Outre ces beaux emplois, *Hussein Beig* est fort estimé de sa personne & très-qualifié, non-seulement comme gendre d'un *Chan*, des plus considérez de cette Cour, mais pour être originaire de la plus ancienne noblesse du véritable païs de la Perse proprement dite. Il y possede de grands biens en fonds de terre, proche la ville Métropolitaine de *Sciraz*, & où il y a plusieurs bourgs & villages qui relevent de lui immédiatement, comme autant de Seigneuries qui ont toûjours été dans sa famille, qu'ils apellent *Mulk*; c'est-à-dire, possession, qu'il ne tient point du Roi, & que le Roi ne lui peut ôter sans injustice.

Le Mehimandar, dans la Perse, est un Oficier d'importance.

J'envoïai donc à ces Messieurs deux lettres, que le Pere *Gio Tadée de sainte Elizée*, Vicaire-Général des Carmes-Déchaussez d'*Hispahan*, m'avoit mises entre les mains, par lesquelles il les informoit seulement de ma personne & de mon arrivée, afin qu'à leur retour ils en donnassent avis au Roi, avant qu'il m'eût vû. Et outre les lettres, je recommandai à mes gens qu'ils leur dissent, de ma part, que j'atendois à *Ferhabad* l'ordre de Sa Majesté & leurs sentimens, pour l'aller trouver en *Escref*, ou l'atendre à *Ferhabad*, & m'y conformer entiérement. Le *Mehimandar* étoit à Ferhabad, cependant je n'en savois rien;

Le Roi étoit en Escref, lorsque le sieur della Vallé arriva à Ferhabad.

rien ; néamoins, sans qu'il eût reçû d'autres lettres ; parce que, comme je vous ai dit, faute d'être bien informé, j'envoïai la sienne, avec l'autre, en *Esfcref*, croïant qu'il y fut avec le Roi. Sur les nouvelles de mon arrivée, il vint dès le samedi me rendre visite, & me traita avec beaucoup de civilité, comme sa charge l'y obligeoit.

Le Dimanche au soir mes gens ne manquérent pas de revenir, & me dirent qu'ils n'avoient parlé qu'à l'*Agamir* seulement ; parce que l'autre ne s'y étoit pas rencontré ; qu'il les avoit reçûs fort civilement, & dans des termes qui témoignoient qu'il avoit été déja informé de mon arrivée ; qu'il en avoit incontinent porté la nouvelle au Roi, qui avoit répondu, selon leur coûtume, *Safa ghieldi chosc ghieldi* ; c'est-à-dire, que j'étois le très-bien venu, & que je ne prisse pas la peine d'aller en *Esfcref* par de si mauvais chemins ; parce qu'il étoit sur le point de monter à cheval, pour se rendre en diligence à *Ferhabad*, où il me verroit. Sur cette résolution du Roi, l'*Agamir* expédia incontinent mes gens, afin qu'ils vinssent m'en donner avis ; & il leur dit qu'ils fissent diligence ; parce que le Roi alloit grand train, & que sans doute il nous joindroit, & nous devanceroit même sur la route.

Le Roi de Perse témoigne de la joïe de l'arrivée du sieur della Vallé.

En éfet, le Roi monta à cheval ce jour-là, comme on me l'assûra depuis, pour venir à *Ferhabad* ; mais se voïant suivi de quantité de soldats ; & parce qu'il est d'une humeur fantasque & bizarre extrémement, il se mit en colére, disant qu'il ne

pouvoit jamais aller en aucun endroit, que tous les autres ne l'y voulussent acompagner. Desorte que, par dépit, il retourna sur ses pas, & ne parla plus de venir. En éfet, il ne s'y rendit que sur le soir du 27. Février, qui étoit celui du carnaval, selon nôtre suputation; mais pour moi, conformément au commandement que j'avois reçû du Roi, je demeurai à Ferhabad, en l'atendant toûjours.

Le lendemain, qui étoit le jour des Cendres, aïant entendu dire que le Roi étoit arrivé la nuit précédente, j'envoïai incontinent à l'*Agamir*, pour savoir ce qu'il y avoit à faire, si je devois me rendre au Palais du Roi, où ordinairement il donne audience, ou bien si j'atendrois qu'il me fît apeller. L'Agamir me fit réponse, que je ne devois pas y aller sans un ordre particulier, & que pour la premiere fois les personnes de condition en usoient ordinairement de la sorte; que cependant il en parleroit derechef au Roi, & qu'ensuite il m'informeroit de ses résolutions. Il s'en aquita ponctuellement le lendemain au matin, & lui parla de moi, selon les promesses qu'il m'en avoit faites, pendant qu'il montoit à cheval pour s'aller promener. Mais quoiqu'alors le Roi ne répondit rien; quelque peu de tems après néanmoins, étant retourné à la maison pour dîner, il m'envoïa un de ses premiers Gentilshommes, nommé *Tochta Beig*, auquel il commanda de me visiter de sa part, & d'avoir soin de ma personne, comme mon *Mehimandar* particulier. Et j'ai déja remarqué que le Roi en use quelquefois de

Le Roi envoïe l'un de ses Gentilshommes, pour complimenter de sa part le sieur della Vallé.

la

la sorte; savoir, de donner à de certains hôtes, qu'il estime davantage, un autre *Mehimandar* extraordinaire, qui a soin de leurs personnes, quoiqu'il y en ait toûjours un ordinaire qui prend le soin de toutes choses. Mais je ne sai s'il le fait pour obliger davantage les hôtes, ou pourquoi. Enfin on me fit cette cérémonie; & ce *Tochta Beig*, que le Roi m'envoïa, étoit celui-là même, qu'il donna au Résident d'Angleterre, lorsqu'il parut à la Cour pour la premiere fois.

Tochta Beig me vint donc visiter le même soir, de la part du Roi; & je le reçûs, selon la coûtume du païs, avec une belle collation que je lui presentai, & lui parfumai les cheveux & la barbe, avec les eaux de nafe, & avec d'autres odeurs en fumée, par le moïen du feu. Il me pria de l'informer particuliérement de tous mes voïages, & du sujet de ma venuë. Je lui dis que la seule passion que j'avois de voir & de servir le Roi, m'y avoit engagé; & que la renommée de ses belles & généreuses actions, jointe à l'honneur qu'il portoit à nôtre Saint Pere le Pape, & à la bonne volonté qu'il avoit pour tous les Catholiques, l'avoit fait naître en mon ame. Il me demanda aussi, si j'avois dessein de demeurer quelque-tems dans la Perse, ou de partir bientôt? A cela je lui dis, que je m'en remettois à la volonté du Roi. Il s'informa si j'avois *Haram*; & aïant apris que je ne marchois pas autrement, il me demanda particuliérement, quelle étoit ma femme, de quel païs, & où je l'avois prise.

Qui le reçoit, selon la coûtume du païs.

Il s'informe exactement de toutes choses.

Enfin, en m'entretenant de diverses

choses avec lui, je ne sai d'où il inféra, qu'alors nôtre Carême étoit commencé; & à ce sujet, il me demanda de quelle façon nous observions le jeûne; ce que nous mangions, & ce qu'il ne nous étoit pas permis de manger. Parce que, comme vous savez, tous les Catholiques ne font pas le carême d'une même maniére; & nous autres Latins le gardons diféremment, & plus étroitement que les Orientaux, lesquels aussi le font diversement, selon la diversité de leur religion. Et parce qu'il se trouve de toutes les sortes de chrétiens dans la Perse, & qu'à leur exemple les Persans vivent dans de semblables pratiques; par cette raison, Tochta Beig s'informa exactement de la façon que nous nous y comportions. Cependant il ne négligeoit rien de tout ce que je lui disois, si bien qu'il fit écrire en ma presence par un *Mulla*, ou un écrivain, qu'il avoit amené pour ce sujet, tant les interrogations qu'il m'avoit faites, que mes réponses; mon nom, mon surnom, & ma patrie; disant qu'il faloit nécessairement presenter au Roi cette information par écrit. Mais aïant pris congé de moi, avec des paroles fort civiles & fort obligeantes, & étant sorti du logis, il voulut savoir encor de mes domestiques, qui l'acompagnérent jusques sur le bord de la riviére, qu'il devoit passer dans une barque, combien ils étoient dans la maison, combien j'avois de femmes, combien de chevaux, combien de chameaux, dont il spécifia le nombre, dans la susdite information qu'il devoit presenter au Roi, & recommanda particuliérement au Capi-

taine du quartier, où je demeurois, qui m'avoit donné son propre logis comme le meilleur, & le plus commode de tout ce détroit, de nous rendre tous les services, & toutes les assiduitez qui lui seroient possibles; où vous remarquerez qu'ils nomment ces sortes d'Oficiers, *Acsacal*; c'est-à-dire, barbe blanche, quelques jeunes qu'ils puissent être. Entr'autres choses, ils ont soin qu'il ne manque rien dans les maisons des hôtes du Roi, qui sont logez dans leurs quartiers, ou fauxbourgs. Je vous expose ces choses, comme vous voïez, jusqu'aux moindres circonstances, afin de vous informer des coûtumes du païs, sur de semblables sujets, que je croi fort curieux & remarquables; quoique je sois assez persuadé que le débit de tant de particularitez, est beaucoup plus inutile & ennuïeux, que nécessaire.

Oficiers qui ont soin des postes du Roi.

Tochta Beig aïant pris congé de moi, fut incontinent trouver le Roi, pour lui donner de mes nouvelles. Mais comme il étoit déja nuit, il aprit qu'il étoit dans l'*Haram*; si bien qu'il ne pût lui parler, & se contenta seulement de lui envoïer l'information qu'il avoit faite en mon logis.

Ce même soir, qui étoit le premier du mois de Mars, le Roi, qui ne demeure pas long-tems en un endroit, monta la nuit à cheval avec ses femmes, & alla à la chasse à quatre lieuës de *Ferhabad*, en un canton où il demeura depuis, je ne sai combien de jours, sans en pouvoir espérer d'autre réponse; cependant *Hussein Beig*, *Mehimandar* ordinaire, & *Tochta Beig*, mon

Mehimandar particulier, ne manquérent pas de me visiter avec beaucoup d'assiduité & de déférence, & dans des termes très-civils & très-obligeans, comme de me dire qu'ils se rendoient auprès de moi pour m'assurer de leurs respects, & s'éforcer de me rendre tous les services dont ils feroient capables, & d'autres semblables complimens; en quoi, & dans toutes leurs autres façons d'agir, parce que je l'ai remarqué, & peut-être qu'un jour j'en ferai mention par curiosité, dans les paralelles que je médite sur une infinité de choses, je trouve que les Persans ne sont pas fort diférents des Napolitains.

Rendent de grandes assiduitez au sieur de la Vallé.

A la fin, le Roi étant de retour, *Tochta Beig* m'envoïa dire incontinent, qu'il l'avoit amplement entretenu de moi; & que lui-même seroit venu pour me faire part du succès de cette conférence, sans le mauvais tems, & qu'il n'y manqueroit pas d'abord que la pluïe, qui tomboit en abondance, cesseroit un peu. Desorte qu'en vûë de toutes ces humiditez, il diféra la visite qu'il me destinoit, jusqu'au mardi, qui étoit le 16. de Mars, auquel jour s'étant rendu chez moi, il m'assûra que le Roi s'étoit fait lire cette information, avec beaucoup de plaisir. Et que de plus, il l'avoit interrogé de plusieurs autres choses particuliéres qui me regardoient, & qui lui avoit recommandé plusieurs fois de me visiter souvent, & de me faire compagnie, afin que le séjour que je ferois dans le quartier, ne me fut pas ennuïeux. Pour conclusion, il me dit, de sa part, que je ne m'étonnasse point, s'il ne me donnoit pas si-tôt audience; parce qu'en

Le Roi de Perse s'en informe particuliérement.

ce tems-là les momens n'étoient pas heureux, à cause que *Mulla-Gelal* son astrologue, sans l'avis duquel, & sans faire leurs observations ordinaires, ce Roi n'entreprend jamais rien, lui avoit défendu de parler aux étrangers ; & je croi même que quelquefois, lorsqu'il ne veut pas faire quelque chose dont il est sollicité, il se sert de ce prétexte pour s'en excuser. Que je devois être persuadé qu'il n'auroit pas manqué de me faire apeller, si ces momens eussent été favorisez des influences de quelque astre heureux & bienfaisant ; répétant plusieurs fois qu'il m'auroit préféré à tout autre, & qu'il m'auroit voulu donner toutes les marques de l'estime que j'aurois pû souhaiter.

Je croi néamoins qu'il avançoit tout cela au sujet de mon départ, ou de mon séjour en ce quartier, & qu'il ne prétextoit, je croi, ces heures favorables, qu'afin que je ne m'impatientasse point, s'il diféroit si long-tems à me donner audience. Comme il ne doutoit peut-être pas que la même chose ne fût arrivée à d'autres Européens, qui avoient souvent donné des marques sensibles de leur impatience extrême en de semblables ocasions, dont il avoit témoigné du ressentiment, à cause qu'ordinairement, & selon sa coûtume, il prend plaisir, principalement dans le commencement, de faire des choses à sa grande commodité, ou pour atendre de certaines conjectures, selon que son humeur domine, & de tenir toûjours, par ce moïen, les étrangers en haleine, ou peut-être afin de les observer, & de les mieux connoître avant que

Il ne donne audience qu'après beaucoup de cérémonie.

que de leur donner audience, ou pour quelqu'autre raison, dont lui-même se fait un secret. Comme j'avois déja été informé de toutes ces coûtumes, je remerciai le Roi de toutes ses bontez à mon égard, & dis à celui qui m'en avoit porté les nouvelles, que n'étant venu en ces païs que pour le service du Roi, je ne devois lui en donner des preuves que quand il lui plairoit, que je me soumétois aveuglément à ses ordres, & que je les recevrois toûjours avec complaisance, & beaucoup de passion de les exécuter.

Le sieur della Valle ne néglige aucune ocasion pour anoncer ses afaires.

Ce même jour, une ocasion très-favorable s'étant presentée, je fis la premiére ouverture, par le moïen de ce même *Tochta Beig*, de l'une de ces deux afaires d'importance, que je vous communiquai dans ma précédente, que je vous écrivis d'*Hispahan*, & que j'avois résolu de proposer en cette Cour; dont l'une, qui étoit de ma part, concernoit la guerre, à la destruction & à la ruine des Turcs; & l'autre, la paix, de la part de Madame Maani en faveur de sa nation, & toutes deux pour la gloire & le service de Dieu. Je me servis donc de cette ocasion ce jour-là, pour entretenir *Tochta Beig* de l'une de ces afaires; savoir, de celle qui concerne la guerre; & parce que le traité, pour être déja public, me permet d'en pouvoir discourir amplement, je vous en informerai à present, ne l'aïant pas voulu faire ci-devant pour de très-justes considérations; & sur-tout parce que je ne peux vous entretenir que des choses qui se sont déja passées, & non pas de simples projets, ou de desirs souvent inéficaces.

Pour

Pour entendre ceci, il faut que vous m'excusiez si je suis un peu long; parce qu'il est nécessaire que reprenant quelque chose de plus loin, je vous informe de mon dessein, & de tous les motifs qui m'y ont engagé; & puis du secours & du moïen que Dieu, qui inspirera peut-être la résolution de l'éfectuer, prépare & rend très-facile, par une providence admirable & particuliére.

Le sieur della Vallé ne néglige aucune ocasion pour avancer ses afaires.

Je présupose toûjours que vous avez reçû toutes mes lettres précédentes. Si cela est, rien ne vous sera caché, ni quant au sens, ni quant à l'intelligence des paroles, & des termes du païs dont je me sers quelquefois, principalement dans les noms des oficiers, & choses semblables. Si par malheur quelqu'une de mes lettres vous manque; en ce cas il se pourra faire que vous n'entendrez pas quelque chose fort clairement. Mais je ne sai qu'y faire; parce que ces lettres sont si amples, comme vous voïez, qu'il m'est impossible de les copier pour une plus grande sûreté. Ceci, quoi qu'hors de propos en cét endroit, étoit néamoins nécessaire, parce qu'il servira toûjours. C'est pour cela que j'en ai fait mention, où il m'en est souvenu; & selon moi, je ne devois pas le passer sous silence. Mais retournons à nos afaires.

Il faut que je vous avouë, outre cette sainte ardeur, qui m'a toûjours animé contre les Turcs, & ce desir extrême que j'ai conservé, dès ma tendre jeunesse, de travailler éficacement à leur destruction; mais principalement depuis que j'ai parcouru leur païs, & que j'ai visité la Terre-sainte,

Son zéle pour la religion est très-loüable.

te, qu'aïant entrepris le voïage de la Perse, dans la résolution de prendre parti contr'eux, dans l'armée de ce Roi, j'ai toûjours roulé dans mon esprit une infinité de moïens diférens d'exterminer cette nation insolente, & de faire quelque chose à l'avantage & à l'utilité du Christianisme. Je me suis persuadé qu'entre tous, celui d'unir le Roi de Perse, à la ruine des Turcs, avec de certains peuples Chrétiens, apellez Cosaques, qui demeurent sur la *Mer majeure*, que l'on nomme *Pont Euxin*, & *Mer noire*, à l'embouchûre du fleuve *Nieper*, ou *Boristène*, étoit le plus facile & le plus avantageux.

Les Cosaques vivent dans l'indépendance.

Avant que de passer outre, vous saurez, s'il vous plaît, que Cosaque n'est pas le nom d'une nation; mais d'une troupe de gens ramassez, de diverses contrées & de secte diférente, quoiqu'ils soient tous Chrétiens; lesquels, sans femmes, sans enfans, & sans maisons, vivent dans l'indépendance, & ne reconnoissent aucun Prince. Ils n'ont que des retraites afreuses, éloignées des villes, en des lieux, que des forêts, ou des montagnes, ou des fleuves rendent inaccessibles & imprenables. Ils obéïssent, presque comme nos bandits, à quelques-uns des leurs, qu'ils reconnoissent pour chefs ou capitaines, & ne vivent que de brigandages & de butin, dont ils se mettent en possession par la voïe des armes, & à grands coups de cimeterres. Mais ils sont fort diférents des bandits; en ce qu'ils ne pillent pas, & qu'ils n'incommodent pas le païs des Souverains où ils demeurent, quand ils n'ont rien à démêler ensemble.

ble. Au contraire, lorsqu'ils sont emploïez à l'armée, ils s'y comportent en gens d'honneur, & avec toute la fidélité qu'on peut desirer. Ils sont incessamment à la picorée, & vivent en Corsaires, tant sur la terre que sur la mer, au préjudice & à la perte des ennemis les plus voisins; savoir, des Turcs, & autres Mahométans. C'est pour cela que les Princes des contrées où ils se retirent, non-seulement ne les persécutent pas; mais même ils les fournissent & les assistent de provisions & d'argent, de la même façon que le Turc prend sous sa protection les Corsaires de Barbarie, à la destruction des Chrétiens.

Ils sont tous voleurs.

Il y a diverses troupes de Cosaques en diférens endroits, partie dans le païs de Russie, ou Moscovie, qui est la même chose, ou vers la mer Caspienne, ou au-dessus, vers le fleuve Volga, & bien avant dans la terre-ferme jusqu'au fleuve Tanaïs, & aux Palus Méotides. Il s'en trouve aussi d'autres vers la Mer noire, & en plusieurs autres endroits du Roïaume de Pologne. Je n'ai jamais eu la pensée d'unir ceux de Russie avec les Persans; parce que, outre que ceux-là sont tous hérétiques, ou schismatiques, & qu'ils vivent sur les terres du Moscovite, lequel comme il est infecté des erreurs des Grecs, se déclare ordinairement notre ennemi, pour témoigner leur aversion qu'il conserve envers nous autres Latins; c'est qu'ils sont plus éloignez des Turcs, & par cette raison incapables presque de les incommoder beaucoup.

Politique du sieur de la Vallé.

Outre cela, ils ne sont pas en fort bonne intelligence avec les Persans; parce que quel-

quelquefois ils courent sur la mer Caspienne, & sur le Volga, après les vaisseaux Persans, d'où ils enlevent indiféremment les marchandises dont ils se trouvent chargez; & quoique le Moscovite ait juré amitié avec le Persan, & que souvent ils s'envoïent réciproquement des Ambassadeurs; cette amitié néamoins est plûtôt feinte & dissimulée, que réelle & éfective. En éfet, dans le secret ils se haïssent mortellement, pour plusieurs raisons, que le voisinage & le commerce que ces deux nations ont ensemble, renouvelle incessament. Desorte que ma pensée étoit de procurer l'union avec les Cosaques de Pologne, & avec ceux particuliérement qui demeurent, comme je vous ai dit, à l'embouchûre du fleuve du Boristêne de la Mer noire, où, sans se mettre en peine de posséder de bonnes villes, ils demeurent, partie sous des tentes, partie sous des hutes, que les eaux & le terrain marécageux, qu'ils inondent tout à l'entour, quand ils veulent, rendent inaccessibles; de maniére qu'on ne peut les incommoder, ni par mer, ni par terre, ni les forcer dans leur camp.

Les Cosaques n'ont point de retraite assurée.

Il y a toûjours en ce païs plus de deux milles bons soldats, qui gardent les vaisseaux & les armes pendant l'hiver, & qui font incessament des courses à cheval, sur les Tartares de l'Europe leurs voisins. Mais l'été, & lorsque l'on publie qu'il y a quelque entreprise à faire sur la mer, une infinité d'autres, que l'espérance du butin anime extrémement, s'y rendent de tous les lieux circonvoisins, & de tout le Roïaume de Pologne. Là aïant élu, pour leurs Chefs &

& Capitaines, un nombre sufisant de ceux d'entr'eux, qui passent pour les plus braves & les plus généreux, ils se mettent en mer, avec une armée nombreuse, de trois cens, ou cinq cens flûtes, & davantage, ou petites galiotes, qui portent, tantôt quatre milles, tantôt six, & jusqu'à sept & huit milles soldats d'élite, qui ne sont pas seulement fonctions de soldats; mais encor de pilotes & de matelots; desorte qu'il n'est point d'homme, de ce grand nombre, qui ne soit capable de diférens emplois. Ils sont puissans sur la mer.

Ils vont de cette façon contre les Turcs; ils enlevent tout ce qu'ils rencontrent sur la mer; & ils sont déja devenus si bons Pirates, que les Caramusaux Turcs, & leurs autres vaisseaux marchands, n'ont presque osé trafiquer cét été sur la mer. Ils ne se contentent pas seulement du butin qu'ils y font, ils font encor des dégâts étranges en terreferme. Si bien qu'il n'y a plus de place de la dépendance des Turcs aux environs de la Mer noire, dont ils ne se soient rendus les maîtres, & qu'ils n'aïent pillée & saccagée entiérement. *Sinope*, entre les autres, ville très-peuplée, & que l'ancien Mithridate a rendu fameuse, a éprouvé leur colére. *Caffa*, quoiqu'elle fût la ville Roïale du Chan des Tartares en Europe, n'a pû éviter leur violence; & Trébisonde même s'est vûë plusieurs fois réduite à la derniére extrémité; & si elle n'y a pas succombé les années passées, peut-être qu'un jour elle sera forcée de s'y rendre & de céder à cette force majeure. Il n'y a point de ville qui leur résiste.

Les Turcs envoïent tous les ans de Constantinople une armée contr'eux. Dans le

com-

commencement, l'armée étoit seulement composée de flûtes & de galiotes. Parce qu'en éfet cette sorte de vaisseaux seulement est propre sur cette mer, où il n'y a que très-peu de ports, fort étroits, & ordinairement à l'embouchûre des fleuves; à cause aussi que les eaux sont basses en plusieurs endroits, principalement où les Cosaques font leur retraite, dans lesquels de plus gros vaisseaux ne peuvent pas entrer. Mais enfin les Turcs voïans que leurs frégates n'avoient aucun éfet, qu'elles étoient inutiles, qu'elles servoient seulement pour augmenter le butin aux Cosaques, pour marquer leur colére, ont grossi leurs armées, non-seulement de grande quantité de flûtes & de galiotes; mais encor les ont fait escorter de quelques escadres de grandes galéres; & entr'autres, ils y envoïérent, lorsque j'étois dans la fortie en l'année 1616. le Général *Mahad Bassa*, fils de *Cicala*, & qui étoit alors cousin du Grand Seigneur. Celui-là y conduisit, outre la grande quantité de petits vaisseaux, dix galéres, des plus grosses & des meilleures qu'ils eussent à Constantinople. Avec tout cela néamoins son sort ne fut pas plus heureux que celui des autres. Au contraire, il éprouva de plus grandes disgraces; parce que les Cosaques aïans mis toute son armée en déroute, & s'étans rendus maîtres de deux de leurs grosses galéres, entre plusieurs autres, lui donnérent la chasse, après l'avoir chargé de coups & de confusion.

Ils mettent en déroute une armée navale des Turcs.

Après tant de conquêtes & de si beaux progrès, qui ne peuvent inspirer que du cou-

courage & de la fierté à des victorieux, je vous laisse à penser si les Cosaques n'ont pas droit de prétendre un jour à quelque chose de plus relevé. Je leur ai entendu dire, qu'ils n'espérent pas moins, avec le tems, que de se rendre maîtres de *Constantinople*; que la délivrance de cette contrée est réservée à leur courage, & que les Prophéties qu'ils en ont, le pronostiquent clairement. Quoiqu'il en soit, ils sont aujourd'hui très-puissans sur la mer noire, & il est évident que pour peu qu'ils fassent, personne n'osera jamais leur en contester la possession. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils en ont donné des preuves, & qu'ils se font redouter sur cette mer; puisque même du tems de *Sultan Amurad*, duquel je conserve quelques acommodemens concernans ces afaires, signez de sa propre main, ils faisoient avec avantage de très-cruelles guerres aux Turcs. Et si dans trente années & plus qui se sont écoulées, depuis que les Turcs n'ont pû exterminer, ni même avoir sur eux aucun avantage; & qu'au contraire, ils deviennent plus puissans tous les jours, on a sujet d'espérer que desormais leur autorité s'augmentera infiniment, & qu'ils se rendront invincibles.

Ils espérent se rendre les maîtres de Constantinople.

Après la sérieuse réflexion que j'ai faite sur l'état present de leurs afaires, sur leur politique, & leurs coûtumes, dont je me suis parfaitement informé, il y a déja longtems, premiérement dans la Chrétienté, & beaucoup mieux dans Constantinople; je ne doute point qu'ils ne forment quelque jour une très-puissante République; parce qu'il

qu'il me paroit que les fameux Spartiens, ou Lacédémoniens, de même que les Siciliens, les Cartaginois, les Romains mêmes, & de nôtre tems les Hollandois, n'ont pas eu de plus beaux, ni de plus heureux commencemens. Et quoi qu'ils soient destituez de retraites fixes, & permanentes de femmes, par conséquent de lignée & de legitimes successeurs, il importe fort peu; parce qu'outre que sans cela, nous voïons que depuis plusieurs années ils se sont beaucoup multipliez, peut-être qu'insensiblement, & peu à peu on leur en persuadera la nécessité. Vû même que ceux qui ont déja fait leur demeure à l'embouchûre du fleuve, y vivent en société avec des femmes, que plusieurs y sont mariez, & que plusieurs autres en conservent pour aller à la picorée, & piller par tout où elles en peuvent atraper, dont ils disposent comme d'esclaves qu'ils vendent, & qu'ils rachetent quand il leur plaît. Pour ceux qui habitent d'autres contrées plus éloignées, sans doute ils en doivent avoir; & en éfet, je vois déja parmi eux de grands commencemens d'une parfaite stabilité.

Réfléxion du sieur de la Vallé sur la conduite des Cosaques.

Le Roi de Pologne, qui est souverain de la contrée où ils s'établissent: quoi qu'ordinairement il soit en paix avec les Turcs, les prend sous sa protection, les assiste de ses finances & de tout ce qu'il peut. Souvent même il fait leur acommodement avec les Turcs; & lorsqu'ils ont fait quelque dégât sur leurs terres, il s'en justifie, & dit hautement qu'ils sont tous voleurs; qu'il n'en est pas le maître, & qu'il lui est impossible de les châtier, comme faisoit l'Ar-

Le Roi de Pologne les protége.

l'Archiduc d'Aûtriche, avec les Venitiens, touchant les Ufcocchi.

A present que je suis parfaitement informé de toutes ces choses, & que je sai que les Etats du Roi de Perse, s'étendent presque jusques sur la mer noire, entre laquelle, & les limites de son Empire, il n'y a rien au milieu que le seul Roïaume de *Colchos*, ou soit qu'il n'y en ait qu'une partie, apellée autrement *Dadian*, & que les Turcs nomment *Mangrelta*, ou une autre Province qui apartient aux Géorgiens, qui joint de plus près la Mer noire, entre beaucoup d'autres qui y sont, qui reconnoissent toutes de diférents Seigneurs, quoiqu'elles n'aïent au plus que cinq ou six journées d'étenduë. Et comme je suis persuadé que les Princes Géorgiens, qui habitent ce païs, qui sépare le Persan d'avec la mer, sont tous Chrétiens, & que pour cela l'amitié des Cosaques ne peut pas leur être desavantageuse, avec le secours desquels ils peuvent plus facilement résister aux violences du Turc leur voisin, lequel, s'il ne les incommode pas; parce qu'il ne le peut, à cause de la dificulté & de la situation du païs, il ne laisse pas au moins d'exiger de quelques-uns d'eux de grosses sommes d'argent, qu'il apelle tributs; par le moïen desquels ils achetent la paix, pour ainsi dire, & le commerce qu'ils ont avec Trébisonde, & le reste de ses Etats. De même aussi, comme je n'ignore pas que l'inclination ou la crainte n'aïent engagé ces mêmes Princes de s'unir au Persan, lequel par conséquent les obligera facilement, ou par amitié, ou par force, s'il est

besoin

besoin d'acorder à ces peuples & aux Cosaques la liberté du chemin & du commerce, & de leur donner chez eux une retraite assûrée, & que les Cosaques aïans en cette contrée, qui est à leur égard de l'autre côté de la mer, une demeure fixe & arrêtée, pourront non-seulement courir & endommager avec plus de facilité & de courage les Etats voisins de la dépendance du Turc; mais encor garder & conserver pour toûjours, avec le secours des Persans, ce qu'ils gagneront une fois sur les Turcs. Ce qu'ils n'ont pû éxécuter jusqu'à present, à cause qu'ils ne sont encor qu'une poignée de gens, & de l'autre côté de la mer. C'est pour cela que j'ai pris résolution de procurer, par toutes les voïes possibles, cette union & cette intelligence; par le moïen de laquelle, & celle de Pologne, qui se feroit sans doute, leur armée seroit desormais plus puissante, plus nombreuse & plus considérable. Non-seulement pour piller, & se retirer comme ils ont fait jusqu'à present; mais pour résister, avec le secours des Persans, principalement en cette contrée de Trébisonde, & sur les frontiéres qui séparent par terre les Etats de la Perse, & qui sont à la bienséance des Cosaques, à cause de leur situation sur la mer, où je me suis toûjours persuadé que l'on pourroit faire des progrès très-avantageux.

Le sieur della Vallé tâche de les engager au service du Roi de Perse.

Il n'y a personne qui ne voïe clairement que cette afaire va à l'honneur & à l'utilité du Christianisme. La facilité de la porter à sa perfection, y est toute entiére; parce que le Roi de Perse ne desire rien, avec plus de passion, que la perte & l'anéantissement

Le Christianisme y a intérêt.

ment des Turcs, & qu'il est sans doute, qu'il recherche & qu'il procure, autant qu'il peut, & qu'il a procuré même il y a déja long-tems, l'amitié des Princes & des peuples Chrétiens. Pour l'intérêt des Cosaques, on ne pouvoit rien penser de plus avantageux, ni de plus utile que l'aquisition d'un si grand apui, quoique d'un Prince de Religion diférente. D'ailleurs j'ai cru, sans vanité, que je n'étois pas un moïen inhabile & incapable de ménager, & de pousser cette intrigue. Puisque, comme Chrétien que je suis, les Cosaques de Pologne, Chrétiens, & presque tous Catholiques, pouvoient & devoient se confier en moi. Et que le Roi de Perse, duquel seul je faisois le parti avantageux, ne pouvoit se dispenser d'avoir beaucoup de créance en moi, dans la qualité que me donne la naissance de Romain, & de sujet du Pape, pour lequel il témoigne beaucoup de respect; & comme personne parfaitement informée que je suis, & qui aurois parlé des diverses choses, avec beaucoup de fondement & de lumiére. Quelque dificulté qui s'y fût rencontrée, comme de dire que le chemin par le païs de Colchos, n'étoit pas libre ni fréquenté, ni connu, & qu'on ne savoit où se fortifier sur la terre, & former des ports sur la mer, qui fussent utiles & commodes: ou bien, que la mer séparant les Cosaques de la Perse, empêcheroit la correspondance. Je me serois ofert moi-même, pour la vaincre & la surmonter; & pour cela, je n'y aurois épargné ni mes soins ni ma peine, quand bien même j'aurois été obligé de traverser la

Le sieur della Vallé est infatigable.

la Mer noire, pour traiter avec les Cosaques, & de retourner sur mes pas dans la Perse, avec leurs réponses en main, & leurs véritables sentimens.

J'allois donc du Midi à la Cour de Perse, à *Ferhabad*, par la route d'Hispahan, rempli de tous ces beaux projets & résolutions; & en même-tems Dieu, par une providence particuliére, afin qu'ils fortifsent leur éfet, envoïoit du Couchant & du Septentrion, un autre agent pour faire la même proposition. La commission en fut donnée à celui des Cosaques que je rencontrai à Ferhabad, où il se rendit par la Mer noire, plusieurs jours après moi. Et afin que rien ne vous soit caché, je vous dirai comment, & pourquoi il vint.

L'un de ces Princes Chrétiens, qui demeurent sur les côtes de la Mer noire; mais je ne sai pas bien si ce fut celui de la Province de *Mengrelie*, ou celui d'une autre petite Province, qu'ils apellent *Guriel*, plus proche de Trébisonde, & qui fait partie, si je ne me trompe, de celle de Colchos, lequel, à cause du voisinage, & peut-être aussi à cause de l'idiôme, est comprise entre les Princes Géorgiens, & Chrétiens, comme eux, de la Communion des Grecs. Enfin, l'un des deux desira, il y a long-tems, de faire alliance avec les Cosaques, & qu'ils eussent communication en son païs, aux mêmes fins que je vous ai exposées ci-dessus. Pour ce sujet, les en aïant sollicitez par lettres, & avec des presens qu'il leur envoïa, une fois entr'autres, pour leur donner des marques plus autentiques de sa fidélité, il les régala de certaines

nes petites croix d'or. Parce qu'en ces quartiers, quand on veut assurer que quelqu'un est Chrétien, & qu'il est bon Chrétien, l'on dit qu'il aime la croix; & l'honneur qu'on lui porte, en est une preuve invincible. C'est pourquoi les Mahométans mêmes, & le Roi de Perse, ne considérent les Anglois, que comme de très-mauvais Chrétiens, & des hérétiques, à cause qu'ils détestent la croix. Les aïant, dis-je, invitez à cette union; il a si bien fait, que les Cosaques, qui y avoient beaucoup de penchant, l'ont reçûë & confirmée de bon cœur, & de fort bonne grace. Desorte qu'ils sont déja venus plusieurs fois, avec leur armée navale, jusques dans ses ports, où il les a reçûs & caressez extraordinairement, quoique les Turcs le trouvent mauvais, & qu'ils en conçoivent beaucoup de jalousie. Cela n'empêche pas néamoins, que ces mêmes Cosaques, par une mutuelle & réciproque correspondance, n'escortent, & ne protégent sur la mer les vaisseaux de son Etat, qui trafiquent en divers endroits.

Dans la Perse l'amour de la croix est la marque d'un bon chrétien.

En vûë de cette amitié, soit que par quelque considération, ce même Prince en ait écrit aux Cosaques, ou que d'eux-mêmes ils s'y portent; ils ont desiré de s'unir aussi au Roi de Perse, chez qui ils n'ont pas ignoré que l'on peut se rendre plus facilement par les Etats de ce Prince. Tellement que depuis quelques mois, une armée navale, de leur part, composée de deux milles soldats, aïant heureusement cinglé jusqu'en cette riviére, ils témoignérent tous de l'impatience de mettre pié à terre; & laissans les vaisseaux dans le païs nouvellement uni,

Les Cosaques cherchent les moiens de s'unir au Roi de Perse.

de joindre le Roi de Perse pour lui ofrir leurs services sur terre, en cette guerre qu'il méditoit contre les Turcs, dans l'espérance peut-être de quelque butin considérable, & que toutes les places qu'ils assiégeroient, leur seroient données au pillage. Leurs belles dispositions, & leurs grands préparatifs, avoient déja inspiré à tout le païs circonvoisin une terreur panique; mais considérans qu'ils n'étoient pas parfaitement informés de la volonté du Roi, de laquelle, comme il n'est pas Chrétien, ils ne pouvoient aucunement s'assûrer; ils résolurent enfin de débarquer, comme ils firent, quarante de leurs soldats seulement, des plus résolus, & des plus généreux, leur recommandant particuliérement de bien observer la route, de passer, s'il étoit possible, jusqu'à la Cour de Perse, & de conférer avec le Roi; & que s'ils le trouvoient dans la disposition d'agréer leurs services, qu'ils retournassent incontinent, ou qu'ils leur en donnassent avis; & que, sans perdre de tems, ils se rendroient d'abord auprès du Roi, pour combatre généreusement sous ses enseignes, où ses ordres les porteroient.

Ils en destinent 40. pour l'aller trouver.

Ces quarante explorateurs prirent terre à cette condition, laissans leurs frégates à l'ancre, afin de pouvoir passer la mer à leur retour, si l'ocasion s'en presentoit. Ils se servirent de la commodité des riviéres de la Province, soit de *Mengrelie*, ou de *Guriel*, avec consentement de celui qui y commande, & qui les recommanda encor à un autre Prince Géorgien, qui est plus avancé dans la terre-ferme; & que les Turcs,

Turcs, de même que les Persans, nomment, & son païs aussi, je ne sai pourquoi, *Basciacivo*; c'est-à-dire, têtecouverte, ou tête découverte: mais les Géorgiens l'apellent le Roi d'*Imereti*, Province qui fait partie de celle de *Colchos*, ou de l'*Iberie*, sur les frontiéres de l'une & de l'autre.

Ce Prince les reçut, les régala parfaitement bien; & s'étant informé de leur dessein, il leur conseilla de ne pas aller d'abord dans la Perse, & avec tant de précipitation; mais plûtôt d'envoïer quelqu'un des leurs, auquel il donneroit quelques lettres de créance, pour savoir les intentions du Roi. Trente-neuf donc demeurérent à *Basciacivo*, & en députérent un seulement, qui s'apelloit Etienne, Polonois de nation, de Religion Catholique, & qui parloit, outre sa langue naturelle, celle de Moscovie. Ils l'adressérent premiérement à *Tefliz*, ville de laquelle, de même que d'une bonne partie de l'*Ibérie*; c'est-à-dire, de la Province entiére de *Cartli*, un certain *Bagret Mirzd* est aujourd'hui Gouverneur, non pas absolu, comme l'étoient autrefois ses prédécesseurs, mais dépendant, & presque feudataire du Persan. Il est Prince originaire de Géorgie, & à present infecté de la religion de Mahomet; que son pere, qui renia, & qui s'engagea au service du Roi de Perse, professoit aussi. C'est de ce Roi, qu'il tient depuis peu d'années ce gouvernement, dont le légitime héritier des aînez de la même maison, qui est Chrétien, & qui vit aujourd'hui prisonnier dans la Perse, a été injustement dépossédé.

Ils députérent un d'entr'eux.

Ce fut donc à ce *Bagret Mirza*, que le Prince de *Basciacivo*, afin qu'il lui communicât les intelligences qu'il avoit à la Cour, & auprès du Roi; que pour cela, il l'informa exactement de sa naissance, de son païs, & du sujet qui le portoit à faire ce voïage. Et je croi qu'il écrivit à ce *Mirza*, & non pas au Roi immédiatement. Parce que je me persuade que secretement le Prince de *Basciaciuc* n'est pas en parfaite intelligence avec le Roi de Perse, quoiqu'en aparence il témoigne lui être très-afectionné, à cause que ce *Basciaciuc* est parent, & qu'il prend le parti de *Teimurazchan*, Prince Géorgien, de qui dépend la Province de *Cacheti*, & je ne sai combien d'autres contrées; savoir, le reste de l'*Ibérie*, avec une bonne partie de l'*Albanie*. A present le Roi de Perse, en vûë de quelques diférends qu'ils ont entr'eux, & dont le détail seroit trop long, le persécute étrangement, & lui fait incessament de cruelles guerres.

Quoiqu'il en soit, cét Etienne Cosaque fut adressé dans *Teflis* à *Bagred Mirza*, lequel, à l'instance qu'on lui en fît; & surtout pour le service de son Roi, dont il s'agissoit alors, envoïa incontinent le Cosaque à la Cour, qu'il chargea de quelques Lettres de faveur; & lui donna une escorte de ses domestiques. Principalement il informoit le Roi de la personne de ce député, du sujet de son ambassade, des desseins, & des motifs des Cosaques, & de ce qui concernoit entiérement cette afaire.

Le Roi de Perse en est informé, & le reçoit.

Le Cosaque, comme je vous ai dit, arriva plusieurs jours après moi à Ferhabad,

où la Cour étoit à lors, & ce fut environ la seconde semaine du mois de Mars. Le Roi, que *Bagred Mirza* avoit informé par lettres des intentions de cét Ambassadeur, le reçût avec grand témoignage de bienveillance, & lui fit beaucoup de carresses. Mais le Cosaque ne pouvant exposer au Roi les causes de sa députation; parce qu'il ignoroit l'idiôme du païs, & n'aïant point de truchement, qui pût expliquer ses pensées, il ne dit rien autre chose, & lui fit seulement la révérence. Le Roi, à son imitation; ne lui fit aucune réponse; mais l'aïant mis entre les mains d'*Effendiar Beig*, Gentilhomme des plus qualifiés, que le Roi chérit aujourd'hui davantage, lui recommandant particuliérement d'en avoir soin, & de le considérer en qualité de son hôte; il écrivit les réponses qu'il vouloit faire à cette Ambassade, & les envoïa incontinent à *Bagred Mirza*, par ses gens mêmes qui avoient acompagné le Cosaque. Entr'autres choses, il lui mandoit, s'il m'en souvient bien, qu'il eût soin des Cosaques qui étoient demeurez à *Basciaciuc*; qu'il les caressât; qu'enfin il les traitât avec toutes les civilitez qui lui seroient possibles; & qu'incontinent que le Roi seroit mieux informé par ce Cosaque, qui étoit auprès de lui, des sentimens de ceux qui l'avoient envoïé, il leur envoïeroit faire compliment de sa part, & les prier de se rendre à la Cour, & qu'il feroit toutes les choses raisonnables.

Le Roi de Perse reçoit fort bien les Cosaques.

Cependant le Cosaque étoit à Ferhabad, fort mécontent; parce qu'il ne savoit pas en quel état étoient ses afaires, & que le dé-

Le député des Cosaques s'ennuie à Ferhabad.

faut d'idiôme l'empêchoit de s'en informer. Mais, ce qui le fachoit davantage, c'est qu'il craignoit que ses compagnons, qui étoient restez à *Basciacìuc*, ne le voïant point de retour en personne, & à jour donné, comme ils lui avoient recommandé, le croïant perdu, ne s'en allassent, & ne l'abandonnassent seul dans un païs si éloigné. Néanmoins, dans le tems que ses inquiétudes firent le plus d'impression sur son esprit, on lui dit que j'étois à *Ferhabad*; & se persuadant, comme Catholique qu'il étoit, qu'à mon nom de Romain seulement, je fusse un Ange que Dieu lui auroit envoïé, il se rendit incontinent chez moi, où il fut assez heureux de trouver un truchement à mon service, lequel, outre les Langues Turque, Persane, Arménienne, & des Francs, qui sont toutes absolument nécessaires en ces quartiers, dont il est parfaitement instruit, se démêle aussi un peu de celle des Moscovites, parmi lesquels il a demeuré l'espace de deux ans, avec notre *P. F. Gio Taddeo*, Vicaire des Carmes-Déchaussez, lorsque le Roi de Perse l'envoïa en ces païs-là pour quelqu'afaires d'importance.

Par le moïen de ce truchement, nous demeurâmes quelque-tems en conversation : mais je vous laisse à penser la joie que j'en conçûs, moi principalement, qui étois gros de toutes ces nouvelles. Il me raconta exactement toutes ses afaires, & je lui communiquai toutes les miennes : & enfin m'étant ofert à lui pour lui rendre service, en tout ce qu'il me seroit possible, pour le bien & l'utilité des siens; & lui réciproquement, m'aïant prié d'être le promoteur, pour

Le sieur della Vallé fait amitié avec lui.

pour ainsi dire, & le Consul ou l'Agent de sa nation, nous demeurâmes d'acord qu'à la premiére ocasion, j'en parlerois expressément, ou avec les Ministres d'Etat de la Perse, ou avec le Roi même; & que, de son côté, il ne manqueroit pas de me communiquer, & de conférer avec moi de tout ce qui se passeroit.

La premiére fois donc que je commençai à mettre cette afaire sur le tapis; ce fut, comme je vous ai dit ci-dessus, avec *Tochta Beig*, un jour entr'autres qu'il me vint rendre visite, environ le treiziéme de Mars; le même jour que j'avois entretenu le Cosaque, peu de tems auparavant, pour la premiére fois. Celui-ci se trouvant aussi en mon logis, lorsque *Tochta Beig* s'y rendit par civilité, je ne voulus pas perdre une si belle ocasion. Si bien, qu'au sujet du Cosaque qui étoit present, je dis à *Tochta Beig*, qui il étoit, & l'informai succintement, mais sufisament des afaires de cette nation, & l'entretins des grands services que ces Cosaques pouvoient rendre à l'Etat. Qu'en cette considération le Roi en devoit faire état, les favoriser, & ne pas négliger de les prendre sous sa protection, vû principalement qu'ils s'y presentoient de si bonne grace, & sans en avoir été sollicitez.

Le détail de toutes ces choses ne déplût pas à *Tochta Beig*, & il me promit qu'il en entretiendroit le Roi. Les suites de cette promesse me persuade qu'il s'est aquité de sa parole. Parce que comme un jour le Cosaque presentoit une Requête au Roi au milieu de la ruë, qui lui exposoit l'im- Il parle en sa faveur.

patience où il étoit, de n'avoir point de réponse, & l'indiférence de cét *Effendiar-beig* à son égard, dont il se plaignoit. Le Roi la reçût, & sans la lire, aïant arrêté son cheval, il apella *Effendiarbeig*, & les principaux de ceux qui l'acompagnoient; &, selon sa coûtume, il leur dit hautement; vous autres, vous ignorez le mérite de ces gens-là; vous n'en connoissez ni la valeur, ni le courage, ni même la façon, comment nous nous devons comporter envers eux. Sachez que ce sont eux qui commandent sur la Mer noire, & qui s'en sont rendus les maîtres; qui ont pris tant de villes, qui ont fait telle & telle chose aux Turcs, dont il leur raconta les circonstances. Ils peuvent nous être très-utiles; & nous rendre de grands services. Enfin il leur témoigna son zèle en cette ocasion, dans les mêmes termes que j'avois avancé à *Tochta Beig*; & pour conclusion, il leur dit qu'il vouloit se servir des Cosaques. C'est pourquoi il commanda qu'on lui fit civilité; qu'on le caressât, & sur-tout à *Effendiarbeig*, qu'on ne le laissât pas manquer de vin; parce qu'il savoit qu'ils bûvoient volontiers. Depuis il ordonna qu'on lui presentât, de sa part, cinq *Tomains* en argent; c'est-à-dire, cinquante sequins pour ses menus plaisirs, en atendant qu'il seroit expédié, & un present plus considérable qu'il lui destinoit. Mais laissons-là les Cosaques, dont nous parlerons ailleurs.

Le Mécredi vingt-uniéme de Mars, qui étoit le jour du *Neuruz*; c'est-à-dire, le commencement de l'année solaire, dont les Persans font grande fête, comme il me sou-

souvient de vous en avoir écrit autrefois : le Roi devoit reçevoir, selon la coûtume du Roïaume, les complimens & les presens ordinaires de tous ses sujets les plus qualifiez. Mais ou à cause du mauvais tems qu'il fit, ou parce que le jour n'étoit pas heureux, qui avoit saturne dans l'ascendant, ou parce que le Roi même, qui étoit quelque peu indisposé, comme on nous dit, ne sortit pas de l'Haram ; desorte que l'on ne le put voir, ni lui parler ce jour-là, ni long-tems après.

Le Roi de Perse reçoit des presens, le premier jour de l'année, de tous ses sujets.

Entre les autres presens, que l'on avoit portez dans la place, en atendant tous les jours qu'il sortit, il y en avoit un que lui faisoit le *Chan de Chorasan*, lequel, parmi plusieurs autres choses, lui envoïa environ trois cens têtes d'*Uzbeghi*, outre un Seigneur de marque de cette nation, & huit ou dix autres de ses domestiques vivans, qui s'étoient rendus ses prisonniers. Ils étoient liez à la vérité, mais non pas comme parmi nous, avec des cordes, ou des chaînes, ou des menottes ; mais, selon la coûtume de ces quartiers, savoir, avec un seul morceau de bois fort droit, de la longueur environ de trois palmes, dont un bout est percé à jour & ferré des deux côtez, si bien que dans ce vide, ou dans cette concavité, l'on engage de telle sorte le pouce de la main droite du prisonnier, que sans lui faire de mal, il est comme un manchot, & ne s'en peut servir en aucune façon, principalement s'il s'agissoit de faire quelqu'action violente ; & de l'autre bout, cette même piéce de bois, venant joindre l'épaule droite derriére le cou, & l'unissant à

Façon de lier les prisonniers.

deux autres petits morceaux de bois en forme de triangle, elle serre & captive si bien le cou, qu'il semble être lié avec la main. Enfin je ne le puis mieux comparer qu'à un bras malade que l'on porte en écharpe.

Le Chan de *Chorasan* avoit fait ces prisonniers, & coupé ces têtes d'Uzbeghi dans une escarmouche qu'il avoit faite, après avoir mis tout le reste en déroute, au moins de ceux qui vivent sur les frontiéres de ses Etats; & comme ils sont de la Religion & de la secte des Turcs, contraires & ennemis des Persans, portez naturellement aux desordres, & à vôler & piller de tous côtez, ils font tous les jours de furieuses courses dans le Roïaume de Perse, d'où ils enlévent tout ce qu'ils peuvent; mais quelquefois ils y demeurent, comme firent ceux-ci, dont le sort fut fort malheureux.

Les presens qui se font ordinairement, sont des têtes des ennemis.

Deux autres se joignirent ensemble pour faire, de concert, un autre present. La plus grande partie venoit de la part d'un certain *Husseinchan*, Gouverneur d'une Province, sur les frontiéres de *Baghdad*; & l'autre, qui étoit la moindre, apartenoit à *Casvinsultan*, Lieutenant du Chan susdit, & Gouverneur de quelques contrées, situées aussi vers les frontiéres de Baghdad, sur le chemin que je traversai en venant d'Hispahan. Je me souviens de vous avoir mandé, que je rencontrai sur la route quelques-uns de ses soldats. Le Chan ajoûta à ce present, six cens têtes de Turcs, qu'il envoïa; & le Sultan, qui a beaucoup moins de gens de sa dépendance, en envoïa soixante pour sa part. Ces deux Gouverneurs

aïans

aïans unis leurs forces ensemble, les immolérent à leur vengeance, peu de tems auparavant, dans un parti qu'ils formérent, après avoir surpris & pillé les villages, les métairies, & le territoire de la dépendance d'une ville qui se nomme *Chietuc*: le Bacha de cette ville, qui porte le nom de *Gaisc Bacha*, aïant fait une sortie, avec ses troupes, sur les ennemis, fut massacré; & sa tête, avec trois autres, qui étoient de certains Tartares de considération, qui hivernoient en ces quartiers avec leurs troupes, pour les distinguer des autres têtes ordinaires, étoient envelopées d'étofes de soïe, à la diférence de tous les autres que l'on portoit découvertes, & enfilées chacune en une lance. Le present que l'on fait ordinairement aux Rois de Perse, de têtes des ennemis que l'on a vaincus, est de coûtume très-ancienne, au raport de Strabon. *Lib.* 15.

Le cheval du défunt Bacha, tout caparassonné d'or & d'argent, selon la coûtume des Turcs, étoit de la partie, & suivoit toutes ces victimes; le soldat, qui avoit tué le Bacha, paroissoit entre les autres, qui acompagnoient le present; & afin qu'il fût connu pour tel, il portoit sur ses habits ordinaires, celui dont se servoit le défunt Bacha, lequel étoit très-riche, & très-magnifique. Ils conduisoient aussi cinq ou six prisonniers vifs, qui avoient le morceau de bois pendu au cou, qui étoient personnes de qualité, & qui avoient eu commandement dans les armées.

Le Roi ne sortit jamais pour recevoir les presens; mais un jour seulement étant dans

un balcon de son Palais, qui regarde sur la riviére; parce que la maison roïale est bâtie sur le bord Occidental de la rivière, & sans qu'il y ait de route en cét endroit; desorte que les fondemens du Palais sont sur la riviére même; pour satisfaire sa curiosité, il fit conduire les têtes & les prisonniers de l'autre côté du fleuve, dans un jardin qui est vis-à-vis le Palais. Et de ce balcon, qui n'en est pas éloigné, à cause que le fleuve est fort étroit en cét endroit, aïant contenté sa vuë, sur des objets si dignes de compassion, il pardonna aux *Uzbeghi*, & leur donna la liberté, sans néamoins leur permettre de s'en retourner. Il les fit seulement délier, disant que quand il les auroit fait mourir, le monde ne manqueroit pas pour cela d'Uzbeghi, pour endommager & incommoder ses Etats; & que leur donnant la vie, avec la liberté, le nombre des Uzbeghi ne s'augmenteroit pas à ce point, qu'il en dût apréhender aucune suite.

Le Roi de Perse pardonne aux Uzbeghi.

Les Turcs éprouvérent un sort bien diférent; parce qu'incontinent aprés avoir paru devant le Roi, ils eurent tous la tête coupée, à l'exception d'un seul qui eut sa grace; je ne sai pourquoi, si ce n'est à cause qu'il avoit peut-être un ami ou parent, qui étoit en quelque considération à la Cour. Le Roi aïant commandé en des termes civils & obligeants, dont il a acoûtumé de se servir, & dont je suis bien aise de vous faire part; comme de dire, *Cardasclari-jasci-sacla;* paroles qui signifient, *gardez ces fréres*, ausquelles on pouvoit donner cette explication favorable; *aïez-en*

soin,

soin, & les gouvernez bien. Ces pauvres misérables aïant entendu ces paroles, comme autant d'oracles en leur faveur, voïant qu'on les déchargeoit de ce morceau de bois qui les captivoit, & se persuadans que dorénavant on les traiteroit avec moins de sévérité, ils se retirérent tous fort satisfaits, avec mille actions-de-graces & mille révérences, comblans le Roi de bénédictions pour les faveurs qu'ils en croïoient reçevoir. Mais ils n'en furent pas éloignez de cent pas, que ceux qui les conduisoient, s'armérent de leurs Cimeterres, & leur ôtérent la vie, avec la tête, lorsqu'ils y pensoient le moins. Enfin ils ont cela de bon, que la mort les surprend si inopinément, qu'ils n'ont pas même le tems de se plaindre de son incivilité & de sa perfidie. C'est ainsi que le Roi en use envers tous les prisonniers Turcs qui se presentent à lui. Je croi qu'il se comporte de la sorte envers eux, par les mêmes raisons dont il se sert pour donner la vie & la liberté aux *Uzbeghi*. D'ailleurs, comme leur pouvoir & leurs forces sont inférieures aux siennes, il espére un jour vaincre leur aversion, par les marques qu'il leur donne de ses bontez en de semblables occasions, & les engager, par cette politique, à une solide & parfaite union; mais parce qu'il n'y a rien à espérer de la part des Turcs, qui sont plus puissans & plus superbes, le plus sûr est de leur donner la chasse incessament, de les pousser à bout, & de ne faire quartier à aucun.

Il ne donne point de quartier aux Turcs.

Telle fut la fin de ces pauvres captifs; & après que l'on eut fait passer les têtes devant le Roi, les unes après les autres, on lés

les prostitua sur le chemin, & dans les ruës du Bazar, principalement celles des Uzbeghi, qui servirent l'espace de plusieurs jours de spectacle digne de compassion, par le mépris que l'on en faisoit, soufrant que les hommes & les bêtes les foulassent aux piés dans les bouës, & qu'ils en fissent leur divertissement.

Il reçoit les Uzbeghi en qualité d'hôte.

Après que le Roi eut fait venir en sa presence *Dostibeig*, le plus considérable des Uzbeghi, auxquels il avoit rendu la liberté, qu'il lui eut fait presenter du vin, qu'il lui eut dit cent choses très-obligeantes; & enfin, après lui avoir donné toutes les marques d'amitié qui lui furent possibles, il les mit tous, en qualité d'hôtes, entre les mains d'un Gentilhomme, que la charge qu'il exercoit dans le Roïaume de Garde du grand Sceau du Roi, rendoit illustre & remarquable sur beaucoup d'autres, & lui recommanda particuliérement d'en avoir soin.

Le grand Sceau, dont on se sert ici, pour autoriser les patentes & les autres écritures, qui sont faites en forme de commandement à l'égard des sujets, n'est pas celui qui soit le plus en vénération parmi les Persans.

Le Chancelier de Perse, n'a que le grand Sceau en sa disposition.

C'est pourquoi un Oficier, député à cét emploi, qui se nomme, à cause de cela, le *Mohurdar*; c'est-à-dire, Garde Sceau, l'a en sa disposition, & l'imprime aux choses qui le requiérent. *Mohur*, signifie Sceau, ou Cachet; & cette parole *Dar*, dont on se sert pour former plusieurs noms d'Oficiers, est l'impératif du verbe, qui signifie avoir. La Langue Persane aïant cela de particulier, que pour la formation des noms, elle se sert

or-

ordinairement des impératifs des verbes, conformément à nôtre façon de parler d'Italie, comme il *Guardacasali, il Caccia Mosché*, & plusieurs autres semblables. Mais en Persan, suivant l'usage ordinaire des Langues Orientales, ils les renversent; je veux dire que, contre nôtre pratique, ils mettent le nom devant, & l'impératif du verbe après. Je ne pouvois, pas ce me semble, me dispenser de faire cette petite digression, parce qu'elle servira beaucoup pour l'intelligence de plusieurs choses.

Le petit Sceau, dont le Roi se sert ordinairement pour cacheter les lettres, qu'il envoïe aux Princes & aux Gouverneurs de Provinces, ou les autres écritures, qui concernent les afaires importantes de son Etat, est ici d'une plus grande autorité. C'est pourquoi le Roi, qui ne s'en fie à personne, le porte dans le chaton de sa bague, & l'imprime lui-même de sa propre main. Ce fut à Mohurdar que les Usbeghi furent recommandez, afin qu'il en eût soin, & qu'il leur fît voir la Cour. Parce que c'est ainsi que le Roi en use ordinairement, pour faire au peuple un spectacle de ses victoires en leurs personnes, & donner aux étrangers des marques de sa grandeur & de sa magnificence.

Le Roi scelle lui-même les lettres qu'il envoie.

Ce Gentilhomme, qui avoit les Uzbeghi sous sa protection, demeuroit auprès de mon logis. A cette ocasion nous fîmes amitié ensemble; desorte qu'un jour *Dosti Beig* me vint voir, avec tous ses gens, & me pria de lui montrer quelque chose que j'aurois aporté de nos quartiers; comme quelques habits, dont un de mes domestiques

Le sieur della Vallé fait amitié avec Dosti-Beig.

qui

qui en avoit, se revétit, des livres & des armes; & sur-tout des arquebuses à roüet & à fusils, qu'il admira fort. Il me debita quelques particularitez de son païs. Savoir, que son Roi, qu'ils apellent Chan, & qui se nomme *Imamculi Chan*, qui signifie serviteur du Pontife, avec la qualité du Chan, qui ne se donne qu'aux Rois, demeure à present dans *Buchara*. Que *Balch*, & *Samarchand*, sont de sa jurisdiction; mais non pas le païs de Giagata. Qu'ils ont des fleuves très-considérables, qui se viennent rendre dans la mer Caspienne; & semblables autres choses. D'où je pense que leur païs est la *Bactriane* & la *Sogdiane*, avec peut-être quelque partie de la Scithie. Mais je vous avouë que jusqu'à present, je n'ai lû en aucun endroit, non pas même dans l'Epitôme, comment s'apelloient anciennement *Balch* & *Buchara*, qui sont aujourd'hui des villes très-fameuses en ces Provinces, au-delà de la mer Caspienne, à moins que *Buchara* ne fut *Bactre*, arosée du fleuve *Bactrus*, que l'Epitôme interpréte Bocchara.

Les Uzbeghi ont des armes à feu.

Il me dit, qu'il y a des canons & des arquebuses en leur païs; mais que peu de personnes s'en servent, parce que l'usage leur en est inconnu, se contentans à la guerre, de l'épée, de l'arc, & de fléches; parce qu'en bataille rangée, les Persans, qui sont adroits à manier l'arquebuse, demeurent toûjours victorieux. La raison pourquoi ces gens-là ne s'en servent pas, & qu'ils négligent l'usage des armes à feu; c'est parce qu'elles pesent beaucoup, & qu'elles obligent à marcher lentement. Au lieu qu'ils

sont

font consister leurs forces en la promtitude des assauts imprévûs, & en des retraites soudaines, combatant, comme dit le Tasse, des Grecs fuïans, vagabons, dispersez, sans ordre.

A la fête que je vous ai spécifiée ci-dessus du Neuruz, les Persans ont acoûtumé de changer tous les Oficiers annuels; mais particuliérement le *Daroga*, ou Gouverneur de la ville. Entre ceux qui furent nommez aux charges cette année, mon *Mehimandar* particulier, *Tochtabeig*, fut fait *Daroga* d'*Hispahan*, où le Roi l'envoïa à grandes journées, & fort secretement, avec ordre de traiter de quelqu'afaires de grande importance. Cét insident m'embarassa un peu; parce que les afaires où l'engageoit ce nouvel emploi, & ce départ imprévû & précipité, outre le tems qu'il emploïa inutilement à la porte du Roi pour le voir prendre congé de lui, & recevoir ses ordres avant que de partir, lui firent perdre la pensée, je croi, de lui dire, comme il y étoit obligé, selon leurs coûtumes, qu'il me recommandât à quelqu'autre, puisqu'il se voïoit sur le point de partir. Et que le Roi même, à qui des soins plus importans ne manquent pas, & qui en est souvent surchargé, ne se souvint pas d'en ordonner de lui-même. Desorte que je demeurai quelques jours sans recevoir les visites ordinaires, & sans que l'on eût aucun soin de moi. Parce que le *Mehimandar* ordinaire ne se met pas fort en peine de ceux que le Roi a honoré d'un *Mehimandar* particulier. Il se contente seulement de les visiter quelquefois par amitié, lorsqu'il

Fête particuliére parmi les Persans.

qu'il l'a contractée avec eux, comme il l'avoit faite avec moi, mais non pas d'obligation, & que sa charge l'y engage. Je me persuadai bien d'où procédoit cette négligence; mais je pris patience, sans en rien témoigner, dans la pensée que j'avois que cela ne pouvoit pas durer, d'autant plus que le Secretaire Agamir m'avoit envoïé souvent visiter, dans des termes très-civils & très-obligeans. J'atendois donc du tems, ce que je ne possédois pas, & qu'il me fît naître une ocasion favorable. Cependant, au sujet d'un étrange accident, qui arriva dans mon voisinage, je remarquai les cérémonies ordinaires de ces quartiers, quand ils enterrent les personnes de condition.

Etrange éfet du vin.

Un certain Gentilhomme, nommé *Muhammed Tahir-Beig*, que le Roi considéroit particuliérement, étoit logé proche de mon logis. Il avoit tant de passion pour le vin, que jour & nuit ne faisant autre chose que boire, non-seulement il étoit incessament ivre, mais il en devint extrémement incommodé; desorte qu'il avoit perdu l'apétit, & ne mangeoit presque plus rien; le vin seul, duquel il étoit inséparable, lui servant de nourriture. Et non-seulement ces grands excès lui avoient ruiné l'habitude du corps, mais encor celle de l'esprit; puisque ses qualitez intellectuelles n'agissoient plus, & qu'il étoit devenu hébêté à force de boire. Le Roi, qui l'aimoit & qui se vouloit servir de lui, chercha les moïens de lui faire perdre cette mauvaise habitude. Pour en venir à bout, il lui envoïa un Medecin, qui tâcha de lui persuader, pour le guérir, de ne plus boire

de

de vin, de s'abandonner à sa conduite, & de s'acoûtumer peu à peu *aux Serbets* agréables, & à d'autres semblables galanteries, qu'il commanda qu'on lui fit expressément. Les remontrances du Médecin, ni les priéres de ses amis, ni les commandemens que le Roi lui réïtéra plusieurs fois, ne firent aucune impression sur son esprit, pour le résoudre au divorce avec le vin, sans lequel il disoit qu'il ne pouvoit pas vivre, & qu'il en vouloit boire, nonobstant l'expérience qu'il avoit de ses mauvais éfets en sa personne. Mais le Roi, qui le vouloit guérir en dépit qu'il en eut, se mit tout de bon en colére, & défendit, sur peine de la vie, que personne, sous quelque prétexte que ce fût, lui donnât de vin. Cét ordre fut ponctuellement éxécuté; parce que le Roi est très-sévére dans l'obéïssance qu'il exige. De maniére que le malade ne trouvant point de vin, ni qui lui en donnât, ni à la maison ni dehors, & s'imaginant qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en bûvoit; il se desespéra une nuit, en se donnant des coups de couteau en je ne sai combien d'endroits. Quoiqu'incontinent plusieurs personnes y acourussent, & des Médecins mêmes, que le Roi y envoïa en diligence pour le solliciter, tous les remedes y furent inutiles, si bien qu'il mourut trois ou quatre jours après, non pas en opinion de sainteté parmi le peuple, mais de réprouvé, & d'enfant du diable. Parce que le vin, dont l'usage est si étroitement défendu par leur loi, l'avoit fait mourir. Ils l'enterrérent néamoins; & comme, selon moi, l'ordre & les cérémonies

Dont la privation fit desespérer un de ses adorateurs.

nies

nies qu'ils observent en leurs pompes funêbres, sont assez curieuses & remarquables; je vous en entretiendrai.

Céré-monie d'une pompe funêbre.

Ils portoient devant le corps, ces piques, & ces étendarts, qu'ils apellent *Alem*, desquels je vous ai déja fait mention en cette lettre, & en quelqu'autres précédentes, à l'ocasion des pompes-funêbres de la mort d'*Ali* & de *Hussein*. Le nombre des drapeaux, que l'on y porte, est d'autant plus grand, que le défunt étoit considérable & relevé en dignité. Ses chevaux de main suivoient après, chargez de ses armes; savoir, d'une épée, d'arc, de fléches, & de turbans. Ceux qui les conduisoient, de même que ses autres domestiques, vont nûs jusqu'à la ceinture, avec les habits, & les chemises pendantes par dessus; & ceux qui afectionnoient davantage le défunt, y paroissent avec de grandes balafres en divers endroits des bras, & si profondes, que le sang en coule de tous côtez; coûtume que les Gentils ont observée de tout tems; mais que Dieu a défendu aux fidèles dans la Sainte Ecriture. Plusieurs *Mulla*, & d'autres gens graduez, de même profession, y vont en chantant des priéres pour les trépassez, d'un ton triste & lugubre, mais sans torches, ni aucune lumiére. Derriére ces pauvres chantres, on porte le défunt dans une biére couverte, que les plus proches parens suivent immédiatement, vétus, mais avec le turban déplié, & flotant sur les épaules, agréablement entortillé, dans une négligence artificieuse, & qui semble être par hazard autour du col. Ceux-ci marchent, en pleurant amérement,

Deut. 14. 1.

Les plus proches parens suivent le corps du défunt.

crient

crient de toutes leurs forces *Ei Vai !* qui signifie, hélas ! & donnent mille autres témoignages d'une extrême afection.

Après eux viennent en foule les personnes de condition, les parens les plus éloignez, & les amis, lesquels, pour honorer cette pompe funèbre, l'acompagnent tous vétus de couleur à leur ordinaire, le noir n'étant point en usage en ces quartiers, ni les habits diférens, pour marquer le deüil comme parmi nous. Ils sortent de la maison en cét ordre, & premiérement ils vont à la riviére, ou en quelqu'autre endroit, où il se trouve abondance d'eau ; & là, aïant tendu quelques toiles en forme de pavillon, afin de n'être pas vûs, ils lavent bien le corps mort, pendant que les *Mulla* chantent toûjours leurs priéres. Après cette cérémonie, ils le portent en terre avec la même compagnie.

On n'enterre personne, sans l'ordre du Roi.

L'on n'enterre point les personnes de condition, & les serviteurs du Roi, tel qu'étoit celui-ci, sans un ordre particulier de Sa Majesté, qui les envoïe souvent en de certaines Mosquées fameuses, quoique très-éloignées, ausquelles ils ont une dévotion particuliére, & les font ensévelir, non pas dans les Mosquées, mais dehors, dans les cimetiéres qui y sont contigus.

Pour se conformer donc à cette coûtume, ils n'enterrérent pas celui-ci sans avoir l'ordre du Roi, auquel on écrivit ; parce qu'il étoit allé à la chasse. En atendant la réponse ; ils dressérent un pavillon sur le bord de la riviére, au même endroit où il avoit été lavé ; car il n'étoit plus question de le reporter à la maison ; & là, ils lui ôtérent

rent

rent les entrailles & le gardérent toute la nuit suivante, jusqu'à ce que l'on eût aporté la réponse du Roi. Cependant les *Mulla* continuérent toûjours leur chant triste & lugubre. Le lendemain au matin, l'ordre du Roi aïant été signifié, ils le chargérent sur un chameau, & le conduisirent, pour se conformer à la volonté du Roi, jusqu'à *Mesced de Chorasan*, éloigné de plus de trente journées, où ils l'enterrérent dans une Mosquée qu'ils ont en grande vénération, & dans laquelle est enséveli un des leurs, qu'ils tiennent faussement pour un saint, & qui se nomme *Iman-Riza*. Mais retournons maintenant à mon histoire particuliére.

Le vendredi saint au soir, qui étoit le treiziéme d'Avril, aïant apris que le Roi étoit parti derechef pour Escref, en la compagnie de ses femmes, avec fort peu de suite; & dans l'apréhension où j'étois que mon audience ne fût encor diférée pour long-tems; je me persuadai qu'il ne seroit pas hors de propos de lui en renouveller le souvenir par quelque moïen que ce fût. Je me servis donc de l'ocasion de la fête de Pâques, qui suivoit immédiatement. J'envoïai, selon notre coûtume, complimenter tous nos amis, leur faire civilité, & particuliérement le Sécretaire *Agamir*, auquel on porta, de ma part, conformément à la pratique des Chrétiens, certaines galanteries pour manger, & dont on fait present ordinairement à la fête de Pâques. Entr'autres choses, je lui envoïai des confections à la mode de nôtre païs; & choses semblables; une quantité d'œufs de diférentes cou-

Adresse du sieur della Vallé.

couleurs pour joüer; parce que les Persans, jusqu'aux plus sérieux, sont si curieux de ce jeu, qui s'apelle à Naples, *Tozzare coll' oua pente*, qu'il leur est impossible de manier des œufs, sans en éprouver la dureté contre les dents, & commencer d'abord à joüer.

Il envoïe un present à l'Agamir.

L'Agamir reçût mes domestiques, & mon petit present, avec sa complaisance & sa civilité ordinaire : & leur demanda d'abord, qui étoit celui qui avoit ordre de me visiter, & qui avoit soin de ma personne, depuis le départ de *Tochta Beig?* Ceux-ci, que j'avois parfaitement instruits, répondirent nettement qu'ils n'avoient vû personne. Cela déplût beaucoup à l'*Agamir*, & témoigna qu'il en étoit tout-à-fait en colére; parce qu'il connut que, de leur part, on en avoit fort mal usé. Il voulut en même-tems envoïer quérir je ne sai qui; enfin il congédia mes gens, & leur dit que le lendemain, le Vizir de la ville ne manqueroit pas de me rendre visite. Sa promesse eut son éfet; parce que dès le matin du samedi saint, le Vizir, qui est Lieutenant pour le Roi dans tout le *Mazanderan*, & qui s'apelle *Tachi Mirza*, me vint rendre visite en mon logis. Vous remarquerez que *Mirza* est un titre qu'il porte en qualité de Vizir; *Tachi* est son nom propre, & outre celui-là, ils lui donnent encor celui de *Saru Tachi*; c'est-à-dire, le jaune *Tachi*, que le Roi lui a imposé, à cause qu'il est blond. Mais il y vint si matin, que je n'étois pas encor levé; desorte que quoique je fusse au lit, pour ne le pas faire atendre, je fus contraint de le recevoir en cette posture,

ture; & pour déguiser ma paresse, je lui dis que tout le long de la nuit, je m'étois trouvé fort indisposé.

Il est visité de la part du Roi.

Il m'assura, par civilité, & pour me faire honneur, qu'il ne venoit pas de la part de l'Agamir, mais de celle du Roi, qui lui en avoit donné la commission dès le soir précédent, auparavant que de monter à cheval; & sans m'en informer davantage, par complaisance, je voulus bien me le persuader. Il me fit beaucoup d'excuses, de ne s'être pas aquité plûtôt de ce devoir, & me pria d'oublier ses négligences à mon égard, qu'il taxoit lui-même d'incivilité, qu'il ne lui sembloit presque point pardonnable. Je me défendis de ses complimens, autant qu'il me fut possible; lui dis qu'il me faisoit trop d'honneur, & que je lui en étois infiniment obligé.

Enfin s'étant encor informé de mes gens, en partant, il laissa un ordre écrit de sa main; afin que conformément à la coûtume du païs envers les hôtes du Roi, qu'on m'envoïât incontinent les provisions nécessaires pour vingt jours. Parce que l'on croïoit alors, que le Roi ne deméureroit pas moins de tems en ces quartiers. Il me laissa aussi un de ses domestiques, non-seulement afin qu'il prit le soin de faire mes provisions; mais encor afin qu'il demeurât toûjours à ma porte, comme ils disent ici, qu'il me servit, & qu'il ordonnât des choses qui me seroient nécessaires; & aïant pris congé le même jour, il alla encor trouver le Roi en Escref.

Le dernier jour d'Avril suivant, un frére du même Vizir, apellé *Muhammed Saleh*

leg Beig, qui avoit été aussi autrefois Vizir de quelqu'autres endroits, me rendit visite. Il avoit acompagné son frére en Escref, d'où étant retourné dès le soir précédent, il se rendit en mon logis, avec un certain *Seid Hussein*. *Seid* est une qualité, qui signifie Seigneur en Arabe, & dans la Perse elle ne se donne qu'à ceux qui sont de la race de *Mahomet* & d'*Ali*. Ce *Seid Hussein*, dans *Ferhabad*, étoit chef de tous les Mahométans de la Province de *Scervan*, dans le quartier desquels j'étois logé. Ce n'est pas ce l'*Acsacal*, que je vous ai marqué ci-dessus Capitaine du quartier; mais un Colonel Général, pour ainsi dire, de cette nation, auquel les *Acsacal* sont subordonnez & soûmis.

On ordonne des choses qui sont nécessaires.

Le frére du Visir me fit beaucoup de civilitez, de la part du Roi & du Visir, par l'ordre duquel, à cause que le Roi devoit séjourner plus long-tems en ces quartiers, que l'on ne s'étoit persuadé, quoique les vingt jours, pour lesquels on m'avoit déja donné les provisions nécessaires, ne fussent pas encor expirez, il me laissa un autre ordre d'en faire une plus ample & plus abondante que la premiere. Il m'assura que dans deux ou trois jours le Roi retourneroit à Ferhabad, d'où après y avoir séjourné dix ou douze jours, il se rendroit à *Cazuin* avec ses troupes, & delà sur les frontiéres pour faire la guerre, où ses intérêts l'apelleroient.

Il me dit aussi, que de certains espions du Roi, qui s'étoient rendus en Escref au retour de Turquie, assuroient que le grand Turc *Sultan Mustafa*, nouvellement élû, étoit

Muhamed entretient le sieur della Vallé des afaires d'état.

étoit mort, à ce qu'il disoit, dans Constantinople, quoiqu'on ait sû depuis qu'il y étoit seulement en dépôt : qu'un fils de Sultan *Ahmed*, apellé *Sultan Ottoman*, âgé de onze ans, lui avoit succédé; & que comme l'Empire étoit entre les mains d'un enfant, on croïoit que leurs afaires n'auroient peut-être pas un succès fort favorable. Cependant que Sultan de *Nachivan* avoit donné avis au Roi, que les Curdes, confédérez & alliez des Turcs de ces frontiéres, s'étoient ocupez à piller au deçà de l'Arasse, vers la Perse, quelques villes des Arméniens. Et que le Sultan, dont les forces sont fort médiocres, n'avoit pu s'oposer à leurs violences, non plus que le Chan d'*Erovan*, Général en ces quartiers, si fameux même parmi nous, dans les Histoires modernes de la Perse, sous le nom d'*Emir guneb chan*, & qui est âgé à present. A cause que cette entreprise sur des lieux sans défense avoit été faite à l'improviste, & qu'ils s'étoient retirez en même-tems, sans avoir eu le loisir d'y porter le remede. C'est pourquoi le Roi, aïant été informé des dégâts extraordinaires que faisoient les ennemis, avoit commandé qu'on se disposât pour se mettre en campagne. *Muhammed Saleh Beig* me laissa, après m'avoir raconté toutes ces belles nouvelles.

Il est traité aux dépens du Roi.

Mais afin que vous sachiez, comment dans la Perse on se gouverne chez les Grands, & les Gentilshommes, touchant la maniére de vivre; je vous décrirai les provisions, qui nous furent envoïées aux dépends du Roi; parce que c'est une chose qui n'est pas indigne de vôtre curiosité.

Et premiérement afin que vous jugiez de la quantité, je vous entretiendrai des mesures.

On se sert de deux sortes de mesures dans la Perse : l'une, qu'ils apellent du Roi ; & l'autre, de *Tebriz*. Celle du Roi est double ; c'est-à-dire, deux fois plus grande que celle de Tebriz. Mais la mesure de Tebriz est plus commune & ordinaire, & ce fut à celle-là qu'on mesura les provisions qu'on nous donna. C'est pourquoi j'en dirai la quantité, par un raport que j'en ferai aux nôtres.

Premiérement, parlant en général, il y a le *Patman*, lequel, selon la mesure de Tebriz, pese environ neuf livres de *Venise*, & plus ; c'est-à-dire, de ces livres dont se servent les épiciers. Le *Patman* se divise en quatre *Ceharek*, comme nous disons, en quatre quarts. Le quart, en je ne sai combien de *Siah*, qui signifie Néri, & le *Siah* en *Mithicali*, que j'ai négligé de remarquer, à cause que la valeur n'en est aucunement considérable. Desorte que pour douze personnes, que j'avois à la maison, en comptant les trois femmes, pour cinq ou six chevaux & huit chameaux, ils nous donnérent en toutes les deux fois, pour environ un mois de tems, ou un peu davantage, les choses qui suivent. Deux cens cinquante *Patmans* de farine ; cent cinquante *Patmans* de ris : trente-six *Patmans* de beurre ; quatre-vingt poules, dix-neuf chapons, dix-sept agneaux, six cens d'œufs ; quinze *Patmans* de poids chiches, dont on se sert pour assaisonner le *Pilao* ; douze *Patmans* de sel ; mais c'étoit peu,

Patman est une mesure de Perse.

Il décrit les provisions qu'on lui envoïa par ordre du Roi.

parce qu'outre celui que l'on mange, l'on en donne aussi fort souvent aux chevaux & aux chameaux: trois *Patmans* d'épices, de toutes sortes en général; entre lesquelles ils comprennent les grains d'ani, de fenoüil, de cumin, & choses semblables: & en particulier un quarteron de poivre, un quarteron de canelle, & un siah de cardamône, dont on se sert aussi pour assaisonner les viandes; dix *Patmans* de pepins de grenades, séchez au soleil, l'eau desquels étant boüillie, ou plûtôt le suc, rend leurs ragoûts très-excellens, &, selon la coûtume de l'Orient, ils n'en font presque point, où ils n'y en mettent; vingt-sept *Patmans* d'oignons. Mais vous ne devez pas vous étonner de cette quantité, parce que, selon la coûtume d'assaisonner les viandes en ces quartiers, non pas selon la mienne, à proportion des autres provisions qu'on nous avoit données, il n'en faloit pas moins; vingt *Patmans* de vin, dont ils ne furent avaricieux, qu'en vûë des assûrances qu'on leur donna que je n'en bûvois point, & que les serviteurs seuls en feroient leur ordinaire, dont les débauches & les excès de vin déplaisent souverainement en ces quartiers; cinquante chandelles de cire, grosses & longues, du poids de trois livres chacune, ou environ, dont ils se servent ordinairement.

Leurs chandelles ordinaires pesent deux ou trois livres.

Une chandelle de cette qualité ne se consomme pas en un seul soir; elle en dure trois, ou deux, tout au moins: & quoiqu'elles ne soient pas entiéres, on s'en sert néamoins, non pas dans le *Dicanchané*, ou dans la salle de l'audience, où l'on n'en

met

met que d'entiéres, mais en d'autres lieux qui sont moins fréquentez; douze *Patmans* de suif, pour brûler aussi; dont on se sert en de certains chandeliers d'argent, ou d'autre matiére, qui ont l'embouchûre large & profonde, expressément en forme de lampes, & qui sont tous d'une piéce, avec un bassin au-dessous, au milieu desquels ils sont situez sur le plancher. Ces bassins, ou ces grands tranchoirs, en forme d'assiéte, ont été inventez, afin que le suif tombant, le tapis qui est dessous n'en soit pas gâté. Parce que, comme vous savez, les planchers seulement des chambres sont couverts de tapis de pié très-fins, sur lesquels ils rangent leurs chandeliers, & demeurent assis, ou pour la conversation, ou pour manger.

Cela n'est pas nouveau, puisque Xénophon raconte qu'autrefois la belle & chaste *Panthée*, femme d'*Abradales Roi de Suses*, fut trouvée assise à terre, avec ses filles, dans sa tente, lorsque Cirus la fit sa prisonniére, en quelque combat qu'il livra aux Assiriens. Et le Prophète *Ezéchiel* assûre que de son tems, on couvroit les planchers de tapis pour s'y asseoir. Ainsi, de même, on se met encor aujourd'hui en ces quartiers sur ces tapis, qui couvrent les planchers, & sur lesquels on mange, on dort, on fait toutes choses, sans ces embarras de lits, de siéges, de tables; & mille autres choses dont nous nous servons. Ce qui fait que nous avons tant de peine à nous résoudre de changer de maison, & de les transporter de côté & d'autre, & sur-tout à l'armée, lorsqu'il faut décam-

per. Desorte que les Orientaux, qui ont acoûtumé de vivre sans tous ces liens, & tous ces petits soins, même dans leurs maisons particuliéres, ne trouvent point étrange de s'en voir privez à la guerre, & dans les voïages qu'ils entreprennent. Au contraire, ils se rendent à ces emplois-là, & y subsistent toûjours avec la même commodité, dont ils joüissent ordinairement en leurs maisons, & le font très-facilement; se contentans de tapis, de coussins, de matelas, de couvertures; & d'autre semblable bagage, dont en peu de tems, & où l'on veut, on meuble commodément & agréablement une maison.

Les Persans ne se chargent pas de beaucoup de meubles.

L'usage de ces lampes de suif n'est pas honteux ni indigne de gens d'honneur, puisque le Roi même s'en sert; & que parmi les chandelles de cire, on en met toûjours quantité.

Mais ne croïez pas que nôtre provision soit achevée. J'ai encor à vous dire, qu'ils nous envoïérent cinq *Patmans* de raisins secs, de cette espéce qui n'a point de pepins, & qu'ils nomment *Chiscmic*, dont ils se servent dans le *Pilao*, & pour assaisonner d'autres mets: cinq *Patmans* d'abricots secs: cinq *Patmans* de vinaigre: dix *Patmans* de fromage, qui n'est pas en piéces entiéres comme le nôtre: mais en petits morceaux fort blancs, & sans pelûre, comme de la crême épaissie & bien cuite; vingt *Patmans* de lait aigre; chose liquide, que je n'ai point vûë encor en nos quartiers, & qui ne me plaît pas beaucoup; trois *Patmans* de sucre; un grand flacon, rempli de sucre blanc, qu'ils ne conservent pas au-

autrement; cinq grandes carafes d'eau rose; cinq *Patmans* de miel; mille oranges; cent *Patmans* d'orge pour les bêtes; & de plus, ils nous assignérent quinze *Chiles* de terre, ensemencée d'orge, que l'on fait manger en herbe aux montures, pendant ces mois d'Avril & de Mai. Chaque *Chile* de terre rend ordinairement dix charges d'herbe, non pas de chameau, mais de cheval, ou de mulet. Quarante-cinq charges de bois pour brûler, terminérent enfin nôtre provision, & tout cela fut transporté à mon logis, presqu'en même-tems & fort ponctuellement, à l'exclusion de quelque peu de choses, que nous rebutâmes, & que nous donnâmes au domestique du Vizir, qui demeure à nôtre porte pour nous servir.

Leur soin à faire les provisions nécessaires au sieur della Vallé.

Je vous ai déja dit que ce fut le dernier jour d'Avril, que le frére du Visir me vint visiter, & qu'il me fit aporter une partie de cette provision susdite; parce que j'avois reçû l'autre quelques jours auparavant. A present, vous saurez que le jour suivant, qui étoit le premier jour de Mai, il me rendit une seconde visite; & qu'il vint seulement pour me dire, que le soir précédent un homme étoit arrivé d'*Escref*, de la part du Vizir, avec ordre du Roi de m'y rendre le plûtôt que je pourrois; parce qu'il me vouloit voir en cét endroit, & me montrer les bâtimens qu'il y avoit élevez, avant que de quiter cette contrée. Cependant que je misse ordre à mes afaires, & que je me tinsse prêt pour le lendemain au matin, & qu'il envoïeroit ce même homme, qui étoit venu d'Escref, pour m'a-

Il reçoit ordre du Roi de se rendre à Escref.

m'acompagner, & me servir de guide. Qu'il n'étoit point nécessaire de porter de bagage, parce que nous n'y ferions pas de séjour, & que nous retournerions incontinent à *Ferhabad*; que le Roi étoit sur le point d'en partir, & qu'ainsi je n'y aurois besoin d'aucune chose. Conformément donc à cét ordre, je me mis sur la route de *Ferhabad*, le matin du 2. de Mai, avec trois de mes domestiques à cheval, & celui du Vizir, laissant les femmes, & le reste de mon train à *Ferhabad*.

Il se met en chemin.

L'on va de *Ferhabad* en *Escref*, toûjours vers l'Orient, par un païs fort uni; & parce que les boues avoient déja commencé à se sécher, nous en trouvâmes le chemin fort agréable. Les campagnes, que nous traversâmes, sont très-fertiles, très-bien cultivées; & particuliérement aux environs de *Ferhabad*, par un nombre infini de Chrétiens Géorgiens & Arméniens, que le Roi y a fait conduire.

J'y vis, avec beaucoup de plaisir & de satisfaction, diverses herbes de nos quartiers, que j'avois cherchées ailleurs il y a long-tems, & desirées inutilement; comme de la chicorée en quantité, des chardons étoilez, & bourrache sauvage, mais avec une fleur fort diférente des nôtres; parce qu'elle n'a seulement qu'un cercle blanc, sans ces petites taches noires au milieu: elle n'est pas même unie aux feüilles à l'envers comme les nôtres; mais à l'endroit, de même que les autres fleurs, enchassée dans sa tige, avec un tuïau un peu long, & gros à proportion, en forme d'une petite clochette. Elle est bleuë, & de

de même goût que les nôtres ; la plante aussi n'est point diférente, ni quant à la couleur, ni quant aux feüilles. Sur le chemin, je donnai la connoissance de ces plantes à plusieurs, & particuliérement de la chicorée, aux habitans du lieu, qui ne la connoissent pas, & qui négligeoient de la cueillir. Aprés avoir fait une lieuë de chemin, & peut-être un peu davantage, nous guéâmes un fleuve, un peu plus large que celui de Ferhabad, & qui coule dans la mer Caspienne. Ils l'apellent *Cinon*.

Sur le haut du jour, nous demeurâmes l'espace de deux heures dans un bourg, qui apartient aux Turcomans, & qui s'apelle *Ciarman*. Il est situé sur un autre petit fleuve, qui a beaucoup de raport à la Marane de Rome. Selon la coûtume, nous y fûmes régalez par les principaux du lieu. Mais parce qu'en arrivant, je m'étois rassasié d'une belle & grande jonchée, je ne mangeai presque rien de ce qu'on nous avoit préparé. Etans remontez à cheval, nous marchâmes jusqu'à cinq ou six heures du soir, & trouvâmes par tout plusieurs bourgs & villages habitez, en partie par ceux de la Province de Mazanderan, en partie aussi par les Turcomans.

Le sieur della Valle est bien reçû par tout.

Enfin nous arrivâmes en Escref, qui n'est éloignée de la mer que de deux lieuës, ou peu s'en faut. Elle est située sur l'extrémité d'une très-belle pleine, au pié de certaines petites montagnes, qui la couvrent, du côté du Midi. C'est un lieu découvert, que l'on commence à present à bâtir. On n'y voit rien encor, que le Palais du Roi, qui n'est pas même achevé, avec ses jardins,

Situation & description de la ville d'Escref.

dins, & une grande ruë de Bazar, avec plusieurs autres maisons, que l'on y a fabriquées indiféramment, & sans ordre, deça & delà, parmi des arbres, & dans une fort belle esplanade. Ce lieu-là néamoins est rempli d'habitans que le Roi y a fait conduire, & très-fréquenté, principalement lorsqu'il y demeure : & afin de le peupler promtement, d'y élever des édifices, de le porter à sa perfection, même aussi parce qu'il est très-propre pour la chasse, & pour toute autre sorte de divertissement ; chaque fois qu'il hiverne dans *Ferhabad*, il a acoûtumé d'y passer la plus grande partie de l'hiver.

Les eaux y sont en grande abondance, & fort excellentes.

Il y a en cét endroit grande abondance de sources & de ruisseaux, dont l'eau est très-excellente. On y voit aussi grande quantité de beaux arbres, & fort hauts, parmi lesquels, les maisons que l'on y a bâties, sont tellement éloignées les unes des autres, & couvertes des branches de ces mêmes arbres, qu'on ne les voit presque pas. C'est pourquoi, j'ai remarqué dans mon Journal, que je doutois si *Escref*, étoit une ville semée & répanduë dans un bois, ou une forêt, habitée à la façon d'une ville. D'abord que nous y fumes arrivez, l'homme du Visir, qui m'avoit acompagné, prit le devant, & alla incontinent en donner avis au Gouverneur, lequel, sans perdre de tems, monta à cheval, vint au-devant de moi, avec quantité de gens de pié, & m'aïant donné la droite, qui est chez les Persans, de même que parmi nous, le côté le plus honorable, contre la coûtume des Turcs, il me conduisit dans un lo-

Le Gouverneur d'Escref va au-devant du sieur della Vallé.

gis

gis des meilleurs du lieu, qui m'étoit destiné depuis quelques jours.

Ce logis a une grande cour, mais toute ombragée, & tellement couverte des branches des arbres, qui y sont en confusion, que le soleil n'y pénétre presque jamais, ou fort peu. Au milieu de la cour, où les arbres font le plus d'ombre, on a bâti une petite chambre, ou pour mieux dire une galerie; parce qu'elle est ouverte tout à l'entour, élevée de terre de la hauteur d'un homme, ou pour se rendre il y a plusieurs degrez, & n'est seulement couverte par-dessus que de son toit. On a acoûtumé en cét endroit de donner audience pendant l'été, & d'y dormir aussi, à cause de la fraîcheur. A cette imitation, plusieurs en ont fait bâtir de semblables pour le même usage, & qu'ils apellent *Balachané*; c'est-à-dire, maison haute, à cause qu'elles sont élevées.

Les Levantins dorment ordinairement en des lieux découverts.

Cette forme de réduit, qui est ainsi ouvert, de tous côtez, ne vous doit point sembler étrange; parce que l'air, ou bien le serain, n'est pas dangereux en ce quartier, & même par-tout l'Orient; au moins depuis la Mer Méditerranée jusqu'ici, & en plusieurs Iles de l'Archipe, qui sont au Couchant, comme j'ai vû à Schio, & ailleurs. Cette pratique est si commune, qu'on deviendroit malade, si on dormoit l'été dans les chambres fermées; & ceux qui ont soin de leur santé, en ces quartiers, dorment ordinairement, ou sur les planchers, & dans les cours au serain, ou au moins dans les chambres, dont les fenêtres & les portes sont toûjours ouvertes. J'a-

voüë que dans l'Archipel, en Alep, & en d'autres endroits, proche la Mer Méditerranée, ils dorment, à la vérité, sur des planchers; mais en des lits couverts, ou de nates de jonc, ou de choses semblables, en forme de pavillons, à la diférence de ces païs plus orientez, où sans autre précaution, il faut demeurer ou dormir à l'air, la tête découverte.

Le Roi est averti de l'arrivée du sieur della Vallé.

Le Vizir donc me fit asseoir dans le *Balachané*, où, en même situation que moi, nous demeurâmes quelques momens en conversation. Il alla ensuite trouver le Roi, pour lui donner avis de mon arrivée; d'où étant de retour, quelque-tems après, il m'assûra que le Roi, qui étoit dans le Haram, lui avoit envoïé dire pour réponse, *Safa ghieldi, chosc ghieldi*, qu'il soit le bien venu; & que le lendemain il me donneroit audience. Le Vizir demeura à souper avec moi. Tout ce que nous y mangeâmes, & ce que l'on me servit depuis, à tous mes repas, me fut aporté fort proprement, & bien aprêté, de chez lui. Il demeura encor long-tems après souper avec moi, pendant lequel il me raconta plusieurs nouvelles; & enfin se retira fort tard, avec assurance, après avoir commandé à quelques-uns des siens de se tenir auprès de moi pour me rendre service, que dès le matin il me viendroit prendre en mon logis, & qu'il me presenteroit au Roi.

Selon leur coûtume, ils me préparérent un lit dans le *Balachané*, sans linceuls, avec un matelas, des oreillers de soïe, & une couverture semblable, qui étoit doublée en dedans, au lieu de linceul de *Cit Indiano*,

diano, qui eſt une toile de coton très-fine, peinte de mille couleurs. Le défaut de linceuls ne vous doit point ſurprendre; parce que dans l'Orient, ils dorment toûjours avec une chemiſe & des caleçons, ou hauts-de-chauſſes, longs juſqu'aux piés; & de cette façon les draps ou linceuls ne ſont pas fort néceſſaires. Néamoins pluſieurs s'en ſervent à la maiſon; mais de toile de coton, peintes de diférentes couleurs.

Le lendemain, qui étoit le jeudi, que l'Egliſe conſacre à la Sainte Croix, & qui m'a toûjours été très-favorable, comme dévot que je ſuis à cette Fête, le Vizir ſe rendit en mon logis, où il me trouva déja habillé, & que je l'atendois. Mais parce qu'il étoit encor trop matin, il y demeura juſqu'au tems que l'on pouvoit eſpérer d'être admis à l'audience. Deſorte qu'après un peu de converſation, nous montâmes à cheval, & allâmes de compagnie vers le Palais, duquel la principale porte fait face à une belle & longue, où étans arrivez, nous décendîmes de cheval. Nous n'entrâmes pas néamoins dans un grand pré qui y eſt; mais nous allâmes par-dehors, à main droite, toûjours en montant en une grande place, qui joint le Palais d'un côté, par laquelle on ſe rend à la porte d'un jardin, & dans laquelle perſonne ne peut jamais eſpérer d'entrer qu'à pié. *Il va à l'audience.*

Je trouvai là une quantité de Géorgiens, hommes & femmes; & leur aïant demandé ce qu'ils y faiſoient, & pourquoi ils s'y étoient aſſemblez; ils me répondirent qu'ils atendoient le Roi, qu'ils lui deſiroient parler, pour ſe faire Mahométans; & comme ſer-

serviteurs du Roi, parce qu'ils en portent le nom, *Sciaeh Seven*, lui engager volontairement leur ancienne foi Chrétienne, qu'ils abandonnent de la sorte pour un malheureux intérêt, dans l'espérance de toucher quelqu'argent, & quelqu'autre récompense. A leur ocasion, le Vizir me dit que la liberté de conscience étoit dans le Roïaume, & qu'il est fort indiférend au Roi, que ses sujets soient plûtôt d'une religion particuliére, que d'une autre; qu'il afecte d'en avoir de toute sorte, & qu'il les aime tous également. Toutes les Religions sont bonnes, dans le sentiment de plusieurs Mahométans; savoir, la nôtre, celle des Juifs, & la leur. Mais ceux-ci, ajoûta-t'il, lui viennent toûjours rompre la tête, pour se faire Mahométans. Comme s'il eût voulu dire, que le Roi se repentoit d'avoir été si libéral, dès le commencement, envers ceux qui renioient, puisqu'il n'en a jamais tant admis, qu'il s'en presente chaque jour, pour de l'argent, au préjudice de son épargne. Je ne puis pas vous assurer, si ce que le Vizir me débitoit étoit vrai, ou s'il ne le disoit pas par rodomontade, & pour en tirer vanité, ou s'il ne me faisoit pas voir exprès tous ces renégats. Mais quoiqu'il en soit, je ne lui en témoignai rien, & ne lui répondis aucune chose.

Le Roi de Perse n'afecte aucune Religion.

Il y a des corps-de-gardes devant son Palais.

Au bout de la place, proche le Palais, il y a un bel arbre, fort haut, où paroît le premier corps-de-garde des soldats de la porte. Le Vizir me fit demeurer en cét endroit, à l'ombre de cét arbre; & cependant, il entra seul dans le jardin, pour en

donner avis, & prendre les ordres nécessaires. Après un long espace de tems, il me vint dire, que le Roi lui avoit commandé de me conduire dans le *Dicanchanè* du jardin, ou les Principaux de sa Cour l'atendoient. Nous entrâmes donc, & après la premiére porte, je trouvai une petite cour, qui servoit de cuisine, selon moi, ou de dépense; parce que j'y vis beaucoup de nége qu'on avoit préparée, & plusieurs plats couverts, qui étoient remplis de quelques mets délicieux. J'y vis aussi, si je ne me trompe, de certains grands alambics de verre; mais je ne sai pourquoi ils y étoient. Aïant traversé cette petite cour, nous passâmes la seconde porte, qui est acompagnée d'un porche couvert; mais petit, où il y a encor un autre corps-de-garde. C'est-là que le jardin commence immédiatement; il est de forme quarée, médiocrement grand; & à le voir, on juge facilement qu'il n'y a pas long-tems qu'on l'a planté. Il est situé derriére le Palais, sur l'extrémité de la plaine, au pié des montagnes, qui sont chargez d'arbres, & sur lesquelles le Roi a déja commencé à bâtir quelques réduits, & quelques galeries, qui seront de la dépendance du jardin, & qui en feront partie.

Au milieu du quaré, dont le fond est uni, & fort égal, on a fabriqué le *Dicanchanè*; c'est-à-dire, une galerie, trois fois aussi longue que large, toute ouverte par le devant, & de laquelle le derriére, & les côtez, sont fermez de murailles, à l'exception de quelques grandes croisées qu'on a laissées, & qui sont de niveau au plancher, selon

selon leur coûtume. Cette galerie est élevée de terre de deux degrez seulement, le devant de laquelle, qui est ouvert, sur l'une de ses longueurs, est tourné vers le Septentrion, de même que vers la porte de l'entrée, d'où l'on va au *Dicanchané*, par une allée assez large, & toute pavée de pierres, au milieu de laquelle coule un petit ruisseau, qui naît d'un vivier, que l'on a fabriqué vis-à-vis le *Dicanchané*.

Séances des Principaux du Roïaume, dans le Dicanchané, où le sieur del la Vallé fut reçu.

La même allée continuë derriére le *Dicanchané*, jusqu'aux montagnes, & au haut du jardin; & au milieu de la muraille, qui se ferme par derriére, & qui envisage le Midi, il y a une porte, par laquelle le chemin de devant se communique avec celui de derriére. De fort beaux tapis couvroient le plancher du *Dicanchané*, sur lesquels plusieurs des Principaux de la Cour, qui se rencontrérent ici étoient assis. Le Chan d'*Esterabad*, qui s'apelle *Féridun* Chan, tenoit le premier rang au fonds du *Dicanchané*, à la droite de la muraille qui regarde le Midi. Le *Corcibasci*; c'est-à-dire, le Capitaine général de la milice des *Corci*, qui est la plus noble, comme je vous dirai ailleurs, étoit assis à ses côtez. Ce Gentilhomme, qui est gendre du Roi, se nomme *Isa chan Beig*. *Isa*, signifie *Jesus*, & c'est son nom propre, avec celui de Chan; parce que dans la Perse, de même qu'à Naples, plusieurs ont acoûtumé de porter deux noms; & la parole *Beig*, est sa qualité, qui signifie Monsieur, comme parmi nous; mais elle se met après le nom.

Mukarrabchan, étoit assis au-dessous de ces deux-là, toûjours au même rang: &

& il avoit à ces côtez un autre Chan, qui s'apelle *Delli Muhammed*. *Muhammed* est le nom propre; & *Delli*, qui signifie foû, lui a été donné pour surnom, à cause qu'il est fort plaisant, & qu'il se plaît à railler. Un Sultan, qui est aussi vassal du Roi, dont je ne sai pas le nom, & qui étoit nouvellement arrivé des frontiéres de l'Inde, où il est Gouverneur, le suivoit immédiatement; & à ses côtez, il avoit quatre hommes, qui étoient sans doute les principaux de ces païs-là.

De l'autre côté, vis-à-vis ces Messieurs, où le *Dicanchanè* est ouvert & tourné au Septentrion, avec une petite balustrade, en forme de parapet, pour apuïer ceux de dedans qui y sont assis, tournant néamoins les épaules à ceux qui entrent, & le visage à ceux qui sont assis à l'oposite, *Sarù chogia Vizir*, qui est l'un des principaux Ministres, des plus estimez du Roïaume, & des autres avec lui, que je n'ai pas connus, avoient pris place à la gauche de la porte, vers l'Orient, qui étoit le plus noble côté du *Dicanchanè*. A la droite de la même porte, vers l'Occident, étoit *Effendiar Beig*, que le Roi chérit sur tous les autres, avec deux autres de sa compagnie, qui me sont inconnus. Enfin, à l'extrémité du *Dicanchanè*, quelques Musiciens, avec leurs instrumens à la main, comme violons, cimbales, luts, & autres; mais de forme fort diférente des nôtres, ocupoient le côté de la muraille, qui envisage le Couchant, au pié de laquelle ils étoient tous assis; & par-là, j'ai remarqué que ce côté étoit inférieur aux autres. Quelqu'uns de

Selon la coûtume de Perse, la qualité se met après le surnom.

Les Persans ont diverses sortes d'instrumens.

de ces instrumens sont montez, non-seulement de cordes à boïau, comme les nôtres, mais de quelqu'autres encor plus déliées, qui sont de soïe retorce, & qui rendent un son assez agréable; j'en porterai avec moi, pour les faire voir en Italie.

Le sieur della Vallé est reçu dans la salle de l'audience, avec beaucoup de civilité.

Dès que je fus arrivé, au lieu que le Vizir de Mazanderan demeura debout à la porte, parce que les Oficiers, les plus familiers du Roi, ordinairement n'ont pas de séance en ces audiences, & qu'ils se tiennent debout auprès de lui, en état de le servir, ils me firent prendre la premiére place, entre le Chan d'Esterabad, & Corci-basci, & me rangérent au milieu de cette partie intérieure du *Dicânchanè*, vers le Midi, qui fait face à la porte, par où on entre. Tous les autres, demeurans assis aux mêmes endroits, qui leur avoient été assignez dès le commencement. Mais afin de vous faire mieux concevoir la disposition du lieu, & l'ordre de nos séances, vous en trouverez ici une esquisse, que j'ai faite à la plume, le mieux qu'il m'a été possible, sans compas & sans régle. Je n'y ai pas observé exactement les proportions; comme, par exemple, l'allée doit être toute d'une longueur, & choses semblables; mais sans en faire un plan régulier, je l'ai craïonné comme j'ai pû, conformément à la grandeur de mon papier, seulement pour vous en communiquer quelque lumiére.

Description du banquet qu'on lui fit en cette salle.

Après avoir été quelque-tems assis de la sorte en conversation, on nous servit à dîner, dans l'ordre que je vous le marquerai. Ce que l'on nous avoit préparé, entra par la porte du jardin, & sortoit, je croi, de cet-

cette petite cour, que je vous ai déja spécifiée. Les plats étoient portez par autant de personnes, qui suivoient l'un après l'autre le Maître-d'Hôtel; & ceux qui les portoient étoient tous jeunes hommes, sans barbe, mais grands, de dix-huit à vingt ans, ou environ, qui tiennent rang de Pages du Roi, destinez à cét emploi particulier, & tous vêtus à la mode du païs de Mazanderan; savoir, les chausses tirées, & longues comme celles du Pantalon des Comédies; & un hoqueton; ou, comme vous le voudrez apeller, fort court, jusqu'à la moitié des cuisses, ajusté sur le corps, avec un lé d'étofe en forme de basques, qui flote à la négligence, de la ceinture en bas, pardessus les chausses, qui sert en même-tems de juste-au-corps, & de casaque. De plus, ils ne portent point de turban; mais un petit bonnet de peau, & de drap, de forme pointuë par le haut, large par le bas; & par bizarrerie, selon la nouvelle mode que le Roi a inventée, ils le portent à l'envers. Je veux dire qu'ils portent la peau par dehors, qui dévroit être dedans, & qu'ils retroussent par en bas, pour montrer le côté de l'étofe, qui dévroit être celui de la peau.

Les habits de ceux qui servoient.

Ces petits bonnets, qui s'apellent, dans la Perse, *Bork*, sont fort communs ici; & ce sont ceux-là mêmes, comme je l'ai déja remarqué, en quelqu'autre endroit de cette lettre, que l'on porte dans la chambre, au lieu de turban, pour une plus grande commodité. Et quoique hors du logis, les personnes de condition ne le portent pas; les serviteurs néamoins, & les Pages s'en

ser-

servent ordinairement. Les Pages ne portoient pas de livrées; parce qu'elles ne sont pas en usage en ces quartiers; mais chacun d'eux étoit vétu de diférentes couleurs, & de diverses sortes d'étofes, dont les unes étoient enrichies d'or, & les autres d'argent; portans presque tous le *Bork* d'une autre couleur, que les chausses; & les chausses diférentes aussi du juste-au-corps, ou de la casaque.

Les plats qu'ils portoient, étoient tous de la grandeur de nos bassins, & tous couverts; non pas d'un autre plat, selon nôtre coûtume; mais d'un couvercle fait exprès, rond & élevé, en forme de voute, ou d'un clocher; parce qu'il les faut de la sorte, pour couvrir les piramides de *Pilao*, & les autres viandes, que l'on a acoûtumé de servir dans des plats. Les plats étoient en partie d'argent; mais la plus grande partie étoit d'or massif; & pour un plus grand ornement, on les avoit entremêlez les uns parmi les autres. Ces plats étant portez, comme je vous ai dit, processionnellement par autant de Pages, le long de cette allée que nous avions en perspective, brilloient tellement sous les raïons du soleil, qui les batoient à plomb, que, selon moi, on ne pouvoit rien voir de plus beau, ni de plus éclatant.

Presque tous les plats étoient d'or massif.

Cérémonie du Maître-d'Hôtel.

Le Maître-d'Hôtel étant arrivé au *Dicanchané*, il s'agenoüilla devant nous, étendit en même-tems devant moi, & les deux autres que j'avois à mes côtez, *Feridunchan & Corci-basci*, une nape, qui étoit médiocrement grande, & de forme octogône, mais toute de brocard d'or, fort riche

riche & fort précieuse, bordée tout à l'entour de pistagnes d'or, de diférentes façons, & de diférentes couleurs. Il ne se servit sur cette nape que des plats d'or, dont elle fut entiérement couverte, & tous remplis de mets diférens, qui étoient véritablement dignes de la table d'un Roi, quoiqu'assaisonnez à la mode du païs. Outre ces plats, il disposa à côté de chacun de nous une grande écuelle, de la capacité de nos petites terrines, qu'il avoit remplis de sucs aigres, extraits de diverses choses, que l'on prend par gorgée, de tems en tems, pendant le repas, pour aider peut-être à la digestion, ou pour irriter davantage l'apetit. Pour cét éfet, sur chaque écuelle, qui étoit aussi toute d'or, ou d'argent, il eut soin de mettre une cueillier de bois fort profonde; parce que l'on s'en sert plûtôt pour boire, que pour manger, & dont le manche est fort long, selon la coûtume du païs. Ces cueilliers sont de bois de senteur, & toûjours neuves; parce qu'elles ne servent qu'une fois. On n'en met point sur la table que de cette façon-là: l'on n'y voit ni couteaux, ni fourchettes; mais un chacun s'y sert de ses propres mains: le Roi même ne s'en dispense pas. Le seul Maître-d'Hôtel, qui fait aussi la charge d'Ecuïer tranchant, partage quelquefois les viandes qu'on lui demande; sans couteaux, ni sans fourchettes; mais seulement avec une grande cueillier toute d'or, destinée à cét usage, qu'il tient toûjours à la main, & dont la forme est presque quarée.

On ne se sert ni couteaux, ni fourchettes sur la table.

On ne met jamais de serviette sur la table;

ble ; si bien que l'on mange sans cette commodité. Mais si quelquefois on a besoin de s'essuïer les mains ; ils se servent, en cette ocasion du mouchoir, qu'ils portent toûjours à leur ceinture. Ce mouchoir est de toile fine des Indes de plusieurs couleurs, ou tissuë d'or & de soïe. Mais ordinairement ils ne s'essuïent jamais les mains pendant le repas, parce qu'ils seroient toûjours obligez de les salir une autrefois, seulement sur la fin, on atend qu'on aporte de l'eau pour les laver ; cependant ils ont les mains en l'air pour conserver leurs habits.

L'ordre que l'on observe dans la Perse, pour servir à table.

Lorsque l'on sert sur table, tous les Pages ne viennent pas à la foule mettre leurs plats entre les mains du Maître-d'Hôtel mais ils se métent en haïe, depuis le *Dicanchané*, jusqu'au milieu de l'alée, & plus, d'où ils se donnent les plats de main en main ; & par ce moïen, sans sortir du lieu où ils sont posez, ils les font aller promtement où ils veulent. Nôtre table fut couverte de cette façon, & toutes les autres ensuite ; parce qu'incontinent après que l'on eût étendu, devant nous trois, la nape octogône ; un autre Maître-d'Hôtel en étendit une longue, de forme ordinaire, qui étoit aussi de brocard, devant ces autres Chans, le Sultan, & ceux de son païs, qui étoient de sa compagnie, qui s'y étoient rendus des frontiéres de l'Inde, & qui se présentoient ce jour-là, pour la premiére fois à l'audience, tous lesquels étoient assis à main gauche au-dessous de nous. D'autres semblables napes furent aussi étenduës ; une devant *Suru chogia* ; & les autres, qui étoient assis auprès de lui ; une au-

autre devant *Effendiar Beig*, & ses compagnons, & une à part, devant les Musiciens. Elles furent toutes servies en même-tems, chacun demeurant à la place, qu'il avoit ocupée dès le commencement.

Les Maîtres-d'Hôtel paroissoient toûjours à genoux devant la table; & celui de la nôtre, étoit vis-à-vis de moi, qui avois pris place au milieu, & me servoit toûjours le premier. On ne porta qu'un service sur table, qu'ils chargérent en même-tems de toutes les viandes qu'ils avoient préparées, & toutes chaudes, sans quoi que ce soit de froid; non pas même de fruit, ni chose semblable.

Les Maîtres-d'hôtel servent à genoux.

Quoique le dîner ne durât pas long-tems, néamoins on presenta par deux fois à boire à toute la compagnie, selon le rang que l'on tenoit. L'Eschanson commençant à chaque table, depuis le premier jusqu'au dernier, de cette façon. Un Page, sans sous-coupe, & sans autre cérémonie, puisque le Roi même n'est pas servi autrement, presentoit à celui qui devoit boire, une tasse d'or toute unie, sans anses, & sans pié, petite, & qui ne contient pas beaucoup, mais fort pesante; & dans laquelle, pendant que celui qui l'avoit reçûë, la tenoit, l'Eschanson versoit du vin pur, d'une grande carafe d'or, qu'il tenoit à la main; parce qu'en ces ocasions l'eau est interdite. La forme de la carafe est semblable à celles de verre, dont on se sert à Naples pour mesurer le vin; mais si grande, qu'elle en tiendra cinq ou six de même; elle est haute aussi à proportion, avec un goulet fort long.

On me fit l'honneur de me presenter du

vin

vin tout le premier ; mais la premiére fois je m'en excusai, sur ce que je n'en bûvois pas ; ainsi je ne pris pas la tasse. Les autres n'eurent pas de peine à s'y résoudre : & après avoir bû, ils me dirent qu'ils s'étonnoient fort, de ce que, comme Européen & Chrétien que j'étois, je ne bûvois pas de vin : parce qu'en ces quartiers on est persuadé que les Européens en boivent ; & que, comme Chrétien, j'y étois presque obligé, dans le sentiment des Orientaux, qui croïent qu'un Chrétien ne s'en peut pas dispenser, & que de boire du vin, & manger de la chair de pourceau, soit de l'essence de la religion Chrétienne, & une preuve incontestable de la profession que l'on en fait. De maniére que les Persans, ausquels la Loi de Mahomet, dont ils font profession, interdit l'usage du vin, avoient honte d'en boire en ma presence, parce qu'ils savoient que je n'en faisois pas ordinaire ; quoique j'en eusse la liberté. Par cette raison, la seconde fois qu'on me presenta du vin, ils m'importunérent tellement d'en goûter, jusqu'à me dire & me protester plusieurs fois, que le Roi le desiroit ainsi, que je ne pûs me dispenser de leur donner en cette ocasion des marques de ma complaisance, sachant fort bien que peu de tems après j'aurois été obligé d'en boire avec le Roi ; lequel, quoiqu'il n'y force personne, ne prend pas plaisir qu'on s'en défende en sa presence, pour quelque raison que ce soit ; parce qu'il croit que tels gens ne le font que par grimace, par hipocrisie, & pour lui reprocher tacitement la transgression de sa loi. Au contraire, rien ne

Sentiment des Persans, touchant la religion Chrétienne.

Le Roi de Perse n'est pas fort scrupuleux dans la sienne.

ne le satisfait davantage, que quand un chacun en boit dans les festins, qu'on prépare de sa part, à ceux ausquels il donne audience; pour avoir de-là ocasion de favoriser, & d'obliger ses hôtes, comme je vous dirai plus bas.

A la fin le Maître-d'Hôtel voïant qu'on ne mangeoit plus, desservit; il nous donna à laver, à tous en particulier, dans de petits vases d'or, en forme de terrines, avec de petits cruchons de même matiére. Cérémonie qui ne s'étoit point faite en se métant à table. L'eau est chaude, afin peut-être de se nétoïer mieux les mains; & puis chacun s'essuïa avec son mouchoir particulier, que l'on porte ordinairement à la ceinture, comme je vous l'ai marqué ci-dessus. Après le dîné, nous demeurâmes le reste du jour en conversation, dans la même situation que nous avions prise dès le commencement. Il est bien vrai que celui qui s'ennuoïoit d'être assis, ou qui se plaignoit que les jambes lui faisoient mal, se pouvoit lever de sa place quand il vouloit, & sans saluër personne, ni faire d'autres cérémonies envers qui que ce soit. Parce que la coûtume permet d'en user de la sorte, de sortir hors de la sale, pour lâcher de l'eau, si la nécessité l'éxige. En éfet, il y a un lieu dans le jardin que l'on a fait exprès, ou pour se promener, & faire ce que l'on veut, & puis de reprendre sa place, sans autre cérémonie. Pour moi, qui ne m'étois jamais trouvé en de pareilles assemblées, n'en sachant pas encor bien les coûtumes, je ne me levai jamais, & demeurai toûjours assis, sans changer de place, dans une mo-

Belle liberté aux festins des Persans.

dération, & une patience extraordinaire. Parce qu'assurément, ce ne fut pas une petite pénitence pour moi; d'avoir eu si longtems les jambes croisées sur ces tapis de pié.

Cependant les Musiciens chantoient & joüoient incessament; mais à si petit bruit, qu'à peine on les pouvoit atendre. Desorte que cette façon de chanter, & de joüer, ne nous empêchoit pas de passer le tems agréablement, & de nous entretenir d'une infinité de choses diférentes. Pendant la conversation, la tasse, qu'on remplissoit de vin, alloit toûjours en cadence, & changeoit de main, de tems en tems, chacun lui rendant hommage, selon son rang, de la même façon qu'on s'en étoit aquité pendant le dîner. Et quoique la quantité de vin que l'on bûvoit chaque fois fut fort médiocre; parce que la coupe est très-petite, plate, & qui tient peu. Néamoins considérant le nombre infini de tours qu'elle fit autour de la salle, & le tems que dura ce divertissement, il s'y fait un épanchement de vin très-notable, capable assurément de terrasser le plus résolu d'entre tous les bûveurs; & d'autant plus facilement, que l'on ne mangeoit point. Mais les Persans, qui ont acoûtumé de se trouver à ces insignes & solemnelles débauches, boivent toûjours très-volontiers, sans que la tête leur fasse jamais de mal.

Les Persans demeurent longtems à table.

Les Persans ont cela de bon, & de loüable sur nos peuples Septentrionaux, qui sont adonnez au vin, qu'ils ne contraignent jamais personne de boire. Quoique la coupe fasse toûjours la ronde, & qu'on le pre-

sen-

sente à chacun; celui néamoins qui n'en veut pas, la fait passer, sans que pour cela on le puisse taxer d'incivilité. J'en usai librement de cette façon; parce que depuis cette seule & unique fois que j'en bûs pendant le dîner; je n'en voulus plus goûter; disant que par complaisance, & à leur considération, j'avois violé un jeûne que j'observois depuis tant d'années.

Ils ne forcent personne à boire.

Il faut que je vous dise que dans la conversation que nous eûmes tous ensemble, ils me demandérent entr'autres choses, combien de tems vivoient les hommes de nôtre païs; & leur aïant répondu que nos vieillards étoient de soixante, & soixante-dix ans; quelques-uns, des plus considérables de la compagnie, s'en étonnérent fort; assurans qu'ils avoient entendu de ceux qui se servent de caractéres latins, que dans le *Franchistan*; c'est-à-dire, en Europe, ou en quelques-unes de nos contrées de l'Europe (parce qu'ils les comprennent toutes sous le nom de *Franchistan*) il se trouvoit des gens de mille & de deux milles ans. Ils conclurent enfin, qu'il ne faloit ajoûter foi qu'à très-peu de ceux qui viennent de païs si éloignez; parce que fort souvent ceux qui les ont parcourus en debitent mille extravagances, & mille rêveries, qui s'écartent infiniment du vrai-semblable.

Ils s'informérent de plusieurs choses, dans la conversation qu'ils eurent avec le sieur della Vallé.

Ils me demandérent aussi, s'il étoit vrai qu'un certain homme, qui s'étoit trouvé dans les guerres contre *Ali*, gendre de *Mahomet*, il y a environ neuf cens ans, & qui y avoit reçu un coup d'estramaçon sur la tête par cet *Ali* même, fut encor vivant dans le *Franchistan*. A cela, je répondis

ſeulement avec un foûris, d'où ces Meſſieurs aïans jugé que ce diſcours étoit fabuleux, ils commencérent auſſi à s'en divertir avec moi. Mais j'eus bien ſujet de rire davantage, lorſque le *Corci-baſci* & *Feridùn-Chan*, mes plus proches voiſins, ſe raillant de la fauſſeté de cette nouvelle, ils ſe dirent l'un à l'autre, par forme d'interrogation, comme une choſe ſurprenante & extraordinaire; ſeroit-il poſſible qu'un homme, qui auroit été bleſſé de *Martoza Ali*, n'en fut pas mort ſur le champ? Se perſuadant que par cette ſeule raiſon on pouvoit facilement prouver la fauſſeté de cette hiſtoire. *Martoza*, eſt une qualité qu'ils donnent à *Ali*; & je croi que c'eſt une épithéte de ſainteté, ou choſe ſemblable; mais juſqu'à preſent je n'ai trouvé perſonne qui ait pû m'en donner la véritable ſignification.

Réflexion du ſieur della Valé. J'ai bien voulu vous faire tout ce diſcours, quoique ſans fondement; afin de vous faire connoître la qualité de ceux qui régnent aujourd'hui, & ce qui eſt de plus important, qui gouvernent une bonne partie du monde. D'où, ſelon moi, l'on peut tirer une concluſion conſtante & véritable, que Dieu ſeul le conduit, & le gouverne, & non pas les hommes, comme ſe le perſuadent les libertins & les foûs. Que cette divine Providence diſpoſant les choſes, comme elle lui plaît, fait, par le concours des cauſes ſecondes, que les Empires ſubſiſtent & ſe maintiennent d'eux-mêmes, quand elle les veut conſerver; & qu'ils tombent auſſi très-facilement en décadence, lorſqu'elle en a ordonné de la ſor-

sorte, sans que la prudence humaine y puisse aporter de remede, ni contribuer à leur ruine contre la volonté de Dieu.

Il étoit déja tard, lorsque le Roi, acompagné seulement d'une troupe de ses Oficiers, qu'il chérit davantage, qui sont tous des plus estimez de la Cour, comme *Agamir*, Secrétaire d'Etat, *Isuf Aga*, Chef des Eunuques; & autres semblables, entra par la même porte du jardin, qui nous étoit oposée; d'où les viandes, que le Maître-d'Hôtel nous avoit servies le matin, étoient sorties. Il avoit, comme tous les autres, une veste de toile fine, de couleur verd-gai, lacée sur la poitrine; parce qu'encor qu'ils aïent acoûtumé de lacer leurs vétemens sur le côté, quelquefois néamoins ils les lacent sur l'estomach, avec des lacets orangers. Ses bas de chausses étoient d'étofes violette. Les souliers de *Zigri* oranger, & portoit un turban rouge, raïé d'argent. La ceinture, étoit de diverses couleurs, de même que celle qu'il portoit par-dessus, & son épée avoit un foureau de *Zigri* noir, dont la poignée étoit d'os; mais je croi que c'étoit plûtôt une dent de poisson.

Comme il étoit vétu, lorsque le sieur della Vallé le vit la premiére fois.

Le Roi marchoit fiérement sous cette peinture, la main gauche sur la garde de son épée, dont la pointe sembloit menacer un peu le Ciel, avec le trenchant de dessous, retourné par-dessus, selon la coûtume du païs; & en cette posture, il portoit la mine d'un homme qui seroit à craindre. J'avois oublié de vous dire que par caprice il portoit le turban, & qu'il le porte toûjours autrement que les autres; c'est-à-dire,

re, que ce qui devoit être derriére, il le portoit devant, &, à son exclusion, personne n'ose le porter de la sorte dans la Perse. Tellement que si d'autres, de quelque condition qu'ils fussent, avoient la témérité de s'en servir de cette façon; ceux qui le verroient, auroient toûjours, de droit, le pouvoir de leur ôter & de l'emporter.

Comment on le reçoit dans la salle de l'audience.

Nous n'eûmes pas plûtôt aperçu le Roi de loin, qu'incontinent nous nous levâmes tous sur nos piés. Mais sans quiter nos places, nous demeurâmes au même endroit, où premiérement nous nous étions assis dans *Dicanchané*, en l'atendant. Le Roi cependant venoit à nous, marchant gravement, à pas contez, tout seul, à la tête de ceux qui le suivoient, selon la coûtume, soit qu'il aille à pié ou à cheval, contre la pratique de nos Princes, qui se font toûjours précéder de leurs Oficiers, & de leurs Gentilshommes. Pour moi, je n'èus de pensées alors que pour les atacher sur ce nouvel objet, & le considérer atentivement, depuis les piés jusqu'à la tête, afin de vous en faire un portrait, le plus conforme à l'original qu'il me sera possible.

Le portrait du Roi de Perse.

Le Roi est de taille médiocre comme moi, & peut-être plus petit. Il ne paroît pas maigre; mais délicat. Il a le corps délié; mais nerveux & robuste. C'est pour c'est que je lui ai donné de grand *Piccinino*: & je l'apelle grand; parce qu'en éfet il est grand Roi; qu'il a infiniment de l'esprit, & qu'il est extrémement vaillant & généreux. Et pour faire la diférence qu'il y a entre lui & *Piccinino*, Capitaine si fameux, & si renommé en Italie, au

au nom duquel je fais allusion ; je l'apelle aussi *Piccinino ;* parce qu'éfectivement il est fort petit de sa personne.

Il a le corps bien fait, & proportionné à sa taille, dispos ; le porte très-bien, & de bonne grace, quoiqu'il soit déja sur l'âge ; parce que lui-même il avoüa ingénuëment l'année passée au Résident d'Angleterre, qui vivoit alors, & qui me fit part de cette confidence, qu'il avoit quarante-huit ans ; desorte qu'à present il en a quarante-neuf. Toutes ses actions, & tous ses mouvemens sont animez d'une grande vivacité, soit qu'il marche, soit qu'il parle, ou qu'il regarde. Ainsi il ne demeure pas longtems en même endroit ; néamoins, avec cette inquiétude & cette bizarrerie naturelle, il acompagne ses actions, de je ne sai quel sérieux, & gravité, qui marque assez en lui la Majesté Roïale, dont il est revétu. Il a les traits du visage plus beaux que laids ; au moins, on peut dire qu'il est vénérable. Mais il est fort brun, pour le moins autant que le sieur Colletta, & peut-être davantage, soit qu'il ait emprunté ce coloris de la nature, ou que les ardeurs continuelles du soleil, ausquelles il s'expose très-souvent, sans précaution, le lui aïent communiqué. En ces quartiers, elles sont si véhémentes, & agissent avec tant de violence, que je suis persuadé qu'on ne me reconnoîtra jamais, ni à la couleur, ni aux autres traits du visage. Il a toûjours les mains teintes d'une couleur fort obscure, faite avec l'alcana ; parce qu'en ce païs, les hommes & les femmes les portent de la sorte par galanterie.

L'âge qu'il avoit lorsque le sieur della Vallé le vit.

Il a le nez aquilin, les moustaches noires de même que les sourcils, supofé qu'il ne les teigne pas; le reste du visage, & du menton, est tout rasé à l'ordinaire. Les moustaches sont aussi fort longues & pendantes; & ce que j'y trouve de curieux, c'est qu'ils la portent de la sorte, presque par un principe de religion, disans que les moustaches relevées, comme nous les portons, témoignent de la superbe, & en quelque façon, vouloir combatre contre le Ciel. Il a les yeux vifs, étincelants, riants, & dans lesquels, comme dans tout le reste de sa personne, on découvre une grandeur d'esprit, dont il surpasse tous les Princes de son Roïaume.

Son vassal.

Le Roi étant parvenu jusqu'auprès du *Dicanchané*; ce Sultan, duquel je vous ai parlé ci-dessus, qui étoit assis avec nous, & qui étoit venu (soit que le Roi l'eût mandé, ou non, ou que ses afaires particuliéres l'y eussent engagé) des païs, dont il est Gouverneur, sur les frontiéres de l'*Inde*, & de *Giagata* vers *Candahar*, ville que l'Epitôme de Ferrari nomme en Latin *Orthospana*, capitale de *Paropamisse*, sortit du *Dicanchané*, avec ces quatre ou cinq hommes principaux de ces contrées, qui étoient de sa compagnie, alla au-devant du Roi, & lui baisa le pié. Parce que tous ces vassaux, soit Sultans ou Chans, & de quelqu'autre qualité qu'ils soient, lui baisent les piés; mais ils ne font pas cette cérémonie toutes les fois qu'ils le voïent & qu'ils lui parlent; ils y sont seulement obligez, lorsqu'ils se presentent à lui de quelque païs éloigné, & qu'ils prennent congé de lui, pour

pour se retirer en leurs gouvernemens.

Le Roi demeura en atendant le Sultan, auquel, après que ledit Sultan se fut aproché de lui, & qu'il se fut mis à deux genoux, comme ils ont acoûtumé de faire, le Roi avança son pié droit, afin qu'il le baisât; & le Sultan, après l'avoir baisé, & touché avec le front, qui est aussi une marque de respect, & une action, dont les Levantins acompagnent toûjours le baiser dans toutes les ocasions, se retira derriére le Roi, pour donner lieu à ses compagnons d'en faire autant.

Un Sultan sort de la sale, pour aler au-devant de lui.

Après qu'un chacun d'eux eut rendu ce devoir en particulier au Roi, le Sultan recommença tout de nouveau la même cérémonie, & le baisa derechef, comme firent ceux de sa compagnie, jusqu'à trois fois; le Roi cependant les reçût fort humainement, avec un visage riant, & des paroles très-obligeantes, que je n'entendis pas.

Cette sorte d'adoration, qu'ils réïtérent autant de fois qu'ils tournent autour du Roi, est mistérieuse; principalement les trois tours, dont ils cernent le Roi successivement; parce qu'ils signifient que celui qui les fait, se rend caution de tout la malheur qui pourroit arriver au Roi. Cérémonie qui marque une grande afection, un profond respect, un zèle extraordinaire, qui se pratique seulement envers les Princes, ou envers les personnes que l'on aime passionnément; & en particulier, ils ont acoûtumé aussi de passer simplement la main autour de la tête de celui qu'ils veulent honorer; & de dire cepen-

Le Roi lui donne son pié a baiser.

dant, *que tout le mal, dont tu es menacé, & que toutes les peines que tu soufre, me puissent arriver.* Ils se persuadent que cette action a son éfet, & qu'elle ait la vertu de faire heureusement succéder les choses; desorte qu'en quelque sujet qu'elle se rencontre, on la considére toûjours pour une preuve invincible d'une parfaite amitié.

Superstition des Persans.

Cette cérémonie étant achevée, le Sultan, avec ceux qui l'acompagnoient, retourna dans le *Dicanchané*, & reprit la place qu'il ocupoit auparavant. Le Roi y entra aussi, après avoir quité, comme les autres, ses souliers sur les degrez du *Dicanchané.*

A ce propos, je vous dirai que la coûtume qui subsiste chez les Orientaux, de se déchausser, n'est pas seulement une preuve du respect qu'ils ont pour le lieu où ils entrent, comme quelques-uns se le sont persuadez, à cause qu'elle se pratique dans les Eglises, dans les chambres des Grands, & en d'autres lieux semblables; mais encor de leur propreté. Parce qu'en éfet, ils s'en donnent la peine, afin de ne rien salir, & pour leur commodité particuliére; vû que les souliers sont ferrez, avec des talons fort hauts; & tels enfin, qu'outre qu'ils seroient incommodez étans assis; c'est qu'on ne pourroit pas s'asseoir proprement ni facilement à leur mode, si l'on étoit chaussé. Par cette raison, ils quitent leurs souliers, & demeurent toûjours en cét état dans les chambres, & par-tout ailleurs, où les planchers sont couverts de tapis, & ne s'en servent seulement que quand

quand ils sont obligez de marcher dans les ruës, & où la nécessité, & leurs afaires les apellent quelquefois aux extrémitez de la ville.

Leurs souliers sont faits d'une certaine façon, qu'encor qu'ils serrent le pié beaucoup mieux que nos pantoufles; parce qu'ils l'embrassent également avec le talon, néamoins n'étans point liez, on les quite très-facilement, sans s'asseoir, & sans l'aide de qui que ce soit, d'un seul petit éfort que l'on fait étant de debout, d'un pié sur l'autre.

Le sieur della Valé quitte sa place pour aller saluer le Roi.

Le Roi étant entré dans le *Dicanchané*, mes voisins me firent signe; alors je sortis de ma place pour aller vers lui, acompagné de *Corci-basci*, qui se rencontra à ma gauche, & qui me joignit de ce même côté, mettant sa main sous mon bras, où il s'unit à l'épaule, comme pour m'apuïer. Cette cérémonie, qui est fort ordinaire dans l'Orient, se pratique, par honneur, avec les Grands; où vous remarquerez que tant plus la personne est relevée en dignité, d'autant plus aussi est noble celle qui la conduit. De maniére que si, par exemple, quelqu'une de ma condition me venoit rendre visite en ma maison, mon Sécrétaire, où l'Intendant, iroit au-devant de lui proche la porte; & de-là jusqu'à la chambre, où l'on se doit asseoir, il lui donneroit la main & le soutiendroit de cette façon. A Rome, ce seroit le Maître de la chambre qui prendroit cette commission. Si un plus grand que moi venoit, comme un Cardinal, un grand Seigneur, ou quelqu'autre semblable, ce seroit un de mes

Civilité qui se pratique en la Perse.

parens, qui feroit cette civilité. Et si encor un plus grand se rendoit en mon logis, comme le Prince, ou le Roi, alors je serois obligé de les aller recevoir. Ainsi l'on en use diversement, selon la condition des personnes, à qui l'on a afaire, & selon que celui qui les reçoit leur veut faire de l'honneur.

Le Roi me voïant venir, n'avança pas davantage, & m'étant aproché de lui, je lui fis, selon nôtre coûtume, une profonde révérence, mettant le genoüil droit seulement en terre; & m'inclinai pour lui baiser, non pas le pié; parce que je ne dois cét honneur qu'au Pape seulement; mais le bas de la veste, comme je l'aurois fait, s'il me l'eût permis. Mais le Roi me presenta incontinent sa main droite, l'avançant beaucoup, & faisant son possible pour empêcher une plus profonde inclination. Si bien qu'aïant reçu cette faveur, je la baisai, & la touchai avec le front. M'étant relevé ensuite, pendant que je me retirois par derriére, pour me rendre à ma place, toûjours acompagné, de la même façon, par *Corci-basci*, le Roi demanda à ces Seigneurs, si je savois la langue; ils lui répondirent que je l'entendois fort bien; parce que tout le long du jour je m'étois entretenu en Turc avec eux; desorte que s'étant retourné vers moi, avec un visage riant, il me dit seulement, comme ils ont acoûtumé en langue turque aussi, *Chosc ghieldi, Safa ghieldi*; c'est-à-dire, *bien venu, bien venu*; & en les prononçant, il alla prendre sa place vers la partie antérieure du *Dicanchané*, à main gauche en entrant,

Faveur que le sieur del la Vallé reçut du Roi en l'abordant.

trant, au même endroit où *Sarù Chogia* étoit auparavant. Le Roi y étant assis tout seul, *Sarù Chogia* se mit vis-à-vis de lui; & en même-tems nous reprîmes nôtre situation ordinaire, & les mêmes places que nous avions dès le commencement. Presque tous les Oficiers de considération, qui l'avoient acompagné, demeurans debout auprès de sa persönne; hors le *Dicanchané*, avec quelqu'autres, de ceux qui avoient pris place auparavant avec nous. Mais afin que vous en soïez mieux instruit, vous trouverez ici un autre plan du *Dicanchané* que j'ai dessiné, avec la séance de ceux qui s'y trouvérent depuis l'arrivée du Roi.

Le Roi s'agenoüilla d'abord, & s'assit sur ses piés, qui est la façon la plus humble, & la plus respectueuse; mais qui fatigue incontinent. Desorte qu'après avoir demeuré fort peu de tems en cette situation, il en reprit une autre, qu'ils apellent commode, & qui est fort conforme à celles de nos tailleurs sur leurs établies, avec les jambes croisées. A son imitation, après qu'il se fut posté de la sorte, nous croisâmes les jambes comme lui. Alors il ôta son turban, & le mit sur le plancher auprès de lui: & demeura depuis toûjours nû tête de cette façon, quoiqu'il fût nuit, sans craindre le serain; & en quelqu'endroit qu'il soit assis, ou e particulier, ou en conversation, il est toûjours de cette façon-là. Mais je ne m'en étonne pas, parce qu'en mon logis, je me comporte ordinair ment de la même so te.

Le Roi de Perse n'est pas homme de cérémonie.

Aucun de nous autres n'ôta son turban, à cause que devant des personnes de plus hau-

Il demeura seul nû-tête, dans la sale de l'audience.

haute condition, & même devant des égaux, & des étrangers, ce seroit une incivilité. Il commanda ensuite qu'on aportât du vin, & en même-tems comme *Effendiar Beig* étoit de bout, hors le *Dicanchané*, il en presenta au Roi, qu'il versa d'une carafe de verre, qui en étoit remplie, dans une petite coupe d'or que le Roi tenoit d'une main. Mais avant qu'il lui en donnât, il l'alla quérir avec tant de précipitation, qu'il se laissa cheoir dans un petit réservoir plein d'eau, qui est au pié des degrez du *Dicanchané*, dont la compagnie ne put pas se dispenser de rire tout de bon; parce que c'est un gros homme plein, & fort gras. Outre cela, lorsqu'il presenta du vin au Roi; pour l'avoir fait avec trop d'empressement, il donna si rudement de la carafe contre une solive, de celles qui régnent sur le devant du *Dicanchané*, aux deux côtez de la porte, qui y font un Parapet, un peu élevé de terre en forme de balustrade, pour y apuïer le dos & les bras, que la carafe s'étant rompuë de ce coup-là, tout le vin se répandit en presence du Roi. Mais, comme vous pouvez croire, ce second accident ne put pas se passer sans aprêter beaucoup à rire à ceux qui en furent témoins. La compagnie néamoins tira bonne augure de l'un & de l'autre. Toutes ces circonstances ne sont pas fort considérables; mais je les raporte; parce que comme je vous ai dit une autrefois, on peut juger facilement, par la description que j'én fais, de la façon simple, & ordinaire que l'on traite & que l'on sert ce Roi.

Plaisant accident.

Après que le Roi eut bû, les Pages, par-

parce qu'il y en a toûjours deux ou trois au plus, qui demeurent de bout dans le *Dicanchané*, pour servir, commencérent à nous presenter à boire, par ordre, l'un aprés l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier, comme les autres fois. Nous avions cét avantage sur le Roi, que non-seulement nôtre coupe, mais encor la carafe étoit d'or, à la diférence de celle du Roi qui fut toûjours de verre. La tasse étant parvenuë jusqu'à moi, le Roi s'aperçût que je ne la prenois pas promtement comme les autres; & s'imaginant bien ce qui en étoit, il dit; *peut-être qu'il ne boit pas de vin.* Je lui répondis, que véritablement je n'en avois pas bû depuis plusieurs années; mais que ces Messieurs m'avoient assuré que Sa Majesté souhaitoit qu'on en bût; & que pour me conformer à sa volonté, & donner des preuves de mes obéïssances j'en bûvois, comme j'entreprendrois volontiers pour son service des choses de plus grande conséquence que celle-là. Avec ce petit compliment, & une petite inclination, selon leur coûtume, je vidai ma tasse, qui fut la seconde fois de ce jour-là. Mais je vous avouë qu'elle étoit petite, & qu'elle tenoit fort peu; outre que le vin, quoiqu'il fut pur, n'étoit pas fort violent, ni des plus excellens.

On presente du vin au sieur de la Vallé en presence du Roi.

Cependant plusieurs gens qui venoient l'un aprés l'autre par cette allée, selon la coûtume de ce Roïaume, qui portoient le present que faisoit au Roi ce Sultan, qui s'étoit rendu en cette cour, des frontiéres de l'Inde, comme je vous ai dit ci-dessus, & qui avoit baisé le pié du Roi, avec ceux de

On ne se presente jamais devant le Roi, sans lui faire quelque present.

de ſa compagnie. Parce que jamais perſonne ſe preſente devant le Roi, ſoit vaſſal, ou non, juſqu'aux Ambaſſadeurs même des Princes étrangers, ſans lui porter de grands preſens.

De vit. Apol. lib. 1. cap. 19. La coûtume en eſt très-ancienne parmi eux; puiſque Philoſtrate remarque que les Rois des Médes, dès le tems d'Apolonius, n'étoient jamais viſitez ſans recevoir des preſens. Les Rois reçoivent auſſi & exigent ces preſens par vanité, dans ce ſentiment fort contraire à nos maximes, que la grandeur & la magnificence du Prince conſiſte à recevoir beaucoup de tous ſes ſujets, & être régalez pour ainſi dire, & reconnus au moins avec des preſens, puiſqu'ils ne païent pas de tribut, & non pas à donner largement, & avec profuſion, comme en Europe.

Je ne m'étonne pas que cette opinion ſe ſoit ſi bien établie en ces quartiers, la barbarie de laquelle ne fut pas inconnuë à ce brave Prince Aléxandre le grand. Parce qu'il me ſouvient, qu'avant même que la lumiére de la foi eût deſſillé les ïeux à nos Romains, & qu'elle leur eût fait connoître la perfection des actions héroïques, & des véritables vertus, ils ſe comportoient de la ſorte, & obſervoient un certain tems pour cela. Enfin c'eſt aujourd'hui le ſentiment des Levantins; ils deſirent avec tant de paſſion qu'on leur faſſe des preſens, qu'ils en tirent vanité dans les audiances publiques. Le Roi même, lorſqu'il doit donner audiance à quelqu'étranger, pour lui faire parade de ſes richeſſes, diferera & refuſera les preſens qu'on lui aura apor-

tez en divers tems pour les recevoir, & se les faire venir en un même jour, en presence de ces étrangers, afin qu'ils en soient spectateurs.

Je me suis laissé dire une autre chose, qui est fort ridicule, si elle est véritable; mais je la tiens de personnes de probité & qui la peuvent savoir; que très-souvent, en semblables ocasions, le Roi fait tirer plusieurs piéces de sa garderobe, & les joint aux véritables presens, qu'on lui porte en cérémonie, pour en faire connoître d'autant plus l'importance, & l'abondance aux étrangers. Voïez, je vous prie, combien ce peuple est curieux de ces ostentations publiques, & de ces vaines & inutiles aparences. Mais pour obliger un chacun à faire de grands presens, ils se servent de cét artifice, qu'ils ne font pas bonne mine, principalement aux vassaux, lorsqu'ils paroissent sans en avoir de conséquence. De Prince à Prince, ils conviennent ensemble, s'ils sont égaux, tu envoïeras telle chose, & moi je te ferai un tel present. S'ils sont inférieurs, on veut recevoir sans rien donner, ou beaucoup moins. Et s'ils sont plus puissans, comme il est arrivé souvent que le Turc a eu l'avantage sur ceux-ci, alors il faut leur donner, & prendre patience. Je croi même qu'il n'y a point d'autre prétexte de la guerre d'aujourd'hui, & que les Turcs ne l'ont déclarée, que parce que le Roi Abbas a négligé de s'aquiter depuis long-tems de cent cinquante ou de deux cens charges de soïe, qu'il devoit de present chaque année. Et quoique le Roi dépense beaucoup plus

Motif de guerre contre le Roi de Perse & le Grand-Seigneur.

plus en cette guerre, qu'il ne feroit s'il envoïoit le present dont il est convenu; néamoins, par honneur, il se contente jusqu'à cette heure de faire la guerre, pour avoir sujet de ne le pas envoïer; puisque les Turcs, qu'il a sollicitez de faire la paix, ne l'ont jamais voulu acorder, à moins de se conserver la possession de ce droit annuel, ou de restitution des terres qu'il a usurpées sur eux.

Nonobstant ces coûtumes, dont j'ai prétendu cause d'ignorance, je me suis donné l'honneur de saluer le Roi & de lui parler, sans avoir de present à lui faire. Mais je ne sai s'ils ont aprouvé mon procédé. Car quoique par civilité, ils n'en aïent rien témoigné en public, je ne puis croire néamoins que dans le particulier ils ne s'en soient entretenus, & que dans cette ocasion ils ne m'aïent taxé de superbe, & de vanité. Quoiqu'il en soit, je ne m'en repentirai jamais, à cause de l'honneur que je dois à ma patrie & à ma nation, qui ne me permet pas de reconnoître sur la terre d'autre Prince que le *Pape*, qui est le Vicaire de *Jesus-Christ*, quand même il seroit Empereur des Romains, à moins qu'il ne fut obeïssant au Pape.

Beau sentiment du sieur della Vallé.

Mais afin de ne me pas écarter davantage, vous saurez que le Roi ne diféra la cérémonie du present que le Sultan lui faisoit, & la premiére audience, au jour qu'il me la devoit donner, que pour m'obliger davantage, & que j'en fusse spectateur: & dans le tems que je vous ai marqué ci-dessus, selon la coûtume, le present fut porté en procession; ceux qui en étoient char-

gez

gez entroient par la porte du jardin, & venoient les uns après les autres d'un côté de l'allée, jusqu'à un terme prescrit où le Roi les pouvoit voir, d'où retournant sans s'arrêter, par l'autre côté, au-delà du ruisseau qui y coule par le milieu, ils se retiroient au lieu destiné à cette cérémonie.

Ceux qui portent le present, sont ordinairement de pauvres gens de la ville, que l'on destine à cét emploi, de la part du Roi. Parce que pour chaque present ordinaire, il en faut plusieurs, autant qu'il y a de choses diférentes, à cause que chaque particulier n'en porte qu'une dans la main, ou pour mieux dire sur toutes les deux mains étenduës ; quoiqu'elle fût petite, comme du drap, de la toile, ou chose semblable. Le present consistoit principalement en une quantité de faulcons, & d'autres oiseaux de proïe ; on y voïoit aussi plusieurs turbans, & des toiles fines des Indes ; quelques faisseaux de fléches pour la chasse, avec des pointes fort longues & fort larges ; plusieurs masses de plumes d'un certain oiseau qu'ils estiment fort, pour garnir les fléches ; un cheval de selle, & je ne sai combien d'autres choses. *En quoi consistent les presens que l'on fait au Roi de Perse.*

Pendant que tout cela passoit, en la presence du Roi, il s'entretenoit avec quelques Seigneurs qui étoient auprès de lui, sans jetter seulement la vûë sur cette diversité d'étofes & de toiles, dont on lui faisoit present. Il est vrai que, selon sa coûtume, il ne s'y arrêtoit que fort peu. Il voulut voir seulement les oiseaux, les examiner de près, & aïant pris un gan, il les mit tous, les uns après les autres, sur le

poing,

poing, s'informant exactement du Sultan, de quel païs ils étoient, quelle chasse ils faisoient, & de plusieurs autres circonstances. Il prit aussi quelques flêches, qu'il fit tourner plusieurs fois sur la main, pour voir si elles étoient droites, & après s'en être entretenu quelque-tems, il en retint quelques-unes sur le tapis auprès de lui. Ordinairement il afecte de ne pas regarder les pierres précieuses, les vases d'or & d'argent, les étofes, & les autres choses de conséquence, pour témoigner qu'il ne les estime point, quoique secretement il n'y ait point de present qui lui plaise davantage. Mais pour ce qui est des choses qui concernent la chasse, ou la guerre, encor qu'elles lui soient très-indiférentes, il veut faire croire néamoins qu'il les chérit souverainement, afin de persuader qu'elles sont conformes à son génie, & à ses inclinations. C'est pourquoi les vassaux, qui connoissent son humeur vaine & avare, tâchent de s'y conformer, de lui plaire en public & en particulier, & ne manquent jamais, dans les presens qu'ils lui font, de plusieurs choses très-exquises, & de grand prix, d'y en ajoûter quantité d'autres fort communes, & de très-peu de valeur.

Complaisances des Persans envers leur souverain.

On lui donne avis de l'arrivée de l'Ambassadeur d'Espagne dans Hispahan.

Le Roi, après avoir reçû cét hommage, emploïa le reste du jour dans l'expédition de plusieurs afaires; il régla plusieurs choses, donna diverses commissions, & écrivit plusieurs lettres; il en reçût aussi quantité d'autres, que l'*Agamir* lisoit publiquement, & si hautement, qu'un chacun de nous l'entendoit facilement. Entr'autres

il

il en lût une de *Tocta-Beig*, qui étoit autrefois mon *Mehimandar*, & à present *Daroga*, ou Gouverneur d'*Hispahan*, lequel informoit le Roi de l'arrivée de l'Ambassadeur d'*Espagne*, que l'on atendoit depuis si long-tems, & qui avoit entrepris ce voïage il y a quelques années; mais qui avoit fait long séjour, par la route de *l'Inde*, *&* *d'Ormus*. Je croi vous avoir écrit autrefois, dans mes précédentes, qu'il arriveroit bientôt, & qu'on l'atendoit avec impatience.

Le Roi parla au courier même, qui avoit expressément aporté cette lettre; parce que l'on a toûjours acoûtumé de lui presenter les couriers qui viennent avec des lettres, & lui demanda en quel endroit on avoit logé l'Ambassadeur. Il lui répondit, que c'étoit en la maison de *Mulla Gelal*; celle-là même dans laquelle j'avois demeuré à Hispahan; & le Roi dit alors, qu'il l'avoit achetée exprès pour ses hôtes. Il s'informa aussi de moi, si cét Ambassadeur étoit de condition comme on disoit: je lui répondis qu'oüi; & que je savois fort bien, quoique sa personne ne me fut pas connuë, que sa famille étoit des plus nobles d'Espagne. Il me demanda encor, s'il étoit Espagnol; c'est-à-dire, du Roïaume de Castille, ou Portugais. Je lui répondis, que j'avois entendu dire, qu'il étoit allié dans l'un & dans l'autre Roïaume; mais qu'il étoit Espagnol d'inclination & de profession.

Le Roi s'en informe & consulte le sieur della Vallé.

De cette maniére, le Roi expédioit toûjours des afaires, en parlant aux uns & aux autres; la tasse cependant faisoit toûjours

la ronde, l'on y bût une infinité de fois, tant le Roi que les autres. Mais pour moi, qui veillois incessamment sur les déportemens du Roi; le voïant en conversation, & qu'il n'y prenoit pas garde de si près, je la faisois toûjours passer, sans vouloir boire; parce qu'assurément si j'en eusse goûté, il m'auroit été impossible d'y résister. Comme la nuit nous surprit en cét éxercice, ils aportérent des lumiéres, que je ne puis mieux comparer qu'à de grands fanaux, ou, comme vous voudrez les apeller, tout de fer & de forme ronde, de même que ceux que l'on voit à côté des fenêtres de certaines maisons anciennes de Rome. Ils métent dans ces fanaux des chifons avec de la graisse, qui brûlent incontinent, & qui rendent de la lumiére beaucoup plus grande que celles de nos torches.

Fanaux, dont se servent les Persans.

Les Persans entent ordinairement ces fanaux sur des bâtons, qu'ils portent de côté & d'autre, comme des torches. Mais il n'y a que les personnes de condition qui aïent la liberté de s'en servir, principalement pendant la nuit, dans les ruës, & dans les voïages qu'ils font: & en quelque endroit que l'on en voïe trois ou quatre, c'est un témoignage infaillible que le Roi y est, ou, tout au moins, son *Haram.* Ils en mirent donc quatre de cette façon là, à l'air, hors le *Dicanchané*, qu'ils plantérent en terre sur la longueur de toute la façade; & dans le milieu du *Dicanchané*, ils disposérent un rang de lumiéres, & des chandeliers d'or ou d'argent mêlez ensemble, avec une chandelle de cire, & une lampe de graisse, comme je l'ai remarqué ci-dessus.

Les

Les Ecuïers parûrent derechef, avec tous ces feux, & étendirent, devant tous tant que nous étions, des napes fort longues & toutes semblables, comme celles des réfectoires des Religieux. Elles étoient aussi de brocard, mais de soïe, ouvragées, & fort diférentes de celles qu'on nous avoit servies auparavant. Ils rangérent sur ces napes, dans une égale distance, pour deux hommes, parce que nous étions tous assis d'un même côté, vers la muraille, comme dans le commencement, un vasse d'une forme jolie & galante. Il étoit rond & couvert, avec un trou fort large sur le haut, qui sert pour recevoir les plûres, les écorces, & les autres immondices qui restent après le repas, que l'on ne laisse jamais sur la table; ce qui sert au défaut d'assiettes, dont les Persans ne se servent jamais en leur repas; ces sortes de vases ne sont pas mal inventez, pour une plus grande propreté.

Les Persans ne se servent point d'assiettes en leurs repas.

De l'autre côté, qui nous étoit oposé, ils disposérent vis-à-vis chaque vase, pour l'ornement seulement, une grande & haute carafe, qui étoit toute d'or, de même que le vase. Ces carafes néamoins ne sont pas remplies de vin; & on ne s'en sert pas pour boire; mais elles demeurent immobiles sur la table pour l'ornement, comme je vous ai dit; & même je croi, pour empêcher par leur pesanteur, que la nape ne change de situation. Ce repas là ne fut pas un souper; mais seulement un régal, afin de ne pas s'ennuïer à table, & de passer agréablement le tems à boire; parce qu'en ces quartiers, sans abondance de vin, on n'entend point parler de conversation. Ce

fut

Ils ne demeurent jamais en conversation, sans regal.

fut par cette raison que la table fut seulement servie de choses qui excitent à boire, dont ils mangeoient quelque peu, de tems en tems, après avoir bû, pour empêcher que les fumées du vin ne montassent à la tête; & je vous assûre, par ma propre expérience, qu'il n'est rien de meilleur, ni de plus souverain.

Régal, auquel se trouva le sieur de la Vallé avec le Roi.

On servit donc sur table un seul & unique rang de grands plats comme des bassins; mais découverts, que l'on avoit entremêlez; l'un étoit rempli de prunes vertes, l'autre de pistaches; un autre de chiches salez; un autre de certaines choses noires, qui trempoient dans l'eau; mais je ne sai ce que c'etoit: de loin néamoins elles me semblérent des séches rôties aussi & salées, de même que les pois chiches. Enfin il y en avoit encor un autre, rempli d'une certaine, je ne puis dire si c'est herbe, ou racine, blanche & tendre, qui a beaucoup de raport à nos cardons. Mais le goût en est extrémement aigre. Ils en mangent néamoins; parce qu'ils disent que les choses acides sont excellentes, pour empêcher que les vapeurs violentes du vin ne montent au cerveau, & ne l'ofensent.

Il y avoit grande quantité de plats, de vases, de carafes, parce que les tables étoient fort longues. En éfet, il y en avoit tout à l'entour du *Dicanchané*; tous les plats néamoins étoient d'or, à l'exception de quelques-uns d'argent; mais peu, que l'on avoit entremêlez exprès. On ne mit ni nape, ni vase, ni aucune carafe d'or devant le Roi; mais seulement quatre ou cinq plats sur les tapis mêmes, dont l'un étoit rempli

de

de nêge, & les autres, des choses que je vous ai spécifiées. On bûvoit toûjours à la glace, & bien souvent il se versoit le vin lui-même dans une coupe d'or à la vérité; mais avec des carafes toutes de verre, qu'il estimoit assez pour en garder toûjours quelques-unes auprès de lui.

Cette petite débauche continua de la sorte, jusqu'à une heure de nuit & davantage, la tasse d'or faisant toûjours son tour, & reçevant les hommages de ses adorateurs. Je vous avouë pourtant qu'elle ne faisoit aucun séjour entre mes mains, & que je la remétois incontinent entre celles de mon voisin, sans y goûter jamais. Le Roi cependant s'entretenoit indiféremment avec les uns & les autres; tantôt avec ceux du banquet, tantôt aussi avec ses Oficiers, qui se tenoient de bout auprès de lui, hors le *Dicanchané*; & avec tous également, il railloit, il rioit, & parloit toûjours fort familiérement; mais de si bonne grace, & avec tant de réserve, que ses jeux & ses divertissemens, qui se faisoient alors, & qu'il commandoit à tous les autres, étoient toûjours acompagnez d'une certaine majesté, & gravité roiale, qui lui est naturelle.

Le Roi de Perse parle familiérement à tout le monde.

Xénophon remarque qu'anciennement le grand Cirus en usoit de la sorte dans la Perse, & qu'il se plaisoit à converser familiérement dans les festins, & à dire le mot pour rire. Et ailleurs même, & en divers tems, plusieurs grands Princes, & des plus généreux, ne s'en sont pas dispensez, au raport de Diodore Sicilien, quand il parle de Philipes de Macédoine, & d'Agatocle.

Cyropæd. lib. 8. *Lib. 16.* *Lib. 19.*

Tiran de Siracuse. Au bout de quelque-tems, le Roi apella ce *Delli Muhammed Chan*, qui étoit assis au-dessous de nous, comme je vous l'ai déja marqué, & qui est Gouverneur de *Ghiengé*, & de quelques autres Provinces circonvoisines. Comme il est fort gai dans la conversation, & fort divertissant, le Roi prend plaisir de s'entretenir avec lui. Il lui dit donc qu'il vint s'asseoir auprès de lui, pour se divertir un peu, & que s'il n'étoit pas dans cette résolution, il iroit lui-même le trouver. Les autres conviez voïans que le Roi désiroit s'entretenir plus familiérement; parce que peut-être ils ont acoûtumé d'en user ordinairement de la sorte, se retirérent tous à petit bruit l'un après l'autre, selon leur coûtume, sans cérémonie, & sans prendre congé de personne, à la mode de la cour, comme au Palais; dans les lieux où l'on fait sa cour, de même qu'à Rome & à Naples dans les Académies; c'est-à-dire, dans ces lieux où il y a toûjours bonne compagnie, & où il est permis à chacun de se rendre pour joüer, & pour passer agréablement le tems.

La liberté est belle dans leurs assemblées.

Pour moi, qui étois nouveau dans ces assemblées, je ne savois pas si ces Messieurs sortoient du *Dicanchané*, pour s'en aller chez eux, ou pour revenir, comme ils avoient fait plusieurs fois le long du jour; parce qu'encor que le Roi y soit, on a toujours la liberté de sortir & d'entrer quand on veut. Cependant, quand je m'aperçûs qu'ils s'en alloient tous, de peur de demeurer seul à la table, je fortis aussi après eux, dans la résolution de faire ce que les autres faisoient.

Mais

Mais je ne fus pas plûtôt dehors, que comme j'étois encor sur les degrez du *Dicanchané*, & que j'atendois un valet, qui me donnât mes souliers; parce que dans cette grande foule de peuple, il est presque impossible qu'on ne les perde, ou qu'on ne les change. L'*Agamir*, d'un côté, & le Visir de *Mazanderan* de l'autre, m'apellérent tous deux, pour me donner avis que le Roi me demandoit, & qu'il me vouloit parler.

Le Roi fait apeller le sieur della Vallé.

Je me rendis incontinent à cét ordre, & retournai sur mes pas dans le *Dicanchané*. Y étant entré, je m'agenoüillai, pour m'asseoir vis-à-vis le Roi; parce qu'en ces quartiers c'est le lieu le plus honorable, mais à quelque distance, & presqu'au même endroit où étoit le *Delli Muhammed Chan*. Aussi-tôt que le Roi m'eut aperçû, il me dit qu'il vouloit conférer particuliérement avec moi. En même-tems il me commanda de m'aprocher, & de prendre place auprès de lui, me faisant signe de la main, à son côté droit. Ensorte que par obéïssance, & sans autre cérémonie, je m'y assis. Vous remarquerez ici, que comme il n'y avoit personne dans le *Dicanchané*, que le Roi, *Delli Chan*, les Musiciens & moi, & que tous les Oficiers du Roi étoient debout à sa porte, d'où ils ne s'écartent jamais, les Musiciens continuérent aussi, comme ils avoient commencé. Je veux dire, qu'ils chantérent, & jouérent alternativement de leurs instrumens; tantôt les uns, & tantôt les autres; mais si bas, que leur Musique n'empêcha jamais nôtre conversation. De cette Musique douce, que le Roi

chérit de la ſorte, & qui me plaît auſſi beaucoup, je conclus que le Roi, de même que nous autres, eſt beaucoup mélancolique. Mais avant que de paſſer à d'autres curioſitez, je veux deſſiner encor une fois, qui ſera la derniére, le *Dicanchané* ſur ce papier, que je vous envoïe auſſi, afin que vous ſoïez plus parfaitement informé de nos ſéances, & du rang que nous tenions en cette derniére aſſemblée.

Le Roi de Perſe eſt mélancolique.

Le Roi m'aïant fait aſſeoir de cette façon, me demanda en langue turque, dont il ſe ſervoit lorſqu'il parloit avec moi, comment j'étois venu en ces quartiers. Je lui dis que ſa haute réputation, & le bruit de ſes belles & généreuſes actions, m'y avoient puiſſamment engagé; & que comme grand Roi qu'il étoit, il méritoit que tous les Gentilshommes du monde lui vinſſent rendre hommage, & lui ofrir leurs ſervices. Il s'informa auſſi d'où je venois; quel chemin j'avois tenu. Pour ſatisfaire ſa curioſité, je lui racontai alors fort ſuccintement tout mon voïage. Il me parla enſuite de *Rome*, qu'il apelle de même que les Turcs, & je ne ſai pourquoi, *Chizilalma*; c'eſt-à-dire, pomme rouge. Entre pluſieurs queſtions qu'il me fit, touchant le Pape; il me demanda premiérement, par compliment, s'il ſe portoit bien, & quel âge il avoit; comment on procédoit à ſon élection. Il m'interrogea enſuite ſur les Cardinaux; ſur leur création, & ſur pluſieurs autres particularitez de cét état. Je l'informai de tout, aſſez ſuccintement, & le mieux qu'il me fut poſſible. Après que j'avois achevé de parler, il répétoit, ſelon ſa coû-

Sa curioſité touchant le motif du ſieur della Vallé.

coûtume, en sa langue naturelle à ceux qui étoient autour de lui, tout ce que j'avois répondu, & leur demandoit; avez-vous entendu ce qu'il a dit? Il a dit telle & telle chose, & leur en spécifioit toutes les circonstances, me servant ainsi de truchement envers les autres, & s'entretenant alternativement avec moi, avec *Delli*, & avec eux.

Sa complaisance envers ses sujets.

Une fois entr'autres, que je lui parlois de je ne sai quoi, il ne m'entendit pas bien; parce que la Langue Turque, dont je me sers, est Turque *O-thmanli*, comme ils disent dans la Perse, ou bien de *Constantinople*, fort diférente dans ses expressions de la Turque, que l'on parle ici, qui a beaucoup plus de raport à la Langue originaire des Tartares & Scithes. Desorte qu'il me demanda, si j'avois un truchement, afin qu'il prit mieux ma pensée. Je lui dis que j'en avois un; & en même-tems je l'apellai, parce qu'il n'étoit pas éloigné, & peut-être à la porte du *Dicanchané*. Mais le Roi qui n'atend jamais, qu'avec des impatiences extrêmes, l'apella aussi plusieurs fois de toutes ses forces, par ce nom de *Jacob*, que portoit ce truchement, avec beaucoup de soin & d'empressement.

Son impatience.

Le truchement étant venu, le Roi s'informa de lui fort particuliérement, qui il étoit; de quel païs, & aïant répondu qu'il étoit Arménien, du païs d'*Alingia*, le Roi lui dit qu'il étoit Franc. Parce qu'en cette Province, qui est proche de *Narchivan*, il y a plusieurs bourgs & villages de Chrétiens Arméniens, qu'ils apellent *Francs* comme nous, à cause qu'ils se sont décla-

rez Catholiques depuis quelques centaitaines d'années, & qu'ils oficient selon l'Eglise Latine, quoiqu'en Langue Arménienne, sous la conduite des Peres Dominicains, qui ont divers Convents en ces contrées. Le truchement lui repliqua, qu'il n'étoit pas *Franc*; mais *Arménien*; de maniére que le Roi lui demanda, de quel Bourg il étoit; & lui en aïant particularisé le nom, le Roi lui dit qu'il avoit raison; qu'ils y étoient tous Arméniens, & qu'il n'y avoit aucun *Franc*; où vous remarquerez que le Roi n'ignore rien, jusqu'aux moindres circonstances, de ce qui se passe dans son Roïaume, quoiqu'il soit fort étendu.

Il est fort intelligent.

Il lui demanda aussi en quel endroit il avoit apris nôtre langue, & s'il avoit parcouru nôtre païs; il lui dit que non, & qu'il s'en étoit fait instruire dans *Hispahan*, où il demeuroit au service des Peres Francs, & particuliérement du Pere Jean. C'est ainsi qu'on apelle ce Pere; & sous ce simple nom, toute la Perse connoît le Pere Jean Thadée de S. Elisée, Vicaire Général des Carmes-Déchaussez. Mon truchement ajoûta, qu'il l'avoit servi fort long-tems; & principalement dans le voïage de *Moscovie*; lorsque Sa Majesté l'envoïa en ce païs pour y traiter de quelques afaires particuliéres, dont il se souvint fort bien.

Il s'informe au truchement, de toutes les choses qui concernent le sieur della Vallé.

Le Roi s'informa encor de mon truchement, si j'étois Prêtre; parce que je croi qu'il n'avoit jamais vû personne de Rome à sa Cour qui ne fût Prêtre, ou Religieux. Et quoique je fusse marié, cela n'empêchoit pas qu'il ne me fit cette question; vû que dans

dans le Levant tous les Prêtres, que nous apellons séculiers; c'est-à-dire, qui ne sont pas religieux, ont leur femme légitime. Le truchement répondit, que je n'étois pas Prêtre, & que parmi nous les Prêtres ne sont pas mariez; mais que j'avois une femme, & que je faisois profession de porter les armes. Je lui confirmai moi-même cette vérité, après qu'il se fut aussi informé de moi, si j'étois *Spahi*; c'est-à-dire, si je commandois des troupes d'Infanterie ou de Cavalerie. Il demanda encor au truchement, en quel endroit je m'étois marié. Il répondit que ce fut dans Baghdad. Il s'informa d'où ma femme étoit; & comme j'entendois tout parfaitement, je répondis qu'elle étoit Chrétienne, native de *Mardin*.

Il me demanda ensuite de quel *Taifa* elle étoit; c'est-à-dire, de quelle nation, de quelle famille, ou de quelle race; parce que je ne sai pas la véritable signification de cette parole *Taifa*. Mais au moins je croi que je ne m'en écarte pas fort, & qu'elle ne peut signifier que quelque chose de semblable. Je lui répondis qu'elle parloit *Arabe*, & qu'elle étoit *Assirienne* de nation. Il me repliqua, comme personne fort informée qu'elle est, que parmi les Siriens, il y a des Chrétiens Arabes de plusieurs sortes, & voulut savoir de laquelle elle étoit. Je lui dis alors qu'elle étoit Chaldéenne; & je dis Chaldéenne, non pas tant à cause de son païs, qui est proprement la Mésopotamie, que parce que c'est ainsi que s'apellent les Catholiques en ces quartiers; c'est-à-dire, ceux qui s'y trouvent de

Et particuliérement de Madame Maani, de son païs, de sa religion, &c.

l'obéïssance du Pape, à la diférence des schismatiques *Nestoriens*, *Jacobites*, & autres semblables *Siriens*, qui portent le nom de l'auteur de leur secte, & non pas de la patrie; quoiqu'ils soient tous Siriens. Et quoique Madame Maani tirât son origine de ceux qui s'apellent Nestoriens, qu'elle fût de la communion des Chaldéens, sans pourtant avoir suivi leurs opinions, ou au moins sans y avoir vécu que par ignorance, faute d'avoir reçû en son païs toutes les instructions nécessaires sur ce sujet, néamoins à present, par la grace de Dieu, elle est non-seulement Catholique, mais encor soûmise à l'Eglise Romaine; & que même elle a tant fait par ses soins, que toute sa famille l'a voulu imiter dans sa conversion, & dans l'obéïssance qu'elle a voüée à l'Eglise Romaine, avec grande espérance d'en gagner plusieurs autres, par le moïen de ses parens & amis, j'ai voulu l'apeller Assirienne & Chaldéenne, du nom ancien & particulier de son païs, & non pas de celui de Nestorius, contre lequel la sainte Eglise a fulminé anathême, & que ceux de son païs portoient par ignorance, comme le nom de la nation.

Zèle de Madame Maani pour la religion Catholique.

Pourquoi le sieur della Vallé ne dit pas qu'elle soit Nestorienne.

Le Roi raconta alors à ceux qui l'environnoient, comment le Pape étoit le Chef des Chrétiens, & le Vicaire de *Jesus-Christ*, ou du *Messie*; qu'ils nomment *Issà el Messih*, & qu'ils ont en très-grande vénération. Mais il ajoûta, que plusieurs Chrétiens n'obéïssoient pas au Pape, & qu'ils étoient fort diférens entr'eux: le monde se trouvant rempli, à ce qu'il disoit, de soixante & douze sortes de Chrétiens; curiosité pourtant qui lui

lui est je croi particuliére. Il leur détailla encor les diférences des religions, en ce qui n'est point de l'essence de la foi, comme les jeûnes, les cérémonies, & autres circonstances de quelques nations de sa dépendance, dont il étoit parfaitement instruit. Il avança aussi, que leur *Ali* étoit en réputation de sainteté parmi nous, & que c'étoit le même que celui que les Espagnols nomment en leur langue *San Jago*, qu'ils prononçent de la sorte par corruption; & le même encor que celui que d'autres Chrétiens révérent sous le nom de S. Géorges; & que l'épée que les Chevaliers de S. Jâques d'Espagne portent au col, & sur la cape, representoit l'épée toûjours victorieuse d'*Ali*, qu'ils dépeignent avec deux pointes. Parce que d'un seul coup, il portoit en deux endroits; & il ne faut pas douter qu'ils ne l'estiment beaucoup; que ceux qui le nomment S. Géorges, le presentent aussi armé d'une épée, d'une lance, & soûtiennent qu'il fut bon soldat, & grand Capitaine.

Equivoques superstitieuses des Persans.

Pour la défense de la vérité, je dis que les surnommez étoient trois personnes, fort diférentes les unes des autres. Que S. Jâques ne pouvoit pas être S. Géorges; parce que le premier avoit été l'un des douze Apôtres du Christ; & je lui racontai succintement ce que c'étoit que cette épée, ou cette croix que les Chevaliers Espagnols portoient sous son nom. Que l'autre avoit soufert le martire long-tems aprés; qu'ils avoient été tous deux Chrétiens, & qu'ils vivoient bien auparavant *Ali*, & *Muhammed*; desquels nous ne faisons

sons aucune mention dans nos Calendriers. Mais le Roi, dont l'esprit étoit préocupé, ou de plusieurs fausses histoires, ou du raport des unes aux autres, soûtenoit, en dépit du monde, qu'un seul étoit en vénération par tout sous ces trois noms diférens; & qu'il le savoit fort bien.

Il se retourna vers mon truchement, & lui demanda, si les Arméniens révéroient S. Géorges; & comme ils l'apelloient en leur idiôme. Mais le pauvre garçon, comme tous les Arméniens, idiots & ignorants, à cause du raport des noms & des professions, confondoit S. Géorges avec S. Serge, que les Arméniens nomment *Surp Sarkis*, & qu'ils ont en très-grande vénération, dont les uns disent qu'il a porté les armes, & les autres, qu'il a été compagnon de S. Géorges. Et après avoir fait la même question à quelques-uns de ses Eunuques *Géorgiens*, & *Circassiens* d'origine, dont il étoit environné, qui lui répondirent, particuliérement *Isuf Aga*, Capitaine des Eunuques, Circassien de nation, qu'ils l'avoient tous en singuliére vénération & qu'ils y étoient très-dévots, il commença à faire plusieurs exclamations, avec quelques priéres envers son sourd, & faux *Mortuzal Ali*, tournant les yeux dans la tête, par un transport de dévotion extraordinaire. Et regardant le Ciel, selon la coûtume, en vûë de laquelle, plusieurs ont crû, mais sans autre fondement, qu'il étoit possédé; il dit que tout le monde, enfin jusqu'aux Circassiens mêmes, y sont ignorants; qui vivent sans livres, & sans aucune instruction des principes de reli-

Le Roi s'y interesse beaucoup.

religion, rendoient en faveur d'*Ali* un témoignage invincible de l'honneur qu'ils lui portoient.

Je ne sai pas qui a persuadé au Roi, qu'*Ali* fût le même que S. Jâques & S. Géorges; mais il croit sérieusement cette impertinence, ou bien il se peut faire peut-être qu'il ne la croit pas, & qu'il ne la debite que pour en établir la créance, & y engager ses sujets. Quoiqu'il en soit, ses courtisans, qui sont presque tous Chrétiens, ou Géorgiens d'origine; & pour l'ordinaire, ou Circassiens ou Arméniens, autant par ignorance que par flâterie, la lui confirment autant qu'ils peuvent, depuis qu'ils ont embrassé la loi de Mahomet. En cette ocasion je me servis de toutes mes lumiéres pour apuïer la vérité, mais je ne fis aucun progrès. Desorte que le voïant arrêté dans ce sentiment, je ne voulus pas m'engager à le combatre davantage, parce que c'est parler inutilement, que de conférer avec des gens, qui n'ont aucune connoissance de l'histoire, ni de la chronologie; qui n'entendent pas la cosmographie, ni la diférente situation des lieux, & qui enfin portent leurs opinions infiniment au-dessus de celles des autres, sans y vouloir faire d'autre réfléxion.

Prudence du sieur de la Vallé.

Nous entrâmes ensuite en conversation, & il me demanda, si l'Ambassadeur d'Espagne, qui venoit à sa Cour, étoit homme d'honneur & d'intégrité. Mais je vous assure que si cette demande m'eût été faite par un Prince Chrétien, je n'aurois pas manqué de lui répondre fort à propos, qu'un Gentilhomme comme lui ne pou-

Beaux sentimens du Roi de Perse.

voit pas être autrement. Mais parmi des Mahométans, où il n'y a point de véritable noblesse & qui ont toûjours ignoré nôtre façon de parler, obligeante & cavaliére, j'étois assuré, sur l'expérience que j'ai de leurs coûtumes, qu'une semblable réponse feroit sur leurs esprits de très mauvaises impressions, qui m'auroient peutêtre persuadé de la nécessité de parler par tout modestement, & avec civilité. De maniére que pour me conserver les bonnes graces de ce Roi, à qui tout le monde est suspect, & ne me pas engager dans les afaires d'autrui, qui ne me concernent point, je fis mieux de dire, comme je dis franchement, & dans la vérité, que je n'avois jamais eu de commerce avec lui, & que même je ne croïois pas l'avoir vû.

Il me demanda aussi, pourquoi le Roi d'Espagne ne faisoit pas la guerre au Turc; je répondis, que l'on faisoit tout ce qui se pouvoit; que l'on couroit incessamment les mers; que l'on se rendoit maître tous les ans de quantité de vaisseaux; que l'on saccageoit des bourgs & des places d'importance; que l'on enlevoit quantité d'esclaves, avec tout le butin qui se rencontroit; que l'on traversoit toutes les entreprises que les Turcs faisoient sur la mer, chose qu'ils n'osoient entreprendre en nos quartiers; que souvent on leur donnoit une telle épouvente, que leur armée ne paroissoit pas volontiers à la vûë de la nôtre; & qu'enfin on ne pouvoit pas faire davantage, ni sur la mer ni sur la terre. Le Roi dit, que tout cela étoit peu de chose, & nullement avantageux. Mais qu'il faloit pren-
dre

dre *Cypre*, recouvrer la Terre-Sainte, avancer toûjours dans le païs ennemi, se le conserver, comme il faisoit; & que s'il étoit Roi d'Espagne, il voudroit, ou mourir, ou reprendre la ville de Jérusalem.

Je répondis à cela, que l'on ne pouvoit rien entreprendre au-delà des mers, avec une force ordinaire & médiocre, à cause des peines & des fatigues qui acompagnent ordinairement les longues navigations; du peu d'espérance qu'il y a de reçevoir du secours dans un païs si éloigné du Couchant, de la multitude des ennemis, avec lesquels il faut contester chez eux, la possession de leur domaine, & de plusieurs autres raisons de cette importance, que je lui debitai avec assez de succès. Outre cela qu'il n'étoit pas facile au Roi d'Espagne de mettre sur pié des troupes si nombreuses, qu'une semblable entreprise éxigeoit; parce qu'encor qu'il fût fort puissant, & que son Roïaume fût de grande étenduë, que ses Etats néamoins n'étoient pas unis; mais séparez en plusieurs Provinces, très-éloignées les unes des autres, & environnées des ennemis, avec lesquels ils se trouvoient quelquefois fort ocupez, pour s'oposer à leur violence, empêcher leur progrès; & qu'il n'auroit jamais pû sans danger lever des troupes dans ses Etats, pour les conduire dans des contrées si reculées; d'autant plus qu'on n'en usoit pas en nos quartiers, comme dans l'Orient, où le Roi est le maître absolu de tout ce qui lui est soûmis, & où tous ses sujets sont à sa solde, & vivent à ses dépens. Ce sont par conséquent autant de sol-

Le sieur della Vallé satisfait le Roi par ses réponses.

soldats qui ne se peuvent dispenser de se servir, & qui se métent sous les armes au moindre signal qu'on leur donne, & qui se rendent aveuglément où les intérêts de leur Prince les apellent. Que les Rois parmi nous avoient de grands domaines, qui leur apartenoient en propre; mais que leurs vassaux possédoient paisiblement, sans contestation de leur part, une grande partie des terres de leur Empire; & qu'ainsi étans indépendans, on ne pouvoit les contraindre de porter les armes, à moins qu'ils ne fussent à la solde du Prince, ou qu'ils ne s'y fussent volontairement engagez pour leur satisfaction particuliére. Que parmi nous, ces sortes de gens là faisoient la moindre partie; & qu'ainsi il n'étoit pas fort facile en nos quartiers de métre sur pié ces armées nombreuses, qui sont absolument nécessaires pour les entreprises de cette importance en des païs si reculez, & au-delà des mers. Outre qu'il seroit presque impossible qu'un corps d'armée, composé de tant de milliers d'hommes, qu'une semblable ocasion exigeoit, fit commodément un si grand trajet, à cause du peu de soldats que porte chaque vaisseau, & qu'il ne s'y en trouveroit jamais assez pour faciliter un passage de cette étenduë sur la mer à des troupes si nombreuses, sans lesquelles il seroit inutile de vouloir combatre le Turc sur ses terres, & principalement dans l'Asie, où il est presque invincible. Cette réponse ne déplût pas au Roi, & en même-tems, selon sa coûtume, il la debita à ceux qui l'environnoient.

Sa curiosité le porta encor à me demander

der comment s'apelloient les ennemis, qui avoisinent davantage le Roi d'Espagne; & avant que je parlasse, il me nomma lui-même les Luthériens. Je lui dis qu'il en étoit parfaitement informé, & que l'Espagne & la Flandre, tant sur mer que sur terre, avoient les Luthériens, & quelques autres pour voisins, qui lui étoient suspects; que l'Espagne étoit bornée par les Mores de l'Afrique. Mais il voulut savoir qui ils étoient, & avec qui ils avoient intelligence; que de tous côtez les Turcs & les Mores ocupoient les frontiéres des Etats d'Italie; & qu'enfin les deux Indes étoient environnées de mille autres sortes d'ennemis, dont néamoins le Roi dit qu'il ne faloit pas se mettre en peine; parce que les Indiens noirs, comme il les nommoit, ne savoient pas faire la guerre. En éfet, il avoit raison, principalement à l'égard des Orientaux, à cause qu'ils font scrupule de tuer, non pas des hommes, mais même des poux, des puces, & autres insectes. Voilà pourquoi il fut très-facile aux Portugais de faire ce grand progrès que nous lisons dans les histoires.

Le Roi de Perse n'ignore rien de ce qui se passe dans les autres Roiaumes.

Le Roi ajoûta qu'il ne faloit pas épargner l'argent; mais en distribuer avec profusion, pour les intérêts de la guerre & de la foi; & pour bien faire, le Roi d'Espagne devoit unir toutes ses forces, & s'en servir, tantôt contre un ennemi, & tantôt contre l'autre; & peu à peu se défaire entiérement des uns après les autres; exterminant premiérement les plus proches, & les domestiques, pour ainsi dire; parce que c'étoit choquer la raison, que de vouloir fondre sur des ennemis éloignez, sans avoir pre-

premiérement donné la loi aux domestiques, & sans avoir assûré son païs ; & que dans la Perse, qui est aussi environnée d'une infinité d'ennemis diférens, il s'étoit comporté de la sorte.

Je lui répondis qu'une semblable entreprise n'étoit pas impossible dans la Perse, parce que le païs étoit uni, & ramassé ensemble ; & que se tenant au milieu, avec une puissante armée, il pouvoit facilement aller où il desiroit, tenir ses voisins en haleine, & se rendre redoutable parmi eux. Mais que le Roi d'Espagne ne joüissoit pas de cét avantage en son Roïaume ; parce que comme j'avois dit, ses Etats étoient tous desunis, éloignez les uns des autres, & que l'on ne pouvoit pas espérer de passer, ou de conduire des forces de l'un dans l'autre, sans traverser des terres ennemies, ou au moins il y a peu de sûreté.

Le Roi dit alors, qu'il ne vouloit pas en demeurer-là, & que ces raisons n'étoient pas sufisantes pour empêcher de faire la guerre. Mais qu'il faloit que le Roi fût soldat, & qu'il parût lui-même à la tête de ses troupes. Que de cette façon il n'étoit point de dificulté qu'on ne surmontât facilement, & qu'ainsi toutes les choses avoient un succès favorable. Qu'un Roi ne devoit pas s'en raporter entiérement aux Vizirs, ou aux Ministres, & que le Prince qui leur abandonne la conduite de son Roïaume étoit malheureux. Parce qu'ordinairement de semblables gens sont intéressez, n'ont d'autres pensées que d'aquérir de grands biens, de devenir puissans, & de joüir paisiblement des douceurs de la vie, sans se met-

Belle politique du Roi de Perse, qui devroit servir de leçon à tous les souverains.

mettre fort en peine d'avancer les afaires de leurs maîtres. Et par cette raison, qu'il en faloit user comme il faisoit; qu'il payoit de sa personne; & qu'il vouloit, ou perdre la vie, ou vaincre ses ennemis, & les soûmettre à ses loix.

Je ne sai comment il s'engagea à me parler du *Gurgistan*, comme on l'apelle ici; c'est-à-dire, de la *Géorgie*, & de *Teimuraz Chan*, l'un des Princes de ce païs, que le Roi *Abbas* avoit chassé de ses Etats. Il le persécutoit extrémement, comme tout le monde sait, au sujet d'une Dame, que *Teimuraz Chan* avoit épousée en secondes nôces, après la mort de sa premiere femme; & qui est sœur d'un autre Prince Géorgien, nommé *Luasarb*, & d'une autre Demoiselle, que le Roi *Abbas* a reçû depuis peu dans son *Haram*, & qui tient rang parmi celles qu'il estime davantage.

Le Roi donc prétend que cette Dame en question lui apartient; &, comme je croi, il feint, par le témoignage qu'il supose de sa part, soit par lettres, ou choses semblables, qu'elle veut avoir l'honneur de porter, de même que les autres, la qualité de sa femme légitime; à quoi il est certain, que non-seulement il ne s'oposoit pas, mais qu'il le desiroit même par maxime d'Etat; quoiqu'à present il n'y ait pas d'aparence que l'amour fasse de si fortes impressions sur son ame, qu'il en soit tourmenté, comme il dit; & qu'elle-même soit si peu raisonnable que d'aimer plûtôt le Roi *Abbas*, qui est déja sur l'âge, & qui a tant d'autres femmes, que *Teimuraz Chan*, qui est encor jeune Prince Chrétien, de même naissan-

sance qu'elle, & avec qui elle auroit été, comme elle est, sa légitime & unique femme & souveraine dans ses Etats.

Ce Prince se défend contre lui, & lui refuse généreusement ce qu'il lui demande.

Enfin *Teimuraz*, qui étoit auparavant grand ami du Persan, épousa cette Dame contre la volonté du Roi. Mais peu de tems après, le Roi *Abbas* lui aïant témoigné qu'il la desiroit avoir, non-seulement il la lui refusa, sur ce que la loi & l'honneur du Christianisme lui recommandoit d'en user de la sorte; mais même le Roi en étant venu aux menaces, il l'a défenduë généreusement, & se la conserve par la force des armes. Il est bien vrai qu'il a perdu ses Etats, que le Roi *Abbas* les a entiérement ruinez, & qu'il a réduit, comme j'ai dit ailleurs, une grande partie de ses sujets en divers endroits de la Perse dans une misérable captivité, telle que l'on peut se persuader à l'égard d'un peuple Chrétien, que l'on contraint d'abandonner son propre païs, pour vivre sur des terres ennemies & étrangéres, sous le joug & la tirannie insuportable des infidèles.

Ce Prince est obligé de se retirer chez d'autres souverains, pour éviter la violence du Roi de Perse.

Néanmoins depuis ce desordre, & ces violences extrêmes, *Teimuraz* se maintient toûjours; tantôt se retirant sur les terres de la dépendance des Turcs, qui ne lui refusent pas le secours nécessaire, & quelquefois aussi furtivement dans les Etats de son beau-frére; parce que le Roi de Perse s'en étoit mis en possession, par la démission volontaire de ce même beau-frére, qu'il tient à present dans des païs éloignez, presque comme prisonnier, ou au moins sans toute la liberté qu'il desireroit. Ces Etats ont été afranchis du pillage & de la vio-

violence des gens de guerre; mais ordinairement, & avec plus de sûreté, il demeure en ceux des autres Princes Géorgiens, qui sont tous ces parens & amis, & qui vivent en des païs, dont la situation est avantageuse, & de très-dificile accès, de même que l'étoit celui de *Teimuraz*, s'il eût été plus soigneux de le garder; & qu'il n'eût pas été trahi de la plus grande partie de ses sujets. Quoiqu'il en soit, ce sont des discours, dont la discution seroit trop longue. Et quoi que je n'ignore pas les circonstances de toutes ces histoires, il est constant que je ne les puis pas spécifier toutes dans une seule lettre.

Mais enfin, encor que le Roi témoigne être passionnément amoureux; qu'il se brûle les bras, selon la coutûme de l'Orient, qu'il fasse voir les lettres de la Dame en sa faveur, où elle lui témoigne de l'afection, & qu'il se serve d'autres semblables adresses. Cependant, selon moi, tout cela n'est que grimace, tant de sa part, que du côté de la Dame. Et je croi que ce sont des artifices seulement pour autoriser ses prétentions, de faire la guerre en ces païs, afin de s'en rendre le maître. Car en éfet, il n'y avoit aucune ocasion de faire la guerre. Parce que *Teimuraz*, étoit ami, & fort soûmis aux ordres qui lui étoient prescrits; comme on le peut voir par les ôtages qu'il donna à ce Roi pour l'apaiser, lorsqu'il étoit le plus irrité contre lui. Ces ôtages étoient sa mere, & de deux de ses enfans, qui sont maintenant prisonniers dans *Sciraz*. Les enfans mêmes, qui étoient alors fort jeunes, furent contraints d'em-

d'embrasser la loi de Mahomet ; & s'il est vrai ce que l'on en dit, il les fit tailler, afin d'éteindre en leurs personnes les légitimes Successeurs de ces Etats.

Il faloit donc, afin de pousser plus loin ces secretes inimitiez, publier quelqu'autre prétexte, & se servir d'une autre ocasion. Et quel sujet plus avantageux pourroit-on trouver envers un Prince Chrétien, que de lui demander sa femme, qu'il n'auroit jamais donnée sans perdre auparavant & ses biens & sa vie ? Mais comme il n'est rien de plus impertinent, ni qui choque davantage la raison, que de vouloir enlever & posséder les femmes d'autrui, il faloit suposer nécessairement, pour déguiser ces extravagances, que c'étoit elle qui le recherchoit, & qu'elle le prévenoit même dans tous ces témoignages d'amitié, dont il faisoit vanité, soûtenant encor, pour apuïer sa cause, & la rendre plus légitime, que cette Dame avoit été promise auparavant au Roi de Perse. Quoi qu'il en soit,

Cette femme causa ce tragique malheur.
au moins on le dit de la sorte.

Ce Prince renouvelle la guerre contre le Turc.

Ce qui fait maintenant à mon sujet, est que le *Teimuraz Chan* renouvelle aujourd'hui la guerre, & qu'il s'est uni aux Turcs contre le Persan. Les Turcs lui ont donné une grosse armée, composée de Tartares, avec lesquels, & ses troupes particuliéres ; savoir, avec la plus grande partie de la noblesse Géorgienne, qui s'est à present engagée d'honneur dans ses intérêts, & qui s'est déclarée pour lui ; outre plusieurs autres, qui l'ont toûjours acompa-

pagné, avec beaucoup de zèle & de fidélite, pendant toutes ses disgraces & son éxil, conduisant même leurs femmes à cheval, armées de toutes piéces, lesquelles, de même que leurs maris, donnérent dans l'ocasion de belles marques de leur valeur, pour la défense de ce Prince. C'est donc avec ces troupes de Tartares, & avec toute cette force que je vous ai spécifiée, qu'il espére de se rétablir dans ses Etats, & faire de ce côté-là tout ce qui lui sera possible. Pendant que d'un autre côté *le Serdar*, ou Général des Turcs, à la tête de trois cens milles hommes, tant Turcs que Tartares, amusera le Roi de Perse avec toutes ces forces.

Le Roi donc étant tombé sur cette matiére, & discourant de toutes ces choses, & de *Teimùraz*; il dit, bon, tout va bien. Quel avantage peut tirer *Teimuraz* du secours des Tartares, qui font *Ter*, *Ter* avec leurs fléches? Alors faisant une certaine grimace, & d'un certain ton de voix, comme par mépris, & en se moquant d'eux, il ajoûta, qu'ils viennent, qu'ils viennent seulement, je ferai, je dirai. En même-tems il mit la main droite sur son épée, & fit une grande démarche, à la façon du Capitan Matamore des Comédies. Après quoi il se repentit d'en avoir tant dit, craignant peut-être que les éfets ne correspondroient pas à ses intentions. Si bien que, levant les yeux au Ciel, il commença à dire; non, non, j'ai manqué, il ne faut pas parler de la sorte, *Tòba*, *Tòba*. Paroles, dont ils se servent, pour exprimer un regret qu'ils ont d'avoir fait quelque chose, &

Beaux sentimens du Roi de Perse.

& assurer qu'ils s'aquiteront de leurs promesses, comme si nous disions en nôtre langue, Dieu m'en préserve, ou jamais plus. Mais proprement elle signifie repentir. Il disoit donc *Toba, Toba*; je ne ferai rien que ce qu'il plaira à Dieu. C'est Dieu seul qui dispose de toutes choses, & il ne se passera rien contre la volonté de Dieu. Après cela il commença à parler de guerre, de combats, & de la façon qu'il se faut comporter contre les ennemis. Et sur ce qu'un de ces Courtisans avoit avancé je ne sai quoi, de la façon que les cavaliers atentoient sur la vie les uns des autres avec leurs lances, il improuva leur conduite, & cette façon de combatre; & par forme d'instruction, tant à moi qu'à ceux qui l'acompagnoient, il nous donna quelques avis sur ce sujet.

Il donne quelqu'avis touchant la façon de combatre.

Le premier fut, qu'il ne faut jamais ataquer directment le cavalier. Parce que comme il est toûjours sur la défensive, on ne le peut surprendre que dificilement, outre qu'on n'en peut pas tirer grand avantage. Mais qu'il vaut mieux donner toûjours sur le cheval, parce qu'on ne le peut guéres manquer. De maniére que l'aïant abatu, le cavalier est aussi démonté; & par ce moïen, d'une seule ateinte, on porte deux coups mortels.

Le second, que l'on ne doit jamais blesser le cheval à la tête; parce qu'elle est dure, & que le coup qu'on lui porteroit ne seroit pas dangereux; mais toûjours au coû, qui est une partie plus tendre, & plus étenduë; & il est constant que quand le cheval est blessé en cét endroit, il lui est impossible de soutenir la pesanteur de sa tête;

tête; ainsi il faut nécessairement qu'il s'abate.

Le troisiéme, que quand l'ennemi que l'on a combatu est par terre, il ne faut pas si-tôt décendre de cheval, pour l'aller achever, & lui porter le coup de la mort; c'est-à-dire, pour lui couper la tête, que l'on remporte, selon la coûtume du païs, comme une preuve incontestable de la victoire, & de la générosité que l'on a donnée dans le combat, ou pour piller & emporter les dépoüilles; parce que le sort des armes est journalier, que de grands dangers peuvent naître en ce moment, & qu'il se trouvera que celui qu'on aura terrassé, sera encor plein de vie, sans aucun coup mortel, plus fort & plus puissant, peut-être, que celui qui l'aura démonté; & qu'étans tous deux à pié, le vaincu prendra courage, se vangera de ses disgraces sur le victorieux, & lui donnera peut-être la mort, dont auparavant il étoit menacé. En cette ocasion, il faut premiérement, sans mettre pié à terre, porter un coup de lance au vaincu, & décendre de cheval, aprés l'avoir blessé à mort, pour lui couper la tête, si le tems le permet, & butiner sur lui ce qui lui apartiendra.

Ils ne sont pas à négliger.

Le quatriéme, & le dernier, fut, que la lance, qui est en ce païs, pôlie & unie comme des javelots, dont se servent les Mores, sans aucune poignée, non pas si longue néamoins, mais de la mesure de nos lances, & peut-être plus courte, ne doit pas être mise en arrêt, l'avançant en dehors de toute sa longueur; parce que de cette façon, l'ennemi s'aprochant, on ne peut

peut porter de coup d'importance; mais qu'il faut étendre les bras en arriére, & tenir alors la lance en arrêt, afin de la pousser en avant, & de porter un coup, auquel on ne puisse parer. Le Roi, selon moi, parloit avec beaucoup de jugement & de connoissance; & il ne faut pas que nos cavaliers, qui ont acoûtumé de porter leurs lances autrement, y trouvent à redire: parce que celles, dont se servent les Persans, & qui sont fort diférentes des nôtres, doivent être aussi maniées d'une autre façon.

Ceux qui environnoient le Roi, reçûrent ces avis, avec beaucoup d'aplaudissement & de complaisance, les aprouvérent & les estimérent infiniment; de maniére, que pour ne me pas écarter des sentimens des autres, & leur faire connoître ce que j'en pensois, je dis que de tous les arts, & de toutes les sciences, il n'y avoit que les Maîtres qui en pussent donner de véritables leçons; & que le Roi Abbas s'étoit aquis de grandes expériences à la guerre, depuis si long-tems qu'il la faisoit, avec tant de succès. Le Roi se mit à rire; & avec quelque sorte de joïe, acompagnée de modestie, il dit, que ce qu'il avoit fait en ces ocasions n'étoit pas fort considérable. Je lui répondis, que les autres en jugeoient autrement, & que tout le monde en parloit avec éloge. Et sur cette façon de combatre le cheval plûtôt que le cavalier, qu'il répéta plusieurs fois avec beaucoup d'énergie, je lui dis, que nous autres Européens en aprochions fort; que nous étions dans les mêmes pratiques; & que pour

Son adresse.

pour cét éfet nous nous servions de piques, quoique nous fussions à pié, pour réprimer seulement & tuer les chevaux.

Alors je pris ocasion de discourir en peu de mots de notre façon de combatre, & de la disposition de nos armées; parce que je connûs que le Roi souhaitoit que je l'en informasse; comment l'infanterie en étoit le nerf, & pourquoi; comment nous nous en servions, avec des piques & des mousquets, lui montrant l'ordonnance des piques, avec de certaines fléches, qui étoient à terre auprès de lui; comment nous disposions de la cavalerie, pour garnir les flancs des escadrons, & pour batre la campagne: de quelle façon nous nous servions de l'artillerie, & comment nous la conduisions; & plusieurs autres choses, dont le détail lui étoit très - agréable, & lesquelles il aprouva fort, les répétant lui-même, selon sa coûtume, plus distinctement à ceux qui l'environnoient: mais principalement les mousquets, qui portent si loin, & de si grosses balles, pour lesquels le Roi témoigne une passion extraordinaire depuis long - tems, sans que pour cela il l'ait pû satisfaire jusqu'à present, non plus que les Turcs, quoiqu'ils aïent des arquebuses bien plus grosses, que celles dont nous nous servons ordinairement.

Il instruit le Roi de notre façon de combatre.

A ce sujet, je lui parlai quelque peu de l'ordre qui s'observe parmi les soldats, que nous apellons milice. Chose pourtant qui est inconnuë dans l'Orient, où, excepté les soldats qui sont à la solde, le reste du peuple, non - seulement ne se sert jamais des armes, mais même en ignore entiére-

ment l'usage, & ne sait pas ce que c'est. Je lui dis, qu'à un coup de cloche, plusieurs milliers d'hommes se rendoient incontinent sous les armes, où nous desirions, & où le besoin l'éxigeoit; & des gens bien armez, qui avoient fait déja plusieurs campagnes, & qui s'étoient aquis une grande réputation dans les armées. Comment nous gardions les mers, par le moïen de certaines tours, & des citadelles que nous y élevions; & comment de l'une à l'autre on se donne des avis en peu de tems, de ce qui se passe en des païs fort éloignez; & de plusieurs autres choses, qui lui agréérent beaucoup, & dont il faisoit part à ceux qui étoient auprès de lui, le plus distinctement qu'il lui étoit possible, & dans leur idiôme, afin qu'ils l'entendissent mieux.

Il me demanda ensuite, pourquoi le Roi d'Espagne ne fermoit pas aux Turcs l'entrée de la mer rouge, comme il l'auroit pû faire très-facilement, par le moïen de son armée navale, qu'il avoit aux Indes Orientales; parce que de cette façon le Caire & l'Egipte périroient de faim & de miséres, & se verroient dans peu réduits à la derniére extrémité? Je lui répondis seulement, que les Souverains savent mieux leurs afaires que personne du monde; & puisque le Roi d'Espagne ne le faisoit pas, il faloit croire qu'il avoit des raisons très-pertinentes qui l'en dispensoient. Je pris de-là ocasion de lui découvrir la pensée, que je conservois depuis si long-tems, touchant l'union & l'acommodement des Cosaques. Et je lui dis, *Sire*, puisqu'on ne ferme pas la mer rouge aux Turcs; qu'il plaise à Vô-

Le sieur della Vallé commença à parler d'afaires d'Etat au Roi de Perse.

tre Majesté de commander qu'on leur interdise la mer noire. Parce que c'est une chose que l'on peut éxécuter très-facilement, d'où la perte & la ruïne de Constantinople seroit inévitable. Puisque cette mer lui fournit les grains, les bleds, les beurres, les cuirs; tout le bois, qui leur est nécessaire pour brûler, pour fabriquer leurs maisons, leurs vaisseaux, & mille autres semblables provisions.

Le Roi me demanda fort soigneusement, comment cela se pouvoit faire. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de plus facile, & qu'il y réüssiroit, s'il engageoit seulement les Cosaques de la mer noire à son service, sur laquelle ils donnoient la chasse aux Turcs, avec tous les avantages dont on avoit entretenu Sa Majesté. Que si elle leur donnoit quelque secours par terre, où la mer aproche davantage de ses Etats, & qu'elle leur assurât une retraite de ce côté-là, ce qui étoit très-facile, en fortifiant quelque port, s'il y en avoit, ou quelque embouchûre des riviéres qui y sont en quantité, ils deviendroient d'autant plus puissans. Que sous une si belle protection, ils feroient des progrès très-considérables, & courroient de telle sorte les riviéres de *Trébisonde*, & de toute cette côte, qu'ils se rendroient facilement les maîtres sur cette mer, pour obliger les Turcs à n'y paroître jamais qu'à leur confusion. Parce que la mer noire n'est pas de grande étenduë, & que le premier qui y auroit aquis quelque réputation, comme les Cosaques avoient déja commencé, y commanderoit absolument, & feroit la loi à tous les autres.

Il entretient des Cosaques, avec beaucoup de jugement.

Il le porte a faire amitié avec les Cosaques.

Je lui dis de plus, que les preuves en étoient très-évidentes, par les entreprises qu'ils avoient déja faites les années passées. Comme l'ocasion se presentoit alors de lui tenir ce grand discours, que je m'étois proposé de lui faire il y a si long-tems; je lui exposai fort distinctement, tout ce dont je pus m'aviser, pour porter mes desseins à leur perfection, & toutes les choses que je vous ai spécifiées ci-dessus, dont le recit seroit à present ennuïeux & superflu. J'ajoûtai enfin, qu'il étoit desormais tems de pousser sérieusement cette afaire, puisque tout sembloit y contribuer, & que les Cosaques mêmes s'étoient oferts de si bonne grace, sans être sollicitez, de servir Sa Majesté en cette occasion, & qu'ils avoient député quelques-uns d'entr'eux, comme elle savoit fort bien, après la parole qu'un de la compagnie lui en porta, au nom de tous, dans *Ferhabad*, où il eut l'honneur de lui faire la révérence. Cependant qu'il étoit très-nécessaire que Sa Majesté s'apliquât tout de bon à faire réüssir cette afaire, si importante & si avantageuse. Qu'elle carressât, & qu'elle reçût bien ces députez; & qu'enfin il y faloit mettre ordre le plûtôt qu'il lui seroit possible, & ne pas négliger une si belle & favorable ocasion, dont elle étoit redevable à la Providence qui la lui presentoit.

Le Roi me donna audience fort atentivement, sans m'interrompre jamais; & après avoir achevé de parler, il me répondit seulement, avec un témoignage d'une extrême passion, qu'il l'auroit fait, si Dieu l'avoit permis. Que Dieu cependant étoit

le

le maître absolu de toutes choses, & que c'étoit à lui à qui il faloit avoir recours, & de qui nous devons espérer ce qui nous est nécessaire. Et conclut, invoquant plusieurs fois le nom de Dieu *Allah*, *Allah*, & réïtérant souvent ces paroles Arabes, fort usitées dans l'Orient, pour marquer la passion & l'espérance de faire quelque chose; savoir, *In scia'llah*, *in scia'llah*, lesquelles ont beaucoup de raport à celles que nous disons souvent, s'il plaît à Dieu, & qui signifie proprement, si Dieu l'a voulu. Mais ce n'est pas une merveille, que les Arabes parlans de la volonté de Dieu, ou presente, ou future, se servent du tems passé; parce que, conformément à ma pensée, tout ce que Dieu veut, ou voudra éternellement, est arrêté de toute éternité dans sa divine idée.

Tous ses entretiens que j'eus avec le Roi ne se terminérent pas sans avoir été plusieurs fois humectez de la liqueur bachique, dont nous bûvions à discrétion de tems en tems, les uns après les autres. Le Roi même ne s'en dispense pas en de semblables conversations. Mais je croi que ce n'est pas tant pour se conformer aux coûtumes du païs, qui ne permétent pas d'en user autrement, que pour mieux connoître la portée des esprits de ceux qu'il invite à ces petites débauches, & pénétrer de telle sorte le fond de leurs ames, par ces coups de vin, sans nombre, qu'ils ne lui déguisent aucunement les sentimens de leurs cœurs. De même qu'Agatocle faisoit autrefois dans la Sicile, au raport de Diodore.

C'est pour mieux connoître les sujets, qu'il les incite de boire avec lui.

Liv. 2. Pour moi qui ne suis pas acoûtumé à boire de vin, & qui en ai tant bû sans eau dès la premiére fois, je m'étonne fort de ne m'être pas enivré, & de n'avoir point fait, ou dit quelque extravagance. Mais peut-être que Dieu, qui connoissoit la nécessité où j'étois de faire ces excès, m'a fortifié en ces ocasions, & n'a pas permis que j'y aïe succombé.

La premiere fois, le Roi remplit lui-même une petite tasse d'or, d'un certain vin blanc comme de l'eau, qu'il tenoit auprès de lui dans une carafe de verre. Pendant qu'il remplissoit la petite tasse, & qu'ensuite il y mêloit de la nége, qu'il avoit devant lui, il disoit incessamment; ce vin est foible extrémement. Mais je crus que c'étoit par raillerie; parce que j'en avois vû autrefois de semblable à la table des Religieux de S. Martin de Naples, qui étoit très-violent. C'est pourquoi je pris la liberté de lui dire, que peut-être celui-là surpassoit tous les autres en bonté & en force. Mais il me repliqua; non, je vous assure, il n'a pas de force. En disant cela, au moment que je croyois qu'il aloit boire, il me presenta la tasse, dont je fus fort surpris, & je la reçûs néamoins avec respect, disant que je bûvois par obéïssance; mais que c'étoit pour moi une chose fort extraordinaire. Après avoir bû, le Roi me donna un peu de cette herbe blanche & aigre pour manger, afin de réprimer, & d'abaisser les fumées du vin. Il presenta aussi de ce même vin, & de la même façon, emplissant lui-même la tasse, & y mêlant aussi de la nége, *à Delli Muhammed Chan*, en lui disant mille railleries; &

Il vit fort familierement avec eux.

& après que le Chan eut vidé la tasse, le Roi se donna à boire lui-même de ce qui restoit dans la carafe. Parce que dès le commencement on n'y avoit mis que très-peu de vin. Strabon assûre que se servir soi-même, & de servir aussi les autres de cette même façon-là, est de coûtume très-ancienne chez les Arabes, & que leurs Rois n'en usoient pas autrement. Desorte qu'il ne faut trouver cela étrange, si le Roi Abbas, qui fait vanité de décendre originairement des Arabes, en ait conservé cette coûtume, & s'il se comporte de cette façon envers ses confidens, & ceux qu'il veut régaler.

Après très-peu de tems, & plusieurs autres entretiens, le Roi me presenta d'une autre sorte de vin, de couleur ordinaire, & qui étoit de *Sciraz*, qu'il estime sur tous les autres, & duquel il boit ordinairement. Je vous avoue qu'il est un peu plus fort que le blanc, que j'avois bû auparavant, qui étoit véritablement délicat, comme il disoit; mais fort petit néamoins, & moins puissant que celui qu'on nous avoit servi le long du jour pendant le dîné, avant que le Roi fut entré dans le *Dicanchané*. Lorsqu'il me presenta cette seconde tasse; je lui dis, Sire, il faut donc que je m'enivre dès la premiere fois que je bois du vin? Il me répondit, en riant, qu'il n'importoit pas, encor qu'il y parût un peu. De maniére que je bûs derechef, de même que les deux autres, dans l'ordre que nous l'avions pratiqué auparavant.

Il contraint le sieur della Vallé à boire d'autant.

Nous demeurâmes encor quelque-tems après en conversation; & comme sur la

fin nous parlions des Cosaques, le Roi commença à railler avec le *Delli Muhammed Chan*; & entr'autres choses, le Roi me disoit que ce Chan étoit *Delli*; c'est-à-dire, insensé. Et s'informant de moi, que signifioit cette parole en nôtre langue; je lui répondis, que *Matto* correspondoit à *Delli*. Incontinent il répéta plusieurs fois *Matto*, *Matto*; & choses semblables. Après ces railleries, le *Chan Matto* dit au Roi, qu'il lui donnât à boire encor une fois, parce qu'il étoit tard, & qu'il s'en vouloit aller. Le Roi lui en donna; & pendant qu'il emplissoit la tasse, il lui dit en riant; iras-tu rendre service à cette personne? parlant d'une Dame de son *Haram*, qu'il lui avoit donnée en mariage, comme il a acoûtumé de faire envers plusieurs grands de son Roïaume, de celles qui lui sont superfluës. Le *Chan* lui répondit qu'oüi, & qu'il n'y manqueroit pas; qu'elle n'avoit pas sujet de se plaindre de lui, après les bon services qu'il lui rendoit. Parce qu'en éfet, c'est de cette façon-là qu'il en faut user envers les femmes que l'on reçoit des mains du Roi. Il lui demanda aussi en riant; comment il passoit le tems avec elle; il répondit, qu'il le passoit le plus agréablement qu'il lui étoit possible.

Complaisance du Roi de Perse.

Incontinent après que le Chan eut bû, le Roi rinça la tasse avec le même vin; parce qu'alors il n'y avoit point d'eau auprès de lui, & le jetta hors le Dicanchané, du côté où j'étois apuié. La tasse étant lavée de la sorte, il la remplit derechef, &, selon sa coûtume, il y mit de la nége, qu'il ra-

tissa

tissa avec un couteau; & après avoir un peu remué le vin, afin que la nége se fondît plûtôt, à la fin il me le presenta, & par complaisance je fus contraint de boire encor cette fois-là. Mais je n'eus pas plûtôt vidé la tasse, qu'il la reprit pour en faire autant que moi, après l'avoir rincée & remplie dans les mêmes circonstances.

Alors *Delli Chan*, qui étoit fort instruit de toutes ces coûtumes, & qui n'ignoroit pas que l'heure obligeoit à la retraite, se leva, s'en alla sans dire mot, & sans faire de civilité à personne; mais à si petit bruit, qu'encor que je parlasse au Roi, je ne m'en aperçûs jamais; desorte que je ne reconnus que quelque-tems après qu'il s'étoit retiré. Mais n'étant pas informé de la coûtume, & voïant que le Roi ne se levoit pas, je crûs aussi que je ne devois pas me lever. Le Roi cependant, peu de tems après dit franchement; or sus, il est inutile de demeurer ici davantage, & fit signe qu'on se levât. Vous devez croire que je ne me le fis pas dire deux fois. Aussi-tôt le Roi aïant remis son turban sur sa tête; parce que jusqu'alors, quoiqu'il fût exposé au serein, il avoit toûjours été découvert, alla s'apuïer contre un pillier du *Dicanchané*, de ceux qui en soûtiennent le toit, qui n'étoit pas encor achevé, ni dans les ajustemens convenables. Les Musiciens néamoins s'étans aprochez fort près de lui, continuérent toûjours leurs airs, qu'ils chantoient fort doucement, & ausquels le Roi sembloit être extraordinairement atentif; mais dans la posture d'un homme très-mélancolique.

Le sieur della Vallé sort de l'audience.

Le Vizir de Mazanderan, qui étoit debout comme les autres sur les degrez du *Dicanchané*, me fit signe alors de sortir; & en même-tems, sans dire mot, & sans prendre congé de personne, me contentant seulement, en passant devant le Roi, de lui faire une petite révérence, dont même les Courtisans se dispensent, je me retirai & en sortis à petit bruit. Le Vizir m'aïant donné de ses gens pour m'acompagner, je m'en retournai en mon logis, sans être obligé de me rendre davantage au Palais, pour y faire ma Cour, ni d'autres civilitez. C'est ainsi, à ce que l'on m'a dit, que le Roi en use ordinairement, & qu'il demeure seul à entendre chanter, autant de tems que les airs lui plaisent, & très-souvent, sans parler jamais. Et puis, quand il s'en souvient, il se retire dans l'*Haram* de ses femmes, sous la tirannie de sa mélancolie naturelle, qui le persécute incessament, & qui ne fait pas moins d'impression sur son esprit, que celle que lui inspirent par accident, & avec beaucoup de fondement, plusieurs autres afaires de la derniére importance.

Sujet de la mélancolie du Roi de Perse.

Entr'autres, on peut dire que la douleur qu'il conserve incessamment du meurtre qu'ils commirent il y a quelques années, sous prétexte de rebellion, en la personne de *Safi mirza*, son fils aîné, homme fait, & Prince qui prométoit beaucoup, n'est pas un des moindres sujets de sa mauvaise humeur. Parce que depuis qu'il a peut-être connu que cette mort leur avoit été desavantageuse, comme bon pere, il en est tellement afligé, que chaque jour il l'a pleurée très-amérement. Il a expressément défen-

défendu que personne ne parlât jamais, n'écrivit, ni ne chantât, ou composât des vers, selon la coûtume ordinaire du païs, sur le sort malheureux de *Sofi Mirza*, de peur qu'en les lisant, ou les entendant reciter, sa douleur ne se renouvelle. On lui cache même dans l'*Haram* les enfans du défunt, qui demeurérent orphelins dès leur bas âge; parce qu'autant de fois qu'il les voit, il ne peut s'empêcher de fondre en larmes. Je pourrois raconter plusieurs autres choses de ce tragique & lamentable accident, parce que je les sai toutes. Comment, par exemple, & pourquoi elle se fit; combien elle est à present sensible au Roi; & combien la principale femme du Prince défunt, qui est aussi du sang Roïal, en est afligée. En cette funeste conjoncture elle se presenta devant le Roi, non-seulement envelopée de vétemens noirs; mais dépoüillée, & presque nuë, selon leur coûtume, pour marquer leur douleur, & dont la peau étoit teinte de noir, depuis la tête jusqu'aux piés; & toute échevelée qu'elle étoit, & couverte de sang, qui couloit de son visage, qu'elle déchiroit incessamment, avec des hurlemens, & des cris dignes de compassion, injuriant même le Roi. Elle fit alors, comme elle fait encor tous les jours, des actions d'une folle & d'une desespérée.

Tendresse d'une sœur envers son frére.

C'est presque de cette même façon que se comporte aussi une Princesse, qui étoit sœur de mere de ce Prince. Cette pauvre Dame pleure incessamment, sans se pouvoir consoler. Souvent, pour satisfaire, & entretenir davantage sa mélancolie; elle

fait venir quelques femmes musiciennes, & veut qu'en sa presence elles joüent & chantent des airs languissans & qui excitent de la tristesse, au son desquels, & de cette lamentable musique, elle prend plaisir de noïer ses douleurs dans l'abondance de ses larmes, qu'elle verse incessamment. Mais lorsque le Roi lui va quelquefois rendre visite, elle s'afranchit, autant qu'elle peut, de cette mauvaise humeur, pour ne le pas afliger, en quoi sans doute elle se fait beaucoup de violence. Néamoins je passe sous silence toutes ces choses, & plusieurs autres de cette nature, qui méritent assurément que l'on y compatisse & qu'on les décrive en vers; & en vûë desquelles la Maison Roïale paroît dans une grande constérnation; cela a été cause que plusieurs, qui n'en ont aucune connoissance, sont persuadés que le Roi est quelquefois maniaque, ou qu'il a perdu l'esprit, après les étranges & diférens éfets de sa mélancolie. Je n'en parlerai donc pas, tant à cause que toutes ces choses se sont passées avant que j'arrivasse en ces quartiers, & que la résolution que j'ai prise de remarquer de jour en jour ce que je vois, ne me permet pas que je m'en écarte, pour vous les reciter, que parce que je ne prends pas plaisir de remplir mes écrits, qui ont toûjours fourni des matiéres fort agréables & fort divertissantes, à de semblables recits funestes & tragiques.

Le Roi contraint son humeur autant qu'il peut.

Je remarquerai donc seulement qu'en particulier le Roi est très-mélancolique, pour les raisons que je vous ai avancées ci-dessus; & d'autres afaires d'importance, & fâcheuses, de guerre & de choses semblables; quoi-

quoiqu'en public il donne des preuves du contraire, & qu'il feigne adroitement être de belle humeur par maxime d'Etat : il est certain néamoins,

Qu'il étoufe en son cœur une douleur profonde. Æneid. I. Virgil.

Souvent même il ne peut pas si bien déguiser, qu'il n'en donne quelquefois des marques très-sensibles. Lorsqu'il se retire dans l'*Haram*, parmi ses femmes; s'il est de mauvaise humeur, aucune ne lui parle, & ne va au-devant de lui; excepté sa principale femme, qui est Géorgienne de nation, & Chrétienne de Religion, laquelle, comme elle peut beaucoup sur son esprit, le console peu à peu, & le rétablit dans un état plus suportable & plus tranquile. Mais pour peu qu'il témoigne être enjoüé, elles se rendent toutes auprès de lui, demeurent en conversation, raillent & se divertissent toutes avec lui, joüant, chantant, mangeant, & bûvant ensemble. De cette façon il prend un singulier plaisir parmi toutes ces femmes, dont le nombre est presqu'infini; mais toutes jeunes, de bonne mine, & presque toutes Géorgiennes, ou Circassiennes, & Chrétiennes d'origine, auxquelles il debite mille galanteries pour vaincre sa mauvaise humeur. Alors c'est à qui le piquera d'un côté, & à qui le tirera de l'autre : quelquefois même elles le prennent en l'air; l'une par les jambes, l'autre par les bras; l'autre par la tête, & lui font faire de la sorte quelques tours de sale; puis ensuite elles le bernent, le font sauter sur des tapis de pié, au bruit de quelques injures obligeantes qu'il leur dit, com-

Rien ne le peut divertir, que les femmes de son Haram.

Elles sont fort enjoüées.

dont il étoit ſeulement acompagné, pour donner le loiſir aux chevaux de bagage, & à d'autres gens, de prendre le devant à leur aiſe & ſans confuſion; parce qu'en même-tems que le Roi part, un chacun ſe met en chemin. Pour moi je ne partis pas ce jour-là, à cauſe que le Roi avoit commandé qu'après ſon départ, & quand il n'y auroit plus perſonne dans le Palais, on me montrât tous les apartemens & les jardins qu'il avoit commencé à bâtir en cét endroit. Ce qui fut éxécuté ponctuellement, dès le ſoir même, par le *Vizir de Mazanderan*, qui m'y conduiſit ſur le tard.

On fait voir au ſieur della Vallé tous les apartemens du Palais du Roi.

Nous entrâmes par la grande & principale porte du Palais, qui aboutit à une belle & longue avenuë, égale, fort large, & qui n'eſt ornée à preſent, ſur les côtez, que de ſimples haïes & de jardins. Mais le Viſir me dit qu'elle étoit deſtinée pour en faire un *Bazar*; c'eſt-à-dire, une ruë qui ſeroit voutée, ſelon leur coûtume, ſur les côtez de laquelle on bâtiroit des boutiques, que divers marchands ocuperoient. En chemin il me montra d'autres endroits, que l'on deſtinoit pour y conſtruire des *Carvanſerai*, des places, des bains, & autres bâtimens; que l'on commenceroit dans peu, afin d'y loger le peuple, que le Roi y faiſoit conduire de divers endroits, pour habiter la ville.

Deſcription de ce Palais.

Au-delà de la porte, où il eſt permis d'entrer ſeulement à pié, il y a un fort beau pré, & de grande étenduë, où s'entretiennent ceux qui leur font la cour, ou qui deſirent de voir le Roi, & de lui parler. Parce que le Roi ne donne jamais d'audien-

dience dans les sales, ou les chambres de son Palais; mais toûjours, ou dans les cours, à pié, ou à cheval, dans les places publiques, contre la pratique de nos Princes, qui n'en donnent jamais que dans une sale destinée à cét éfet. A main gauche, en entrant dans le pré, il y a une belle colline, qui doit son élévation, en partie à la nature, en partie aussi aux pierres que l'art y a fourni, au pié de laquelle on a construit un bain, qui est toûjours ocupé pour le service de la ville, duquel le revenu apartient au Roi. Sur le sommet de cette colline, on a fait un jardin secret & particulier pour les Dames, que l'on a fermé de bonnes murailles, flanquées de quelques tours.

Ils me conduïsirent dans ce jardin, que je trouvai fort spacieux & uni, rempli de fleurs, d'herbes odoriférentes, & de quantité de fruits diférens; mais particuliérement d'oranges, & de limons. Parce que, comme l'air de cette contrée est fort tempéré, par l'abondance d'eau qui s'y trouve, & qui coule des montagnes voisines, les arbres & les plantes y viennent facilement. Je n'y vis point d'espaliers, ni de fontaines, ni d'autres pareilles galanteries, dont nous ornons les nôtres. Je ne croi pas même qu'il s'en trouve dans l'Orient, soit qu'ils ne les sachent pas faire, ou que de semblables ornemens leur soient indiférens. Son jardin.

L'eau coule par terre, en petits ruisseaux dressez à la ligne; non pas sur les côtez, comme dans les alées de nos jardins, mais par le milieu; & les alées sont toutes pavées de pierres. Au milieu du jardin, où les

ſes quatre principales alées, qui le diviſent en croix, ſe vont rendre comme à leur centre, ils ont bâti une maiſon, dont la figure eſt octogône. Ce réduit eſt ſerré à la vérité; mais fort exhauſſé, & a pluſieurs étages. Les chambres y ſont bien pientes, & bien dorées; mais fort petites, ſelon leur coûtume, ſeulement pour y dormir & s'y aſſeoir. Tout cét apartement eſt deſtiné pour les femmes, où de tous les hommes, il n'eſt jamais permis d'entrer qu'au Roi ſeulement, & à quelques Eunuques, qui les ſervent.

Les chambres en ſont fort belles.

Etans ſortis du jardin des femmes, & de cette maiſon, par le même degré, nous allâmes voir celle du Roi, qui eſt ſituée vis-à-vis la colline, au-delà du pré, à main gauche en entrant. L'on y entre d'abord par un petit jardin, & dans une avenuë qui conduit au grand jardin, au milieu duquel le *Dicanchané* eſt bâti, où le Roi me donna audience; on voit une grande porte, ſur le haut de laquelle il y a une fontaine, qui pouſſe ſon eau juſqu'au toit de cette maiſon, d'où elle ſe répand dans pluſieurs chambres & balcons en petites fontaines, ou plûtôt en forme de jets-d'eau, qui ſortent de terre.

Cette maiſon, de même que l'autre, eſt fort petite; & le nombre des chambres, qui ont pluſieurs étages, y eſt preſqu'infini. Mais elles ſont toutes très-étroites, quoique bien peintes, dorées & enrichies de mignatures exquiſes, qui ont couté infiniment, de la même façon que celles de la maiſon que l'on voit à *Hiſpahan*, au-deſſus de la porte du Palais, dont je vous ai

en-

entretenu une autrefois. Toutes les maisons, & toutes les chambres du Roi de Perse, sont d'une même maniére, & ne diférent qu'en ce qu'elles sont plus ou moins grandes les unes que les autres. On y voit plusieurs balcons de tous côtez, qui sont fermez de jalousies, acompagnées de grands rideaux. Tous les Palais du Roi ont beaucoup de raport.

Les chambres ont presque toutes plusieurs portes de chaque côté, au milieu des façades. Il y en a une entr'autres, qui a sur chacun de ses quatre côtez deux grands miroirs en forme de fenêtres; un au-deça, & l'autre au-delà des portes ou des fenêtres, que l'on a faites sur ces façades. Ces glaces, au nombre de huit, representent de chaque côté une fois autant de chambres de la même forme, & trompent par ce moïen fort agréablement la vûë. Les planchers de plusieurs chambres, des plus éloignées & des plus secrettes, qu'ils apellent *Chaluet Chané*; c'est-à-dire, maison de retraite, de même que de tous les balcons, sont chargez de matelas de brocard fort riche, afin d'y être plus à son aise & plus délicatement. Parce que, selon la coûtume du païs, l'on se met toûjours à terre, ou bien, pour une plus grande commodité, on a la liberté de se coucher, principalement dans les lieux qui sont destinez, ou au sommeil, ou à la conversation avec les Dames, lesquelles se rendent aussi en cette maison quand le Roi le desire, & qu'il les y apelle. Dans les autres chambres, dont les planchers ne sont pas couverts de matelats, on y étend de trés-riches tapis, lorsque le Roi y est. Comment les chambres en sont disposées.

Je

Je trouvai en cette maison, qui n'est pas encor achevée, plusieurs Peintres qui travailloient, & j'eus la curiosité de voir de leurs ouvrages, qui ne sont que des compartimens divisez par petits carez. Mais, entr'autres choses, ils me montrérent en un certain endroit le portrait du Roi, qu'ils ont representé au milieu d'une troupe de Demoiselles, qui chantent & qui touchent quelques instrumens. Et cette figure ressemble autant au Roi, que j'ai de raport à mon compére André Pulice. En un autre endroit, ils me montrérent le portrait de la mere de *Teimuraz Chan*, lors qu'elle se vint jetter aux piés du Roi toute épleurée, pour le suplier de conserver son païs, & de ne le pas ruiner. Le Vizir me dit, que dans le commencement il eut cette Dame en garde l'espace de six mois, de la part du Roi. Mais en éfet, tous leurs tableaux, quoique les bèlles & riches couleurs n'y aient pas été épargnées, ne sont d'aucune conséquence, & ne valent rien absolument; parce qu'il n'y a point de dessein. Ceux qui les font n'y entendent rien, & ne sont pas fort habiles gens.

Les peintres n'y sont pas fort habiles gens.

Après avoir vû tout ce qu'il y avoit de curieux en ce Palais, nous en sortîmes, & sur le champ, quoiqu'il fût déja nuit, le Vizir monta à cheval pour aller joindre le Roi; mais je retournai en mon logis, & je passai encor toute cette nuit en Escref. Le lendemain au matin, qui étoit le Dimanche, & le sixiéme de Mai, je partis sur le haut du jour, pour me rendre à *Ferhabad*, par un autre chemin, mais fort peu éloigné de celui que j'avois tenu en venant.

A

A l'heure de dîner, je demeurai dans un village pour y prendre un peu de repos. Vous remarquerez qu'il y en a plusieurs sur cette route; & que par tout, pour se garantir de la chaleur, qui se fait un peu sentir en ces campagnes, ils élevent des maisons, ou *Balachané*, sur des poutres, le plus haut qu'ils peuvent. Elles ne sont point fermées de murailles, ni de planches, ni de quelqu'autre matiére solide que ce soit, mais seulement de certaines nates, qui sont faites de roseaux fort déliez, dont ils couvrent & environnent le *Balachané*, lors qu'ils veulent se défendre de la chaleur, ou de la pluïe. Il n'est rien de mieux que ces sortes de nates, pour résister à de semblables impressions. Mais lorsque le soleil ne paroît pas; & qu'ils veulent joüir de la fraîcheur, ils les levent, & après les avoir roulées, ils les atachent au-dessous du toit, qui est aussi couvert de ces mêmes roseaux. De cette façon ils se donnent de l'air, ou d'un côté seulement, ou tout à l'entour du *Balachané*, comme ils le veulent; & alors le vent, qui régne agréablement, porte une fraîcheur incomparable.

Les Paisans se font des maisons de nates contre la chaleur.

On ne se sert de montée, ni de celles que nous apellons escalier à vis, pour se rendre dans ces *Balachané*; mais seulement d'une poutre, un peu penchante, à laquelle on fait de certains entails, d'espace en espace, pour y mettre les piés; ce qu'ils font peut-être, ou pour se défendre des insultes des animaux, & des gens qui leur voudroient mal, parce que ces maisons sont bâties en pleine campagne; ou bien peut-être à cause qu'ils se persuadent que cela doit sufire de la sorte.

Ils n'y font pas d'escaliers pour monter.]

Ils

Le sieur della Vallé y fut régalé.

Ils me donnérent à dîné dans l'un de ces *Balachané*, sous lesquels le terrain est découvert, & où il n'y a rien que les poutres aux quatre coins qui le soûtiennent en l'air, & me régalérent de plusieurs sortes de mets, que quelques hommes du village m'aportérent. Après y avoir reposé & dormi, à la fraîcheur de ce zéphir agréable qui soufloit d'enhaut, je remontai à cheval, & guéyai le fleuve *Cinon* en un autre endroit que la premiere fois. Enfin je me rendis sur le soir dans mon logis de Ferhabad, & de si bonne heure, que j'eus encor le loisir d'écrire une lettre en Italie par un Arménien, qui étoit sur le point de partir pour Hispahan, & de passer de-là en nos quartiers. Je me servis donc de cette ocasion pour la faire tenir à Rome au sieur Claudio Decio, & j'y joignis le chapitre, dont je vous ai fait mention en quelqu'autre endroit de cette lettre. Je vous avouë, que conformément aux Prophêtes qui prédisent les choses futures, j'en avançai quelques-unes en cette relation, comme si elles eussent été passées; savoir, de la chasse, des combats & des victoires. Mais non pas sans sujet, puisque je parlois des deux premieres avec certitude, & de la derniére avec beaucoup d'espérance qu'elles arriveroient dans le tems, que quand on en liroit à Rome la description que j'en ferois en cette lettre, elles se seroient déja passées. Je n'envoïai donc point cette lettre par cét homme, quoique je l'eusse presque toute écrite; parce que je ne la voulus pas hazarder sur une route si inconnuë, entre les mains d'une personne, de la fidélité de laquel-

le je n'étois pas entiérement persuadé.

Depuis ce tems je demeurai dans Ferhabad sans ocupation, où je n'ai rien observé que deux choses qui méritent vôtre curiosité. La premiére est l'aumône générale & solemnelle, que l'on fait tous les jours à la porte du Roi aux *Sophis*, qui se disent Religieux de la secte Persienne. Ces gens-là font profession de pauvreté, quoique leur habit ne soit diférent de celui des autres, excepté qu'ils portent toûjours le *Tag* sur la tête. Ils vivent en communauté sous un chef, avec toutes les aparences imaginables de sainteté, ou pour mieux dire d'hipocrisie; mais en particulier ils sont pires que les autres. Le Roi Abbas même n'a aucune confiance en eux, & les tient tous pour des fripons, & des infames, tels qu'ils sont. Quoiqu'il en soit, le peuple les estime infiniment; & le Roi témoigne n'en avoir pas moins; parce qu'ils sont les sectateurs & les imitateurs de ce *Sciah Sofi* son aïeul, qui fut leur instituteur, ou au moins restaurateur, s'il n'est pas l'auteur & le propagateur de la secte Persane; & qui passe chez eux, & dans l'esprit du Roi même, pour l'un des plus grands & des plus considérables de leur secte. Le Roi en donne des preuves assez autentiques, lorsque dans quelques-unes de ses priéres & exclamations, qu'il fait souvent, comme je l'ai entendu plusieurs fois, après avoir invoqué le nom de Dieu; & après Dieu, Mahomet & Ali, il implore toûjours le secours de Sciah Sofi en ces termes. *Dinum Iman Sciah Sofi*; c'est-à-dire, Sciah Sofi, Pontif de ma loi.

Religieux Persans, qui font vœu de pauvreté.

Ces Sophis se sont si bien établis dans l'Etat,

Les Sophis l'acompagnent par tout où il va.

l'Etat, qu'il y en a toûjours deux ou trois cens qui acompagnent le Roi en quelque endroit qu'il aille; & tous les soirs on leur porte à souper de la cuisine du Roi. Ils ne mangent que publiquement, ou dans la premiere cour, ou en quelque beau réfectoire que l'on a dressé exprès. Plusieurs, par curiosité, les vont voir manger, & quelquefois même ils font part du *Pilao* qu'on leur a servi, à ceux qui les environnent, & ne font point dificulté d'en prendre à pleines mains, & de le mettre entre les mains de ceux qui le reçoivent. Ces bonnes gens en font état, & le mangent comme quelque chose de précieux & de sacré. Ce qui me surprend davantage, c'est que j'ai vû des Gentilshommes de condition, & de bonne mine, en recevoir de cette façon. Mais rien ne m'a semblé plus plaisant que de voir des gens, & qui ont de la naissance, se rendre quelquefois aux piés de ces hipocrites, sous prétexte d'une dévotion extraordinaire, pour y avoüer qu'ils sont grands pécheurs, & se prosterner la bouche contre terre devant le chef des Sofis. En cette posture ils le prient de leur donner pénitence, & d'éfacer leurs péchez. Alors celui-ci, sous une mine sévére, & une gravité afectée, donne, selon qu'il le juge à propos, sur les fesses du pénitent, cinq ou six coups d'un bâton qu'il a entre les mains; & par cette petite mortification, ces pauvres insensez, qui apellent cette action, *Astaaraf*; c'est-à-dire, confession, se persuadent que leurs péchez, quelques grands qu'ils soient, leur sont remis.

L'au-

L'autre chose, qui s'est presentée à ma curiosité, & que j'ai crû ne devoir pas négliger, est que ces jours passez le Roi aïant tiré trente femmes de son Haram, leur aïant donné à chacun un mari, comme il a souvent acoûtumé de faire. J'apris, & je remarquai que le Roi congédie de cette maniére chaque femme qu'il marie. Le Roi de Perse marie les femmes de son Haram, aprés quelques années de service.

Il lui donne un chameau; pour lui faciliter le voïage qu'elle a à faire. Une *Chiecevé*; c'est-à-dire, un brancard, couvert selon la coûtume du païs, pour aller plus commodément sur le chameau, se mettre dedans sur les côtez de cét animal, & pour charger sur l'autre côté un cofre rempli de toutes ses hardes; savoir, un lit, qui est toûjours ici de soïe, parmi les personnes de condition, ou de brocard; & par un lit, l'on entend seulement un matelats, un coussin, & une couverture; des habits & des toiles: de l'or, des joïaux, & tout ce qu'elle y possédoit. Parce que toutes, tant qu'elles sont, en ont plus ou moins, selon leur naissance, & le rang qu'elles tiennent dans l'Haram. Lorsque celle qui en sort y a vécu en quelque considération, toutes ses hardes, ou son équipage, sans lequel aucune ne s'en retire jamais, sera toûjours estimé mille, ou deux milles sequins. Ce n'est pas peu de chose; parce que, comme vous savez, les femmes de l'Orient ne portent rien en mariage à leurs maris, que quelques galanteries, & quelques meubles de cette façon.

Enfin, Monsieur, voilà ce que j'ai pû vous mander de tout ce que j'ai fait, ou remarqué, ou vû. J'y ajoûte seulement cet-

te nouvelle, que nous pensons sérieusement aux choses nécessaires pour l'heureux succès d'un nouveau voïage; parce que le Roi est sur le point de partir avec l'armée pour *Cazuin*, d'où ensuite il marchera incessament vers les frontiéres de Turquie, & par tout ailleurs, où la nécessité & l'utilité de son Roïaume l'apelleront pour y faire la guerre. Nous sommes tous en parfaite santé Dieu merci; & je vous avouë que la joïe que m'inspire l'ocasion qui se presente d'y signaler desormais mon courage, & que j'ai recherchée depuis si longtems, l'augmente infiniment. Une seule chose me déplaît, de me voir sans être acompagné d'aucun de mes domestiques; & ce qui est de plus fâcheux, entre les mains de serviteurs, en partie brutaux, & mal adroits en partie aussi, ou sans amitié pour un maître; ou si peu raisonnables, qu'il est presqu'impossible de vivre avec eux sans perdre patience; desorte que la vie que je méne est très-importune, & incommode. Les Mahométans de ce païs sont assez bien, quand ils veulent; mais je ne m'en sers pas volontiers, pouvant avoir des domestiques Chrétiens; tant à cause de la Religion, que parce qu'ils ne sont ni si diligens, ni si soigneux envers nous autres, qu'envers ceux de leur secte; soit qu'ils fassent scrupule de nous servir, ou autrement. Il s'en trouve une infinité de Chrétiens; mais ils sont tous, ou fripons, qui ne sont capables de rendre aucun service; ou s'ils ont de l'esprit, plusieurs l'emploïent fort mal.

Les Mahometans ne servent pas volontiers les Chrétiens.

Madame Maani, par un éfet de sa bonne fortune, se trouve mieux de celles qui la ser-

Madame Maani se compor-

servent; parce que les Siriennes de sa nation, ont pour elle quelque inclination, principalement celles qui connoissent sa famille depuis long-tems; & que les autres, des autres nations Chrétiennes, sont assez bonnes filles, fort adroites & intelligentes. Elle a seulement sujet de se plaindre un peu sur les routes que nous traversons; parce qu'elle n'en peut pas tant avoir qu'il lui en faudroit; & dans Hispahan même, elle fut obligée, se voïant sur son départ, de s'en priver de plusieurs qui lui étoient fort utiles, & qui lui plaisoient beaucoup, en mariant les unes, & congédiant les autres; parce qu'elle ne les pouvoit pas mener à ce voïage. Mais moi, qui suis moins heureux, je n'ai pas sujet de me loüer de mes domestiques. Et à present j'ai perdu patience à ce point, que je ne me mets plus en peine, ni de crier, ni de les instruire; parce que j'ai connu, par ma propre expérience, que c'étoit perdre le tems & travailler inutilement.

te avec beaucoup de douceur envers ses suivantes.

C'est une chose incroïable, & digne de compassion tout ensemble, de voir combien nos hardes dépérissent tous les jours entre leurs mains; soit qu'elles se perdent par leur négligence, ou qu'on les dérobe, faute de veiller sur ce qui se passe au logis. Pour vous persuader de ma simplicité, il me sufira de vous dire qu'autrefois je ne savois pas même discerner l'espéce de quelques petits animaux que mon cuisinier avoit aprêtez, & que l'on me servoit à table. Mais à present, que j'ai fait quelqu'éforts sur mer, & que je me suis informé de plusieurs choses, j'ai même apris par nécessité

sité à faire moi-même la cuisine, aïant été contraint plusieurs fois, non-seulement d'enseigner aux cuisiniers, comme on pouvoit préparer plusieurs choses, & les déguiser en diverses façons; comme des boüillons à l'Italienne, & autres semblables bagatelles; mais encor d'aprêter moi-même des œufs à nôtre mode; parce que souvent il n'y en avoit point d'autres qui sussent les acommoder de la sorte. Quoique cét emploi soit infiniment au-dessous de moi, & que je le méprise sur tous les autres, néamoins il ne me déplaît pas; puisque le Roi Abbas s'y exerce quelquefois. Enfin ce sont des éfets de la vie soldatesque & étrangére. Mais pour vous dire le vrai, je ne puis pas me rompre la tête davantage avec ces gros lourdauts qui sont sans esprit, en qui la raison est presque éteinte; & perdre le tems de la sorte, dans des ocupations si basses & indignes d'un homme d'honneur, lorsque je le pourrois emploïer plus utilement avec les Muses.

Le sieur della Vallé est con-t int de f ire la cuisine.

O Muses! ô Nimphes de la Mer de Toscane! ô belles & charmantes sœurs Antíniénne, Egla, & Patulcide! ô Mergiline! ô Euplée! où êtes-vous, & où vous ai-je laissées? Et puisque rien ne m'a séparé de vos charmes, qu'une noble passion de consacrer mon nom à l'immortalité; & qu'elle seule m'a fait surmonter tant de dificultez, pour me porter en des païs si reculez, & m'engager à changer ma petite barque en un cheval; les rames en lances; le trident pointu en cimeterre; les lignes à pêcher, les hameçons, les nasses, en arcs, en fléches, en carquois; les rets en étendars char-

chargez de devises, & bien peints; & enfin les dangers de Neptune en colére, en ceux de Mars en furie; ne vous fachez pas, je vous prie, de mon éloignement, ni des étranges & diférentes formes que j'ai prises. Le Ciel, qui le voit, le sait; les élemens ne l'ignorent pas, que quelqu'éloigné & armé que je sois, je vous révére incessamment, je vous invoque plus que jamais, & avec plus d'ardeur & de zèle que j'aïe jamais fait. J'ateste ces Silvains, les Néréïdes Caspiennes, & les Hamadriades Hircaniennes, sur les Hécatombes solemnelles, que j'ai souvent faites en vôtre nom, & les holocaustes abondantes que je vous ai oferts de saulmons vermeils, d'éturgeons tendres & délicats, & d'autres poissons inconnus sur nos côtes, ou sur les bords toujours verds, que moüille le fleuve impétueux & rapide *Tegginerud*, ou auprès de ces ondes salées, que (si ce que cét ancien Berger en dit est véritable) le grand Pere Neptune communique de si loin de la même urne, d'où les reçoivent les Nimphes de la Mer de Toscane, par-dessous terre, & par des routes secrettes & cachées. *Plat. in Phæd. & in Isan-naz. Arcad. Prosa. 12.*

On ne dira jamais, tant que je vivrai, que les divinitez de la Campanie, que la belle Parthénope, si j'en ai quelque jour le loisir, soit bannie de mon cœur. J'aurai toûjours Parthénope dans l'esprit. Je parlerai toûjours de Parthénope. Puisque mes yeux ne se peuvent satisfaire sur Parthénope; elle servira, même en dormant, d'objet à ma pensée sous de trompeuses aparences. Enfin je souhaite que Parthénope, avec ses

Dieux tutélaires, que je respecte & que j'honore, corresponde à mes vœux; & qu'elle m'aide, avec ses Muses, à aquérir cette réputation immortelle, que je solliciterai par toutes les voïes d'honneur, en ces quartiers si éloïgnez d'elle; parce que je sai bien qu'elle a toûjours acoûtumé de les avoir commodes & favorables. Et si jamais j'obtins l'éfet de mes desirs, & que sous une double couronne de laurier, je revoïe un jour les aimables écueils de Posilipe; ou combien de couronnes je destinerai volontiers aux Muses, aux Nimphes, aux Dieux de la mer & de la terre, de cette chére contrée : ô combien je ferai tomber de victimes choisies; & sur combien d'Autels je ferai fumer de l'encens d'Arabie, & de précieuses odeurs du Levant. Je le promets de la sorte; & c'est de cette façon que le promet aussi ma Nimphe en ce quartier; & celle-là même qui m'a toûjours acompagné dans mes voïages.

Aram, signifie Mésopotamie, où Madame Maani Gioerida a pris naissance.

Gioerida, digne fille de la fameuse Naïade Aramée, & du Tigre, noble fleuve du Ciel, qui me fut donnée par la belle Messagére du jour, pour me récompenser des travaux que j'ai souferts sur les routes que j'ai traversées, afin de me la rendre visible en son païs. Heureuses fatigues, travaux fortunez, puisqu'ils ont été si avantageusement, & si glorieusement récompensez. Pauvre idiot que je suis, je croïois qu'étant atiré par la réputation des beautez de l'Aurore, je pourrois, comme mortel, triompher d'une Déesse immortelle; mais si mon espérance a été vaine, & la pensée téméraire, ma passion néamoins n'a pas

été

été sans quelqu'éfet. Je me suis donc porté à une entreprise de cette importance par un excès d'amour. Je me suis exposé à un voïage si rude & si dificile; j'ai surmonté généreusement les disgraces, & les dificultez des routes inconnuës; j'ai méprisé les menaces, & les armes des cruels & barbares Géans, qui défendent l'abord de ces bienheureuses contrées, à ceux qui osent entreprendre d'y aller, par les combats réciproques qu'ils se livrent. J'y ai passé enfin & j'y suis arrivé. Mais il me seroit impossible de vous raconter jamais au vrai, ni les dificultez du chemin, ni les sanglantes batailles de ces invincibles, ni les ruses dont je me suis servi dans tous les dangers où je me suis trouvé. Qui pourroit ensuite debiter ce que j'ai vû dans le Palais de la Déesse? Nombrer les brillantes pierres précieuses, les safirs, les escarboucles, les diamans, dont les murailles, les fondemens, & les solides colonnes sont faites; d'écrire les ïvoires, les ébénes, & le sendal précieux des Indes qui fournissent de matiére à ces toits élevez; le pompeux & magnifique ornement de l'or qui s'y voit, des écarlates & des toiles très-fines? Quoi, plus? J'ai vû l'Aurore, sans nuage, & sans voile. Je l'ai vûë, de la même façon qu'elle a acoûtumé de paroître devant les immortels, couronnée de roses qui sont éternelles, de violetes, qui ne flétrissent jamais, & d'amaranthes toûjours éclatantes. Je l'ai vûë, comme elle ouvroit les portes du Ciel, & répandant de sa propre main des perles liquides, contraindre le jour d'en sortir. J'ai entendu moi-même, de

Voïez la 15. lettre de la premiére partie.

mes propres oreilles, le bruit que font les rouës du chariot du Soleil qui commençoit sa course; mais la lumiére en est si forte, que mes yeux n'en pûrent suporter l'éclat. Je débite peu de choses; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage. A la fin j'adressai mes priéres à la Déesse; & dans une posture supliante & humiliée, je lui fis une ofrande, petite à la vérité; mais très-dévote, de mes fatigues & de mes travaux, après lui avoir auparavant donné des marques de l'honneur que je lui porte, par les profondes & respectueuses soûmissions, qui sont dûës à une si haute Majesté. O grande bonté des Dieux! ô piété plus qu'infinie! ô douceur incomparable. Cette souveraine Déesse, qui préside aux premiers raïons du matin, répondit en ces termes, & avec civilité, aux ardentes priéres de son très-humble serviteur.

Perinto. Anagramme de Pietro N. nom de l'Auteur.

Sache Perinto que le fond de ton ame ne m'est pas inconnu; que je ne t'estime, ni ne t'admire, tout superbe & glorieux que tu sois; mais aussi que je ne méprise pas ni tes soumissions, ni ton abaissement. Les grands desseins, & les hautes entreprises ont toûjours été funestes aux Latins: & des gens comme toi, qui décendent de la mere des Dieux, ne sont pas indignes des amours célestes. Ton afection, & tes empressemens me sont très-agréables; j'aprouve tes démarches & tes fatigues; & sois persuadé qu'une amitié de cette importance ne sera pas sans une récompense convenable & proportionnée, & qu'une si belle & si généreuse entreprise ne sera pas frustrée de la gloire qui lui est dûë & qu'elle a méritée.

tée. Tu sais que j'ai été favorable à tes voïages; que pour te les faciliter, j'ai précipité les heures de la nuit, & retardé celles du jour; me levant chaque jour plus soigneuse que de coûtume, de te faire naître le matin, à mesure que tu avançois davantage vers mon empire. Maintenant les destinées défendent ce que tu desires avec tant de passion; parce qu'un jour que j'étois en colére de quelque injure que j'avois reçûë, je jurai par les eaux du Stix; je jurai, je te l'avouë, de ne me plus engager jamais d'amitié avec aucun homme mortel, depuis que Céphale, qui ne voulut pas violer la fidélité qu'il avoit voüée à sa Procris, méprisa mes beautez. Mais quoi? sache qu'encor qu'il ne soit pas permis aux Dieux de fausser un serment de cette conséquence; ton mal néamoins ne sera pas sans remede. Ces froides rosées, que j'épanche de ma chevelure sur ta tête; alors elle secoüa ses cheveux humides, & apuïant sa tête sur sa main droite, faisant quelques tours sur un pié, de la même façon que se comportent les femmes Indiennes en leurs danses, avec leurs cheveux flotans sur leurs épaules, elle m'arrosa tout de frimats; & en même-tems, je sentis, en tremblant & transi de froid, que mon cœur se glaçoit; & cependant elle disoit, que ces divines & célestes humiditez éteignent en toi les flâmes criminelles que tu as conçuës pour moi. S'étant ensuite tournée vers moi en soûriant, avec ce visage gai, qui rend le Ciel serain, me prenant par la main, elle me conduisit, par ses apartemens les plus secrets, dans un jardin, où l'ombre des cèdres élevez, &

Ovid. Metham. l. 7.

Description de l'auteur.

des palmiers plus droits que des joncs, au milieu d'une infinité de diférends roseaux odoriférans, qui embellissent les bords des ruisseaux, qui coulent incessamment parmi les senteurs des amômes, des nards & des panacées, parmi les costi salutaires & bienfaisans, & que les piquans cinnamômes, dans le sein des herbes môles, délicates, & d'une infinité de fleurs, dont l'odeur & les qualitez sont rares, mille & mille Nimphes, non moins gentilles, & belles, qu'honnêtes, & chez lesquelles toutes les vertus sont en leur trône, folâtrent, & se divertissent. Et de toutes celles-là, elle apella *Gioerida*, qu'elle ne choisit pàs assurément d'entre les moindres, & aïant aproché la main de cette Nimphe de la mienne, elle ajoûta; de toutes les Nimphes que je chéris, & que j'estime davantage, les Cieux de toute éternité t'ont destiné celle-ci. Enfin celle que la prudente & sage Fronuse te promit, s'il t'en souvient, sur le bord de *Sebetho*, est celle-là même que je te donne aujourd'hui, pour te refaire des travaux que tu as souferts à ma considération, afin que vivant avec toi dans un chaste & perpétuel amour, jusqu'à la fin de tes jours, tu deviennes, s'il plaît au Ciel, pere fortuné d'une belle & fameuse lignée. Peu de tems après m'aïant presenté une bague, dans le chaton de laquelle on avoit enchassé une pierre précieuse étrangére, que les Levantins apellent *Elmon*, & les Arabes *Science*, elle me dit que je la prisse, & que j'en devois estimer la pierre; parce qu'elle avoit des vertus & des propriétez, très-particuliéres & très-

Voïez le livre 7. de l'Auteur, intitulé Améni Pescatorii.

ra-

rares; mais entr'autres, qu'à quelqu'heure que ce fut que j'en touchasse la langue, la partie postérieure, & la plus élevée de la tête, je pourrois changer d'autant de formes humaines que je voudrois; que le visage, la taille, le port, & le parler se changeant en moi, quand & comment il me plairoit, j'irois inconnu lorsque je le desirerois, & avec toute la sûreté imaginable, parmi toute sorte de gens. Estime ce present, me dit-elle, parce que son prix n'est pas commun; sache qu'il te sera très-utile & profitable, parmi les peuples barbares, & les nations étrangéres que tu dois parcourir.

La belle Aurore me congédia avec ces paroles, qu'elle acompagna du riche present de cette bague & de la Nimphe; & rempli de joïe, & de contentement, je ne fus pas plûtôt sorti de ses apartemens, que je connus, par ma propre expérience, la valeur de cette pierre miraculeuse. O prodige étonnant! mon visage se changea; & avec le visage, la voix, & la parole se changent aussi, tout autant de fois que je le desire, & de la façon que je le veux; & ce changement est si considérable, que les Scithes me prennent pour un Scithe; les Arabes pour un Arabe; les Persans pour un Persan; les Chaldéens pour un Chaldéen, & ainsi quelqu'autre que ce soit, en la forme duquel je desire me transformer. Ensuite de tout ceci, que puis-je dire de la Nimphe? ou soit que la beauté de son corps & de son esprit, qui n'est pas commune, ait fait impression sur mon ame, & captivé tous mes sens, ou que ce fut un ouvrage de

Belle fiction.

la Déesse, qui la voulu de la sorte; je ne l'ai pas plûtôt vûë, que lui ai voué tous mes amours. Plus je la posséde, plus je desire de la posséder. Et enfin je l'estime à un point, que depuis ce moment j'ose dire, que la seule *Gioerida* a été l'unique objet de ma pensée, & la flâme de mon cœur. Mes Muses ne sont ocupées que pour *Gioerida* seulement. Les Roïaumes, les mers, les fleuves, les forêts, & les montagnes, connoissent à present *Gioerida* par mes écrits. Ce sera par ce moïen que les siécles à venir admireront *Gioerida*; & si je vis encor quelque-tems, je ferai un jour à *Gioerida* une si belle couronne de fleurs incorruptibles, que j'espére de cueillir sur le Parnasse, qu'elle passera en beauté celle des étoiles d'Ariadne.

Voiez la 9. Lettre de cette seconde partie.

Que l'ingrate *Clriane* vive contente, avec ce bouru qu'elle a choisi pour son amant plus fidèle. Qu'elle vive; & qu'elle vive, sans se souvenir jamais de moi, puisqu'elle en croit faire une action héroïque; car à present elle m'est fort indiférente. Que *Corinée*, toute chaste qu'elle est, conserve seulement aux piés du Mont Palatin les feux de la Déesse Vesta: il me sufit qu'elle ait pour moi des sentimens d'honneur; & qu'éloquente & sage, elle m'explique les beaux secrets des Livres des Sibilles. Que Bélise continuë ses assiduitez envers Diane, puisqu'il ne s'est trouvé personne digne de ses beautez. Que *Corimaure* enfin soit indulgente; que *Clérine*, avec *Cipasse*, pardonne de bon cœur. Je ne les haïs pas, & ne les ai pas mises en oubli; mais pour me conformer à mon sort, je serai fidèle

toute ma vie à celle que le Ciel m'a destinée, & avec laquelle il m'a uni d un lien éternel & légitime.

Mais comment est-ce que j'ai passé les bornes que je m'étois proposées? Où m'a emporté *Apollon?* Je vous demande excuse, mon cher *Mario*, si j'extravague quelquesfois? Puisqu'il n'est rien qui plaise davantage, que de s'évaporer & de jetter son feu en écrivant, quand on ne le peut autrement & de vive voix; & que c'est une chose importune & facheuse, après l'expérience que j'en ai, de n'avoir pas auprès de soi, je ne dis pas un homme savant dans l'Ecriture Sainte & prophane, avec qui conférer des doutes qui se rencontrent, ni un homme consommé dans les histoires, dans l'antiquité, & dans les autres sciences spirituelles & délicates, avec qui s'entretenir, & en se divertissant faire quelques progrès; mais ce qui est de plus incommode, non pas seulement un pauvre Poëte, avec qui, par récréation, pouvoir dire de tems en tems quatre paroles agréables.

Le sieur della Vallé se plaint de n'avoir personne avec qui conférer.

Jusqu'à present j'ai écrit à *Ferhabad*, la premiére & la seconde semaine du mois de Mai dernier; & je croïois alors pouvoir envoïer de-là cette lettre avant que de partir; mais depuis, faute d'ocasion, & d'un messager fidèle, & à cause de mon départ imprévû, qui suivit immédiatement celui du Roi, il m'a été impossible de l'envoïer comme je desirois; desorte que, jusqu'à cette heure, je l'ai gardée imparfaite de la sorte, comme elle l'étoit alors; & à present que j'ai le loisir, & la commodité de l'envoïer par un Pere Augustin, qui est arrivé de l'In-

l'Inde, & qui va d'ici droit à Rome, j'y ajoûterai, si le tems me le permet, les circonstances de toutes les choses qui me sont arrivées depuis, jusqu'à cette heure.

Le Roi partit inopinément de *Ferhabad* pour Cazuin, le 11. Mai, & plûtôt qu'il ne pensoit, sur quelques nouvelles qu'il reçût de la Turquie, qui l'y engagérent. En même-tems que le Roi quite un lieu; parce qu'on ne le sait jamais assurément, non pas même une heure auparavant; les gens de guerre qui se trouvent auprès de lui décampent aussi incontinent, & le suivent, sur quelque route que ce soit qu'il ait prise, sans savoir, ni s'informer du lieu où il va. Ce départ imprévû, & cette marche incertaine, ne sont pas néamoins incommodes à l'armée; parce qu'on est persuadé que les choses se passent ordinairement de la sorte; & dans cette incertitude, un chacun est en état de partir à toutes les heures du jour. Le Roi entreprit donc ce voïage, non pas par le droit chemin; mais en tournant un peu par la Province de Chilan; & je croi que ce fut pour y considérer quelque chose qu'il n'avoit pas vûë depuis long-tems, & pour faire une grande chasse, que l'on préparoit depuis quelques années en un certain endroit de ce païs. Mais parce que le Roi va ordinairement seul avec ses femmes, & très-peu de suite, on ne le voit jamais; desorte que sans se mettre en peine du chemin qu'il tenoit, l'armée prit une autre route, la plus droite, & la plus commode, pour se rendre à *Cazuin*, & qui est la même que celle d'*Hispahan*, jusqu'à *Firazcuh*.

Le Roi de Perse va ordinairement seul avec ses femmes lorsqu'il fait voïage.

L'on

L'on ne m'avoit rien dit de la chasse qu'on avoit préparée dans *Chilan;* parce que si j'en eusse été informé, vous devez croire, que je n'aurois pas manqué de m'y rendre, & de suivre le Roi, quelqu'incommodité qui s'y fût rencontrée. Mais le *Vizir de Mazanderan* m'aïant assûré que si je suivois le Roi, je soufrirois infiniment, & que je ne le verrois pas pour cela; parce qu'il aloit seul avec les femmes; je lui donnai les mains; & sur les avis qu'il me donna, que je ne devois pas négliger l'ocasion du reste de l'armée, qui marchoit par le droit chemin, je pris résolution de joindre ces troupes pour ma commodité, dans le dessein de demeurer dans Firuzcuh pour y atendre le Roi, suposé que j'y arrivasse devant lui; parce que l'on y avoit aussi préparé une grande chasse, où le Roi, qui savoit qu'elle y seroit parfaitement belle, desiroit que nous autres, qui étions ses hôtes, en fussions spectateurs, & que nous en eussions le divertissement.

Le sieur della Vallé part pour Ca[illegible]zuin.

Le même jour que le Roi partit, il congédia premiérement ce Cosaque, qui s'apelloit Etienne, duquel je vous ai entretenu ci-dessus, & le renvoïa vers ses compagnons, sous la conduite de certains domestiques de ce *Bagred Mirza*, qui l'avoient acompagné avec beaucoup de soin, & le régala en cette ocasion de plusieurs vestes de toile d'or, & de quelque somme d'argent très-considérable. Il se chargea d'une seule lettre, qu'il écrivoit à leur commandant, de laquelle j'ai pris la copie, & que je conserve parmi mes autres écrits. Elle contient, entr'autres choses, que cét homme

me

me ne savoit pas parler la langue du païs; c'est pourquoi il le prioit d'en envoïer d'autres, avec lesquels on pût traiter d'afaires; le Roi témoignant qu'il desiroit de faire amitié ensemble, & de s'entretenir avec eux de plusieurs matiéres d'Etat. Mais il envoïa à *Bagred Mirza*, qui étoit son sujet, plusieurs autres lettres, avec quelques ordres qu'il lui prescrivoit concernant cette afaire; &, selon moi, il se comporta en cette ocasion en grand politique, & avec beaucoup de prudence; parce qu'en éfet le Cosaque, qui se retiroit, non pas tant faute de capacité, que d'intelligence dans la langue, ne pouvoit pas négocier des afaires d'importance; vû principalement qu'il n'en avoit aucune commission spéciale & particuliére. J'écrivis aussi une lettre, par ce même Etienne, aux soldats Cosaques ses compagnons, qui étoient restez à *Basciaciuc*, & les exhortai de venir à la Cour de Perse, afin de former quelque belle entreprise contre les Turcs; avec protestation, de ma part, de les servir auprès du Roi en ces quartiers; de leur donner tous mes soins, & de les apuïer de tout le crédit que j'avois aquis.

Le sieur de la Vallé lui donne quelques lettres pour ses compagnons.

Deux jours après que le Roi fut parti; parce que quand on va sur des routes connuës & assurées, un chacun prend sa commodité; les uns devant, & les autres derriére, sans aucune sujétion; je me mis aussi en chemin, sur le soir du Dimanche 13. de Mai, marchant toûjours de nuit, comme les autres, pour éviter la chaleur de la saison, qui commençoit déja à faire d'étranges impressions. Je sai à present, par ma pro-

propre expérience, qu'il n'y a rien de plus agréable que de marcher la nuit, en quelque-tems que ce soit de l'année, & se reposer le long du jour, toûjours à l'ombre & au frais. Il n'y a rien qui contribuë davantage à la santé, sans que l'on doive craindre que le changement d'air y soit préjudiciable, & qu'il la puisse aucunement altérer. Je ne doute point qu'on ne s'en trouvât mieux, si l'on en usoit de la sorte en Italie, où pour un voïage que l'on entreprendra seulement de Naples à Rome en certains tems de l'année, il faut souvent perdre la vie. Et il ne sufit pas de dire, que l'air est peut-être meilleur ici, & que par cette raison on s'y porte mieux; parce que cela n'est point. Mais il est évident, que ces éfets diférens que nous atribuons au changement d'air, ne procédent simplement que de l'extrême chaleur que nous éprouvons le long du jour au soleil. Et l'on dit ici, comme une vérité constante & véritable, que si quelqu'un entreprenoit un voïage, & qu'il marchât le long du jour, au moins pendant les chaleurs de l'été, il en mourroit infailliblement, ou bien il en seroit malade à l'extrémité. C'est pour cela que comme ces gens-ci, qui sont dans un mouvement perpétuel; qui sont obligez de voïager en tout tems, & plus pendant l'été, lorsque le soleil fait de plus puissantes impressions; parce qu'alors on va à la guerre, se sont avisez, pour se défendre de leurs violences, de ne marcher que la nuit, contre nos usages, qui ne sont pas fondez sur ces belles expériences, dont ils sont en possession, & qui condannent notre conduite

Dans les voïages que les Persans entreprenent, ils ne cheminent que la nuit.

foi-

foible & languiſſante, ſur des précautions ſi juſtes & de ſi grande importance.

L'ordre qu'ils obſervent dans leur marche.

L'ordre de leur marche eſt tel. A l'heure de complies, ou un peu plus tard, & de nuit même, quelquefois après ſoupé, quoiqu'alors on ne tienne pas table fort longtems, l'*Haram*, les chariots de bagage, & ceux qui conduiſent les chameaux, ſe mêtent en chemin, & vont les premiers. Une heure après, ou quand il nous plaît, nous les ſuivions à cheval; doublant le pas, nous les devançons ſur la route, & marchons inceſſamment, juſqu'à ce que le ſommeil nous invite à la retraite, en quelque lieu écarté & commode, où ſous des arbres, ou auprès de quelque ruiſſeau, qui coulera agréablement. Là, après avoir préparé le lit, dont je vous ai parlé ci-deſſus & que l'on porte dans la valiſe pour le maître, & pour les ſerviteurs, leurs capes & leurs groſſes couvertures, ou choſes choſes ſemblables, on dort tout boté, au moins ceux qui ne ſe veulent pas déchauſſer, juſqu'à ce que le ſommeil ſoit paſſé, que le bagage ſoit arrivé, & que le jour commence à paroître. Alors on remonte à cheval, & l'on marche de compagnie avec l'*Haram*, en atendant le lever du ſoleil, juſqu'à la premiére retraite, ou auprès de quelque Bourg, s'il y en a, dans les maiſons duquel, les uns ſe repoſent, & les autres pour l'ordinaire, dans la campagne, ſous de petites tentes, que l'on dreſſe, & que l'on plie en peu de tems, ou bien auprès de quelque ruiſſeau, s'il n'y a point de Bourg, & où il ſe trouvera de l'herbe pour les animaux. Les femmes, & les ſer-

viteurs

viteurs qui acompagnent le bagage, ont déja assez pris de repos pour leur faire avancer chemin, au pas des chameaux, qui est lent extrémement. Mais, selon moi, ma litiére est la chose la plus commode de l'armée pour cette sorte de marche. Les femmes du Roi même n'en ont point de semblable. En éfet, je les plains, parce qu'elles sont fort incommodées dans leur *Chiecevé*, ou petits brancards, comme sont tous ceux qui se font dans la Perse; & je ne conçois pas comment elles y peuvent, non pas dormir, mais demeurer seulement. Néamoins l'habitude qu'elles en ont, leur fait surmonter la dificulté & l'incommodité qui s'y rencontre.

Les brancards de Perse ne sont pas commodes pour voïager.

Après que l'on s'est campé le matin; parce que dans les lieux suspects & dangereux on s'arrête, & on marche de compagnie. Mais dans ces lieux, où il y a sûreté, comme sont ceux qui se rencontrent sur cette route, chacun va à sa fantaisie, & fait alte où bon lui semble; les uns deça, les autres de-là. L'un dormira quelque espace de tems, & un autre tout le long du jour. Pendant ce tems-là, les serviteurs n'ont d'autre soin que d'aprêter à manger pour le matin, que l'on sert ordinairement devant midi, si ce que l'on a préparé est cuit, ou si l'on a apétit; & pour le soir, toûjours quelqu'autre chose que l'on sert fort tard, & que l'on mange pendant que l'on charge les animaux de bagage, à quoi on emploïe ordinairement une bonne heure. D'ailleurs sur le chemin, durant la nuit, on ne manque point de divertissemens pour vaincre le sommeil; parce que vous pou-

pouvez vous imaginer, lorsqu'une armée passe, le chemin est toûjours rempli d'une infinité de gens: desorte que souvent on rencontre de ses amis, avec lesquels on s'entretient; & quand on ne feroit autre chose, que de demander à tous momens, à qui apartiennent ces chameaux? De qui est cét *Haram?* Le tems se passe si agréablement, qu'à peine on s'en peut apercevoir. Et de cette façon nous arrivâmes à *Firuzcuh*, en quatre ou cinq jours seulement; c'est-à-dire en peu de tems, en comparaison de l'autrefois; parce que les chemins étoient secs & bons, & sans toutes ces bouës que nous avions traversées auparavant.

On fait civilité au sieur della Vallé.

La premiere retraite que nous fîmes fut dans la ville de *Saru*, dans la maison de ceux-là mêmes qui nous avoient logez en allant, & qui nous atendoient, avec leur civilité ordinaire, dès qu'ils commencérent à voir filer l'armée; desorte qu'ils nous ouvrirent, incontinent qu'ils nous entendirent fraper à la porte, le matin devant le jour. Aprés en avoir passé deux autres, où nous nous étions arrêtez à l'autre voïage que nous fîmes; savoir, celle de la forêt, & celle de *Talara-Pest*, & marché deux lieuës, nous nous rendîmes à un fort mauvais poste, qu'on apelle *Scirgah*, dans lequel nous n'avions pas logé en alant. La troisiéme traite fut de quatre lieuës seulement, à cause des montagnes qu'il nous falut traverser, & qui rendoient le chemin dificile à un point, que les chameaux tomboient souvent; desorte que nous étions souvent ocupez à charger & à décharger; & laissant derriére nous le Bourg

Girù,

Girù, de ces belles & civiles Dames, nous allâmes à *Mioni Kielle*, où nous avions logé une autrefois. Nous terminâmes la quatriéme retraite, faute d'un meilleur endroit, auprès de l'un de ces châteaux ruinez, qui sont, comme je vous ai dit, dans le commencement de la valée, en entrant dans le Mazanderan : & ce château ruiné, qui est quelque peu éloigné du grand chemin, sur la cime d'une montagne, se nomme *Aluend*. Le chemin ne fut que de quatre lieuës, tout au plus : parce qu'acompagnant les chameaux, on ne peut pas avancer beaucoup; outre que l'armée marche toûjours lentement. Mais le lieu où nous nous reposâmes, ne pouvoit pas nous être plus avantageux, à cause de l'herbe & de l'eau qui s'y trouve sur le penchant de la valée, au-delà de laquelle, sur une petite montagne, on avoit élevé plusieurs tentes noires, qui apartiennent aux Arabes ; mais de ceux qui demeurent dans le *Mazanderan*, qui se rendent pendant l'hiver, dans les bourgs & villages ; & l'été dans la campagne, avec leurs troupeaux, pour les faire paître à l'ombre des montagnes.

Il marque les lieux par où il passe.

D'abord que notre pavillon fut dressé, quelques femmes, fort afables & fort civiles, à leur ordinaire, s'y rendirent de ces tentes, presentérent à Madame Maani quelque laitage, & d'autres choses à manger ; & comme elle est naturellement bienfaisante & curieuse, après les avoir régalées, & contraintes de rester pour dîner avec nous, sous notre pavillon, elle voulut les acompagner dans leurs tentes, afin d'en considérer de plus près la structure. Je lui fis compa-

Curiosité de Madame Maani.

pagnie jusques-là ; & dans le fonds de la vallée, que nous traversâmes, je trouvai auprès d'un ruisseau quantité d'absinthe sauvage, que je n'avois pas encor vûë dans la Perse, & plusieurs autres plantes odoriferentes & curieuses, qui me sont inconnuës.

Civilité de quelques femmes Arabes envers elle.

Etans arrivez dans une tente fort propre, remplie de toute sorte de marchandise, & de meubles, jusqu'à des tapis; mais grossiers, comme pour de pauvres gens, & qui apartenoit à la personne qui nous conduisoit, tous les autres y acoururent pour nous voir, principalement les femmes. Mais nous n'y fûmes pas plûtôt entrez, qu'on nous obligea de manger derechef; parce que loger, selon leur coûtume, comme on dit ici, ou recevoir visite, sans presenter la collation, seroit une incivilité qu'on ne pardonneroit jamais. O qu'Horatio Pagnano vivroit content en ces quartiers! Mais je me trompe; parce qu'il n'y a point de vin, & que l'on n'y boit que de l'eau. Je me trompe encor néamoins ; car quoi que dans la campagne, parmi les Mazanderanites, on ne boive que de l'eau, toutefois il est constant que dans les villes, dans l'armée, & par tout ailleurs, avec les *Chizilbasci*, on y boit de très-excellent vin, qu'il y en a toûjours quantité; & souvent même on tient table depuis le matin jusqu'au soir, dans un épanchement de vin extraordinaire, où celui qui en boit davantage est estimé le plus galant homme. Mais je vous assure que je n'y ai pas aquis grande réputation; parce que je n'en bois jamais, excepté quelquefois, lorsque je me rencontre avec le Roi, je ne puis me dis-

dispenser avec honneur d'en boire dans sa tasse.

Mais sans parler davantage de tout cela, les femmes de ce païs nous presentérent une chose entr'autres qui m'agréa fort; savoir, un fromage de petit lait, recuit & caillé une seconde fois, que l'on avoit mis en piéces avec une cuillere, en forme de crême séche & épaisse, dans une liqueur douce, qu'ils apellent *Dusciab*, & dont les Orientaux se servent souvent dans leurs ragoûts ordinaires. Je croi que cette liqueur se fait comme le vin doux que nous cuisons; & je croi même que ce n'est rien autre chose que du vin cuit; mais en cela diférent, & meilleur que le nôtre; que la couleur en est plus belle, & qu'il n'a pas ce goût de médecine & de fumée, inséparable du nôtre. On nous régala de ce délicieux metz, & de plusieurs autres sortes de viandes grossiéres, mais excellentes, & principalement d'un certain sucre, que l'on ramasse, & que l'on mange dans le Mazanderan, comme il vient naturellement des cannes; c'est-à-dire grossier, & un peu rougeâtre, dont nous mangeâmes en la compagnie d'environ vingt Dames ou Damoiselles. Elles me firent souvenir, tant par leur beauté, que par leur civilité, & complaisance dans la conversation des Bergéres & des Nimphes d'Arcadie, si fameuses parmi les Poëtes : parce qu'au moins, en bonne grace & courtoisie, elles ne surpassoient pas celles de Mazanderan.

Elles régalérent le sieur della Vallé, & Madame Maani.

Cette conversation étant finie, avec plusieurs complimens réciproques, des paroles

les très-obligeantes, & avec quelque régal d'écharpes, de voiles, & d'autres galanteries, que Madame Maani leur fit à toutes; nous retournâmes à notre pavillon, où après avoir chargé les chameaux, nous marchâmes presque toute la nuit; de-sorte qu'après avoir fait quatre autres lieuës au-delà du *Manzanderan*, nous arrivâmes à *Firuzcuh*, & y demeurâmes pour y faire la cinquiéme & derniére pose.

Il étoit plus d'une heure devant le jour, du vendredi 18. de Mai, lorsque nous arrivâmes à *Firuzcuh*: mais nous trouvâmes que la maison de ceux chez qui nous avions logé l'autrefois étoit ocupée, comme toutes les autres, par divers particuliers; de maniére que nous nous vîmes frustrez de nos espérances: parce qu'en éfet on nous dit que ce logis étoit ocupé par une Begum, cousine du Roi, & fille de ce Roi *Ismaël* II. pour ainsi dire, lequel, depuis la mort de *Thamasp* son pere, ne régna qu'un an seulement, & fut massacré, auquel succéda le Roi *Muhammed Choda bendé* son cadet, & pere du Roi Abbas, qui vit glorieusement aujourd'hui.

Rencontre d'une cousine du Roi de Perse.

Cette Begum étoit encor dans les flancs de sa mere, lorsque le Roi son pere fut tué. Ainsi, selon la suputation que j'ai faite, elle doit avoir environ cinquante ans, quoiqu'elle soit fraîche, & dans un embonpoint loüable. Etant encor jeune, elle fut mariée à un certain *Soliman Chan*, qui a été quelque espace de tems Gouverneur de la ville de Cazuin. Mais à present il est prisonnier dans la même ville, pour quelques crimes dont on le charge, & dans la dis-

disgrace du Roi depuis long-tems. Elle étoit donc allée à *Ferhabad*, pour suplier le Roi, ou qu'il rendît la liberté à son mari, & qu'il le délivrât de la prison, où il le captivoit depuis tant de mois, ou qu'il lui permît de répudier ce mari, & peut-être d'en prendre un autre; parce qu'encor que dans l'Orient de semblables femmes soient avancées en âge, elles n'ont point de honte néamoins de se marier nouvellement. Sur la réponse que le Roi lui fit, que quand il seroit à *Cazuin* il termineroit ses afaires; elle s'en retournoit alors à *Cazuin*, avec les autres, où elle demeuroit ordinairement. Mais parce qu'on nous assura qu'elle vouloit partir à la pointe du jour, nous y demeurâmes dans cette espérance, & nous couchâmes tous vétus; Madame Maani dans sa litiére, & nous autres sur nos couvertures, que nous avions étenduës par terre, en un endroit qui nous sembla le plus commode, & qui n'en étoit pas fort éloigné. Et un peu devant le jour, au moment qu'elle se mit sur le chemin, nous entrâmes dans la maison d'où tout ce train étoit sorti, afin de nous reposer & d'y dormir plus commodément.

La résolution auprès du même Roi.

Pendant que nous préparions les lits, un vieillard, qu'ils apellent *Lala*; c'est-à-dire, le Gouverneur de la *Begum*, entra dans la chambre avec deux femmes, disant que leur Maîtresse y avoit perdu une bague, & qu'ils la desiroient chercher; parce que cette perte seroit très-sensible à la *Begum*, & qu'elle s'étoit arrêtée exprès en chemin, avec ses chameaux & son bagage, en atendant l'éfet de leurs soins & de leur dili-

gence. De maniére que pour lui rendre service, nous les aidâmes aussi à chercher, & renversâmes toute la chambre, mais inutilement ; si bien qu'ils s'en retournérent fort afligez ; principalement une, qui étoit esclave, & qui craignoit sans doute d'en être châtiée. Pendant ce tems-là, nous nous désabillâmes, pour nous reposer & dormir tout de bon.

Nous ne fûmes pas plûtôt au lit, que le vieillard retourna une seconde fois, & nous dit que la *Begum* nous suplioit d'excuser l'incommodité qu'elle nous donnoit ; mais que cette bague, quoiqu'elle ne fut pas d'un prix extraordinaire, elle avoit néamoins été faite en certain tems de la lune, que les Mahométans observent avec de certaines superstitions ; c'est pourquoi elle l'estimoit infiniment, & qu'elle lui étoit utile ; partant qu'elle nous prioit de lui permettre d'entrer dans la chambre, & qu'elle desiroit la venir chercher elle-même. Je vous avouë qu'alors j'étois acablé de sommeil. Néamoins quand il s'agit de rendre service à des Dames, & principalement de cette qualité, il faut que le sommeil, & quelqu'autre chose que ce soit, céde généreusement. Je pris donc aussi-tôt mes habits, je me retirai dans une autre chambre ; parce qu'en ces quartiers les femmes ne se laissent pas voir volontiers aux hommes. En même-tems la *Begum* entra, avec ses femmes ; mais je croi que cette bague ne lui servit que de prétexte, parce qu'elles ne se mirent pas trop en peine de la chercher, & qu'elle ne venoit seulement que pour nous voir par curiosité, sur ce que ces fem-

Elle la vient chercher elle-même.

femmes lui avoient raporté que nous étions étrangers ; & tous gens de bonne mine, & moi particuliérement, qui avois de grandes moustaches à la mode des Persans, chose qu'ils estiment beaucoup. Et peut-être qu'ils s'étonnoient, comme il arrive souvent, même en nos quartiers, à de certains nigauds, qui n'ont jamais rien vû que leur païs, & qui se persuadent qu'il n'est rien dans le monde qui lui soit comparable, de trouver en des personnes étrangéres des choses qu'ils estiment le plus.

La *Begum* entra donc dans la chambre, & passa tout le tems en complimens & en conversation avec Madame Maani ; & contractérent ensemble une amitié, qui a continué depuis, & qui s'augmenta dans Cazuin. Elle lui recommanda seulement, fort sérieusement, que si elle trouvoit cette bague de la lui porter à Cazuin ; & surtout qu'elle ne manquât pas de lui donner avis de son arrivée, afin de se voir & s'entretenir plus particuliérement. Elle se retira enfin, & prit congé de nous, en des termes très-civils, & très-obligeans, pendant que l'esclave se desespéroit ; parce qu'il lui sembloit de mauvaise grace de m'avoir fait lever du lit, moi qui étois, selon eux, de si bonne mine, & qui avois de si belles moustaches ; & sans diférer davantage, nous nous couchâmes derechef pour tâcher de dormir. **Elle fit grande amitié avec Madame Maani.**

Le Roi n'étoit pas encor arrivé à *Firuzcuh ;* & on ne savoit pas même quand il y arriveroit. Mais sur les assurances que l'on me donna, que la chasse se faisoit dans une valée, entre de certaines montagnes, éloi-

gnées du grand chemin, à deux lieuës ou environ de Firuzcuh; j'en partis le Dimanche vingtiéme de Mai pour me rendre en cét endroit. J'y fis dresser mes pavillons; je veux dire au milieu de la campagne, dans un endroit que l'eau & le fourage rendoient fort commode & avantageux, & qui étoit sur la route, à moitié chemin de *Firuzcuh*, & du lieu de la chasse. Mais on ne savoit pas quel chemin le Roi tiendroit pour s'y rendre. Je me campai donc en cét endroit, fort commode, proche de la chasse, & d'où j'étois assuré que je verrois le Roi. Je fis dresser mes tentes sur le bord d'une riviére, qui coule auprès d'un hameau de trois ou quatre maisons seulement, qu'ils nomment *Nimevan*. Et parce qu'il y avoit toutes les aparences que je demeurerois plusieurs jours en cét endroit, je fis dresser, pour la prémiére fois, ma maison de toile toute entiére; c'est-à-dire, tous mes pavillons, grands & petits, dont je formai une cour, une sale, une chambre, avec son anti-chambre, une galerie, avec les autres lieux nécessaires; & de cette façon, je me résolus d'atendre le Roi dans ce nouveau Palais, le plus commodément qu'il me seroit possible. Mais j'oubliois de vous dire, qu'avant de quiter *Firuzcuh*, nous fûmes assez heureux de trouver la bague de la *Begum*, qui n'étoit simplement qu'une turquoise quarrée, en forme de table, au milieu de deux petits rubis. Néamoins Madame *Maani* la prit, & la conserva avec beaucoup de soin, afin de la lui remettre entre les mains, aussi-tôt après que nous serions arrivez à *Cazuin*, quoiqu'elle s'étonnât

Le sieur della Vallé continuë son chemin.

La bague de la Begum se trouva en la chambre de Madame Maani.

nât fort qu'une personne de qualité se mît tant en peine pour une chose de si peu de valeur, à moins que ce ne fût en vûë de cette superstition, dont on nous avoit parlé.

Le vingt-deuxiéme de Mai, je me résolus d'aller un peu voir le lieu de la chasse, &, par ocasion, de rendre visite à *Effendiar Beig*, qui y étoit arrivé, à ce que l'on me dit, pour y faire préparer les choses nécessaires, & à *Muhammed Saleh Beig* aussi, frére du Vizir de *Mazanderan*, qui s'y étoit rendu avec lui. Pour aller de mon pavillon en cét endroit, il faloit traverser une montagne fort dificile, sur laquelle il n'y a point de route, qu'une certaine ouverture très-étroite de la même montagne, par où entre des morceaux de rochers inégaux, un gros ruisseau coule avec impétuosité. Sa chûte fait un bruit extraordinaire; & c'est celui-là même qui passe au pié de notre logement, dont je vous ai parlé; desorte que pour s'y rendre, il faut nécessairement marcher dans ce ruisseau, la longueur de la portée d'un coup de fusil. Je vous assure que ce trajet sembleroit fort dificile & fort dangereux à ceux qui ne l'auroient jamais fait. Néamoins il y a sûreté; & même les gens de pié y vont ordinairement; parce qu'il n'y a point d'autre chemin. Mais lorsque les eaux sont grosses, il est impossible d'y passer, non pas même à cheval. Après avoir traversé cette montagne, l'on trouve une valée fort agréable, d'une belle longueur, fermée de montagnes tout à l'entour, & qui est bornée d'une petite prérie, qui a environ deux milles de tour, & dans une si belle si-

tuation, qu'outre qu'il semble que la nature ait pris plaisir à la disposer ainsi en rond, en forme de théâtre, elle est très-étroitement environnée de montagnes.

Le Roi de Perse n'a point de meute de chiens pour les grandes chasses.

Le Roi donc avoit ordonné de la chasse en cét endroit ; & pour relancer de toutes les valées, & de toutes les montagnes des environs, les bêtes fauves, que l'on y avoit conservées depuis si long-tems, il avoit fait conduire de tout le païs circonvoisin, & des environs de Mazanderan, plusieurs milliers d'hommes ; parce que dans l'Orient ces sortes de gens y font l'office de limiers, & d'autres chiens de chasse. En un certain endroit, où la valée est un peu couverte, il avoit fait faire une haïe de branches d'arbres, aussi forte qu'une muraille, & de la longueur d'une montagne à l'autre, pour fermer cét espace qui les sépare, que je vous ai spécifié, & si haute, qu'un homme à cheval n'y peut ateindre de la main, afin que les animaux ne pussent se sauver de ce champ de bataille, & se répandre deça & delà. Entreprise certainement très-curieuse, & qui avoit ocupé grand nombre d'hommes l'espace de plusieurs jours.

Il ne se sert que d'hommes pour relancer les bêtes.

Ce fut par ce moïen-là que les bêtes fauves furent contraintes de se rendre dans ladite prairie, tant par ces chasseurs, qui les relançoient incessamment, & le peu d'espace de la valée fermée de tous côtez, que l'épouvente que leur donnérent sur les routes ces mêmes chasseurs, dont la valée devoit sans doute être couverte. Et afin qu'elles ne s'écartassent pas sur les montagnes, au moins sur le penchant de celles

qui

qui environnoient cette prairie, on y avoit tendu tout à l'entour de gros filets de corde, une fois plus hauts que les haïes, que l'on avoit élevez & atachez sur des pieux; de maniére qu'il n'y avoit point d'animal, pour vîte & leger qu'il fut, qui pût sauter par-dessus.

Je sai que l'on envoïa de Ferhabad trois cens charges de chameaux de ces filets. A la vérité tous n'y servirent pas; car la prairie n'étoit pas si spacieuse, qu'il n'y en eût de reste, & qu'une partie ne fût inutile; néamoins vous pourrez juger, par cette quantité, que ces préparatifs étoient dignes d'un Roi. Ce Prince, sans doute, devoit paroître au milieu de ce champ de bataille, avec ceux de sa suite, tuant de sa main les animaux qui se presentoient à lui, avec l'épée ou l'arquebuse, ou les prenant en vie, pour leur charger les oreilles de plaques d'or, sur lesquelles son nom étoit gravé, ou de quelqu'autres marques semblables pour les reconnoître, & ensuite leur donner la liberté, comme ils ont acoûtumé de faire très-souvent. Quelquefois même il s'est rencontré, en de semblables chasses, que des animaux se sont rendus entre les mains des chasseurs, qui portoient les chifres du Roi *Tahamasp*, du Roi *Ismael Sofi*, & de plusieurs autres très-anciens, & qui avoient plusieurs fois passé par les mains des Rois; ce qui est assurément quelque chose de curieux & de galant.

Et afin que les femmes en eussent le divertissement, ils avoient exprès bâti une maison pour elles; c'est-à-dire, une gale-

rie fort longue, sur une des montagnes voisines, au-delà des filets à un endroit fort élevé, qui commandoit sur toute la prérie, & chargée de croisées sur le devant d'un bout à l'autre, fermée de jalousies, d'où elles pouvoient voir facilement, & tuer même de ces animaux à coups d'arquebuze, dont elles se servent avec beaucoup d'adresse, particuliérement lorsque les hommes se trouvent dans le pré : mais quand ils n'y sont pas, elles montent franchement à cheval, & donnent des preuves de leur dextérité, avec l'épée & les fléches.

Essendiar Beig, qui avoit l'intendance de toutes ces choses, me les montra avec beaucoup d'assiduité, & m'assura en même-tems, qu'il avoit fait bâtir en deux jours seulement l'apartement des femmes, qu'il me fit voir par dedans. Selon moi, c'étoit beaucoup, parce qu'il étoit fermé de murailles, tout à l'entour, & couvert de bonnes solives, avec des planchers en forme d'une plate-forme carelée par-dessus; & enfin tout ce qui en dépendoit, & ce qui étoit néceſſaire : mais la quantité d'ouvriers, qui ne sont pas moins promts à obéïr, qu'à travailler, jointe à la facilité de trouver les matériaux néceſſaires, produit toutes ces merveilles. La maison fut achevée précisément ce soir-là. C'est pourquoi *Essendiar Beig*, frére du Vizir, & tous les autres, qui étoient en cét endroit pour travailler, & les servir, & tant d'autres aussi qui étoient venus pour chasser, & qui s'étoient répandus ça & là par la valée, de même que ces Messieurs, qui avoient

fait

fait dresser leurs pavillons proche la prérie, se retirérent tous au pié de la valée, auprès du passage le plus étroit du fleuve, & laissérent entiérement libre tout le reste du païs d'au-dessus, de même que le pré, sans permettre que personne y entrât : parce que comme le Roi étoit sur le point de venir avec ses femmes, & qu'on ne savoit pas quand il arriveroit, il faloit nécessairement agir de la sorte ; puisqu'où les femmes du Roi se rendent, il n'est pas de la bienséance, ni même permis qu'aucun homme s'y rencontre.

Les hommes ne se rencontrent jamais avec elles en même endroit.

Puisque l'ocasion s'en presente, je vous décrirai la marche de l'Haram, qui est assurément quelque chose de curieux. Les femmes du Roi partent toûjours de nuit, de peur d'être vûës ; & si elles marchent sans le Roi, elles vont toûjours dans des brancards sur des chameaux, ou deux sur chaque chameau, ou bien une seule d'un côté, avec une cassette de l'autre, qui sert de contrepoids ; mais leurs brancards sont toûjours fermez & couverts, comme ceux de toutes les autres femmes. Et lorsqu'on charge les brancards sur les chameaux, les muletiers les métent toûjours à vide ; & en cét état on les confie aux eunuques, qui font monter les femmes dedans, hors de la vûë des muletiers, qui se retirent à part.

L'ordre de la marche de l'Haram du Roi.

Cette cérémonie est nouvelle, & ne se pratique que depuis peu ; parce qu'auparavant, les muletiers les aidoient eux-mêmes à monter dans ces brancards : en éfet, elles n'avoient point de réserve pour eux. Mais à present le Roi ne veut plus que les

muletiers s'aprochent des femmes. Parce que comme une fois il marchoit de nuit avec l'armée tout seul à cheval, & sans se faire connoître, selon sa coûtume, il trouva un chameau du train des femmes, avec sa charge, qui penchoit d'un côté: desorte que criant & apellant le muletier, afin qu'il empêchât un plus grand desordre; ce compagnon ne parut jamais. Si bien que le Roi même, touché de compassion, décendit de cheval, prêta l'épaule, afin de pousser le brancard à sa place, & le rétablir dans sa juste proportion. Mais trouvant que le brancard étoit plus pesant qu'il ne devoit être, & à la fin y prenant garde de plus près, il s'aperçût que le muletier passoit doucement le tems dans le brancard avec la Dame, sans se mettre bien en peine de celui à qui il faisoit afront, ou si la charge tomboit, ou si le pauvre chameau s'estropioit. Alors le Roi se mettant en colére, ne pût pas se déguiser davantage, & se fit incontinent reconnoître pour Roi: & aïant apellé de ses Oficiers, il fit couper la tête au muletier, & à la Dame, au même endroit, sans autre forme de procès; & châtia exemplairement, & rigoureusement le grand muletier, pour le peu de soin qu'il avoit eu de veiller sur la conduite des autres, & pour s'être servi de gens, dont la probité & la fidélité ne lui étoient pas connuës.

Depuis ce tems-là, il n'a pas voulu que les muletiers, puisqu'il se trouve des Dames qui en font leurs galants, & qui n'ont point d'indiférence pour eux, se mêlassent désormais d'autre chose, que de charger & de

de décharger les brancards, quand ils seroient vides. Et en même-tems il ordonna, que les eunuques seulement seroient destinez au service des femmes, & qu'eux seuls les aideroient à monter dans leurs brancards. Mais lorsqu'elles marchent de compagnie avec le Roi, elles vont toûjours à cheval, bien armées, & le voile levé ; & alors le Roi, qui ne veut être acompagné en ces ocasions que de ses eunuques seulement, se met au milieu de cette troupe, & continuë toûjours son chemin de la sorte, raillant & chassant incessamment ; & soit qu'elles fassent voïage seules, ou avec le Roi, leur marche est toûjours ordonnée de la sorte.

Un quadrille d'eunuques les précéde toûjours d'une lieuë, lesquels, soit de nuit ou de jour, obligent ceux qui se rencontrent sur la route de s'en écarter. Et si par hazard ils arrivent de jour en quelque bourg ou village, ils contraignent tous les hommes d'en sortir, & de fuïr bien loin, ou de se retirer dans des chambres secrettes, de peur d'être vûs ; parce que si quelqu'un se rencontroit sur le chemin, où les femmes du Roi passeroient, on le feroit incontinent mourir, sans autre formalité, dans cette pensée qu'ont tous les Levantins, qu'on ne peut pas commettre un plus grand crime, soit envers le Prince, ou quelque particulier, que de voir une de ses femmes démasquée. Après ces misérables circoncis, le rebut du genre-humain, qui dépeuple les chemins, les champs & les Provinces entiéres, & qui ont pouvoir de batre, de blesser, & de tuer même, s'il est néces-

Il est très-dangereux de se trouver sur le chemin, lorsque l'Haram du Roi y passe.

faire,& qui par conséquent se font craindre d'un chacun; l'*Haram*, avec les eunuques, paroît dans les brancards, s'il est seul, comme je vous ai dit, ou à cheval, si le Roi y est, & une autre lieuë après l'*Haram*, où vous remarquerez que les lieuës se mesurent par le tems; une escouade de soldats vient après, lesquels s'apellent *Jasacci*; c'est-à-dire, gardes du Roi, ou chose semblable, qui ont soin de faire derriére l'*Haram*, ce que les eunuques font, lorsqu'ils le précédent; savoir, de ne point permettre que personne marche devant eux, de quelque condition qu'elle soit. Ceux-ci, dans leur fonction, sont beaucoup plus autorisez que les autres; & pour marque du rang qu'ils tiennent, ils portent sur le front une fléche toute droite atachée au turban, qui est toûjours acompagné du *Tag*, la pointe de laquelle est fichée dans le turban, & les pennes élevées en haut: & leur commandant, qu'ils apellent *Jasacci-basci*, & qui est une personne de considération, la porte ordinairement toute d'or. Mais retournons maintenant à mes afaires particuliéres; parce que la digression est achevée, & je croi même qu'elle n'aura pas été inutile.

Les gardes du Roi, qui l'acompagnent, en écartent ceux qui s'y rencontrent.

Sur les assurances qu'on me donna que le Secrétaire *Agamir* étoit arrivé, & qu'il s'étoit campé à quelque distance de mon pavillon, je le fus voir le dernier jour de Mai, & pour lui rendre visite, & pour aprendre de lui quelque nouvelle du Roi. Je le trouvai presque seul, parce qu'il avoit déja envoïé l'*Haram*, avec toute sa famille à *Cazuin*; mais sous un de ces petits pavil-
lons

lons modernes, qu'ils apellent *Scervanli*; c'est-à-dire, de ceux dont on se sert ordinairement dans la Province de *Scervan*. Parce que le païs est fort froid, & toûjours chargé de néges & de pluïes, la simple toile ne sufisant pas pour s'en défendre, ils les garnissent de feultre par-dehors jusqu'à terre, dont le haut est soûtenu sur des cintres faits de cercles de bois fort déliez; parce que les seules cordes ne sufiroient pas à cette pesanteur.

Agamir avoit deux Gentilshommes de condition avec lui; mais après quelque petite conversation ils se retirérent, & nous demeurâmes seuls. Alors, sans perdre de tems, qui ne nous fut pas moins favorable, que ce lieu situé à l'écart où il s'étoit retiré exprès, afin de se soustraire à l'importunité de quantité de gens, qui m'y rompent incessamment la tête, d'une infinité de diferentes afaires, qu'ils lui proposent; nous commençâmes à nous entretenir de mille choses curieuses & importantes. Il me dit, entr'autres choses, que l'Ambassadeur d'Espagne venoit, & qu'on l'avoit assuré qu'il n'étoit pas en fort bonne intelligence avec les Peres Augustins Portugais d'*Hispahan*, & principalement avec le Pere Melchior des Anges, Résident du Roi d'Espagne, & Prieur aujourd'hui de ce Convent. Mais l'*Agamir* s'en étonne fort; & en éfet, après ce qu'il m'en a dit, cét Ambassadeur ne passe dans son esprit que pour un extravagant; parce que l'*Agamir* soûtenoit que le Pere Melchior avoit rendu de bons services depuis plusieurs années, & qu'il s'étoit montré

Le sieur della Vallé s'entretient de plusieurs choses avec le Secrétaire.

fort

fort zèlé pour les intérêts du Roi de Perse, & de l'Ambassadeur même. Il me témoigna qu'il n'agréoit pas le procédé de l'Ambassadeur, qui avoit envoïé un courier à *Ferhabad*, avec ordre de ne lui point donner les lettres, comme s'il lui étoit suspect ; mais de les mettre entre les mains du Roi : que pour cela le courier avoit atendu plusieurs jours, sans pouvoir avoir audience, & qu'il retourna à son maître l'Ambassadeur, sans aucune réponse. Il me parla ensuite des Anglois ; mais je lui fis voir clairement que l'afaire dont il s'agissoit n'étoit d'aucune considération ; parce qu'outre qu'on doutoit qu'ils fussent avoüez dans leur Ambassade, qu'on croïoit que cette commission fut feinte & suposée, comme les Portugais prétendoient l'avoir découvert par des lettres interceptées qu'on leur adressoit : c'est que quand bien elle auroit été véritable, & qu'ils se fussent rendus en cette Cour, par ordre de leur Roi, ils n'auroient pas fait sans doute de grands progrès dans la Perse : parce qu'ils n'avoient pas d'argent, & qu'ils n'en portoient pas, selon les preuves évidentes qu'ils en donnérent ; mais seulement des marchandises, en petite quantité, & si peu estimées, qu'elles n'avoient presque point de debit dans la Perse : & l'avantage qu'ils en tiroient, étoit de si petite conséquence, qu'en échange de ce qu'ils aportoient, ils ne pouvoient enlever que trés-peu de soïe. *L'Agamir* me témoigna qu'il concevoit bien cette afaire ; que le Roi ne l'ignoroit pas, & qu'il n'avoit pas beaucoup d'inclination pour les Anglois, aprés les

les marques qu'il en laissa la derniére fois, par les défenses qu'il fit qu'on ne leur donnât point de soïe, & qu'on ne leur permît pas d'embarquer celle qui leur fut confiée l'année passée dans *Hispahan*, s'ils ne la païoient auparavant, ou qu'ils ne missent à terre des marchandises de leurs vaisseaux, de semblable valeur. Il me dit enfin, que l'intention du Roi étoit que toute la soïe allât en Europe, & qu'elle ne passât jamais par la Turquie.

Je lui repliquai, que pour faire réüssir ce dessein, avec intention de braver les Turcs & de les incommoder, il auroit falu engager les François de venir jusques dans la Perse, & que sans eux on ne faisoit aucun progrès; parce que c'étoit eux seulement qui portoient au Levant la plus grande partie de l'argent comptant, comme tout le monde savoit qu'il se pratiquoit dans *Alep*, & aux autres ports. J'ajoutai encor, qu'à present l'ocasion étoit très-favorable, par l'incivilité qu'ils avoient commise dans Constantinople envers l'Ambassadeur de France; & qu'en cette conjoncture peu s'en falut qu'ils ne rompissent cette aliance, & qu'ils ne vinssent dans la Perse pour y prendre la soïe dont ils avoient besoin; & d'autant plus volontiers, qu'ils avoient reçû nouvelles de ce qui s'étoit passé ici avec les Anglois, & du favorable acueil que le Roi faisoit à tous les Chrétiens, dont j'avois particuliérement informé l'Ambassadeur de France, qui réside à Constantinople, & que je considére comme mon Seigneur, & le meilleur de mes amis, en faveur duquel je puis dire, parce

Et combien il seroit avantageux à la Perse d'apeller les François.

que

que je le sai positivement, que comme il desire passionnément que son Roi rompe avec les Turcs, il ne pousse pas cette afaire au Conseil de France, avec moins d'ardeur & de zèle, que je la sollicite envers lui à Constantinople.

Le sieur della Vallé a parole que le Roi y feroit leur condition bonne.

Agamir me témoigna & m'assura, que si les François se rendoient dans la Perse, le Roi les recevroit, avec toutes les marques de bienveillance qu'ils pourroient desirer, & qu'il feroit leurs conditions très-honorables, & très-avantageuses: desorte que j'espére, avec la grace de Dieu, qu'un jour je serai assez heureux d'avoir peut-être contribué à la perfection de cette afaire.

Portugais soupçonnez de la mort du Résident d'Angleterre.

Il me parla ensuite de la mort du Résident d'Angleterre, Edoüard Connoke, de laquelle on avoit reçû des nouvelles très-certaines, qu'il avoit rendu ce tribut à la nature, sur les mers de la Perse, vers Ormus, où il étoit allé joindre & recevoir les vaisseaux de sa nation, qui venoient cette année chargez de marchandises; & l'on assuroit que sa mort, de même que celle de quelqu'autres de sa suite, avoit été violente, & qu'ils avoient été empoisonnez; mais que les auteurs en étoient inconnus; & que l'on en parloit diversement, de la façon que le poison avoit été préparé; sur quoi je dis librement mon sentiment, tâchant néamoins d'en rendre coupables les Portugais, qui en étoient soupçonnez avec beaucoup de fondement. Mais je soûtenois, qu'outre que l'on ne pouvoit pas douter, sans injustice, de l'énormité du fait; ce seroit, selon moi, une grande foiblesse, si les Portugais, pour avoir mis à mort

le Résident d'Angleterre, & tous ceux de sa suite, croïoient empêcher le commerce de cette nation, & s'oposer à leur arrivée dans la Perse; puisqu'il est certain que pour huit ou dix, & vingt Anglois qu'ils auroient assassinez, il en resteroit toûjours assez dans le monde pour continuer ce négoce, dont les Rois d'Angleterre & de Perse avoient nouvellement ratifié le traité. Que ce seroit même une belle ocasion à l'une & à l'autre nation d'exercer contr'eux quelque hostilité, pour les punir de leur infidélité, & des excès commis en la personne de ce Ministre.

Le sieur della Vallé porte fort les intérêts des Cosaques.

Enfin nous parlâmes long-tems ensemble des Cosaques, & du progrès que j'ai toûjours crû que l'on devoit & que l'on pouvoit faire par le moïen de leur union. Je l'informai de toutes ces choses, dont j'avois déja entretenu le Roi, & de plusieurs autres encor que je lui raportai fort clairement; & dans toutes leurs circonstances, parce qu'il eut la curiosité de les vouloir entendre, m'interrogeant souvent, répondant, discourant exactement, & avec soin, sur tous les chefs que je lui proposois. Entr'autres choses je lui prouvai, par des raisons invincibles, la facilité qu'il y avoit de se rendre les maîtres de Trébizonde sur le Turc, & de plusieurs autres places, qui aprochent davantage la mer noire, & les frontiéres de la Perse; si le Roi, avec une armée du côté de la terre, favorisoit l'entreprise, & qu'il conservât, avec de bonnes garnisons, les postes dont les Cosaques se seroient rendus maîtres sur les Turcs du côté de la mer, & qu'ils mettroient

troient entre les mains des Perſans, dans l'impuiſſance où ils ſeroient de pouvoir conſerver les conquêtes qu'ils feroient, n'étans preſque capables que de les faire ſimplement, à cauſe de leur petit nombre; qu'ils courent inceſſamment les mers; que toutes leurs forces conſiſtent en leur armée navale, & que leur retraite eſt trop éloignée de l'autre côté de la mer: choſes que l'*Agamir* témoigna qu'il entendoit, & qu'il concevoit parfaitement.

L'avantage que l'on peut tirer de leur union pour le commerce.

Je lui dis encor, que non-ſeulement cette union des Coſaques étoit avantageuſe pour faire la guerre aux Turcs; mais auſſi très-utile pour le commerce, & pour envoïer les ſoïes en Europe, ſans les faire paſſer par la Turquie, ſelon l'intention du Roi. Que le chemin en étoit plus court, plus facile & plus aſſuré que celui d'Alep, & que tous les autres que l'on ſe pouvoit imaginer; parce que toutes les Provinces de la Perſe, qui produiſent grande quantité de ſoïe, ſont ſur les côtes de la mer noire, & que l'on y peut embarquer immédiatement toutes les ſoïes, ſans faire ces grands voïages par terre avec tant de dépenſe, comme on avoit acoûtumé, lorſqu'on la tranſportoit en Alep, ou ſur les bords de la Mer Oceane, au-delà d'Ormus, où les Anglois la venoient prendre. Et quand les marchandiſes ſont chargées, on croiſe la mer noire, qui eſt petite, en dix, & quinze ou vingt jours tout au plus, en beaucoup moins de tems que l'Ocean ou la Méditerranée. Parce qu'on ne peut traverſer l'Ocean qu'en huit ou dix mois, & plus; & la Méditerranée, qu'en deux ou

trois

trois tout au moins, quoiqu'on n'aille qu'à Marseille, qui est le port le moins écarté. Outre que le passage de l'un & de l'autre est dangereux, & qu'on ne peut l'entreprendre sans risquer beaucoup, tant à cause des tempêtes, qui s'élevent pendant une si longue navigation, que parce que ces mers sont ordinairement couvertes d'une infinité de Corsaires & de Pirates, qui les courent incessamment. Au contraire, l'on passe facilement la mer noire, avec un peu de vent favorable, sur laquelle on n'a que les Turcs à combatre, & qui n'y sont pas fort à craindre, depuis que ces mêmes Cosaques s'en sont rendus les maîtres, & qu'ils leur donnent la chasse dans toutes les ocasions. En éfet, ils se sont déja aquis tant de crédit sur cette mer, que les vaisseaux Turcs n'osent plus paroître. Que la mer noire étant passée, la soïe étoit aussitôt, & immédiatement en Europe, & dans le païs où on la debitoit; savoir, en Pologne, qui en consommeroit une quantité extraordinaire, d'où elle seroit distribuée par toute l'Allemagne, en Moscovie, & en d'autres Provinces circonvoisines, qui l'aloient chercher à present en des païs bien plus reculez, & qui l'achetoient plus cher des Anglois, des Flamans, & des autres marchands étrangers, qui la portoient en ces quartiers, & qui en tiroient des avantages très-considérables.

L'Agamir prit grand plaisir à m'entendre discourir de la sorte; & témoignant qu'il desiroit en entretenir le Roi, il me demanda si je lui en avois parlé. Je lui dis que j'avois dit une grande partie de ces choses

au

au Roi; mais non pas toutes; & que je ne manquerois pas, en d'autres ocasions, de l'informer de celles qui restoient, & de tous les sentimens de mon cœur sur ce sujet.

Le Secrétaire du Roi fait confidence au sieur della Vallé de plusieurs choses particuliéres.

L'Agamir m'assura que le Roi Abbas étoit en bonne intelligence avec le Roi de Pologne, & qu'ils s'écrivoient réciproquement, d'où il concluoit que l'afaire en question étoit d'autant plus facile. Enfin, après plusieurs civilitez, je pris congé de lui, & en même-tems il me promit que le Roi ne seroit pas plûtôt arrivé au lieu destiné pour la chasse, que lui-même, & le Vizir de *Mazanderan*, qui venoit avec le Roi, ne manqueroient pas de m'en donner avis. De maniére, mon cher Mario, que vous savez à present, avec combien de zèle & de ferveur je cherche incessamment les ocasions de faire la guerre aux Turcs, me servant, tantôt des armes d'Ajax, & tantôt de celles d'Ulisse, selon que le tems & les ocasions, qui se presentent à moi de jour en jour, l'éxigent. Je desirerois que tous mes amis de la Chrétienté m'aidassent de leurs ferventes priéres, afin de fléchir Dieu en ma faveur. Et comme en cette conjoncture, je n'ai d'autre intérêt que sa gloire & son service, ils doivent le suplier de fortifier mon bras & mon esprit, de la même façon que le fut de sa grace victorieuse, celui de ce foible & petit Berger, qui triompha de la superbe même, &

Tass. Gier. Sant. 7.

Qui sans être aguerri, terrassa Goliat,
Proche d'un Térébinthe, en un fameux combat.

Sur l'avis que l'*Agamir*, & le *Vizir de Mazanderan* me donnérent dès le soir, que

que le Roi étoit arrivé, & qu'il vouloit faire la chasse, je m'y rendis de bonne heure le lendemain, qui étoit le samedi & le second jour de Juin. Aussi-tôt le Vizir me donna un apartement dans son pavillon, sur ce que le Roi avoit dit m'aïant vû venir de loin, que dans le tems il nous feroit tous avertir. J'y trouvai Etienne, ce Cosaque, qui y avoit pris logement, avec le Vizir mon *Mehimandar*. Ce Cosaque me dit, qu'étant à trois journées de Ferhabad, comme il s'en retournoit, il reçût un ordre du Roi de se rendre à la Cour, où il avoit demeuré depuis, & d'où il ne s'étoit point écarté jusqu'à present. Je vous avouë que je n'en sai pas la raison; mais je me persuade que ce n'est qu'en atendant quelqu'autre réponse de *Bagred Mirza*, touchant les Cosaques, ou pour connoître plus parfaitement le dessein des Turcs, & en quoi ils feront consister leurs forces cette année, afin de l'expédier ensuite, avec quelque ordre plus précis. Quoiqu'il en soit, j'eus bien de la joïe de l'avoir rencontré, afin que l'audience que l'*Agamir* m'avoit donnée sur ce sujet ne fut pas inutile, & qu'avant son départ l'on pût résoudre quelque chose de plus avantageux à l'Etat.

Le Cosaque, qui avoit été congédie, retourne à la Cour.

Le même jour, un peu après le dîné, la chasse commença. Plusieurs milliers d'hommes, qui marchoient deux à deux, armez de bâtons, qui épouventoient les animaux à force de crier, & qui cependant faisoient élever de gros nuages de poussiére; parce qu'il n'y a point d'arbres sur ces montagnes, ils relançoient les bêtes de tous les environs. Mais il s'en rencontra si peu, vû que

com-

contre le sentiment de plusieurs, il n'en passa pas cinquante par ce défilé, que je vous ai marqué ci-dessus, que le Roi ne jugeant pas cette chasse considérable, ne voulut pas expressément nous en faire avertir; si bien qu'il chassa lui seul avec ses femmes. Ils me dirent, au contraire, que celle de *Ghilan* fut infiniment plus belle, & plus divertissante, quoiqu'on s'imaginât qu'elle dût être la moins considérable, & néamoins le nombre des animaux y fut si grand, que l'on en tua huit ou dix milles, tant chevreüils, ou chévreaux, que cerfs, daims, sangliers, ours, & autres semblables, sans compter de certains animaux, qui portent le musc, dont le nombre est presqu'infini. Enfin pour avoir été mal informé, je ne vis pas celle-là; ni celle-ci, par malheur, à cause du petit nombre des animaux.

Le Dimanche du troisiéme de Juin, je retournai à mon pavillon, pour donner ordre au voïage que nous avions à faire. Le lundi le Roi partit pour *Cazuin*; & parce que le Roi s'arrêta quelque-tems à dîner assez près du lieu où nous étions campez, j'y envoïai mon truchement pour prendre langue. Mais le Roi l'aïant vû, & reconnu de loin, l'apella, lui demanda si l'on m'avoit aporté le gibier qu'il avoit commandé qu'on me presentât de sa part. Sur ce qu'on lui dit que non, il témoigna quelque ressentiment à je ne sai qui des siens; & en même-tems aïant fait venir le Vizir de Mazanderan, il lui donna ordre de l'envoïer incontinent, comme il fit par mon truchement. Desorte qu'il lui mit entre les mains un animal tout entier; mais si puissant,

Le Roi envoïe au sieur della Vallé un chévreüil, qu'il avoit tué à la chasse.

tant, que le truchement l'aïant lié, selon la coûtume de ce païs, sous le ventre du cheval, ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il le conduisit jusqu'au pavillon. Je ne sai si c'étoit un chévreüil, ou chévreau, ou daim. Mais il me sembla que non, & que c'étoit plûtôt de quelque espéce particuliére qui ne se trouve point en nos quartiers. Pour moi, qui ne suis pas un chasseur, je ne connois pas fort ses animaux sauvages. Il étoit de la couleur des daims; mais plus grand. Il avoit deux grosses cornes noires, & entortillées, de même que celle de nos béliers. Enfin nous mangeâmes tous plusieurs fois de cette vénaison, qui avoit été tuée de la main du Roi, & de celles de ces belles & excellentes Dames.

Je chargeai moi-même nôtre bagage, dès le même soir, un peu devant la nuit, & je marchai avec le camp, qui suivoit le Roi. De *Ferhabad* à *Firuzcuh*, on va toûjours du Septentrion au Midi: mais de *Firuzcuh* à *Cazuin*, tournant à main droite, nous commençâmes à marcher toûjours vers le Couchant. *Firuzcuh* est frontiére; & de sa situation il forme un triangle parfait; c'est-à-dire, qu'il a l'*Arac* d'un côté, & le Mazanderan de l'autre; & selon les anciens, si je ne me trompe, *Firuzcuh* est aussi frontiére de la Médie, par le chemin que nous prenions de *Cazuin*. Cette nuit-là nous passâmes deux fleuves à gué; mais je n'en sai pas le nom; l'un au deça des montagnes, & l'autre entre les montagnes, dans une valée très-profonde. Nous traversâmes une suite de montagnes très-hautes, parmi lesquelles nous trouvions en

des

des endroits des chemins très-mauvais, principalement où il faloit décendre; parce que ces penchants ſont rapides, & extrêmement eſcarpez. Je trouvai toutes ces montagnes, qui ſont de la Médie, ou plûtôt frontiéres de la Médie, où croît, comme vous ſâvez, l'amôme que vous m'avez tant recommandé; je les trouvai, dis-je, toutes couvertes d'une certaine plante, qui étoit pour lors fleurie, dont la fleur étoit en forme de piramide, longue & ronde, chargées de mille petites fleurs, épaiſſes & unies enſemble, de couleur jaune. Outre les petites feüilles, elles ont encor de certains filamens aſſez longs, qui ſe jettent en dehors; dans le tems que cette plante monte en graine, comme elle commençoit à le faire alors, la fleur en étant paſſée, il reſte pour chaque fleur un foureau en ovale, rempli de graine jaune, de méme que la fleur; outre que la feüille verte de la tige a du raport, ce me ſemble, à celle de nos lis violets.

Deſcription d'une plante curieuſe, qui croît dans la Perſe.

Je ne connus point cette plante, & ne me ſouvins pas même de l'avoir jamais vûë en Italie; je ne peux pas même m'en informer, faute de perſonnes intelligentes ſur ce ſujet; parce que le Marſeillois, qui demeuroit autrefois avec moi, qui faiſoit profeſſion de chimie, & qui s'entendoit aux diſtilations, m'abandonna à *Firuzcuh*, ſans autre raiſon que par une inconſtance naturelle à ſa nation. Cela a fait que j'ai fait un ſerment de ne me jamais ſervir de Francs, tant que je demeurerai hors de l'Europe, ſupoſé qu'ils ne fuſſent pas de mes anciens domeſtiques: parce qu'en

éfet,

éfet, les Européens ne sont pas propres en ces quartiers ; ce n'est pas néamoins qu'ils n'y puissent être très-utiles ; mais il est certain qu'il ne vient guéres d'honnêtes-gens d'Europe en ces païs si éloignez. Ils sont presque tous fripons, ou fous & étourdis, lesquels, ou parce qu'ils n'y peuvent pas demeurer, ou par legereté, courent par le monde, comme des fainéants, & ces sortes de gens-là sont en mon aversion. Enfin pour ce qui est de cette plante, il se pourroit peut-être bien faire qu'elle seroit commune, parce qu'éfectivement je ne m'y connois pas ; mais peut-être aussi qu'elle passeroit pour quelque chose de rare & de curieux. Si sur la description que je vous en fais, vous en avez bonne opinion, faites-moi la grace de m'en donner avis ; parce que je sai l'endroit où elle croit ; je la ferai cueillir ; & même si vous la desirez, je vous l'envoïerai à Naples.

Le sieur della Vallé n'abandonne le Roi que le moins qu'il peut.

Après avoir marché l'espace de cinq lieuës, & traversé les montagnes, nous fixâmes nôtre premiére retraite vers les sept ou huit heures du matin, à l'entrée de certaines grandes plaines, qui sont bornées de montagnes sur les côtez, en un endroit où nous trouvâmes un ruisseau, dont l'eau étoit claire & fraîche extrémement, & qui traverse le chemin, avec des prés à côté, remplis d'herbe excellente pour les montûres. La seconde nuit, je laissai derriére Madame Maani, avec le bagage, afin qu'elle vint à son aise & à sa commodité ; parce qu'absolument je desirois doubler le pas pour joindre le Roi, afin qu'il n'eût pas

tant d'avantage sur moi ; que j'eusse moins de peine à le joindre, & qu'il ne me taxât point de négligence.

Je marchai donc, avec beaucoup de précipitation, & traversai beaucoup de bourgs & de villages ; mais un entr'autres assez considérable, qu'ils apellent *Ghilas*, ou *Ghilard*, dans lequel je me reposai seulement trois heures, après avoir premiérement traversé sur un pont de pierre, une riviére qui coule au-dessous de ce bourg, qui est situé sur le haut d'une colline ; & dès la pointe du jour, continuant toujours mon chemin, jusqu'à trois ou quatre heures après le lever du soleil, je joignis un autre fleuve, qui s'apelle *Giageron*, que je fus contraint de guéer, quoiqu'il fut fort enflé & rapide, parce qu'un certain pont de pierre, qui en facilitoit autrefois le trajet, étoit ruiné. Enfin après avoir fait dix ou douze lieuës de chemin sur le midi, & peut-être plus tard, du mécredi sixiéme de Juin, j'arrivai un peu fatigué à la ville de *Taheran*, à une lieuë de laquelle, auprès d'une Mosquée que les Mahométans ont en vénération, je trouvai que le Roi s'étoit campé, avec la plus grande partie de ses troupes, l'autre étant restée derriére avec le bagage.

Le Roi n'a point de Palais en cette ville-là & n'y entre jamais, au moins j'entens le Roi Abbas d'aujourd'hui ; parce qu'un jour il fit des imprécations sur elle, & en fit proclamer sur le pere de qui que ce soit qui y entreroit, à cause qu'il y tomba malade pour avoir trop mangé de

fruit,

fruit, qui lui causa un flux de ventre extraordinaire; & d'autres disent, qu'il n'en a averfion, que parce que la ville ne l'a jamais reçû ni régalé comme il l'auroit desiré. Nonobstant toute cette malédiction, je ne laissai pas d'y aller loger; desorte qu'après y avoir cheminé quelque-tems, enfin avec beaucoup de peine; parce que tout étoit rempli de monde, & que ceux de la ville ne logent pas volontiers des gens de guerre, je trouvai un abri dans un grand jardin, où j'eus la satisfaction de me reposer à l'ombre, à la fraîcheur des arbres, & où Madame Maani se rendit aussi dès le matin du jeudi à la pointe du jour. Mais elle n'y fut pas plûtôt arrivée, que, selon la coûtume, elle fut visitée de plusieurs Dames Persanes, & de quelques pauvres femmes Chrétiennes, dont il n'y a seulement que deux familles en cette ville de *Taheran*, & lesquelles même ont eu ordre de se retirer à *Ferhabad*.

Description de la ville de Taheran.

Sans avancer davantage, je vous dirai que *Taheran* est une grosse ville, & plus spacieuse que *Cascian*; mais qui n'est ni peuplée ni habitée, parce que l'on y voit que de grands jardins, avec une infinité de fruits de toute sorte, que l'on porte vendre par tout le païs circonvoisin, & que l'on estime fort, à cause qu'il y mûrit de bonne heure, par un éfet de la situation de cette ville qui y contribuë beaucoup. Le *Chan* y fait son séjour ordinaire; & comme telle, les autres villes ne lui disputent point la qualité de principale de la Province, qui porte aussi le nom de *Taheran*, dans

toute son étenduë, & qui se répand par le chemin de *Firuzcuh*, jusqu'aux montagnes que nous traversâmes la premiere nuit. Toutes les ruës de la ville sont arosées d'une infinité de ruisseaux assez considérables, qui coulent incessament, & qui serpentant dans les jardins, ne contribuënt pas peu à la fertilité du terroir. De plus les ruës sont ombragées d'arbres, que nous apellons Planes, & que les Persans nomment *Cinar*; mais fort hauts, gros à proportion, feüillus, & parfaitement beaux; de maniére que je puis vous assurer qu'en ma vie je n'en ai point vû qui leur fussent comparables. Il y en a plusieurs que deux ou trois hommes ne pourroient pas embrasser. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la quantité; desorte que j'apelle *Taheran*, & avec beaucoup de raison, la ville des Planes, comme autrefois j'ai nommé *Constantinople* la ville des Ciprès. Au reste il n'y a ni bâtiment, ni autre chose de considérable; & le jeudi le Roi en étant parti, nous délogeâmes aussi & le suivîmes de près.

Arbres d'une prodigieuse grosseur.

Après avoir marché toute la nuit, précédé le Roi, & tous ses escadrons de chameaux, j'arrivai un peu devant le jour à un gros fleuve, que l'on passe sur un beau pont de pierre, & qui s'apelle le fleuve *Chieré*, du même nom du gros bourg, qui est au-dessus de l'autre côté du pont. Parce que j'avois fait environ six lieuës, je crus que l'*Ordu*; c'est-à-dire le camp, n'iroit pas plus loin; desorte que j'y demeurai pour prendre un peu de repos, & je dormis agréablement dans une belle chambre

neu-

neuve, fort blanche, bien propre, & ouverte sur les côtez, comme une gallerie, que le Roi a fait bâtir sur la riviére pour une semblable commodité, à quelque hauteur de l'eau sous le pont, en l'un des triangles qui reste au milieu de deux grandes arcades. L'eau coule par-dessous avec grand bruit; mais je vous laisse à penser la satisfaction que j'y ai reçuë en dormant au son d'un concert si charmant, moi particuliérement qui suis naturellement partisan du sommeil, & qui étois alors extrémement fatigué du chemin que j'avois fait la nuit précédente.

Le Roi qui s'étoit reposé un peu derriére nous, remontant le matin à cheval, avec plusieurs cavaliers, traversa le pont pardessus ma tête, sans que je m'en aperçusse, & les chameaux arrivans le matin, avec le soleil, nous nous campâmes au-delà du village dans une belle prairie, qui est arosée de plusieurs petits ruisseaux, ou presque tout l'*Ordu* se campa comme nous. Mais le Roi, qui fut acompagné de ceux qui étoient les mieux montez, laissant l'*Haram* derriére, alla à toute bride vers *Cazuin*, afin de s'y rendre d'autant plûtôt pour s'y reposer; desorte que jusqu'à la ville nous ne le vîmes plus.

La nuit suivante, au lieu de prendre le bon chemin, sur lequel il y a quantité de bourgs & de villages habitez, l'armée se mit sur la route de certaines plaines desertes & stériles, qui n'étoient pas néamoins entiérement dépoüillées d'herbes, par l'ignorance peut-être de ceux qui mar-

choient à la tête ; parce qu'en ces ocasions ils sont ordinairement suivis de tous les autres, ou pour abreger quelque peu le chemin ; de maniére qu'après avoir fait environ six lieuës, nous nous reposâmes le matin samedi auprès d'un village fort mauvais, qui s'apelle *Hauz-abad*, où tout le long du jour nous fûmes fort incommodez d'un vent violent, qui abatit nôtre petit pavillon, & qui nous pensa faire perdre la vûë, de la poussiére qui partoit du milieu de ces pleines stériles & sans eau. Nous en partîmes néamoins le samedi au soir, comme il plût à Dieu ; & le Dimanche au matin, qui étoit le dixiéme de Juin, nous arrivâmes, sur les six ou sept heures, à la ville de Cazuin, que nous souhaitions avec tant de passion & qui devoit alors borner nôtre voïage.

Le sieur della Vallé arrive à Cazuin.

Il y avoit grand tintamarre dans *Cazuin* pour se loger ; desorte que le *Daroga*, & le *Calanter*, qui est un Oficier qui veille sur les intérêts des habitans & qui y fait la fonction de Juge de Police, étoient fort empêchez à marquer les logemens & à contenter tant de gens. Nous autres néamoins, comme hôtes du Roi, sommes toujours privilégiez ; & quoiqu'il y en eût plusieurs, qui faute de maisons, demeurérent & sont encor dehors sous des tentes ; toutesfois on nous en assigna incontinent deux ou trois, afin d'en choisir une qui nous seroit la plus commode & qui nous agréeroit davantage, parce qu'il s'en rencontre peu de bonnes. En éfet, ceux du païs ne les fabriquent qu'avec des entrées très-

très-mauvaises, incommodes, dificiles & obscures, afin qu'en de semblables ocasions les gens de guerre ne soient point tentez d'y aller loger, qu'ils ne les incommodent pas, & qu'ils ne les chassent point de chez eux pour s'en rendre les maîtres. Nous en choisîmes donc une & y allâmes. Mais nous y trouvâmes plusieurs femmes, outre les hommes, qu'il faloit écarter; cependant ils n'avoient point de retraite, & ne savoient où aller. Si bien que pour ne leur pas être entiérement incommodes, & user de civilité envers eux, à la mode d'Italie, je n'y voulus pas loger, & me retirai sous ma tente, que je fis dresser hors de la ville, auprès d'un petit ruisseau d'eau pure & courante, qu'ils apellent l'eau de *Scleich Ahmed*, du nom du pere *Tochta Beig*, qui étoit autrefois mon Mehimandar dans Ferhabad, qui la fit conduire dans le tems qu'il gouvernoit en ces quartiers avec autorité.

Sa civilité envers ceux chez lesquels il devoit loger.

Avant que de m'engager à vous parler d'autre chose, je vous entretiendrai succinctement des curiositez que j'ai remarquées en cette ville. *Cazuin*, que les Italiens nomment proprement *Casbin*; & l'Epitôme en Latin, *Arsacia*, est une grande ville, la capitale du Roïaume, & d'une grande partie de la Médie, & qui étoit autrefois le Siége de l'Empire des Perses, avant que le Roi Abbas le prit en aversion, je ne sai pourquoi; mais comme quelques-uns disent, parce que les Astrologues lui ont prédit qu'il y mourra, ou qu'il y aura une conspiration contre lui, & qu'il

Lib. urb. lit. A.

y ſera trahi. Elle n'eſt point fermée de murailles, comme le font les autres grandes villes de la Perſe ; elle eſt beaucoup peuplée & fort marchande, comme le doit être un lieu de grand paſſage, pour aller en diverſes Provinces. Les maiſons n'y ſont pas bien bâties ; par dehors elles ſont fort laides, & preſque toutes ruinées aujourd'hui ; parce que l'abſence & l'éloignement de la Cour l'a renduë deſerte en partie. Les ruës y ſont très-ſales, étroites, obliques, ſans ſimétrie, & ſans être pavées, mais poudreuſes extrémement ; deſorte que par cette raiſon là, & qu'elles ſont fort expoſées au ſoleil, à cauſe que les maiſons ſont très-baſſes, on ne peut y marcher qu'avec beaucoup d'incommodité. Les *Bazars* y ſont auſſi fort mal bâtis ; quoique l'on y vende de toute ſorte de denrées, & qu'il s'y en trouve en grande quantité, tant de celles qui ſont néceſſaires à la vie, & quelque ſorte d'étofe que ce ſoit, que d'autre marchandiſe.

Deſcription de la ville de Cazuin.

Enfin *Cazuin*, pour avoir été ſi longtems la Ville Roïale de ces quartiers, & pour la réputation qu'elle s'eſt aquiſe dans le monde, a beaucoup perdu dans mon eſprit de l'opinion & de l'eſtime que j'en avois conçuë ; ainſi comme *Sphahan* me plaît infiniment davantage ; cette ville de *Cazuin* me paroît indigne de l'afection du Roi Abbas, qui a beaucoup d'eſprit & de jugement.

La porte du Palais eſt fort belle.

Il n'y a, ce me ſemble, que deux choſes remarquables dans *Cazuin* ; au moins rien ne m'y plaît davantage que la porte du

Roi ;

Roi ; c'est-à-dire, du Palais Roïal, que l'on a bâti dans une esplanade assez spacieuse, mais inégale. Cette porte néamoins n'est ni peinte ni dorée, comme celle d'*Ispahan*: mais elle est fort grande ; & je puis dire que la façade, ou la perspective, en est plus majestueuse. L'on y voit un vestibule, fort beau & fort élevé, pour les portiers, au-delà duquel il y a une grande cour, qui n'est que la premiére, remplie de Planes très-hauts & toufus, à l'ombre desquels on se proméne agréablement au frais & où l'on fait sa cour, en atendant que le Roi sorte pour lui faire la révérence.

Dans la même cour, au milieu de cette partie qui fait face en entrant, il y a un retranchement fermé de petites murailles à l'entour ; & dans ce retranchement un grand vivier, sur lequel on a bâti une belle gallerie, pour ainsi dire, qui sert aux Sofis de réfectoire, fort agréable & fort délicieux. A main gauche, en entrant au fonds de la cour, on voit la seconde porte, & la seconde cour des Audiences ; & au fond de celle-là, la troisiéme porte, à l'ombre de laquelle le Roi se rend lorsqu'il veut donner Audience publique. Dans la seconde cour, à main gauche aussi en entrant, il y a une petite porte, d'où le Roi a acoûtumé de sortir à cheval ; & tout à l'entour de la premiere cour, il y a quantité de portiques, dans une partie desquels ordinairement les esclaves du Roi travaillent incessament à divers ouvrages pour son service ; dans l'autre, on conserve les

cofres ou les valises du *Carchané*; c'est-à-dire, garderobes qui servent aux voïages; & l'on y reçoit aussi les diverses marchandises, dont on fait present chaque jour. C'est tout ce que je vous en puis dire; parce que je n'eus pas la curiosité d'y entrer; mais pour ce qui est du dehors du Palais Roïal, je n'y ai rien vû de remarquable.

Description du Meidan de Cazuin.

Le grand *Meidan*; c'est-à-dire, la grande Place, est la seconde chose qui m'a agréé dans *Cazuin*. Cette Place est un peu éloignée du Palais Roïal, dans un quartier de la ville, vers le Bazar. Elle n'est pas à la vérité, ni si grande ni si belle que celle d'*Ispahan*; mais elle ne lui en céde guéres. Comme celle d'*Ispahan*, elle est environ trois fois aussi longue qu'elle est large: & je croi qu'elle n'est de la sorte, que pour le jeu de main à cheval, dont je vous entretiendrai plus bas; & que c'est pour cela que l'on y a planté des bornes, deux à un bout, & deux à l'autre, d'une égale proportion. Les portiques d'alentour sont fort mal bâtis & à la vieille mode. Mais au milieu de l'un & de l'autre côté, on a élevé deux petites Maisons Roïales, ornées de balcons, qui n'ont été faites que pour la conversation, & pour de-là être spectateur des choses qui s'y passent, où vous remarquerez que les balcons de l'une de ces maisons, qui est, je croi, destinée pour les femmes, sont fermez de jalousies, & que toutes les deux sont acompagnées de beaux jardins sur le derriére.

L'incommodité du *Meidan* de *Cazuin* est

est telle, à cause que les halles d'alentour y sont basses, qu'on ne s'y peut défendre des raïons du soleil, & qu'il n'y a de l'ombre qu'un peu devant la nuit; desorte que, selon la coûtume, on ne s'y proméne que fort tard. Néamoins on y a planté des arbres tout à l'entour; mais ils ne font encor que naître, & sont tous inégaux. Cependant ils sont tous moüillez par le pié, d'un petit ruisseau qui coule incessament tout à l'entour; & à present ils ont fait une double barriére, ou pallissade de bois, au-dedans de laquelle ils ont planté, au pié des arbres, sur le bord du ruisseau, divers simples curieux, qui doivent sans doute produire des fleurs dans la saison.

Le Roi paroît presque tous les soirs à cheval dans le *Meidan*, où la Noblesse l'atend aussi à cheval, pour lui faire la révérence, lui faire la cour, & lui faire ofre de service; parce que les Gentilshommes ne font leur cour qu'en ces ocasions-là, ou le matin, se rendant au Palais Roïal, lorsque le Roi donne audiance. Mais comme cela n'arrive que rarement, & que le jour de l'audiance est certain, il ne s'y rend que très-peu de ses Courtisans; parce que souvent ils y perdent le tems, & que le Roi n'y est visible que quand il s'en avise: ou bien avec plus d'assurance un chacun fait sa cour le soir à cheval dans le *Meidan*, qui est le divertissement de ces quartiers; & de cette façon la cour n'est point pénible, mais très-agréable, sans aucune sujétion, fort divertissante, & nullement incommode, comme je vous dirai.

La Cour de Perse n'est point sujette.

Vers l'heure de Complies, ou un peu plus tard, qui est l'heure de la promenade, on va à cheval dans le *Meidan*, lequel est toûjours fort propre & fort net, par les soins de quantité de gens qui sont gagez pour y porter de l'eau, dans des outres qu'ils atachent sur les épaules, & qu'ils répandent dans la place; enfin l'ombre & le frais y tiennent leur empire. Avant que le Roi s'y rende, on s'y promene de côté & d'autre, ou bien l'on demeure en quelqu'endroit en conversation avec de ses amis. Lorsque le Roi y arrive, on quitte la place; les gens de pié se retirans derriére les barriéres & dessous les portiques qui régnent à l'entour, ou au-dessus de ces mêmes portiques, sur les plates-formes qui ne sont pas fort élevées. Mais pour la cavalerie; parce que celle qui s'y rend est toûjours leste & de bonne mine, elle se range tout à l'entour au-devant des barriéres; de cette façon la place demeure vide & sans aucun embarras. Le lieu que nous y ocupons, comme hôtes du Roi, est toûjours le plus honorable; savoir, le milieu de l'un des côtez qui nous plaît davantage; parce qu'il est toûjours le plus proche du Roi, lequel s'entretient ordinairement au milieu de la place.

Le Roi s'y rend, acompagné seulement de quelques-uns de ses plus familiers; & en passant la premiére fois devant nous, levant un peu la tête, & la baissant incontinent aprés, nous le saluons d'une seule inclination de tête fort extraordinaire; je vous avouë néamoins qu'elle a trés-bonne

gra-

grace, avec le turban à la Persienne. Mais si après cela il passoit mille autres fois devant nous, & qu'il parlât même, nous ne le saluërions jamais; parce qu'on en use de la sorte, & qu'il le veut ainsi. Enfin c'est avec cette bonté & cette familiarité qu'il se comporte indiféramment envers tout le monde. En éfet, c'est un Prince qui traite, qui vit simplement & sans cérémonie, avec un chacun. Sa conduite est fort contraire à ce qui se pratiquoit autrefois en ce païs, selon le témoignage de *Justin*, qui a réduit en abregé l'histoire de *Trogus-Pompée*. Cét Auteur dit, qu'anciennement les Rois de Perse, par un excès de vanité & de majesté, ou n'étoient jamais visibles comme du tems des *Cambises*; ou quand ils se faisoient voir, ils vouloient être révérez, avec des marques d'une si profonde soûmission, que *Conon*, grand Capitaine parmi les Athéniens, étant allé en personne dans la Perse pour traiter verbalement des afaires de la Grece, quoiqu'il négociât par le moïen de personnes interposées, ne pût jamais être admis à l'audience, ni se rendre visible *Artaxerxès*, par cette seule raison qu'il ne vouloit pas adorer à la façon des Persans. Complaisance qu'il croïoit ne devoir pas avoir, qu'il jugeoit indigne d'un Grec, d'un païs si noble & si glorieux, & d'un Capitaine qui s'étoit aquis une si haute réputation. De maniére que l'on peut tirer cette belle conclusion de Virgile; non-seulement de la diférente situation des Provinces, mais encor des mœurs & des coûtumes des peuples.

Lib. ii

Tant

Lib. 2. *Tant la longueur du tems peut changer toutes choses.*

Pendant que le Roi s'entretient dans le *Meidan*, nous ne quitons point nos places: ou bien aprés lui avoir fait la réverence, on se retire si l'on veut. Mais la plus grande partie y demeure jusqu'à la nuit; parce qu'en éfet, il n'est point de lieu plus agréable que celui-là pour la promenade, & où l'on voïe de plus beau monde. Le Roi ne demeure pas long-tems en un même endroit. Mais d'abord qu'il s'est rendu au milieu de la place, ou il exerce son cheval à la mode, ou bien il se proméne avec quelqu'un, ou il vient à nous, parlant à qui lui plaît davantage; ou quelquefois, encor qu'il soit à cheval, il donne audience à des personnes de condition; enfin il fait toûjours quelque chose, & toûjours en riant & raillant de fort bonne grace. Les Pages, pendant ce tems-là, demeurent toûjours debout, avec des carafes & des coupes d'or entre les mains, qui presentent à boire par ordre à ceux qui en desirent. Il ne faut pas croire néamoins que cette civilité se fasse à tous ceux qui sont en cette place; parce qu'en cette ocasion l'on ne considére que les hôtes du Roi, & de certains Oficiers de conséquence, ou des Gentilshommes, qui sont en faveur & que le Roi estime.

Divers concerts d'instrumens de guerre. Durant tout ce divertissement, on entend incessament de trois ou quatre sortes d'instrumens de guerre, dont on jouë dans

dans une gallerie qui est de niveau au *Meidan*; savoir, un concert à la *Turque*, qui est composé des mêmes instrumens, dont nous nous servons en Italie en plusieurs galères. Un autre, à la façon des *Persans*, & qui est un peu diférent, parce qu'ils n'y admétent ordinairement que des timballes & des fifres, dont le son convient mieux à des banquets qu'à la guerre, quoiqu'il se fasse entendre de loin. L'autre concert est à la mode des *Uzbeghi*, qui n'est formé que de quatre trompettes, qui ne sont ni courtes ni obliques comme les nôtres; mais droites, fort longues & fort grosses, dont le son n'est point agréable; néamoins on l'entend de fort loin.

Le Roi ne se sert des instrumens des *Uzbeghi* & de ceux des Turcs, & ne les conserve que comme des marques de ses victoires & pour augmenter ses trophées, depuis qu'il les gagna sur eux en quelques batailles qu'il leur livra; parce qu'auparavant ces instrumens lui étoient inconnus; au moins il ne s'en servoit pas. Presque tous les soirs, & quand le Roi le desire, le jeu du mail se fait au son de ces instrumens, où chacun a la liberté de se rendre pour s'y divertir. Le Roi même y invite les plus adroits, & qui l'entendent le mieux, quoique souvent ils ne soient pas de condition. Quelquefois aussi il y jouë lui-même, où, comme en tout autre exercice, bien monté & armé à leur mode, il donne des preuves de son adresse, en quoi il surpasse assurément tous les autres.

Le Roi de Perse est fort adroit dans tous ses exercices.

Le jeu de Paillemail à cheval, est celui-là

là même auquel s'exercent à pié les Florentins avec des ballons, & qu'ils apellent de *Calcio*. Ils font leur partie & se divisent en deux, où chacun en son poste, sans marquer de chasse, ni observer de primauté, recevant le ballon, s'éforce de le pousser le plus qu'il peut, & de le porter au-delà des bornes du parti contraire, dont ils sont convenus; parce qu'alors c'est une partie gagnée; & pour ce sujet il y a des bornes aux deux extrémitez du Meidan à quelque distance des barriéres, afin de connoître par ce moïen l'étenduë du champ de bataille, & l'avantage que les uns gagnent sur les autres.

Le jeu des Persans n'est diférent de celui des Florentins, qu'ils apellent de *Calcio*, qu'en ce que les parties des Florentins sont plus nombreuses, qu'ils admettent plus de personnes à pié, & qu'ils s'y divertissent en des lices moins spacieuses. Là bien souvent, pour se mettre en possession du ballon, les uns sur les autres, ou rompre le coup à celui qui le voudroit pousser en l'air, ils se donnent des gourmades si pesantes, jusqu'à se casser le nez & se pocher les yeux, qu'assûrément il n'y a pas de quoi rire pour des personnes de condition. Au contraire, la conduite des Persans est plus noble en ces ocasions; parce qu'ils joüent à cheval, & en petit nombre, se contentans de lier leurs parties de cinq ou six de chaque côté: je ne sai pourquoi. Mais il y a aparence qu'il ne faut pas qu'elles soient plus fortes; outre que ce seroit à eux-mêmes qui en ont l'expérience aus-

quels

quels il faudroit en demander la raison. Ils ne se donnent jamais de coups de poing les uns aux autres, & ne se portent point de botes incommodes; ils frapent seulement la boule, qui est faite d'un bois fort leger, l'agitant par terre, & la poussant où ils peuvent, non pas de la tête du mail; comme nous faisons; mais du côté qui est plus long, & que l'on fait un peu courbé, afin de ne la pas manquer. Le Paillemail est fort leger, & n'est point ferré comme les nôtres. On ne s'en sert que de la main droite seulement; & leur adresse consiste principalement à suivre la balle de près, poussant promtement le cheval où on la chasse, à courir le premier, à la fraper devant celui du parti contraire, & empêcher au moins, lorsqu'on ne la peut atraper, en se mettant entre deux, que les adversaires ne la chassent.

En quoi consiste l'adresse de ceux qui joüent.

Cet exercice exige une grande adresse, avec une grande agilité, tant du cheval que du cavalier. Ce qui est de plus important, c'est qu'en se divertissant de la sorte, ils aprennent à se bien tenir à cheval, s'éxercent dans tous les mouvemens, & toutes les actions qui sont les plus nécessaires pour la guerre. Enfin ce jeu est fort agréable, beaucoup plus que les Carousels, & que quelqu'autre que ce soit qui se fasse parmi nous. Et sans doute, s'ils l'acompagnoient de toutes ces galanteries de livrées diférentes, & de ces gentillesses qui sont inséparables des nôtres, il mériteroit la presence & l'aplaudissement des plus grandes Dames de l'Europe.

Ne

Le Dames ne s'y rendent pour les voir, que sous des habits déguisez.

Ne croïez pas néamoins, que de la façon que je vous le represente, les Dames de ces quartiers le jugent indigne de leur aprobation; les ruës en sont remplies, & les plates-formes des portiques, qui environnent le champ de bataille, où elles se rendent en foule, en sont entiérement chargées. Mais je vous avouë qu'elles n'y paroissent qu'avec le voile baissé sur le visage, & sous de simples habits de païsanes, ou de servantes, marchans à pié; parce qu'en ces quartiers il n'est pas permis d'aller autrement. Néamoins nous ne doutons point que parmi celles que l'on prendroit à les voir pour de simples femmes, il n'y ait souvent plusieurs Dames de condition, des plus belles, des mieux faites, travesties & inconnuës, qui se rendent à ce divertissement, selon la coûtume, sous des habits empruntez. Véritablement elles ont cet avantage sur nous, qu'elles nous voïent facilement, sans que nous puissions avoir la consolation de les voir au visage. Pour ce qui est des habits des cavaliers qui font ce divertissement, quoiqu'ils ne soient pas garnis de rubans comme en nos quartiers, néamoins ces bizarres & diférentes couleurs d'habits, acompagnez de turbans fort riches & fort magnifiques, de diférentes façons, couverts de plumes, d'autres galanteries, & qui tiennent beaucoup du Capitaine, ne font pas un mauvais éfet; & la vûë d'une place de cette étenduë, remplie de monde, n'est pas assurément desagréable. J'en fus spectateur, pour la premiére fois, dès le même soir du Dimanche que j'ar-

j'arrivai : & depuis j'y ai tant pris de plaisir, qu'il ne s'eſt point paſſé de ſoir ſans m'y rendre, à l'exception de ce dernier-ci que nous n'y avons pas été & que le Roi n'y a point paru, parce que nous ſommes ſur nôtre départ, & qu'il eſt reſté peu de Seigneurs à la Cour depuis que les troupes ont commencé à filer.

J'oubliois de vous dire que le Roi demeure de la ſorte au milieu de cette place juſqu'à la nuit ; & très-ſouvent même juſqu'à une heure de nuit, & davantage. Nous autres nous en ſortons quand nous voulons, ſans ſaluer perſonne, & ſans autre cérémonie. Nous n'y demeurons tout au plus que juſqu'à ce que le Roi ſe retire : & quoiqu'il s'en retourne en ſon Palais, nous ne ſommes point obligez de l'y acompagner ; mais un chacun ſe retire chez ſoi, ſans lui faire ſeulement la révérence.

La preſence du Roi ne contraint perſonne.

J'aurois à preſent pluſieurs choſes d'importance & curieuſes à vous mander de ce qui s'eſt paſſé dans *Cazuin* ; comme l'audience, & les conférences d'un Ambaſſadeur Turc, qui s'étoit rendu en cette Cour, de la part du *Serdar*, ou de leur Général, pour parler de quelqu'acommodement : l'audience que l'on a donné à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & la réception qu'on lui a faite ici dans *Cazuin*, où enfin il eſt venu trouver le Roi, & pluſieurs autres choſes ſemblables, auſquelles j'ai toûjours été preſent auprès du Roi, & où j'ai entendu tout ce qui s'eſt dit dans ces Conférences. Mais je ne puis pas écrire davantage ; parce que l'armée eſt partie ſubitement, & aujour-
d'hui

d'hui même je suis obligé de marcher avec les autres. Ainsi je me trouve tellement embarassé à faire charger promtement nôtre bagage, que je n'ai seulement pas revû cette Lettre; c'est-à-dire, tout ce que j'ai écrit dans *Cazuin*. Cependant prenez un peu de patience, je vous prie, & remarquez les circonstances avec lesquelles je finis; parce qu'une autrefois, lorsque j'aurai la commodité, j'y suplérai de quelqu'autre endroit. En atendant, faites-moi la grace, je vous prie, de partager mes baise-mains à tous Messieurs nos amis, & particuliérement à Messieurs Spina, à M. André, à M. le Docteur, & à M. Coleta. Après tout, croïez que je suis vôtre ami, & vous souvenez de prier Dieu pour l'heureux succès de nos combats.

De Cazuin le 25. Juillet 1618.

Fin du Tome III.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisiéme Volume des Voïages de Pietro della Vallé.

A.

Pour-

Appo-

B.

Ba-

D.

Des-

E.

F.

H.

Hom-

K.

L.

M.

Mos-

P.

Presens

Q.

R.

la

T.

ami.

reçoit

Z.

Fin de la Table du Tome III.

